EXHORTATIONS
ET
INSTRUCTIONS
CHRÉTIENNES.

Par le Pere BOURDALOUE, de la Compagnie de Jesus.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez Rigaud, Directeur de l'Imprimerie Royale.

M. D CC. XXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/exhortationsetin02bour

EXHORTATIONS
ET
INSTRUCTIONS
CONTENUES DANS CE VOLUME.

SUR les témoignages rendus contre Jesus-Christ. Page 3

Sur le Jugement du peuple contre Jesus-Christ en faveur de Barabbas. 40

Sur la Flagellation de Jesus-Christ. 71

Sur le couronnement de Jesus-Christ. 103

Sur Jesus-Christ portant sa Croix. 135

Sur le Crucifiement & la mort de Jesus-Christ. 168

Instruction pour le Tems de l'Avent. 211

Pour le Tems du Carême. 235

Pour la seconde Fête de Pâques. 253

Pour l'Octave du S. Sacrement. 281
Pour l'Octave de l'Assomption de la Vierge. 303
Sur la Mort. 324
Sur la Paix avec le prochain. 333
Sur la Charité. 356
Sur l'Humilité de la Foi. 379
Sur la Prudence du Salut. 401
Sur le choix d'un Etat de vie. 435
Sur la Communion. 450

SUITE

SUITE
DES
EXHORTATIONS
SUR LA PASSION
DE
JESUS-CHRIST.

EXHORTATION

SUR LES FAUX TÉMOIGNAGES RENDUS CONTRE JESUS-CHRIST.

Multi testimonium falsum dicebant adversùs eum, & convenientia testimonia non erant.

Plusieurs rendoient de faux témoignages contre Jesus, & tous ces témoignages ne s'accordoient point. En saint Marc, chap. 14.

LE moyen que tous ces témoignages pussent convenir ensemble, puisqu'ils étoient contraires à la vérité, & qu'il n'y a que la vérité qui s'accorde bien avec elle-même, au lieu que l'imposture est tous les jours sujette à se contredire & à se démentir : *Mentita est* *Psal.* 26.

iniquitas sibi ? C'eſt ce que nous voyons dans ces faux témoins, qui dépoſent contre J. C. & qui ſe font ſes accuſateurs devant le Tribunal de Caïphe, alors Grand-Prêtre, & revêtu de l'autorité pontificale, pour connoître de toutes les cauſes qui concernoient la religion. Ils alléguent bien des faits, ils produiſent bien des preuves, ils s'étendent en de longs diſcours : mais rien ne ſe ſoutient ; & ce que dit l'un, l'autre le détruit, parce qu'ils ne ſont inſpirés les uns & les autres, que par l'eſprit de menſonge & par la paſſion qui les aveugle. Cependant Caïphe les écoute, lui qui devoit, en juge équitable, réprimer leur audace ; & les Scribes, les Phariſiens, les princes des prêtres, les anciens de la Synagogue, tous aſſemblés pour délibérer avec le pontife, bien loin d'impoſer ſilence à ces impoſteurs & de les confondre, ſe déclarent en leur faveur, & deviennent les plus zélés à les exciter : *Summi verò ſacerdotes & omne concilium quærebant adversùs Jeſum, teſtimonium.* *Marc. c. 14.*

Voilà, Chrétiens, quoique d'une maniere en apparence moins odieuſe, ce qui arrive encore chaque jour dans la ſociété humaine & dans les converſations du monde. Il eſt vrai qu'on ne ſe porte pas communément à des calomnies atroces, & qu'il eſt

moins ordinaire de vouloir, en parlant du prochain, lui imputer des crimes dont on le croie innocent : mais du reſte eſt-il rien de plus commun dans le commerce des hommes, que de ſe déchirer mutuellement par de cruelles & d'injurieuſes médiſances ? Et toutes injuſtes, toutes criminelles qu'elles ſont, en a-t-on quelque remords dans l'ame, & s'en fait-on quelque ſcrupule ? Avec quelle liberté les débite-t-on ? avec quelle facilité les écoute-t-on ? Deux déſordres dignes de tout le zéle évangélique, & contre leſquels je ne puis ici m'élever avec trop de force. C'eſt auſſi de quoi je prétends vous entretenir. Déſordre de la médiſance dans celui qui la fait, & déſordre de la médiſance dans celui qui l'écoute. Déſordre de la médiſance dans celui qui la fait, & qui ſouvent ne ſe rend pas moins coupable que ces faux accuſateurs, qui témoignent contre le Fils de Dieu : ce ſera la premiere partie. Déſordre de la médiſance dans celui qui l'écoute, & qui ſouvent n'eſt pas moins condamnable que ce pontife & que tout ſon conſeil, qui prêtent ſi volontiers l'oreille aux accuſations formées contre le Fils de Dieu : ce ſera la ſeconde partie. La matiere eſt d'une extrême conſéquence, & mérite toutes vos réflexions.

I. PARTIE.

C'EST le caractère de l'iniquité, de se parer autant qu'elle peut, des dehors de la plus exacte justice, & d'en affecter les plus belles apparences, lorsque dans le fond on en viole les régles les plus essentielles. Ainsi quoique la mort du Fils de Dieu eût été déja résolue dans un conseil secret des Pharisiens & des Pontifes, ils feignent néanmoins d'agir contre lui dans toutes les formes, & de ne manquer à aucune des procédures ordinaires. Il faut donc qu'il soit déféré au Tribunal du Grand-Prêtre; qu'il y soit accusé publiquement, & juridiquement examiné. C'est pour cela qu'on cherche des preuves; & dans ce jugement où la passion domine, on ne trouve que trop de délateurs & de prétendus témoins.

Que ne disent-ils point contre Jesus-Christ, & sous quels traits le dépeignent-ils? Cet homme dont toute la conduite fut toujours la plus droite & la plus irréprochable; cet homme qui dans ses paroles & dans ses actions, fut toujours la douceur même, la patience, la charité, l'humilité, la sainteté même; cet homme-Dieu, pour qui le font-ils passer? pour le plus méchant des hommes; pour un perturbateur du repos public, qui veut changer le gouvernement & révolter toute la nation; pour un usur-

pateur, qui prétend se faire Roi, & ose attenter aux droits & à l'autorité du Prince; pour un impie, qui blasphême la loi de Moyse, & qui parle même de renverser le Temple de Dieu. Une parole qu'il a dite dans le sens le plus juste, & avec l'intention la plus pure & la plus innocente, ils la relévent, ils l'empoisonnent, ils l'interprétent à leur gré, & lui en font un sujet de condamnation. Ne nous en étonnons pas: c'est que ce sont des gens prévenus; c'est qu'ils ont le cœur envenimé, & qu'ils sont remplis contre lui d'amertume. Pourvû qu'ils contentent leur haine & qu'ils puissent venir à bout du dessein qu'ils ont formé de le perdre, rien du reste ne les arrête, & ils ne suivent que leur animosité & leur ressentiment. C'est de quoi le Prophéte, s'expliquant au nom de ce divin Sauveur, se plaignoit avec tant de raison : Ils ont aiguisé leurs langues; ils les ont rendues aussi subtiles & aussi pénétrantes que le glaive le mieux affilé, pour me percer des coups les plus mortels: *Lingua eorum gladius acutus.* *Ps.* 56.

Or, mes Freres, le même crime que commirent à l'égard de Jesus-Christ ces faux témoins, je dis que c'est par proportion, celui dont tous les jours nous devenons coupables nous-mêmes dans les discours que nous tenons du prochain, & dans

les médisances que nous en faisons avec si peu de retenue & si peu de modération. Car, prenez garde, s'il vous plaît, & faites-en avec moi la comparaison, autant qu'elle nous peut convenir. Ces accusateurs du Fils de Dieu avançoient contre lui mille impostures, & je soutiens que rien ne nous est plus ordinaire dans nos médisances, que d'y mêler des fausſetés, que peut-être nous ne connoissons pas comme telles, mais qui le sont en effet, & dont nous aurions dû mieux nous instruire, pour en parler du moins avec plus d'exactitude & pour n'y être pas trompés. Ces accusateurs du Fils de Dieu vouloient le noircir dans l'esprit de ses juges, & le faire condamner; & vous sçavez que l'injustice de la médisance est de s'attaquer à la réputation d'autrui, de la détruire dans l'estime publique, & d'exposer le prochain aux mépris & aux jugemens les plus désavantageux. Ces accusateurs du Fils de Dieu n'agissoient que par passion; & l'expérience de la vie nous apprend assez que le principe le plus commun de tant de médisances où l'on se porte si aisément & impunément dans tous les états, même les plus saints, c'est une secrette passion qui nous anime & qui veut se satisfaire. Expliquons-nous, & considérons encore chacun de ces trois articles plus en détail.

Je ſçai combien la calomnie, je dis la calomnie délibérée & préméditée, nous paroît odieuſe ; & je ne puis ignorer que pour peu qu'on ait de droiture d'ame & de probité, on ne voudroit pas imaginer des titres d'accuſation contre le prochain, ni lui attribuer de pures fictions comme des faits réels & comme des vérités. Ce n'eſt pas que nous n'en ayons vû de nos jours, & que nous n'en voyons encore des exemples en certaines rencontres & ſur certains ſujets. Il n'y a rien qu'un faux zéle de religion n'ait employé, & qu'il n'emploie pour décréditer, non point ſeulement quelques particuliers, mais des ſociétés entiéres qui s'oppoſent à ſes progrès. Les plus évidentes ſuppoſitions ne lui coûtent plus alors à ſoutenir, & lui ſemblent ſuffiſamment juſtifiées, dès-là qu'elles peuvent ſervir à ſes deſſeins & favoriſer ſes entrepriſes. Cependant, Chrétiens, je veux bien reconnoître que la médiſance ne va pas toujours juſques-là, & que ce ſont des excès dont nous avons naturellement horreur. Mais voici en même tems ce que j'oſe avancer, & de quoi le ſeul uſage du monde doit pleinement nous convaincre. C'eſt qu'il n'y a guère de médiſances où la vérité même, outre la juſtice & la charité, ne ſoit au moins bleſſée en quelque ma-

niere ; où elle ne ſoit au moins altérée, déguiſée, diminuée. Combien d'hiſtoires ſe racontent dans les entretiens, comme des choſes certaines & avérées, & ne ſont néanmoins que de faux bruits & de ſimples imaginations ? On les croit comme on les entend, & on les répéte de même. Elles deviennent communes par une démangeaiſon extrême qu'on a de les publier, & d'en informer toutes les perſonnes à qui elles ne ſont point encore parvenues. S'il étoit queſtion de les vérifier, quelle preuve en pourroit-on produire ? point d'autre que le récit qu'on nous en a fait à nous-mêmes. Récit auſſi mal fondé, que la créance que nous y avons donnée. Mais tout s'éclaircit enfin avec le tems, & l'on a la confuſion d'appercevoir l'erreur dont on s'étoit laiſſé prévenir, & dont on a prévenu les autres. Je le penſois ainſi, dit-on, & j'en avois oui parler de la ſorte. Belle & ſolide excuſe ! Comme ſi c'étoit une raiſon ſuffiſante pour former votre jugement & pour l'appuyer, que quelques rapports vagues & ſans autorité ; comme ſi vous ne deviez pas ſçavoir qu'il n'eſt rien de plus incertain ni de plus trompeur ; comme ſi la ſageſſe ne demandoit pas d'autre examen, lorſqu'il s'agit de flétrir votre frere & de l'outrager. Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que des

gens, après y avoir été trompés cent fois, n'en ſont dans la ſuite, ni plus réſervés, ni plus circonſpects, & qu'on les trouve toujours également diſpoſés à recevoir tous les mauvais diſcours qu'on leur tient, & à les répandre.

Accordons-leur néanmoins qu'ils ne diſent rien, qui dans le fonds ne ſoit vrai : mais ce fonds qui peut être véritable, combien l'exagère-t-on ? Quelles circonſtances y ajoute-t-on ? Sous quelles couleurs empruntées le repréſente-t-on ? De quels prétendus embelliſſemens l'orne-t-on, ou plutôt le défigure-t-on ? On fait là-deſſus mille raiſonnemens ; on en tire des conſéquences ; on en veut pénétrer les motifs, les vûes, les intentions, les principes les plus ſecrets : tout cela autant de fantômes qu'on ſe figure, & autant d'idées vaines & chimériques où l'eſprit s'égare & ſe perd. Or n'eſt-ce pas là ce qui arrive preſque ſans ceſſe dans ces converſations où l'on met ſi volontiers en jeu le prochain ? & n'eſt-ce pas ainſi que ſans vouloir être calomniateur, & ſans croire l'être, on l'eſt toutefois, ſinon abſolument, du moins en partie & ſur des points très-eſſentiels ?

Mais ſans aller plus loin, & à ſe renfermer préciſément dans les bornes de la médiſance, je n'ai, mes Freres, qu'à vous la

faire considérer en elle-même, pour vous en faire connoître l'injustice. Injustice la plus griéve, pourquoi? parce qu'elle ravit au prochain, de tous les biens naturels, le plus précieux, le plus délicat, le plus difficile & à conserver & à réparer, qui est l'honneur. Et en effet qui ne sait pas que l'honneur, dans l'opinion du monde, est un bien du premier ordre? Qu'est-ce qu'un homme sans honneur? Eût-il tous les autres biens, fût-il comblé de richesses, pût-il goûter dans son état tous les plaisirs, si c'est un homme noté & déshonoré, on le regarde comme le dernier des hommes. Ainsi tout ce qu'un homme du siécle oppose à l'Evangile sur le pardon des injures, qu'il se le dise à lui-même sur la médisance, & qu'il mesure son péché par les maximes qu'il établit & qu'il suit en matiere du point d'honneur. Il a horreur des concussions, des usurpations violentes ou frauduleuses, des vols, des assassinats, des meurtres : mais tout cela n'attaque après tout, que les biens de fortune ou que la vie. Or il préfère l'honneur à tous ces biens : d'où il s'ensuit qu'il doit donc avoir encore plus d'horreur de la médisance, que de tout cela.

Est-il, mes chers Auditeurs, souffrez que je m'exprime de la sorte, est-il une bi-

ſarrerie pareille à la nôtre ? Nous mettons l'honneur à la tête de tous les autres biens ; nous ſommes ſur cet honneur, ſenſibles à l'excès ; il n'y a rien, pour ſauver cet honneur, à quoi nous ne fuſſions prêts de renoncer ; nous nous en déclarons hautement, nous le témoignons dans toutes les rencontres, & la moindre atteinte faite à cet honneur, eſt capable d'exciter dans nos cœurs les reſſentimens les plus amers : mais par une contradiction qui ne ſe peut comprendre & que nous ne juſtifierons jamais, nous traitons de péché léger ce qui enléve aux autres ce même honneur, ce qui le ternit, ce qui le détruit. Eſt-ce là raiſonner conſéquemment ? Ou bien abandonnons ces grands principes, auxquels nous paroiſſons ſi attachés, & que nous faiſons tant valoir touchant l'honneur ; ou bien reconnoiſſons notre injuſtice, lorſque nous le bleſſons ſi aiſément dans autrui, & que nous en tenons ſi peu de compte.

Injuſtice d'autant plus condamnable, que l'honneur eſt un bien plus délicat, un bien plus difficile à acquérir, à maintenir, à rétablir. Il n'y a qu'à voir combien il en coûte pour ſe faire dans le monde une bonne réputation. On n'en vient à bout qu'après de longues années d'épreuves, & des épreuves les plus critiques & les plus rigoureuſes,

Eſt-elle faite ? que ne faut-il point pour s'y confirmer, & pour la défendre de tout ce qui en pourroit obſcurcir l'éclat ? Car cet éclat d'une réputation ſaine & heureuſement établie, eſt comme la glace d'un miroir, à qui la plus foible haleine ôte dans un moment tout ſon luſtre. Nous avons un tel penchant à croire le mal ; nous ſommes même ſi accoutumés à l'augmenter & à l'exagérer, qu'une parole ſuffit pour perdre un homme, une femme, dans notre eſtime. Nous prenons cette parole dans tous les ſens, & toujours dans les plus mauvais, parce que c'eſt la perverſité naturelle de notre cœur, qui nous la fait interpréter. De ſorte que la meilleure réputation & la plus juſte, eſt tout d'un coup renverſée, & que ſouvent il n'eſt preſque plus poſſible de la relever. Pour peu que vous touchiez à certain fruit, il perd toute ſa fleur, & ne la peut plus reprendre ; & dès qu'une fois l'honneur eſt endommagé, la tache eſt preſque ineffaçable & le dommage ſans remède. Vous direz dans la ſuite tout ce qu'il vous plaira ; vous prendrez tous les ſoins imaginables, pour guérir le coup que vous avez porté, & pour en fermer la plaie : malgré toutes vos réparations & tous vos ſoins, on ſe ſouviendra toujours de tel mot qui vous eſt échappé ; on s'en tiendra là, & l'on

traitera tout le reſte de diſcours étudiés & de cérémonies.

Qu'eſt-ce donc que la médiſance ? c'eſt comme une grêle, qui ruine dans un jour, & même en beaucoup moins de tems, l'ouvrage de vingt années de travaux, de précautions, de meſures. On regarde comme une cruauté de ravager des terres cultivées : que ſera-ce de détruire une réputation achetée ſi cher & au prix de tant de peines ? Mais vous ne la détruiſez, dites-vous, que par une vérité, & la vérité ne peut être contre la juſtice. Erreur : car il ne vous eſt pas permis de faire connoître toute vérité. Quoique ce ſoit une vérité, tant qu'elle demeure ſecrette, ma réputation eſt entiére, & vous l'entamez ; j'ai droit à cette réputation, & vous m'en privez ; je ſuis dans une poſſeſſion actuelle de cette réputation, & vous m'en dépouillez ; ce que j'ai fait eſt caché, & vous le révélez. Voilà votre injuſtice, & envers Dieu, & envers moi-même : envers Dieu, puiſqu'il vous avoit défendu de me ravir un bien dont j'étois le maître, & que vous violez ſa loi ; envers moi-même, puiſque ſans raiſon vous attentez ſur ce qui m'appartenoit le plus légitimement, & que par une eſpéce d'oppreſſion vous me l'arrachez des mains, & le diſſipez.

Oui, Chrétiens, c'eſt ſans raiſon que le médiſant ſe porte à de pareils attentats contre la réputation de ſon frere, & c'eſt auſſi ce qui met le comble à ſon crime. Car je n'ai garde d'appeller de véritables raiſons une vengance outrée, une haine envenimée, une aveugle antipathie, une jalouſie mortelle, un eſprit d'intérêt, une humeur chagrine & critique, un zéle mal entendu, une envie démeſurée de parler, de railler, de plaiſanter; une légéreté ſans attention, ſans réflexion, ſans ménagement ni diſcrétion. Or ne ſont-ce pas là les principes de la médiſance ? Reprenons.

Une vengeance outrée : on ſe croit bien fondé à rendre médiſance pour médiſance. Il a dit ceci de moi, & je dis cela de lui ; il ne m'épargne pas, pourquoi l'épargnerois-je ? Conduite en quelque ſorte tolérable parmi des Juifs, parmi des Idolâtres & des Païens ; mais ſi expreſſément réprouvée dans des Chrétiens, à qui Jeſus-Chriſt a donné cette grande régle de pardonner toute injure, & de bénir ceux qui les chargent d'imprécations. Du moins ſi l'on y obſervoit quelque proportion : mais pour une choſe qu'on a dite de vous, & qu'on n'a dite qu'une fois ; peut-être même pour le ſeul ſoupçon que vous en avez, il y a des années entiéres que vous pourſuivez ſans

relâche cette perſonne, & que vous la déchirez.

Une haine envenimée : c'eſt aſſez d'être mal enſemble, d'avoir enſemble quelque diſpute, quelque conteſtation, quelque procès, pour conclure qu'on peut publier contre ſon ennemi tout ce qu'on en ſçait, ou tout ce qu'on en croit ſçavoir. De là, dans la défenſe d'une cauſe, tant de faits ſcandaleux que l'on recueille & que l'on produit, ſans autre ſujet, ni d'autre avantage, que de contenter ſon animoſité, & de couvrir l'adverſe partie de confuſion.

Une aveugle antipathie : certaines gens ne nous plaiſent pas, & dès-lors on n'en peut dire de bien. Mais pourquoi ne nous plaiſent-ils pas ? il ne faut point nous demander pourquoi : car nous ne le voyons guère nous-mêmes, & nous aurions de la peine à le marquer. Quoi qu'il en ſoit, dès qu'ils ne nous reviennent pas, & que nous en avons je ne ſçai quel éloignement, on ne leur paſſe rien, on ne leur pardonne rien, on ne les ménage en rien. C'eſt un plaiſir de les faire ſans ceſſe paroître ſur la ſcêne, & d'en divertir les compagnies.

Une jalouſie mortelle : on ne l'avoue pas, parce que de ſoi-même c'eſt un vice honteux & humiliant ; mais ſans l'avouer, on ne la ſent pas moins. Jalouſie ingénieuſe

à déguiser la médisance sous les plus beaux dehors, & à lui donner les couleurs les plus spécieuses. Jalousie du mérite d'autrui, de ses succès, de ses vertus & de ses perfections. Jalousie entre des partis différens, sur-tout entre des personnes du sexe, plus susceptibles que les autres de cette passion, & par-là même plus sujettes à médire & plus piquantes dans leurs traits satyriques & médisans.

Un esprit d'intérêt : examinez bien pourquoi dans la même vocation, dans le même emploi, celui-ci s'étudie tant à rabaisser l'autre & à le décréditer ; c'est qu'il voudroit tout attirer à soi, & profiter aux dépens de celui-là qui lui fait ombrage. Examinez bien pourquoi dans la cour d'un Prince la médisance est si fort en regne, & pourquoi il s'y répand tant de mémoires injurieux : c'est que chacun pense à s'avancer, & que tous ne pouvant occuper telle & telle place, vous vous trouvez par conséquent intéressé à flétrir quiconque pourroit y aspirer préférablement à vous, & les obtenir. Examinez même, si je puis user ici de cet exemple, examinez bien pourquoi dans le cours d'une intrigue criminelle ce rival se déchaîne à toute occasion & avec tant de violence contre son rival : c'est qu'il travaille à l'écarter, & qu'il pré-

tend posséder seul l'infâme & malheureux objet de ses désirs.

Que dirai-je encore ? Une humeur chagrine & critique : le monde est plein de ces censeurs par état, qui ne voient dans le prochain que ce qu'il y a de défectueux, ou ce qui en a l'apparence. Du moins est-ce à cela qu'ils s'attachent, sans égard à tout le reste : n'ayant, ce semble, d'autre occupation, ni d'autre satisfaction dans la vie, que de déclamer, tantôt contre l'un, tantôt contre l'autre ; cherchant en tout & y trouvant, selon leurs bisarres idées, de quoi exciter le fiel qui les dévore, & sur quoi le faire couler.

Un zéle mal entendu : ô que de médisance par-là sont justifiées, sont consacrées, sont sanctifiées ! Un médisant dévot, un médisant zélé ou prétendu tel, est le plus à craindre. D'un air tranquille & composé, d'un ton pieux & modeste, il en dira plus, que l'emportement le plus passionné & la plus ardente colère n'en peut inspirer. Encore se flattera-t-il d'avoir en cela rendu service à Dieu, & s'en fera-t-il un mérite auprès du Seigneur. Content de lui-même, il ira devant un autel ou au pied d'un oratoire, épancher son ame, & croira pouvoir dire comme David : Dans un matin, ô mon Dieu, sans autre glaive que celui de la lan- Ps. 100.

gue ou que celui de la plume, je combattois tous les ennemis de votre loi, & j'exterminois tous les pécheurs de la terre.

Une envie démesurée de parler, de railler, de plaisanter. Je n'ai rien contre cet homme, dit-on, je ne lui veux point de mal; & si j'en parle, ce n'est que pour me réjouir. Divertissement sans doute bien charitable & bien chrétien! Vous n'avez rien contre lui, & vous le frappez aussi rudement, que s'il y avoit entre vous & lui l'inimitié la plus déclarée! Vous ne lui voulez point de mal, & vous lui en faites! Vous n'avez en vûe que de vous réjouir: hé quoi, de le noircir & de le diffamer, de le rendre au moins un sujet de risée, & de lui ôter par-là toute la douceur de la société humaine; de lui causer mille chagrins, & de lui aigrir le cœur contre vous, est-ce donc si peu de chose que vous en deviez faire un jeu! Esprit railleur dont on s'applaudit, dont on tire une fausse gloire, dont on se laisse tellement posséder qu'on n'est plus maître de le retenir. Esprit pernicieux, qui trouble la paix, qui rompt les amitiés les plus étroites, qui suscite les querelles & les dissensions.

Enfin une légéreté sans attention, sans réflexion, sans ménagement ni discrétion: on raisonne de tout, à propos & hors de

propos ; on dit tout ce qu'on ſçait, & ſouvent tout ce qu'on ne ſçaït pas ; on n'a rien de ſecret, & quoi que ce ſoit qui s'offre à la penſée, on le jette d'abord tel qu'il ſe préſente. Ce n'eſt point deſſein prémédité ; j'en conviens. C'eſt vivacité : mais cette vivacité, ne falloit-il pas la modérer ? Ne falloit-il pas vous en défier ? Ne falloit-il pas profiter de tant d'occaſions, où vous avez reconnu vous-même qu'elle vous avoit emporté au-delà des bornes ? En ſerez-vous quitte quand vous direz à Dieu, Je n'y penſois pas ? Il vous répondra que vous deviez y penſer. Car que vous n'y ayez pas penſé, le prochain n'en ſouffre pas moins ; & c'eſt à vous de voir par où vous pourrez le dédommager.

Concluons, Chrétiens : voilà les principes de la médiſance ; or de tels principes, que peut-il venir que de mauvais & de corrompu ? Si donc nous voulons acquérir la vie éternelle, & nous garantir d'un des dangers les plus préſens d'en être exclus pour jamais ; ſi même dès ce monde nous voulons couler d'heureux jours, & couper la racine de mille peines, de mille diſgraces, de mille affaires déſagréables ; *Qui vult diligere vitam, & dies videre bonos* : que ferons-nous pour cela ? c'eſt de ſuivre l'important avis que nous donne le Prophéte 1. *Petr.* c. 3.

Ps. 33. en ces courtes paroles : *Prohibe linguam tuam à malo.* C'eſt, dis-je, de veiller ſur notre langue, & de la régler ; d'y mettre un frein, &, ſi je puis m'exprimer de la ſorte, un frein d'équité, un frein de charité, un frein de circonſpection & de ſageſſe, qui en arrête l'intempérance, & qui en réprime les ſaillies. Ainſi nous éviterons le déſordre de celui qui fait la médiſance, & vous allez encore apprendre à éviter le déſordre de celui qui l'écoute : c'eſt la ſeconde partie.

II. PARTIE. QU'il ſe trouve des hommes aſſez perdus d'honneur & de conſcience, pour s'attaquer à l'innocence même, & pour imaginer contre elle des faits ſuppoſés & de prétendus ſujets d'accuſation, c'eſt une des iniquités les plus criantes & les plus dignes de toute la ſévérité des loix. Mais que ceux encore que Dieu a établis, & qu'il a revêtus de ſa puiſſance pour réprimer cette audace, l'autoriſent au contraire, l'appuient, & lui laiſſent la liberté d'inventer tout ce qu'il lui plaît & de l'avancer impunément, c'eſt le comble & le dernier degré de l'injuſtice. Or voilà néanmoins ce que fait Caïphe dans la cauſe de Jeſus-Chriſt, & à l'égard des faux témoins qu'on a ſubornés contre cet homme-Dieu. Comme

Grand-Prêtre & souverain Juge, Caïphe devoit les rejetter & même les châtier. Il étoit évident que leurs témoignages se contrediſoient, & par conſéquent qu'il y avoit dans leurs dépoſitions de l'impoſture & du menſonge. Il n'ignoroit pas au nom de qui ils parloient, ni de qui ils étoient les miniſtres & les ſuppôts. Il ſçavoit qu'ils étoient gagés par les ennemis du Fils de Dieu pour l'opprimer & le faire périr. Mais bien loin de s'oppoſer à une ſi damnable entrepriſe & de confondre ces calomniateurs, il les reçoit favorablement, il les écoute, il ſe joint à eux, & tire de la bouche du Sauveur du monde un aveu touchant ſa divinité, dont il lui fait un crime, & qu'il traite de blaſphême : *Quid adhuc deſideramus teſtes? Audiſtis blaſphemiam.* Marc. c. 14. Pourquoi tout cela? c'eſt qu'il entroit dans toutes les paſſions des Scribes & des Docteurs de la ſynagogue; c'eſt qu'il étoit lui-même d'intelligence avec les Juifs, piqués contre Jeſus-Chriſt; c'eſt qu'il étoit bien aiſe d'avoir, pour le condamner, des preuves au moins apparentes, s'il ne pouvoit en avoir de réelles & de ſolides. Voilà ce qui le rend ſi facile à entendre tout, quelque peu de vrai-ſemblance qu'il y découvre, & quelque perſuadé qu'il ſoit que ce ſont autant d'inventions & autant d'ar-

tifices de la plus injuſte & de la plus violente cabale.

De-là, Chrétiens, que viens-je vous enſeigner, ou de quelle erreur voudrois-je aujourd'hui vous détromper ? Appliquez-vous à ce point de morale, dont on n'a pas dans le monde une idée aſſez juſte, & ſur lequel on ſuit ſans ſcrupule des principes très-contraires néanmoins, & à la raiſon & à la religion. D'être auteur de la médiſance, de la faire & de la débiter, c'eſt ce que les ames vraiment chrétiennes reconnoiſſent aiſément pour une injuſtice & un déſordre ; mais d'y prêter ſeulement l'oreille, de s'y rendre attentif, de ne l'arrêter pas, autant qu'il eſt poſſible, & de n'y former nulle oppoſition, c'eſt ce qu'on ne penſe guère à ſe reprocher, & ce qu'on met au rang des fautes les plus légères & les plus pardonnables. Or je ſoutiens que ſans rien dire ſoi-même au déſavantage du prochain, on peut toutefois, par la ſeule attention qu'on donne à la médiſance, pécher très-griévement. Je ſoutiens que ſi c'eſt un crime d'attaquer & de bleſſer l'honneur d'autrui, c'en eſt pareillement un de ne le défendre pas de tout ſon pouvoir & de ne le pas maintenir. Je ſoutiens que Dieu là-deſſus nous a chargés de l'intérêt de nos freres ; que c'eſt un devoir, ſinon de juſtice,

juſtice, au moins de charité; & que de manquer à cette loi indiſpenſable, c'eſt déſobéir à un précepte divin, & par-là même s'expoſer à une éternelle damnation.

Je le ſoutiens, dis-je; & voilà pourquoi ſaint Bernard diſoit de la médiſance, que c'eſt un étrange mal & bien funeſte, puiſque du même trait elle cauſe la mort à trois perſonnes: à celui qui médit, à celui dont on médit, à celui devant qui l'on médit: à celui qui médit, & qui perd la vie de l'ame en perdant la grace de Dieu; à celui dont on médit, & qui perd en quelque ſorte la vie civile en perdant la réputation qui l'y entretenoit; enfin, à celui devant qui l'on médit, & qui perd la charité, dès-là qu'il en abandonne les intérêts, & qu'il permet qu'elle ſoit violée en ſa préſence. Tout ceci ne ſouffre nulle conteſtation: mais il faut le développer encore davantage, afin que vous en ayez une intelligence plus parfaite, & que vous ſçachiez préciſément à quelles régles vous pouvez dans la pratique & vous devez vous en tenir.

Je dis donc qu'il y a, ſelon la diſtinction commune, trois états différents, ſoit à l'égard de celui qui fait la médiſance, ou à l'égard de celui qui l'écoute: un état de ſupériorité, un état d'égalité, & un état de dépendance. Comme je ne veux rien ou-

trer, je conviens que chaque état a ſes obligations particulieres, & que dans tous ce ne ſont pas les mêmes. Suis-je dans un état ſupérieur à celui du médiſant ? Je puis lui fermer la bouche, je puis uſer de mon autorité pour interrompre ſes diſcours trop libres & trop mordans; je puis hautement lui déclarer & lui faire entendre, que ce n'eſt point par de tels entretiens, qu'on me peut plaire; que le chriſtianiſme nous les interdit, & qu'étant chrétien, je ne ſuis pas dans une diſpoſition à les tolérer, ni à les agréer. Suis-je dans un état égal, ou même dans un état inférieur ? je n'ai pas le même droit alors de réſiſter en face à la médiſance, ni de m'élever auſſi ouvertement contre elle & avec la même force : mais je puis au moins me taire, & par mon ſilence la laiſſer tomber; mais je puis, par un air grave & ſérieux, donner à connoître que je n'entre point en tout ce qu'on me dit & que je n'y prends point de part; mais je puis, par des propos éloignés, couper la converſation, & peu à peu la tourner ſur d'autres ſujets; mais je puis même, par quelques paroles d'excuſe, couvrir les choſes, les juſtifier ou les adoucir : car c'eſt ainſi que la charité le demande. Sans cela que fais-je ? Je me rends reſponſable devant Dieu de la médiſance qui ſe commet, &

j'en fais retomber sur moi l'iniquité. Voulez-vous sçavoir comment? vous n'aurez pas de peine à le comprendre.

Et en effet, c'est une illusion de penser que nous n'ayons à répondre que de nos propres péchés. Les péchés d'autrui, selon la part que nous y avons, doivent entrer dans le compte que Dieu exigera de nous; ou, pour mieux dire, les péchés d'autrui nous deviennent propres & personnels, dès-là que nous y participons, que nous y coopérons, que nous les favorisons, & que nous les fomentons. Or écouter la médisance, je dis l'écouter sans nécessité, sans contrainte, d'une volonté délibérée & d'un plein gré, quand on pourroit, ou la repousser directement & la combattre, ou l'éluder adroitement & la détourner, c'est sans contredit y participer, c'est y coopérer, c'est la favoriser & la fomenter.

Pour vous en convaincre d'une maniere sensible, supposons l'esprit de charité tellement répandu dans le christianisme, que la médisance y trouvât par-tout des contradictions; que la plûpart des chrétiens fussent prévenus de telle sorte, & disposés contre elle, que personne ou presque personne ne lui applaudît; que le pouvoir des maîtres fût employé à la bannir de devant eux & à la proscrire; que la fermeté des égaux &

même des inférieurs fût assez constante pour y témoigner toujours une certaine répugnance, pour y former toujours quelque obstacle, du moins pour n'y consentir jamais, pour ne l'approuver jamais, pour ne marquer jamais, ni par aucun signe, ni par aucune parole, qu'on y fît réflexion, & que l'esprit y fût appliqué : ah ! mes Freres, dites-moi s'il y auroit alors beaucoup de médisans, & même dites-moi s'il y en auroit un seul ? La médisance ne trouvant point d'auditeurs favorables, ne recevant point d'éloges capables de la flatter & de l'exciter, se voyant au contraire, ou honteusement rebutée, ou reçue froidement & négligée, oseroit-elle se produire ? Le chercheroit-elle avec tant d'ardeur? Seroit-elle si hardie & si téméraire à s'expliquer ? N'y garderoit-elle pas plus de mesures? N'y apporteroit-elle pas plus de réserve ? Il est donc inconteſtable que ce qui l'entretient, & ce qui lui donne dans le monde un empire si étendu, c'est le bon accueil qu'on lui fait, & l'accès facile qu'elle rencontre dans tous les lieux où elle se présente. D'où il s'ensuit que la malice n'en doit pas être seulement attribuée au médisant, mais qu'elle doit rejaillir encore sur tous ceux qui contribuent à la médisance, en lui laissant une pleine liberté de lancer ses traits

ſur qui il lui plaît, & comme il lui plaît. C'eſt pour cela que ſaint Jérôme s'écrioit : Heureuſe la conſcience qui ne s'attache, ni à voir le mal, ni à l'entendre ! *Felix conſcientia quæ nec audit, nec aſpicit malum* ! Prenez garde, je vous prie : ce ſaint Docteur ne ſe contente pas de dire, qu'heureux eſt l'homme qui ne ſe porte point à mal parler, mais qui ne s'arrête pas même à écouter le mal, pourquoi ? parce qu'il ſe met par-là à couvert d'un des péchés les plus griefs, & en même tems les plus ordinaires. *Hieron.*

Non, mes chers Auditeurs, rien de plus ordinaire que d'avoir les oreilles ouvertes à tous les mauvais contes qui ſe font, & à toutes les hiſtoires ſcandaleuſes qui ſe récitent. Je puis ajouter, que c'eſt auſſi l'un des plus dangereux écueils où l'innocence ſoit expoſée dans le commerce du monde. Une ame chrétienne & prévenue des ſentimens de la religion, peut avec moins de difficulté s'abſtenir de la médiſance & ne la prononcer jamais elle-même : mais de ne la pas entendre, c'eſt de quoi il n'eſt pas poſſible de ſe garantir ſans une vigilance continuelle ſur ſoi-même, & ſans une réſolution à l'épreuve de toutes les occaſions & de toutes les tentations. De-là vient, pour peu qu'on ait la conſcience

timorée, qu'il eſt rare que nous allions parmi le monde, & que nous nous mêlions dans les converſations du monde, ſans en revenir avec quelque ſcrupule dans le cœur ſur ce qui s'eſt dit du prochain, & ſur la maniere dont nous l'avons reçu. Je me trompe, Chrétiens, & je devrois plutôt reconnoître, en le déplorant, qu'il eſt rare & très-rare, que nous ayons là-deſſus le moindre ſcrupule, parce que la plupart ne comptent pour rien d'écouter une médiſance, & d'en raiſonner avec celui qui la fait. On l'écoute avec indifférence, on l'écoute avec complaiſance, on l'écoute par un reſpect humain & par une lâche condeſcendance, on l'écoute par une vaine curioſité; & ce qu'il y a de plus criminel enfin, on l'écoute par une ſecrette malignité. Autant de caractères, ou autant de degrés à diſtinguer dans le péché dont on ſe charge devant Dieu. Suivez-moi.

On l'écoute avec indifférence. Comme on n'eſt guère touché des intérêts du prochain, & qu'on ne ſe croit nullement engagé dans ſa cauſe, on laiſſe parler chacun ainſi qu'il juge à propos. Ce n'eſt pas mon affaire, dit-on, & cela ne me regarde point. Ce n'eſt point moi qui ai entamé cette matiere; & dans tout cet entretien, je n'ai été qu'auditeur & que témoin. Sur

ce beau principe, on se rassure, & l'on se tient quitte de tout. Si dans les visites qu'on rend & qu'on reçoit, si dans les compagnies que l'on fréquente, la charité est fidélement observée & l'honneur d'autrui ménagé, on en est bien aise, & l'on en bénit le Seigneur: mais du reste, que la médisance y vienne prendre place, que la réputation de celui-ci ou de celle-là y soit impitoyablement déchirée, on en est peu en peine, pourquoi? parce qu'on ne peut se figurer qu'on en soit complice; parce qu'on ne peut se mettre dans l'esprit qu'on ait sur cela d'autre obligation, que de se tenir neutre & de ne se point déclarer: comme si voyant mon frere attaqué avec violence & sur le point de périr, je pouvois sans crime l'abandonner à l'ennemi qui le poursuit, & lui refuser mon secours, lorsque je suis en état de le sauver. Il n'est pas nécessaire, pour connoître l'indignité d'une telle conduite & pour la condamner, d'avoir recours à la religion: il suffit de consulter la loi de la nature & la raison.

On l'écoute avec complaisance. De tout tems la médisance a été, & est encore plus que jamais l'assaisonnement des conversations. Tout languit sans elle, & rien ne pique. Les discours les plus raisonnables ennuient, & les sujets les plus solides cau-

sent bien-tôt du dégoût. Que faut-il donc pour réveiller les esprits, & pour y répandre une gaieté qui leur rende le commerce de la vie agréable ? Il faut que dans les assemblées le prochain soit joué & donné en spectacle par des langues médisantes : il faut que par des narrations entrelassées des traits les plus vifs & les plus pénétrans, tout ce qui se passe de plus secret dans une ville, dans un quartier, soit représenté au naturel & avec toute sa difformité : il faut que toutes les nouvelles du jour viennent en leur rang & soient étalées successivement & par ordre. C'est alors que chacun sort de l'assoupissement où il étoit ; que les cœurs s'épanouissent, que l'attention redouble, & que les plus distraits ne perdent pas une circonstance de tout ce qui se raconte. Les yeux se fixent sur celui qui parle ; & quoiqu'on ne lui marque pas expressément le plaisir qu'on a de l'entendre, il le voit assez par la joie qui paroît sur les visages, par les ris & les éclats qu'excitent ses bons mots, par les signes, les gestes, les coups de tête. Tout l'anime ; & se trouvant en pouvoir de tout dire, sans que personne l'arrête, où sa passion, où son imagination ne l'emporte-t-elle pas ? On ne se retire point qu'il n'ait cessé, & l'on s'en revient enfin d'autant plus content de soi, que sans

bleſſer, à ce qu'on prétend, ſa conſcience, on a eu tout le divertiſſement de la converſation la plus ſpirituelle & la plus réjouiſſante. Voilà ce qu'on met au nombre des amuſemens permis, & de quoi l'on s'imagine être en droit de goûter toute la douceur, ſans que l'innocence de l'ame en ſoit endommagée.

On l'écoute par un reſpect tout humain & par une lâche condeſcendance. C'eſt un ami qu'on craint de choquer, c'eſt un maître qu'on ménage & qu'on veut flatter, c'eſt même un inférieur qu'on n'a pas la force de reprendre, & dont on ſe laiſſe dominer. On ſçait bien ce qui ſeroit du devoir de la charité, & l'on voudroit y ſatisfaire; mais l'aſſurance & le courage manquent. On gémit intérieurement de la contrainte où l'on eſt, & l'on ſe reproche ſa foibleſſe, mais on ne peut venir à bout de la ſurmonter. De-là ce conſentement forcé; mais apparent, qu'on donne à la médiſance. On la condamne dans le fond du cœur: mais de la maniere dont on y répond, il ſemble au-dehors qu'on l'approuve; il ſemble qu'on entre dans toutes les penſées du médiſant, dans toutes ſes idées & tous ſes ſentimens. Or par-là même on l'y confirme; & bien loin de le guérir, on le perd, & l'on ſe perd ſoi-même avec lui.

On l'écoute par une vaine curiosité. Combien de gens veulent être informés de tout & tout sçavoir ? je dis tout ce qui ne les regarde point, & qui ne les intéresse en rien. Car voici ce qu'il y a souvent de plus étrange & de plus bisarre : c'est qu'on ignore ses propres affaires, qu'on n'a nul soin de les apprendre ni d'examiner ce qui se fait dans sa propre maison, tandis qu'on veut avoir une connoissance exacte des affaires des autres, & qu'on tient en quelque sorte regîstre de tout ce qu'ils font & de tout ce qui se fait chez eux. Au lieu donc de rejetter mille rapports, non-seulement inutiles, mais très-injurieux & très-pernicieux, on en est avide, on les recherche, & l'on en recueille jusqu'aux moindres particularités. C'est ce qu'on appelle ouvertures de cœur, confidences; & moi, c'est ce que j'appelle perfidies & médisances. C'est ce qu'on tâche de justifier par le droit de l'amitié; & moi, c'est ce que je réprouve par le droit de la charité. Et où est-elle cette charité évangélique ? Comment l'accorder avec ces tours d'adresse, avec ces perquisitions, ces questions subtiles & captieuses; avec ces longs circuits, pour amener une personne dans le piége, pour lui tirer ce qu'elle a de plus caché dans l'ame, pour l'engager insensi-

blement à vous le révéler, pour abuſer de ſon ingénuité, ou plutôt de ſa ſimplicité ? Il faudroit lui enſeigner à ſe taire, & l'on uſe de toutes les induſtries, & de toutes les inſtances, pour lui arracher une parole qu'elle devroit retenir. Cependant on ſe ſçait bon gré d'avoir découvert telle choſe, qui n'eſt pas connue. On en triomphe, on s'en fait un faux mérite ; & ce ſera beaucoup, ſi dans peu l'on ne la rend pas publique, & l'on ne produit pas au jour tout le myſtère. Achevons.

On l'écoute par une ſecrette malignité. Un homme a des précautions à prendre & des meſures à garder. Il n'auroit pas bonne grace de s'élever hautement contre cet autre, & de déclamer contre lui. On ne l'en croiroit pas ; & tout ce qu'il diroit, ne feroit nulle impreſſion. On l'attribueroit à chagrin, à reſſentiment, à prévention, à mauvaiſe volonté, parce qu'ils ſont mal enſemble, & qu'ils ne ſe voient point ; parce qu'ils ſont liés à des partis tout contraires, & que le monde eſt inſtruit de leur diviſion ; parce qu'ils ſont actuellement en concurrence pour un emploi, pour une charge, pour quelque avantage que ce puiſſe être. Mais s'il ne peut s'expliquer lui-même, & s'il ne lui convient pas, qu'il lui eſt doux de trouver quelqu'un qui prenne

sa place & qui parle pour lui ! Peut-être par bienséance en fera-t-il paroître quelque peine ; peut-être même affectera-t-il d'excuser ce qu'il entend, & d'y donner un bon sens. Mais que la malignité est artificieuse ! Il en dira trop peu pour une solide justification, & assez pour animer l'entretien, & pour engager encore à de plus amples détails & à de nouvelles médisances. Voilà le fruit de cette prétendue modération. Autant & mieux vaudroit-il qu'il eût ouvert son cœur, qu'il en eût suivi tous les sentimens, & qu'il eût jetté au-dehors tout le fiel dont il est rempli.

Quoi qu'il en soit, mes Freres, préservons-nous de la médisance comme du poison le plus contagieux & le plus mortel. C'est l'idée que nous en fait concevoir le Saint-Esprit, en comparant la langue du médisant avec la langue du serpent : *Acuerunt linguas suas sicut serpentis.* Le serpent pique ; ce n'est qu'une morsure : mais de cette morsure, le venin se communique dans toutes les parties du corps. Le médisant parle : ce n'est qu'une parole ; mais bien-tôt cette parole retentit par-tout. On se la redit les uns aux autres ; & pour user de cette figure, comme un souffle empesté, elle infecte également, & toutes les bouches d'où elle sort, & toutes les oreil-

Ps. 139.

les où elle entre. Ne nous arrêtons point tant à examiner ce que fait le prochain, & ce qu'il ne fait pas. Si Dieu nous en a confié la conduite, veillons-y avec toute l'attention néceſſaire, mais du reſte en y obſervant toutes les régles d'une correction charitable : c'eſt-à-dire, en l'avertiſſant, en le reprenant de lui à nous, & non en publiant ſes imperfections & ſes vices, ni en le décriant. S'il ne dépend point de nous, & que nous n'en ſoyons point reſponſables, qu'avons-nous affaire de rechercher ſes actions ? de quelle autorité entreprenons-nous de le juger & de le cenſurer ? Chacun devant Dieu portera ſon fardeau ; c'eſt à chacun de penſer à ſoi, ſans vouloir étendre plus loin ſes vûes. Que de ſoins ſuperflus dont on ſe délivreroit ! Que de retours fâcheux qu'on s'épargneroit ! Que de querelles & de démêlés qu'on préviendroit ! Que de péchés qu'on éviteroit ! Combien une médiſance a-t-elle troublé de familles, de ſociétés, de communautés ? combien a-t-elle bleſſé de conſciences, & combien d'ames a-t-elle damnées ? De toutes les tentations dont nous avons à nous garantir, on peut dire que celle-ci eſt, non-ſeulement la plus univerſelle, mais la plus dangereuſe & la plus difficile à vaincre. L'Apôtre ſaint Jacques en étoit

bien persuadé, & nous n'éprouvons que trop tous les jours la vérité du témoignage qu'il en a rendu, quand il nous dit, que la langue est un feu, qui ne cherche qu'à s'échapper & à consumer tout; *Et lingua ignis est*: que c'est un mal inquiet, qui n'a point de repos & qui n'en donne point; *Inquietum malum*: qu'il n'y a aucune espéce de bêtes si sauvages & si farouches que l'homme n'ait sçu réduire, mais que pour la langue on ne la peut dompter; *Linguam autem nullus hominum domare potest.* Et n'est-ce pas elle en effet qui fait tomber les plus sages, & qui entraîne les plus vertueux? Il n'y a point d'état où elle n'ait causé des dommages infinis.

Jacob. c. 3.

Au reste, mes chers Auditeurs, si nous nous sentons quelquefois atteints de ses coups, & si nous nous voyons en butte à la médisance, nous avons dans Jesus-Christ un beau modéle de patience. Imitons ce divin Maître, & ne soyons point plus jaloux de notre réputation, qu'il ne l'a été de la sienne. Ou ce qu'on dit de nous est vrai: reconnoissons-le humblement devant Dieu, & consentons, puisqu'il le permet, à en porter devant les hommes toute la confusion. Ou c'est sans fondement & sans raison, qu'on nous accuse: contentons-nous, pour notre défense, d'une simple expos-

tion de la vérité ; & laiſſons au Seigneur le ſoin d'une plus entiere juſtification. Il y pourvoiera dès cette vie même, au moins dans l'autre. Quand le monde nous combleroit de ſes malédictions, nous ſommes heureux, ſi nous pouvons à ce prix mériter les bénédictions du ciel, & obtenir la gloire éternelle que je vous ſouhaite, &c.

EXHORTATION
SUR LE
JUGEMENT DU PEUPLE
CONTRE
JESUS-CHRIST
EN FAVEUR DE BARABBAS.

Respondens autem Præses, ait illis: Quem vultis vobis de duobus dimitti? At illi dixerunt: Barabbam. Dicit illis Pilatus: Quid igitur faciam de Jesu, qui dicitur Christus? Dicunt omnes: Crucifigatur.... Sanguis ejus super nos & super filios nostros.

Pilate leur dit : Qui voulez-vous qu'on vous remette des deux? Barabbas, dirent-ils. Pilate leur répartit : Que ferai-je donc de Jesus qu'on appelle Christ? Tous lui répondirent : Qu'il soit crucifié... Que son sang retombe sur nous & sur nos enfans. En saint Matth. chap. 27.

S'Il y a une image naturelle du péché, & du pécheur qui le commet, n'est-ce pas celle-ci, Chrétiens, où nous voyons

tout un peuple animé de la plus aveugle passion, donner sur le Fils même de Dieu la préférence à un insigne voleur, & consentir à porter toute la malédiction que doit attirer sur leur tête le sang de ce Dieu homme si injustement répandu, & sa mort poursuivie avec tant de violence? Combien d'autres réflexions me fourniroient l'inconstance de cette nation, qui depuis peu de jours avoit reçu le Sauveur du monde avec tant d'applaudissemens & de cris de joie, & l'avoit comblé de bénédictions; l'obstination invincible & l'animosité des Pharisiens, qui non contens de tout ce qu'ils avoient déja entrepris contre Jesus-Christ, veulent achever de le perdre, & forment le détestable dessein de le faire crucifier; la foiblesse de Pilate qui n'a pas la force d'employer son autorité à défendre ce prétendu criminel, dont il connoît toute l'innocence, & qui, pour le tirer de leurs mains, use d'artifice, & lui fait l'affront de le mettre en parallele avec Barabbas: que ne pourrois-je pas, dis-je, vous représenter sur-tout cela, & quels sujets de morale n'aurois-je pas à traiter? Mais je m'en tiens à la pensée de saint Chrysostome; & dans une juste application de la conduite des Juifs à la nôtre, quand nous nous élevons contre Dieu par de griéves transgressions de sa loi, il me

ſuffit aujourd'hui de vous apprendre à craindre le péché, à le haïr & à le fuir, à le regarder comme le plus mortel ennemi de vos ames, & à vous en préſerver comme du plus grand de tous les maux. Nous avons deux choſes à conſidérer dans le péché : premiérement, la malice du péché ; & ſecondement, la peine du péché. Or l'un & l'autre ne ſe trouvent ici que trop bien exprimés, & ce ſera le partage de cet entretien. Les Juifs, en renonçant Jeſus-Chriſt, lui préférent Barabbas : voilà la malice du péché. Et par une ſi indigne préférence, ils ſe rendent devant Dieu reſponſables du ſang de Jeſus-Chriſt : voilà la peine du péché. Je dis la malice du péché, dont nous devenons nous-mêmes coupables, en ſacrifiant à nos paſſions tous les intérêts de Dieu. Je dis la peine du péché, dont nous nous chargeons nous-mêmes, & à quoi nous nous expoſons, en ſuſcitant contre nous le ſang de Jeſus-Chriſt & toute la juſtice de Dieu. C'eſt tout le ſujet de votre attention.

I. PARTIE. PIlate étoit trop éclairé pour ne pas voir la fauſſeté des accuſations que formoient les Juifs contre le Fils de Dieu. Après l'avoir interrogé lui-même, il ne trouvoit rien qui lui parût digne de mort ; & ſelon

un reſte d'équité que ſon cœur ne pouvoit démentir, il penſoit aux moyens de ſauver le Juſte opprimé par la calomnie, & de le délivrer des mains de ſes perſécuteurs. C'étoit une coutume depuis long-tems établie & conſtamment obſervée, qu'à la ſolemnité de Pâques on élargît un priſonnier, & qu'on en laiſsât au peuple le choix. Or entre les autres, il y en avoit un plus connu par ſes crimes; c'étoit Barabbas : homme convaincu de meurtre, de ſédition, des attentats les plus noirs, & pour cela réſervé au dernier ſupplice. Que l'occaſion, ce ſemble, étoit favorable au deſſein de Pilate! Il ne la manqua pas. Il s'adreſſe en particulier aux princes des Prêtres & aux anciens de la ſynagogue. Il s'adreſſe en général à tout le peuple aſſemblé devant lui. Qui des deux, leur dit-il, mettrai-je en liberté à cette fête, & qui voulez-vous que je renvoie, ou de Barabbas, ou de Jeſus? *Quem vultis vobis de duobus dimitti?* S'il eût eû à traiter avec des eſprits moins prévenus & moins poſſédés de leur barbare envie contre le Sauveur des hommes, y avoit-il lieu de douter qu'ils ne ſe déclaraſſent en ſa faveur, & que dans une telle comparaiſon ils ne priſſent au moins des ſentimens aſſez équitables, pour ne le pas abaiſſer au-deſſous d'un ſcélérat *Matth. c. 27.*

& d'un infâme ? Pilate l'eſpéroit, il ſe l'étoit promis : mais que peut-on ſe promettre d'une populace émue, conjurée, furieuſe ; ſur-tout, quand de faux docteurs ſecondent ſes emportemens, & qu'elle ſe voit autoriſée des mêmes chefs qui devoient l'arrêter & la réprimer ? Ce n'eſt donc de toutes parts qu'une même voix, qu'un même cri, pour demander le coupable & pour condamner l'innocent. *Non hunc, ſed Barabbam* : Ne nous parlez point de cet homme, mais donnez-nous Barabbas ; c'eſt celui que nous voulons préférablement à l'autre.

Joan. c. 18.

Quelle ſurpriſe pour Pilate ! & une ſi étrange réſolution ne dût-elle pas le troubler & le déconcerter. En vain pour calmer cette émotion populaire, fait-il de fortes inſtances, & veut-il, pour les convaincre, entrer en raiſonnement avec eux. Dans l'ardeur forcenée qui les tranſporte, ils ſont incapables d'entendre aucune raiſon & de s'y rendre. S'il leur dit : Que prétendez-vous donc que je faſſe de ce Jeſus que vous m'avez amené, & qui porte la qualité de Chriſt ? ſans héſiter un moment & ſans autre procédure, ils prononcent l'arrêt de ſa mort, & concluent qu'il le faut crucifier : Défaites-nous-en, & crucifiez-le ; *Tolle, tolle, crucifige.* Si prenant une ſeconde fois

Luc. c. 23.

la parole, il exige d'eux qu'ils produisent ce qu'ils ont à déposer, & qu'ils en viennent à la preuve de leurs dépositions : car quel mal a-t-il fait ? *Quid enim mali fecit ?* Ils croient ce détail inutile, & ne daignent pas s'y engager, tant ils sont persuadés de la vérité de leur témoignage : Si ce n'étoit pas un méchant homme, nous ne l'aurions pas conduit à votre tribunal, ni ne vous l'aurions pas livré. Sur cela nouveaux mouvemens, nouvelles poursuites, nouvelles clameurs : Qu'on le mette en croix, & qu'il périsse ; *At illi magis clamabant, dicentes : Crucifigatur.* Enfin, si Pilate ose leur remontrer que c'est le Roi des Juifs, & que d'attenter à sa vie, c'est pour eux le crime le plus énorme, ils protestent hautement qu'ils ne le reconnoissent point, qu'ils n'en dépendent point, qu'ils n'ont point d'autre Roi que César, & qu'ils ne souffriront jamais que celui-ci ait dans la Judée le moindre pouvoir : *Non habemus regem, nisi Cæsarem.*

Marc. c. 27.

Ibid.

Joan. c. 19.

Ah ! peuple indocile & rébelle, c'étoit en effet votre Roi, & c'étoit en même tems le Roi de gloire : mais vous n'en avez point voulu, pourquoi ? parce qu'il vous apportoit la lumiere, & que vous aimiez les ténébres ; parce qu'il vous annonçoit des vérités auxquelles vous refusiez de

vous soumettre, & que par sa parole toute divine & ses œuvres merveilleuses il confondoit votre incrédulité; parce qu'il vous prêchoit une loi dont vous aviez peine à vous accommoder, & dont vous vous faisiez un scandale; parce qu'il rabattoit l'orgueil de vos Pharisiens & qu'il démasquoit leur hypocrisie; parce qu'ils vous aigrissoient, qu'ils vous envenimoient, qu'ils vous soulevoient contre lui, & vous inspiroient toutes leurs passions. Voilà, dis-je, pourquoi vous l'avez rejetté, & vous lui avez fait le plus sanglant outrage qu'il ait reçu dans tout le cours de ses souffrances. Car jamais fut-il plus humilié, que dans ce jugement, où vous l'avez couvert d'opprobre & d'ignominie? D'être comparé avec Barabbas, c'étoit déja une des plus grandes humiliations: mais le dernier degré & le comble de l'humiliation, n'a-ce pas été de voir encore Barabbas obtenir sur lui l'avantage? & le Fils unique de Dieu pouvoit-il être traité avec plus d'indignité & plus de mépris?

Ne nous flattons point, mes chers Auditeurs; & sans nous épancher en d'inutiles reproches contre les Juifs, tournons toute notre indignation contre nous-mêmes, & convenons que cette rébelle nation n'a point mépriſé plus outrageusement Jesus-

Christ, que nous mépriſons notre Dieu ſur tant de ſujets & en tant d'occaſions, où nous nous laiſſons entraîner, & nous nous abandonnons au déſordre du péché. Quand Tertullien parle du péché de rechûte après la pénitence, il en fait conſiſter la griéveté & la malice, en ce que l'homme, dit-il, après avoir éprouvé l'empire du démon & celui de Dieu; l'empire du démon, lorſqu'il étoit dans l'état du péché; & celui de Dieu, tandis qu'il vivoit dans l'état de la grace: ſe détermine enfin, & ſe livre au démon préférablement à Dieu, de ſorte que faiſant la comparaiſon de l'un & de l'autre; il ſemble conclure, que le joug de Dieu eſt moins avantageux & moins ſouhaitable que celui du démon, puiſqu'après avoir ſecoué dans ſa pénitence le joug du démon pour ſe convertir à Dieu, il quitte tout de nouveau le joug de Dieu, & ſe réduit ſous l'eſclavage & la ſervitude du démon. Ainſi raiſonnoit ce ſçavant Afriquain.

Mais il n'eſt pas néceſſaire, pour juſtifier ma penſée, de la renfermer dans cette eſpéce de péché. Je prétends que tout péché; je dis tout péché mortel, eſt une préférence refuſée à Dieu & donnée à la créature. Je prétends que tout homme qui par une offenſe griéve péche contre Dieu, eſt auſſi coupable envers Dieu, que le furent les

Juifs envers le Fils de Dieu dans le choix qu'ils firent de Barabbas au préjudice & à la ruine de cet adorable Sauveur. Je prétends que c'eſt la même injure de part & d'autre, que c'eſt le même jugement, le même crime : comment cela ? comprenez-en la preuve; elle eſt inconteſtable & ſans réplique. Car ſelon toute la Théologie, qu'eſt-ce que le péché? un éloignement volontaire de Dieu, & un attachemenr libre & délibéré aux objets créés. Dès-là que nous péchons, nous quittons Dieu, nous nous ſéparons de Dieu, & pourquoi ? l'un pour une volupté ſenſuelle, l'autre pour un vil intérêt, celui-là pour un fantôme d'honneur, celui-ci pour un caprice, pour une vaine idée, pour un rien. Or n'eſt-ce pas là une vraie préférence, où des objets périſſables & mortels, où d'indignes créatures, plus mépriſables ſouvent & plus abominables que Barabbas, l'emportent ſur tous les droits de Dieu ?

En effet, je ne puis pécher, que je ne connoiſſe le mal que je vais commettre. Je ſçai, en péchant, que telle action eſt criminelle, que telle liberté, que telle injuſtice, que telle médiſance, que telle vengeance eſt défendue & contre la loi de Dieu. Quand donc indépendamment de la loi & malgré la loi qui condamne tout cela, je

m'y

m'y porte néanmoins, c'eſt que j'aime mieux me contenter en tout cela, que d'obéir à cette loi; par conſéquent c'eſt qu'en vûe de tout cela, je la mépriſe cette loi divine, & le ſouverain Auteur qui me l'a impoſée. Sans me déclarer auſſi ouvertement que les Juifs, ni m'en expliquer en des termes ſi formels, je dis comme eux dans mon cœur: *Non hunc, ſed Barabbam*; c'eſt un maître trop exact & trop ſévère qu'on me propoſe à ſervir. *Joan. c. 18.* La voie de ſes commandemens eſt trop étroite pour moi, & il m'en faut une plus large. Le monde eſt mille fois plus commode; & en le ſuivant, il n'y a point tant de gêne ni de contrainte. Il ſe conforme à mes inclinations, il ſeconde mes déſirs, il me laiſſe une licence entiere pour vivre à mon gré & ſelon mes volontés: voilà le Dieu qui me plaît, & que je demande. *Tolle, tolle*: ôtez-moi ce Dieu ſi ſaint, qu'une œillade, qu'un geſte, qu'une parole eſt capable de le bleſſer; ce Dieu ſi clair-voyant, qui ne pardonne rien. *Tolle*: ôtez-moi cet Evangile, cette loi ſi rigoureuſe & ſi oppoſée à tous mes ſentimens naturels. *Luc. c. 23.* *Non habemus Regem, niſi Cæſarem*: je n'ai point d'autre loi que mon ambition, point d'autre loi que ma convoitiſe, point d'autre loi que mon amour-propre, point d'autre loi que toutes mes cupidités, & tout *Joan. c. 19.*

ce qui peut me rendre la vie plus douce & plus agréable. Ce sont là mes guides, mes docteurs, mes maîtres : *Non habemus regem, nisi Cæsarem.* Ces pensées, Chrétiens, font horreur ; mais à bien considérer la nature du péché, voilà dans la pratique où il se réduit, en voilà le fonds & le caractère le plus essentiel.

Vous me direz qu'on n'y procéde pas communément avec tant de délibération, & qu'on n'y fait pas toutes ces réflexions. Ah! mes Freres, c'est ici le prodige, & de la malice de l'homme pécheur, & de l'énormité de son péché? Car écoutez deux choses que j'ai à vous répondre. Je soutiens d'abord, & j'en prends à témoin la conscience d'un nombre infini de pécheurs, & même de plusieurs qui m'écoutent actuellement : encore une fois je soutiens qu'il y en a qui péchent avec toutes ces vûes, qui déliberent, qui raisonnent, qui combattent en eux-mêmes & contre eux-mêmes, & qui ne s'abandonnent à leurs désordres que par cette conclusion formée. Je le veux. Péchés d'un plein choix, d'une pleine résolution & de la volonté la plus parfaite : mais en même tems, péchés les plus pernicieux par rapport au salut ; péchés qui conduisent le plus directement à la réprobation, ou qui sont déja comme une réprobation antici-

pée ; péchés que Dieu souvent ne remet ni en cette vie ni en l'autre, & qu'il punit dans toute la rigueur de sa justice. Quelle abomination, quelle désolation !

Du reste, & c'est l'autre réponse, je conviens aussi que tous ne vont pas jusqu'à ces excès, & n'embrassent pas de la sorte le péché. Je ne ferai pas même difficulté de reconnoître qu'une grande partie de ceux qu'il entraîne, s'y engagent plus légérement: c'est-à-dire, qu'ils s'y engagent avec moins d'advertance & moins d'attention ; qu'ils s'y engagent par un premier mouvement & par précipitation, soit parce que les objets présens les frappent tout-à-coup & les excitent, soit parce que le penchant les domine, & que le poids de l'habitude les emporte. Tel est, je veux bien l'avouer, tel est l'état de la plûpart des pécheurs du siécle. Mais cela même les excuse-t-il ? & cela diminue-t-il l'injure que fait à Dieu le péché? Quoi, je prétendrois tirer avantage de mon inadvertance & de ma légéreté dans un sujet qui demandoit toute mon attention& toute ma précaution ! Quoi, lorsqu'il s'est agi de perdre mon Dieu & de le sacrifier aux sales appétits d'une sensibilité brutale, je me croirai bien justifié de dire que je ne pensois guère à ce que je faisois ! Quand il étoit question d'immoler Jesus-

Christ & de le crucifier dans mon cœur ; je me tiendrai moins coupable, parce que je n'examinois rien là-dessus, & que je ne m'appliquois pas à en prévoir les affreuses conséquences ! Et où est-ce donc que j'employerai toutes mes lumiéres, que j'apporterai toute ma vigilance, que j'userai de toute ma circonspection ? La passion m'a entraîné ; & voilà justement ce qui offense mon Dieu, & ce qui l'outrage. Car le respect d'un tel Maître & l'honneur qui lui est dû par tant de titres, ne devoit-il pas être plus puissant pour m'arrêter, que toute l'ardeur de la plus violente passion, pour me précipiter & m'emporter ? Si les Juifs tumultuairement assemblés, crioient à Pilate, *Tolle hunc, & dimitte nobis Barabbam*; Faites-le mourir, & remettez-nous Barabbas; c'étoit dans un transport qui les aveugloit: mais en étoient-ils moins criminels ? Ainsi, j'ai commis ce péché par vivacité de tempérament, par inconsidération, & presque sans y prendre garde : mais c'est ce qu'il y a de bien surprenant & de bien étrange, que j'aie pris si peu garde à ne faire aucune démarche qui pût être préjudiciable à la gloire & aux intérêts d'un Dieu, de qui j'ai tout reçu & à qui je dois tout. Mon devoir capital, n'étoit-ce pas d'étudier toutes ses volontés, & de me rendre continuellement

Luc. c. 23.

attentif à les accomplir, & à ne m'en départir jamais ? Il falloit que j'y fusse bien peu attaché, pour en perdre si aisément le souvenir ; & si je veux de bonne foi me consulter moi-même, si je veux sonder le fond de mon cœur & ses véritables dispositions, je trouverai que je n'ai franchi si précipitamment & si hardiment le pas, que parce que la loi de Dieu ne me touchoit guère, & que j'étois beaucoup plus sensible à mes désirs déréglés, & aux sujets malheureux qui les allumoient.

De tout ceci donc, Chrétiens, vous comprenez l'énormité du péché & le dégré de malice qui lui est propre. Que dis-je ?, & quel esprit humain la peut comprendre telle qu'elle est ? Car pour concevoir toute la griéveté de cette préférence donnée à la créature au-dessus de Dieu, il faudroit en même tems concevoir toute la grandeur de Dieu au-dessus de la créature. Tellement que la malice du péché doit être aussi grande par proportion, que Dieu est grand, que Dieu est juste, que Dieu est bon, que Dieu est parfait dans tous ses attributs : or tout cela est infini, & par conséquent hors de la portée d'une raison aussi foible & aussi bornée que la nôtre. Et comme il est de l'essence de Dieu, que quelque idée que je me forme de son souverain être, il passe

toujours infiniment tout ce que j'en connois ; il est de l'essence du péché, que, quoique j'en imagine, il soit toujours plus difforme & plus odieux que tout ce que je m'en puis figurer. Quand je conçois qu'il a converti les Anges en démons ; qu'il a ruiné pour jamais l'état d'innocence où furent créés nos premiers parens, & qu'il les a perdus avec toute leur postérité ; qu'il dépouille l'ame de tous ses mérites, en eût-elle amassé des trésors sans nombre, & qu'il l'expose à des supplices éternels : quand je me représente tout cela, ce n'est rien encore, dit saint Augustin, parce que tout cela n'est rien en comparaison de ce que je ne puis me représenter, qui est la majesté du Créateur offensée & comme dégradée dans l'estime du pécheur.

Ah! Chrétiens, que ne connoissons-nous mieux le péché, ou que n'en perdons-nous absolument toute la connoissance! Notre malheur est de le connoître, & de ne le pas connoître assez. Si nous ne le connoissions point du tout, nous ne serions plus en danger de le commettre; ou si nous le connoissions mieux & dans toute sa laideur, bien loin de le rechercher & de nous y plaire, nous ne penserions qu'à nous en préserver & à le fuir. Mais, hélas ! nous le connoissons autant qu'il faut, pour en pouvoir

devenir coupables devant Dieu; & nous ne le connoissons pas autant qu'il seroit nécessaire, pour être en état de ne le pouvoir plus aimer & de n'y pouvoir plus tomber. Etat d'impeccabilité, état bienheureux! Quand est-ce que nous y serons? ce sera quand nous verrons Dieu, & que nous le contemplerons dans toute sa gloire, parcequ'alors nous aurons une connoissance du péché beaucoup plus vive & plus étendue, puisque nous le connoîtrons dans Dieu même; & que d'ailleurs attachés à Dieu d'un lien désormais indissoluble, nous nous trouverons par-là dans la sainte nécessité de haïr tout ce qui peut nous en éloigner & nous l'enlever. Cependant, mes Freres, sans être dès-maintenant en cet état, il ne tient qu'à nous de quitter le péché, de nous retirer du péché, de ne plus retourner au péché, parce que la grace ne nous manque pas pour cela, & qu'avec la grace tout nous est possible. C'est ainsi qu'exempts de la malice du péché, nous nous mettrons encore à couvert de la peine qui le suit, & dont j'ai à vous entretenir dans la seconde partie.

II. PARTIE.

C'Etoit une espéce d'imprécation parmi les Hébreux, de souhaiter à un homme que le sang d'un autre homme retombât

ſur lui. Nous en voyons l'uſage dans le Lévitique; ſi quelqu'un ſe le faiſoit à ſoi-même par forme de ſerment, & qu'il dît, Je veux que le ſang de celui-ci ou de celui-là retombe ſur moi, c'eſt comme s'il eût dit, Je veux que tout le crime qu'il peut y avoir en le répandant, me ſoit imputé. S'il y a des peines & des malédictions qui y ſoient attachées, je veux m'en charger. Si ce ſang eſt innocent, je m'en fais le coupable, & je m'engage à être la victime & l'anathême de ſon expiation. Voilà, Chrétiens, l'affreuſe extrémité où la fureur des Juifs les porta; juſqu'à conſentir, après l'indigne préférence qu'ils avoient donnée à Barabbas, que le ſang de Jeſus-Chriſt, non-ſeulement retombât ſur eux, mais ſur leurs enfans: *Sanguis ejus ſuper nos & ſuper filios noſtros.* *Matth. c. 27.*

Imprécation dont le ſens eſt plein d'horreur; car c'eſt-à-dire, ſi cet homme que vous appellez juſte, & qui s'appelle Dieu, eſt auſſi juſte que vous le croyez, & qu'il ſoit, ainſi qu'il le prétend, égal à Dieu & Dieu lui-même, nous voulons bien, en vous demandant ſa mort, devenir reſponſables de toute l'injuſtice qu'elle renferme, & nous conſentons à être traités, nous & toute notre poſtérité, comme des déïcides. Imprécation que je ne puis prononcer, &

que vous ne pouvez entendre, sans en être saisis d'effroi, puisqu'elle nous fait voir dans ce peuple le plus violent transport de haine, & qu'elle nous présage pour eux dans l'avenir & pour leurs descendans les plus terribles malheurs. Imprécation où Pilate, tout païen qu'il étoit, craignit d'avoir part, & dont il voulut se mettre à couvert, lorsqu'en présence de cette multitude, & au milieu des cris qu'ils redoubloient sans cesse & qu'ils lui adressoient, il se fit apporter de l'eau; qu'il se lava les mains, & leur déclara hautement, qu'il se tenoit quitte de l'énorme attentat qu'ils alloient commettre; qu'il n'y contribuoit en aucune sorte; que c'étoit à eux d'en rendre compte, & que pour lui il s'en croyoit innocent : *Innocens ego sum à sanguine Justi hujus.* Mais enfin, imprécation dont l'effet dans le cours des siécles n'a été que trop réel & que trop visible. Nation réprouvée, race maudite & du ciel & de la terre, vous l'éprouvez encore maintenant. Ce n'étoit pas seulement un souhait que formoient vos peres, c'étoit une vérité qu'ils annonçoient. Ce sang qu'ils ont versé, en retombant sur eux, a rejailli sur vous; & prophétes contre leur pensée & contre leur intention, ils n'ont rien prédit qui ne se soit accompli, & qui ne s'accomplisse tous les jours. *Matth.* c. 27.

Cependant, Chrétiens, voyons la chose plus en détail, quoique toujours en abrégé; & par l'application que j'en vais faire, apprenons quels sont les redoutables jugemens de Dieu sur les pécheurs, & à quoi nous nous exposons en profanant par le péché le sang de Jesus-Christ, & en le suscitant contre nous. Car prenez garde, s'il vous plaît: en vertu de ce sang divin si injustement répandu par les Juifs, & si justement retombé sur cette nation sacrilége, Dieu les a affligés de trois grands maux, ou plutôt Dieu les a affligés de tous les maux, que nous pouvons réduire à trois espéces: ruine temporelle, aveuglement spirituel, réprobation éternelle. Je m'explique, & ceci sans doute mérite bien nos réflexions, & doit bien nous faire connoître quelle vengeance le Seigneur sçait tirer de ses ennemis, & comment il sçait punir les offenses qu'il reçoit.

Ruine temporelle. Jamais il n'en fut de plus entiere; & en pouvons-nous avoir une peinture plus vive, que celle même qu'en avoit tracée le Fils de Dieu avant sa derniere entrée en Jérusalem? Car il vit dès-lors tout ce qui devoit arriver à cette ville criminelle: il en parut touché jusqu'aux larmes; & quelle désolation lui annonça-t-il? Qu'il viendroit un tems où les étrangers

l'assiégeroient ; qu'ils en seroient bien-tôt maîtres ; qu'ils la pilleroient, qu'ils la saccageroient, qu'ils la renverseroient de fond en comble, qu'ils ne laisseroient pas pierre sur pierre ; que ces calamités s'étendroient sur toute la nation, qu'elle seroit séparée, dispersée, & qu'il ne lui resteroit ni empire, ni demeure, ni temple. Or personne n'ignore comment tout cela de point en point s'est vérifié. Nous en sommes témoins ; & si nous voulons remonter à la cause, le même Sauveur a pris soin de la marquer : parce que ce peuple malheureux n'a pas connu la visite du Seigneur ; parce que n'écoutant ni reproches intérieurs de la conscience, ni remontrances tant de fois réitérées de la part de Pilate, ni droit, ni équité, ils n'ont suivi que leur passion & que la haine qui les transportoit ; parce que depuis tant de siécles qu'ils ont trempé leurs mains parricides dans le sang d'un Dieu, ce sang adorable n'a point cessé, ni jamais ne cessera dans tous les siécles, de crier au ciel vengeance contre eux. De sorte que ce même sang qui devoit être la ressource de tout Israël & leur rédemption, est devenu, selon qu'ils s'y étoient eux-mêmes condamnés, leur perte & leur destruction : *Sanguis ejus super nos & super filios nostros.*

Aveuglement spirituel. C'est ce voile

dont a parlé saint Paul; ce voile qu'ils ont sur les yeux, & qui jusques à présent les a empêchés d'appercevoir la lumiere qui les environne de toutes parts, & se montre à eux dans toute sa clarté. Et n'est-il pas étrange qu'après tant de témoignages les plus sensibles & les plus évidens de la justice divine qui les poursuit, & qui voudroit leur faire enfin reconnoître la griéveté de leur crime, ils ne se rendent point encore; que toujours également obstinés & endurcis, ils conservent le même ressentiment contre le vrai Messie qu'ils ont renoncé, & s'en promettent un autre qu'ils ne verront jamais; que de génération en génération, cette inflexible dureté de cœur & cette impénitence se perpétue comme un héritage; que par-là ils irritent toujours de plus en plus la colere du Seigneur, & qu'ils achévent, ainsi qu'il est dit dans l'Evangile, de remplir la mesure de leurs peres? A quoi devons-nous attribuer ce mortel assoupissement, & d'où a-t-il pû venir? c'est qu'ils se sont retirés de Dieu, & que Dieu s'est retiré d'eux; c'est qu'ils ont abandonné Dieu, & que Dieu les a abandonnés. Car c'est en ce sens que le Seigneur disoit à son Prophéte: Aveuglez-les, & rendez-les sourds, afin qu'ils voient comme s'ils ne voyoient point, & qu'ils entendent comme s'ils n'en-

tendoient point. Ils ont méconnu leur libérateur ; & ſon ſang qu'ils ont fait couler, eſt encore tout fumant. Au lieu d'être pour eux une ſource inépuiſable de graces, comme il pourroit l'être après-tout, s'ils en vouloient profiter, c'eſt lui qui en détourne le cours & qui les arrête. Au lieu de ſervir à leur guériſon ; c'eſt lui qui aigrit leurs plaies & qui les envenime. Suites funeſtes de cet arrêt qu'ils ont porté contre eux-mêmes, & qui s'exécute dans toute ſon étendue & toute ſa force : *Sanguis ejus ſuper nos & ſuper filios noſtros.*

Réprobation éternelle. Je ne dis pas que ce ſoit dès la vie une réprobation déja parfaite & conſommée : mais je veux dire que Dieu les ayant livrés à leur ſens réprouvé, il arrive de-là qu'ils marchent dans la voie de perdition, & qu'il eſt d'une difficulté extrême de les en faire jamais revenir. On gagneroit à Jeſus-Chriſt des millions de Païens & d'Idolâtres, plutôt qu'on ne lui raméneroit un ſeul de ce peuple perverti & marqué du plus viſible caractère de la damnation. C'eſt le triſte ſort où ils ſont réſervés. Au jugement de Dieu, à ce jugement où Jeſus-Chriſt préſidera en perſonne, ils paroîtront devant lui tout couverts, ou, pour mieux dire, tout ſouillés de ſon ſang. La tache alors en ſera ineffaçable : tous les

feux de l'enfer ne la purifieront pas ; sans cesse elle se présentera à leurs yeux, & sans cesse ils s'écrieront pendant toute l'éternité, non plus en insultant à ce Dieu Sauveur, mais en se désespérant : *Sanguis ejus super nos & super filios nostros.*

Or, mes Freres, pour en venir à nous-mêmes, pour tirer de-là une instruction qui nous retienne dans le devoir, ou qui nous engage fortement & promptement à y rentrer, il est certain, & c'est l'expresse doctrine du grand Apôtre, que par le péché nous faisons outrage au sang de Jesus-Christ, comme si nous le répandions tout de nouveau & nous le foulions aux pieds. D'où il s'ensuit que nous l'attirons contre nous-mêmes ce sang précieux ; que nous le faisons retomber sur nous-mêmes, & que par proportion nous nous exposons aux mêmes châtimens que les Juifs & aux mêmes vengeances du ciel.

Je n'exagère point, & ce que j'avance ici, n'est que trop vrai & que trop solidement fondé. Car quoique nous ne soyons plus à ces tems, où Dieu gouvernant un peuple grossier & tout charnel, faisoit plus communément éclater contre lui sa justice par des maux temporels, comme il le récompensoit par des prospérités humaines, nous ne pouvons néanmoins douter qu'il

ne puniſſe encore de la même ſorte bien des pécheurs, & qu'il ne les afflige des mêmes misères. Tant de malheurs publics qui déſolent les Etats, tant de fléaux qui y portent le ravage, guerres, peſtes, famines, ne ſont-ce pas ſouvent les effets de la licence des peuples & de la corruption de leurs mœurs? Tant d'accidens particuliers & de revers qui renverſent des familles, qui en diſſipent les biens, qui en terniſſent l'éclat, qui en troublent la paix, qui font échouer les deſſeins les mieux concertés, qui font évanouir les eſpérances les mieux établies, qui empêchent que rien n'avance, que rien ne réuſſiſſe & ne ſuccéde heureuſement: ne ſont-ce pas ſouvent de juſtes punitions, ou des injuſtices d'un pere, de ſes fraudes & de ſes mauvais tours, de ſes excès & de ſes débauches; ou des mondanités d'une mere, de ſon faſte & de ſon orgueil, de ſes intrigues & de ſes ſcandales; ou de la conduite déréglée des enfans, les uns mal élevés & maîtres d'eux-mêmes, les autres rébelles à toutes les leçons qu'on leur fait, & emportés par le feu d'une jeuneſſe libertine & paſſionnée? Combien de décadences, de chûtes, de diſgraces; combien d'humiliations, d'afflictions, de chagrins; combien de contre-tems fâcheux, de traverſes, de contradictions; combien

d'infirmités, de maladies, de morts subites; combien d'infortunes, & de toutes les espéces, que nous imputons, ou à la malice des hommes, ou aux caprices du hasard, sont des coups de Dieu & de secrettes malédictions dont il nous frappe?

On ne le voit pas, on n'y pense pas, parce qu'on s'accoutume à regarder toutes choses avec les yeux de la chair, sans ouvrir jamais les yeux de la foi. On prend bien des mesures, on imagine bien des moyens, pour se rétablir dans un meilleur état: mais le plus sûr, ce seroit celui que donnoit le
Isa. c.1. Prophéte à Jérusalem : *Lavamini, mundi estote*; purifiez-vous, & lavez-vous de tant
Ibid. d'iniquités : *Auferte malum cogitationum vestrarum ab oculis meis*; banniſſez de votre cœur le péché qui l'infecte, & qui bles-
Ibid. se la vûe de votre Dieu : *Quiescite agere perversè, discite benè facere*; ceſſez de faire le mal, apprenez à faire le bien. Alors vous commencerez à jouir d'un sort plus heureux, même selon le monde. Dieu bénira vos entrepriſes, il adoucira vos peines; vous verrez votre maiſon se relever, vos affaires proſpérer; tout ira selon vos vœux, & vous connoîtrez de quel avantage il est, non seulement par rapport au salut, mais par rapport à la vie préſente, d'avoir pour vous le Seigneur, & de vivre

dans sa grace : *Si volueritis & audieritis me, bona terræ comedetis.* *Ibid.*

Je sçai ce que vous me direz : que cette régle n'est pas générale. J'en conviens : on voit des pécheurs dans l'opulence, on en voit dans la splendeur, on en voit qui passent leurs jours dans le plaisir, & qui goûtent ou semblent goûter toutes les douceurs de la vie. Mais écoutez la réponse de saint Augustin : c'est que s'ils sont exempts de toute peine temporelle, ils n'en sont que plus rigoureusement punis, & que le plus grand de tous les châtimens est que Dieu maintenant les épargne, & ne prenne pas soin de les châtier, pourquoi ? parce qu'il les laisse par-là tomber dans un aveuglement d'esprit & un endurcissement de cœur, qui leur ôtent presque toute espérance de retour, & qui les conduisent à l'impénitence finale. Si Dieu dès-à-présent envoyoit à ce pécheur quelque adversité, il se dégoûteroit du monde, il rentreroit en lui-même, il feroit des réflexions sérieuses sur la disposition de son ame, il comprendroit que c'est la main de Dieu qui s'est appésantie sur lui, il reconnoîtroit ses égaremens, & penseroit à se remettre dans l'ordre & à reprendre la bonne voie qu'il a quittée : mais parce que le monde a toujours pour lui les mêmes agrémens, parce

que tout répond à ſes déſirs & que tout flatte ſes inclinations, de-là vient qu'il ſe plaît dans ſon péché, qu'il s'y attache ſans ceſſe par de nouveaux liens, qu'il s'y endort ſi profondément, que ſans un miracle de la grace, on ne peut plus attendre qu'il ſe réveille de ce ſommeil léthargique.

Vengeance de Dieu d'autant plus funeſte, qu'on la reſſent moins, & que bien loin d'en être effrayé, on s'en applaudit, & on la prend pour un bonheur & une félicité. Les plus ſages même s'y laiſſent ſurprendre, & ont peine de voir des gens ſans piété, ſans régle, peut-être ſans religion & ſans foi; des gens adonnés aux vices les plus honteux, & plongés en toutes ſortes de déſordres; des gens à qui rien ne coûte, ou pour leur fortune, ou pour leur plaiſir, ni trahiſons, ni menſonges, ni fourberies, ni chicanes, ni violences, ni concuſſions: de les voir, dis-je, en effet s'élever, s'aggrandir, s'enrichir, venir à bout de tous leurs projets, quoique les plus iniques, & avoir tout à ſouhait. Dieu, dit-on quelquefois, eſt témoin de cela; & comment le ſouffre-t-il? Ah! mes Freres, comment il le ſouffre! Vous me le demandez, & moi je prétends que c'eſt par un des plus redoutables arrêts de ſa juſtice. Car je m'imagine l'entendre prononcer contre ces pécheurs en-

vrés de leur prospérité prétendue, le même anathême qu'il prononça contre ces peuples d'Ephraïm : *Væ coronæ superbiæ, ebriis Ephraïm* : Malheur à ces ambitieux, qui ne font que monter de dégrés en dégrés; malheur à ces voluptueux qui ne font que passer de plaisirs en plaisirs; malheur à ces riches, avares & intéressés, qui ne font qu'ajouter héritages à héritages, & qu'entasser trésors sur trésors, pourquoi ? parce que c'est ce qui les entretient dans leur ivresse, c'est-à-dire, dans leur attachement à la terre, dans leur insensibilité pour le ciel, dans toutes leurs cupidités. Aussi rien ne les touche, je dis rien de tout ce qui regarde leur éternité ; & n'est-ce pas là l'état de tant de mondains & de mondaines? On a beau leur représenter le péril où ils se trouvent exposés : ils ont perdu là-dessus toute vûe, tout sentiment. Ils marchent toujours du même pas sans s'allarmer, & suivent toujours le même train de vie, jusqu'à ce qu'ils se soient enfin précipités dans l'abîme. *Isaïe. c. 26.*

Et en quel abîme ? Voilà, Chrétiens, le comble des vengeances divines contre le péché, & voilà le dernier coup de la justice du Seigneur qui le punit : une réprobation éternelle. Voilà le terme fatal où le pécheur se laisse entraîner, & ce qui lui

eſt dû. Vérité inconteſtable dans la religion que nous profeſſons. Il n'eſt point ici queſtion de douter, de raiſonner, de diſputer. Nous ſommes chrétiens ; & nous ne pouvons l'être, que nous ne reconnoiſſions cette éternité de peines comme le juſte ſalaire du péché, comme la ſuite naturelle du péché, comme la fin malheureuſe où méne par lui-même le péché. C'étoit pour nous délivrer de ce ſouverain malheur, que Jeſus-Chriſt avoit donné ſon ſang & tout ſon ſang ; mais par l'abus criminel que le pécheur en a fait, ce ſang qui devoit le laver, ne ſert qu'à le rendre aux yeux de Dieu plus difforme ; ce ſang qui devoit le réconcilier, ne ſert qu'à le rendre devant Dieu plus coupable ; ce ſang qui devoit être ſon ſalut, devient la perte irréparable de ſon ame & ſa damnation.

Ah ! mes Freres, qui pourroit exprimer, je ne dis pas la douleur, mais le déſeſpoir du réprouvé, ſur qui coule le ſang de ſon Sauveur, non plus pour éteindre les flammes qui le dévorent, mais pour les allumer ! Car ce ſang divin deſcendra juſques dans l'enfer ; & c'eſt là que doit ſe vérifier dans toute ſon étendue cette parole de l'Ecriture, que le Seigneur, le Dieu tout-puiſſant, a fait diſtiller ſa fureur ſur ſes ennemis, & ſa plus grande fureur : *Magnus*

enim furor Domini ſtillavit ſuper nos. De vous expliquer quels ſont les effets de cette colère du Seigneur, aigrie & irritée par cela même qui devoit l'adoucir & l'appaiſer, c'eſt ce qui me conduiroit trop loin, & ce qu'on vous a fait mille fois entendre. C'eſt ce qu'éprouvent tant de pécheurs déja condamnés; & plaiſe au ciel que nous nous mettions en état de ne l'éprouver jamais! *II. Paralip. c. 34.*

Pour cela que nous reſte-t-il, mes chers Auditeurs? contrition, réformation de vie, ſatisfaction. Contrition à la vûe de tant de péchés qui nous ont éloignés de notre Dieu, de ce Dieu digne de tout notre amour, & dont nous n'avons payé les bienfaits que d'ingratitudes & d'offenſes. Réformation: car il ne ſuffit pas de pleurer le paſſé, il faut penſer à l'avenir. Il faut le régler, il faut le ſanctifier, il faut rendre à Dieu toute la gloire que le péché lui a ravie, il faut ſe dédommager de tous les mérites qu'on a perdus, ou qu'on n'a pas amaſſés: or on ne le peut que par une vie toute nouvelle, & d'autant plus remplie de bonnes œuvres, qu'elle a été plus ſouillée de crimes. Satisfaction: n'allons point, mes Freres, n'allons point chercher plus loin que dans ce ſaint Temple, le prix néceſſaire pour nous acquitter auprès de la juſtice

divine. C'eſt dans ce Tabernacle qu'il eſt renfermé. C'eſt là que repoſe ce ſang, qui ſeul a pu expier tous les péchés du monde, & qui peut à plus forte raiſon expier les nôtres. Proſternons-nous devant lui, & adreſſons-nous à lui. Sang adorable, relique vivante de mon Dieu, reméde ſouverain & tout-puiſſant, c'eſt en vous que je me confie & que je mets toute mon eſpérance. Quand je ſerois mille fois encore plus chargé de dettes, il n'eſt rien que vous ne puiſſiez payer pour moi, & c'eſt ce que j'attends de vous. Auſſi coupable que je le ſuis, je devrois, pour l'expiation de mes iniquités, répandre tout mon ſang : mais ſans vous que ſerviroit mon ſang, & le ſang de tous les hommes ? Vous êtes donc ma reſſource, & c'eſt à vous que j'ai recours. Non pas que je veuille m'épargner moi-même : je ſuis pécheur, & par conſéquent je veux déſormais & je dois me traiter en pécheur. Mais ma pénitence tirera de vous toute ſa vertu, & n'aura de mérite qu'autant qu'elle vous ſera unie. Vous la ſanctifierez, vous la conſacrerez, vous me la rendrez ſalutaire pour l'éternité bienheureuſe, où nous conduiſe, &c.

EXHORTATION
SUR LA
FLAGELLATION
DE
JESUS-CHRIST.

Tunc apprehendit Pilatus Jesum, & flagellavit.

Alors Pilate fit prendre Jesus, & le fit flageller.
En saint Jean, chap. 19.

QUEL nouveau spectacle, Chrétiens, & quelle sanglante scêne ! on conduit notre divin Maître dans le Prétoire de Pilate ; on le dépouille de ses habits, & on l'attache à une colomne : outre une nombreuse multitude de peuple qui l'investit de toutes parts, une troupe de soldats s'assemble autour de lui ; ils sont armés de fouets, & ils se disposent à le déchirer de coups ! Pourquoi ce supplice ? & qui l'a ainsi ordonné ? Comment s'y comportent les ministres du juge qui vient de rendre cet ar-

rêt ? & comment eſt-il exécuté ? C'eſt ce que je me ſuis propoſé de vous mettre aujourd'hui devant les yeux, & ce qui doit faire également le ſujet de votre compaſſion & de votre inſtruction. Pour y procéder avec ordre, obſervez, s'il vous plaît, qu'un ſupplice devient ſur-tout rigoureux, & par la honte qui l'accompagne, & par l'excès de la douleur qu'il eſt capable de cauſer. En quoi l'eſprit & le corps ont tout à la fois à ſouffrir : car la honte afflige l'eſprit, & la douleur fait impreſſion ſur les ſens & tourmente le corps. L'un & l'autre ne ſe trouvent pas toujours joints enſemble. La honte d'un ſupplice peut être extrême, ſans qu'il y ait nulle douleur à ſupporter ; ou la douleur en peut être très-cuiſante & très-violente, ſans qu'il s'y rencontre nulle confuſion à ſoutenir. Mais voici ce que je dis touchant cette cruelle flagellation, où le Sauveur des hommes ſe vit condamné : c'eſt que ce fut tout enſemble un des ſupplices de ſa paſſion, & le plus honteux, & le plus douloureux. Cette honte qu'il a voulu ſubir, tout Dieu qu'il étoit, nous apprendra à corriger les déſordres d'une honte criminelle, qui ſouvent nous arrête dans le ſervice de Dieu, & à nous prémunir, contre le péché, de la honte ſalutaire que nous en devons concevoir. Et cette

cette douleur qu'il a voulu ressentir dans tous les membres de son corps, nous animera à retrancher en nous les délicatesses de la chair, & à nous armer contre nous-mêmes des saintes rigueurs de la pénitence chrétienne. Voilà en deux mots tout le fonds de cet entretien, & tout le fruit que vous en devez retirer.

C'Etoit une nécessité bien dure pour Pilate, que celle où l'obstination des Juifs sembloit le réduire, de trahir ses propres sentimens, & d'agir contre tous les reproches de son cœur, en livrant à la mort un homme dont il ne pouvoit ignorer la bonne foi, la candeur, la sainteté, & en l'abandonnant à toute la violence de ses ennemis. Il est vrai que ce gouverneur revêtu de l'autorité du Prince, pouvoit repousser la violence par la violence; que dans la place qu'il occupoit & dans le crédit que lui donnoit son rang, il ne tenoit qu'à lui de se déclarer le protecteur du Fils de Dieu, de l'enlever d'entre les mains de ses persécuteurs, & de le mettre à couvert de leurs poursuites. Il est même encore vrai, que non-seulement il le pouvoit, mais qu'il le devoit : car il étoit juge, & selon toutes les loix de la justice, il devoit défendre le bon droit contre l'iniquité & l'oppression, I. PARTIE.

Mais il craignoit le bruit ; & par un caractère de timidité si ordinaire jusques dans les plus grandes dignités, il ne vouloit point faire d'éclat : mais il craignoit les Juifs ; & par une lâche prudence, il ne vouloit pas s'exposer à une émeute populaire : mais il craignoit l'Empereur dont on le menaçoit ; & par un vil intérêt, il ne vouloit pas qu'on pût l'accuser devant lui & le citer à son tribunal.

Quelle est donc sa derniere ressource, & quel est enfin l'expédient qu'il imagine pour fléchir des cœurs que rien jusques-là n'avoit pû toucher ? Ah ! mes Freres, l'étrange moyen ! & fut-il jamais une conduite plus bisarre & plus opposée à toutes les régles de l'équité ? C'est de condamner Jesus-Christ au fouet, dans l'espérance de calmer ainsi les esprits, & de leur inspirer des sentimens plus humains, en leur donnant une partie de la satisfaction qu'ils demandoient: car telle est la vûe de Pilate. Quoi qu'il en soit, la sentence est à peine portée, qu'on en vient à la plus barbare exécution. Des mains sacriléges saisissent cet adorable Sauveur, lui déchirent ses vêtemens & les arrachent, le lient à un infâme poteau, & se préparent à lui faire éprouver le traitement le plus indigne, & le plus sensible outrage. Que vous dirai-je, Chrétiens ? &

quelle horreur ! Ce corps virginal, ce corps formé par l'Esprit même de Dieu dans le sein de Marie, ce temple vivant de la divinité, est exposé aux yeux d'une populace insolente, & à la risée d'une brutale soldatesque. Il l'avoit prédit, ce Verbe éternel ; il nous l'avoit annoncé par son Prophéte, lorsque parlant à son Pere, il lui disoit : *Quoniam propter te sustinui opprobrium, operuit confusio faciem meam ;* c'est pour vous, mon Pere, c'est pour la gloire de votre nom, que j'ai voulu être comblé d'opprobre, & couvert de honte & de confusion. *Psal.* 68.

Arrêtons-nous là, mes chers Auditeurs, & sans nous retracer des images dont les ames innocentes pourroient être blessées, considérons seulement & en général cette honte du Fils de Dieu comme le modéle ou le correctif de la nôtre. Dieu nous a donné la honte, ou du moins il nous en a donné le principe, pour nous servir de préservatif contre le péché. La honte est une passion que la nature raisonnable excite en nous, & qui nous détourne, sans que nous remarquions même, ni comment ni pourquoi, de tous les excès & de toutes les impuretés du vice. C'est une bonne passion en elle-même : mais elle n'est que trop sujette à se dérégler dans l'usage que nous en

faisons ; & il nous falloit un aussi grand exemple que celui de Jesus-Christ, pour en corriger le désordre. Or je prétends que jamais cet homme-Dieu ne nous a fait là-dessus de leçon plus solide ni plus touchante, que dans le mystère que nous méditons.

En effet, Chrétiens, sçavez-vous d'où lui vient cette confusion, qui le jette dans le plus profond accablement ? Ah ! mon Pere, ajoutoit-il, comme il n'y a que vous qui connoissiez toute la mesure de mes humiliations, il n'y a que vous qui par les lumieres infinies de votre sagesse en puissiez bien pénétrer le fond, & découvrir le véritable sujet ; *Tu scis improperium meum & confusionem meam.* Les hommes en ont été témoins, ils en ont vû les dehors, & rien de plus ; mais vous, Seigneur, sous ces apparences & ces dehors qui n'en représentoient que la plus foible partie, vous avez démêlé ce qu'il y avoit de plus intérieur & de plus secret, & vous en avez eû une science parfaite : *Tu scis confusionem meam.* Or cette science des opprobres de Jesus-Christ & de la confusion qui lui a couvert le visage, c'est, mes Freres, ce qu'il a plû à Dieu de nous révéler. Qu'est-ce donc ici qui l'humilie, & de quoi a-t-il plus de honte ? Est-ce d'avoir à subir un châtiment

Ps. 68.

qui ne convient qu'aux esclaves ? en consentant à prendre la forme d'un esclave, il a consenti à en porter toute l'ignominie. Est-ce d'être fouetté publiquement comme un scélérat ? il proteste lui-même qu'il y est tout disposé, & il est le premier à s'y offrir, parce que c'est obéir à son Pere, parce que c'est pour honorer la majesté de son Pere & pour satisfaire à sa justice : *Quoniam ego in flagella paratus sum.* Est- *Ps.* 37.
ce même de l'état où il paroît devant tout un peuple qui l'insulte, & qui lance contre lui les traits de la plus piquante & de la plus maligne raillerie ? voilà, je l'avoue, voilà de quoi faire rougir le ciel, & de quoi confondre le Dieu de l'univers : mais j'ose dire après tout, & vous devez, mon cher Auditeur, le reconnoître, que ce qui redouble sa confusion, que ce qui la lui fait sentir plus vivement, que ce qui la lui rend presque insoutenable, ce n'est point tant l'insolence des Juifs, que la nôtre. Expliquons-nous, & confondons-nous nous-mêmes.

Oui, Chrétiens, de quoi il rougit ce Saint des saints & ce Dieu de pureté, c'est de vos discours licencieux, c'est de vos paroles dissolues, c'est de vos conversations impures, c'est de vos libertés scandaleuses, c'est de vos parures immodestes, c'est de

vos regards lascifs, c'est de vos attachemens sensuels, de vos intrigues, de vos rendez-vous, de vos débauches, de vos débordemens, de toutes vos abominations. Car c'est là ce qu'il se rappelle dans cet état de confusion, où le texte sacré nous le propose : c'est de tout cela qu'il est chargé, de tout cela qu'il est responsable à la justice divine, & de tout cela encore une fois qu'il rougit d'autant plus, que par l'affreuse corruption du siécle & par l'audace la plus effrénée du libertinage, vous en rougissez moins.

De-là, mes Freres, j'ai dit que nous devions apprendre à réformer en nous les pernicieux effets de la honte, & à sanctifier même cette passion pour l'employer à notre salut. Quel en est le déréglement & l'abus le plus ordinaire ? Je le réduis à deux chefs, l'un de nous porter sans honte à ce qu'il y a pour nous de plus honteux ; & l'autre de nous éloigner par honte de ce qui devroit faire notre gloire aussi-bien que notre bonheur. Voici ma pensée, qui n'est pas difficile à comprendre. Nous n'avons nulle honte de commettre le mal, & nous en avons de pratiquer le bien. D'où il arrive que nous péchons le plus ouvertement, & que souvent même nous nous en glorifions : au lieu que s'il s'agit d'un exer-

cice de piété, de charité, de quelque bonne œuvre que ce puisse être, ou nous l'omettons lâchement, parce qu'un respect tout humain nous retient; ou nous ne nous en acquittons qu'en particulier & secrettement, parce que nous craignons la vûe du public & les vains jugemens du monde. Deux dispositions les plus dangereuses & les plus mortelles. Car il n'est pas possible que j'entre jamais dans la voie de Dieu, ou que je m'y établisse, si je ne me défais de cette honte mondaine, qui me retire de l'observation de mes devoirs & de la pratique des vertus chrétiennes; si je n'acquiers cette honte salutaire, qui nous sert de barriere contre le vice, & qui nous en détourne. Il faut donc que je banniſſe l'une de mon cœur, & que j'y entretienne l'autre. La honte du bien, dit saint Bernard, est en nous la source de tout mal, & la honte du mal est le principe de tout bien. Par conséquent je dois apporter tous mes soins à maintenir celle-ci dans mon ame, & combattre celle-là de toutes mes forces. Sans la honte du péché, ajoute saint Chrysostome, bien loin de pouvoir me conserver dans l'innocence, je ne puis pas même après ma chûte me relever par la pénitence; pourquoi? parce que la pénitence est fondée sur la honte du péché, ou plutôt, parce que la pénitence

n'eſt autre choſe qu'une ſainte honte & qu'une horreur efficace du péché. D'où il s'enſuit, que c'eſt par la honte du péché, que je dois retourner à Dieu, que je dois me rapprocher de Dieu, que je dois commencer l'ouvrage de ma réconciliation avec Dieu.

Mais du reſte, envain le commencerai-je par-là, ſi dans un aſſemblage monſtrueux, je joins à la honte du péché une fauſſe & damnable honte de la vertu. Car alors ce que j'aurai commencé, je ne l'acheverai jamais, puiſque cette honte de la vertu ruinera dans moi tout ce qu'aura produit la honte du péché. Ainſi, mes Freres, voulons-nous conſommer l'œuvre de notre ſanctification ? outre la honte du péché revêtons-nous des armes du ſalut, c'eſt-à-dire, d'une fermeté, d'une intrépidité, d'une hardieſſe, &, ſelon l'expreſſion de ſaint Auguſtin, d'une ſage & pieuſe effronterie dans le culte de notre Dieu & dans l'accompliſſement de tous les devoirs de la religion. Régles divines, & admirables enſeignemens, que nous recevons de Jeſus-Chriſt même. Tournons encore vers lui les yeux, & formons-nous ſur un modéle ſi parfait.

Le voilà, ce Sauveur adorable, dans la plus grande confuſion ; & ce qui fait ſa honte, ce ſont les péchés d'autrui : com-

ment n'en aurois-je pas de mes propres péchés ? Ah ! malheureuse, disoit le Seigneur par la bouche de Jérémie à une ame pécheresse, où en es-tu réduite ! Je ne vois plus de ressource pour toi. Ton iniquité est montée à son dernier terme, & je suis sur le point de t'abandonner ; pourquoi ? parce que tu t'es fait un front de prostituée, & que tu ne sçais plus ce que c'est que de rougir : *Frons meretricis facta est tibi ; noluisti erubescere.* Tandis que tu n'étois pas tout-à-fait insensible à la honte que devoient te causer tes crimes & tes dissolutions, j'espérois de toi quelque chose ; car cette honte étoit encore un reste de grace, & un moyen de conversion : mais maintenant que tu l'as perdue, qui sera capable de te ramener de tes égaremens, & qui pourra te rappeller à ton devoir ? La crainte de mes jugemens est bien forte, mais elle s'efface en même tems que la honte du péché. La vûe de l'éternité est bien terrible ; mais on n'y pense guère dès qu'une fois on a déposé toute honte du péché. Ma grace est toute-puissante ; mais elle ne l'est que pour inspirer la honte & la douleur du péché. De-là, tant que tu demeureras sans honte & sans pudeur dans ton péché, il n'y a rien à attendre de ta part, & tes plaies deviennent incurables : *Frons meretricis* *Jerem. c. 3.*

facta est tibi ; noluisti erubescere.

En effet, Chrétiens, s'il y a en cette vie un état de perdition & presque sans remède, c'est celui d'un pécheur qui ne rougit plus de son péché ; & la raison qu'en apporte saint Bernard, devroit faire trembler tout ce qui se rencontre ici de pécheurs disposés à tomber en ce fatal endurcissement. Ceſt, dit-il, que la honte du péché est la derniere de toutes les graces que Dieu nous donne ; & qu'après cette grace, il n'y a presque plus de ces graces de salut, de ces graces spéciales & de choix, qui font impression sur une ame criminelle, & qui par une espéce de miracle la retirent de l'abyſme où elle est plongée. L'expérience nous le fait assez connoître, & la chose ne se vérifie que trop par la nature même des graces. Si donc, reprend saint Bernard, je ne ressens plus cette grace de honte & cette confusion qui me troubloit autrefois à la présence du péché, & qui m'en éloignoit, j'ai lieu de craindre que je ne sois bien près de ma ruine, & que Dieu ne me laisse dans un funeste abandonnement.

Mais le moyen de réveiller en moi cette grace si précieuse, & d'y exciter cette confusion ? Jesus-Christ, mes Freres, Jesus-Christ : c'est celui qui la ranimera, qui la ressuscitera, qui la fera renaître, quand

elle ſeroit pleinement éteinte. Il nous ſuffit de le contempler dans le myſtère de ſa flagellation. Nous l'y verrons chargé d'opprobres pour nos péchés; mais beaucoup moins confus de ſes opprobres, que de nos péchés, Hé, mon Frere, s'écrie ſaint Chryſoſtome, ſi tu ne rougis pas de ton crime, rougis au moins de la honte qui en retombe ſur ton Sauveur. Si tu ne rougis pas de pécher, rougis au moins de ne pas rougir en péchant. Car le plus grand ſujet de honte pour toi, c'eſt de n'en avoir point; & peut-être cette honte ne te ſera pas inutile; puiſqu'elle ſervira à faire revivre en toi la honte du péché même, & qu'à force d'avoir honte de n'en point avoir, tu pourras en avoir dans la ſuite & la reprendre.

Qui doute, Chrétiens, que cette penſée ne pût être un frein pour le plus déterminé pécheur, s'il faiſoit dans ſon péché cette réflexion: Ce péché que je commets, a fait rougir mon Dieu. Il en a porté la tache; & cette tache avec laquelle il s'eſt préſenté aux yeux de ſon Pere, lui fut, tout innocent qu'il étoit, plus ignominieuſe que tous les coups de fouet dont l'accablerent ſes bourreaux. Combien plus encore doit-elle donc me défigurer devant Dieu? Ce qui fut plus ſenſible à Jeſus-Chriſt dans le Prétoire, ce n'étoit pas d'être expoſé à la

vûe des Juifs, ni d'être en butte à tous leurs traits, mais de paroître avec mon péché devant tous les esprits bienheureux & toute la cour céleste. Or n'ai-je pas actuellement moi-même tout le ciel pour témoin? & n'est-ce pas assez pour me confondre, & pour arrêter par cette utile confusion le cours de mon désordre? Veux-je me réserver à cette confusion universelle du jugement de Dieu, où ma honte éclatera aux yeux du monde entier? Et ne vaut-il pas mieux en rougir présentement avec fruit dans le souvenir d'un Dieu Sauveur attaché à la colomne, que d'en rougir inutilement & avec le plus cruel désespoir, aux pieds d'un Dieu vengeur, assis sur le tribunal de sa justice?

Mais ce n'est pas tout. La même honte que nous n'avons pas pour le mal, ou que nous travaillons à étouffer, nous l'avons pour le bien, & nous manquons de courage pour la surmonter. Du moins, en rougissant du péché, nous rougissons également de la vertu. De sorte que par l'alliance la plus réelle, quoique la plus bisarre & la plus injuste, c'est pour nous tout à la fois une confusion, & de mal faire, & de bien faire; de mal faire, parce qu'il nous reste toujours un certain fonds de conscience; de bien faire, parce que nous nous conduisons selon les idées du monde, & que nous en

craignons la cenſure. Etat le plus ordinaire dans le chriſtianiſme. Les libertins déclarés n'ont honte que du bien qu'il faudroit faire, & qu'ils ne font pas ; les ames vertueuſes de profeſſion & les vrais chrétiens n'ont honte que du vice, qui leur eſt odieux & dont ils tâchent de ſe préſerver : mais la plupart, ni libertins tout-à-fait, ni tout-à-fait chrétiens, marchent entre ces deux extrémités, & réuniſſent dans eux l'une & l'autre honte, la honte du péché & la honte de la piété.

En combien d'occaſions où Dieu exige que nous faſſions connoître ce que nous ſommes, nous tenons-nous renfermés dans nous-mêmes, & déguiſons-nous nos ſentimens, parce que nous avons de la peine à prendre parti contre telles perſonnes, & que nous ne voulons pas avoir à eſſuyer leurs raiſonnemens & leurs diſcours ? Combien de fois parlons-nous & agiſſons-nous contre toutes nos lumieres & tous les reproches de notre cœur, parce que nous n'avons pas la force de parler & d'agir autrement que celui-ci ou que celui-là avec qui nous vivons, & que nous n'avons pas l'aſſurance de contredire ? Un homme a de la religion, il a de la crainte de Dieu, & il voudroit vivre réguliérement & chrétiennement ; il voudroit aſſiſter au ſacrifice de

nos autels avec respect ; il voudroit fréquenter les sacremens avec plus d'assiduité ; il voudroit accomplir avec fidélité tous les préceptes de l'Eglise ; il voudroit s'opposer à certains scandales, abolir certaines coutumes, réformer certains abus ; il voudroit s'absenter de certains lieux, rompre certaines liaisons, & s'engager en d'autres sociétés moins dangereuses & plus honnêtes ; la grace le presse, & il en voudroit suivre les mouvemens ; il le voudroit, dis-je, & il se sent de l'attrait à tout cela : mais toutes ces bonnes volontés & tous ces bons désirs, que faut-il pour les déconcerter & les renverser ? une répugnance naturelle à se distinguer & à paroître plus religieux & plus scrupuleux, qu'on ne l'est communément à son âge & dans sa condition.

Honte du service de Dieu, où n'es-tu pas répandue ? & quels dommages ne causes-tu pas jusques dans les plus saintes assemblées ? Combien de desseins fais-tu avorter ? Combien de vertus retiens-tu captives ? En combien d'ames détruis-tu l'esprit de la foi ? & combien de gloire dérobes-tu à Dieu ? Or il faut, Chrétiens, triompher de cet ennemi ; il faut, à quelque prix que ce puisse être, vaincre cette honte, non-seulement parce qu'elle est indigne du caractère que nous portons, mais parce qu'elle est

absolument incompatible avec les maximes & les régles du salut. Et pour nous fortifier dans ce combat, quel exemple est plus puissant que celui de Jesus-Christ ? Car si toute la honte, disons mieux, si toute l'infamie de sa flagellation n'a pû rallentir son zéle pour l'honneur de son Pere, ne serois-je pas bien condamnable de trahir la cause de mon Dieu par la crainte d'une parole, d'un mépris que j'aurai à supporter de la part du monde ? Si je dois rougir, ce n'est point des railleries du monde, ce n'est point des jugemens & des rebuts du monde ; mais c'est de ma lâcheté, c'est de mon infidélité, c'est de mon ingratitude, quand un aussi vain respect que celui du monde, me fait oublier tous les droits & tous les intérêts du Dieu que j'adore ; d'un Dieu à qui j'appartiens par tant de titres, d'un Dieu à qui je suis redevable de tant de biens, d'un Dieu le souverain auteur de mon être, & mon unique fin, mon unique béatitude dans l'éternité. N'insistons pas davantage sur un point si évident par lui-même ; & passons à un autre, où nous devons considérer la flagellation du Fils de Dieu, non plus comme un des supplices les plus honteux, mais les plus douloureux ; & apprendre de-là à retrancher par la mortification évangélique, toutes les délicatesses des sens &

de la chair : c'eſt la ſeconde partie.

II. PARTIE. C'Etoit beaucoup pour le Sauveur des hommes d'avoir ſubi toute la honte d'un ſupplice auſſi humiliant que celui de la flagellation ; mais il falloit encore qu'il en éprouvât toute la cruauté, & que ſa chair, victime d'expiation pour tous les péchés du monde, fût immolée à la rage de ſes bourreaux, & miſe par-là même en état d'être offerte à Dieu comme une hoſtie précieuſe, & de fléchir ſa colère. C'eſt le triſte objet que nous avons préſentement à conſidérer. Quand les amis de Job, inſtruits de ſon infortune & de la déplorable misère où il ſe trouvoit réduit, vinrent à lui pour le conſoler, l'Ecriture dit que le voyant couché ſur un fumier, tout défiguré & tout plein d'ulcères, ils furent ſaiſis d'un tel étonnement, qu'ils déchirerent leurs habits, qu'ils ſecouvrirent la tête de cendres, & que pour marquer la conſternation où ils étoient, ils ſe tinrent là pluſieurs jours dans un profond & morne ſilence. Il y auroit encore bien plus lieu, Chrétiens, de tomber ici dans la même déſolation, de garder la même conduite, & de demeurer ſans parole, à la vûe du Fils unique de Dieu, accablé ſous une grêle de coups, tout meurtri de bleſſures, & comme donné en proie à

une troupe féroce & à toute leur inhumanité.

Que devoit-on attendre de cette brutale ſoldateſque ? C'étoient des hommes nourris dans le tumulte & la fureur des armes, & delà plus incapables de tout ménagement & de tout ſentiment de compaſſion. C'étoient les miniſtres d'un juge timide & lâche, qui les abandonnoit à eux-mêmes, & dont ils pouvoient impunément paſſer les ordres, s'il en eût porté quelques-uns, & qu'il leur eût preſcrit des bornes. C'étoient des ames vénales & mercénaires, des ames intéreſſées & d'intelligence avec les Juifs, dont ils avoient à contenter la haine, pour en recevoir la récompenſe qui leur étoit promiſe & qu'ils eſpéroient. C'étoient les ſuppôts de ce peuple ennemi de Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire, du peuple le plus cruel & le plus barbare, le plus envenimé dans ſes reſſentimens & le plus inſatiable dans ſes vengeances. C'étoit toute une cohorte aſſemblée, afin de ſe relever les uns les autres, & que reprenant tour à tour de nouvelles forces, ils puſſent toujours frapper avec la même violence. Tout cela, autant de conjectures des excès où ils ſe porterent contre cet innocent agneau, qu'ils tenoient en leur pouvoir, & contre qui ils étoient maîtres de tout entreprendre.

Que ferai-je ici, mes chers Auditeurs, & que vous dirai-je ? M'arrêterai-je à vous dépeindre dans toute son étendue & toute son horreur une scêne si sanglante ? Entrerai-je dans un détail où mille particularités nous sont cachées, & dont nous ne pouvons avoir qu'une connoissance obscure & générale ? Vous représenterai-je l'acharnement des bourreaux, le feu dont leurs yeux sont allumés, les fouets grossis de nœuds & tout hérissés de pointes, dont leurs bras sont armés ? compterai-je le nombre des coups qu'ils déchargent sur ce corps foible & déja tout épuisé de forces par l'abondance du sang qu'il a répandu dans le jardin ? Que de cris, que de nouvelles insultes de la part des Prêtres, des Pontifes, d'une populace infinie, témoins de tout ce qui se passe, & animant tout par leur présence ! Mais je vous laisse, mes Freres, à juger vous-mêmes de toutes ces circonstances, comme de mille autres, & à vous en retracer l'affreuse idée. C'est assez de vous dire que cette chair sacrée du Sauveur n'est plus bientôt qu'une plaie ; que ce n'est plus partout que meurtrissure, que contusion, & qu'à peine y peut-on découvrir quelque apparence d'une forme humaine ; qu'au milieu de ce tourment, cet homme de douleurs, après s'être soutenu d'abord, est enfin obligé

de ſuccomber ; que dans une défaillance entiere, il tombe au pied de la colomne ; qu'il y demeure couché par terre, perclus de tous ſes membres & privé de l'uſage de tous ſes ſens ; qu'il ne lui reſte ni mouvement, ni action, ni voix, ni paroles ; & que bien loin de pouvoir s'expliquer & ſe plaindre, il conſerve à peine un dernier ſouffle & une étincelle de vie.

Que dis-je, Chrétiens ? c'eſt en cet état qu'il s'explique à nous plus hautement & plus fortement qu'il ne s'eſt jamais expliqué. Il n'a qu'à ſe montrer à nos yeux : cela ſuffit. Il ne lui faut point d'autre voix que celle de ſon ſang, pour nous inſtruire : il ne lui faut point d'autre organe que ſes plaies. Ce ſont autant de bouches ouvertes, pour nous redire ce qu'il s'eſt tant efforcé de nous perſuader en nous prêchant ſon Evangile, que quiconque aime ſon ame en ce monde, c'eſt-à-dire, ſa chair ; que quiconque y eſt attaché, & veut l'épargner & la choyer, la perdra immanquablement : mais que pour la ſauver dans l'éternité, c'eſt une néceſſité indiſpenſable de la haïr en cette vie, de réprimer ſes ſenſualités, de lui refuſer ſes aiſes & ſes commodités, de lui faire une guerre continuelle en la mortifiant, en l'aſſujettiſſant, en la domptant : *Qui amat animam ſuam, perdet eam ; & qui odit ani-* JOAN. c. 12.

mam ſuam in hoc mundo, in vitam æternam cuſtodit eam. Maxime eſſentielle dans la morale de Jeſus-Chriſt. Maxime la plus juſte, & fondée ſur les principes les plus ſolides : parce que cette chair que nous avons à combattre, eſt une chair ſouillée de mille déſordres, une chair de péché ; & qu'étant criminelle, elle doit être punie temporellement, ſi nous ne voulons pas qu'elle le ſoit éternellement : parce que c'eſt une chair rébelle, & qu'il n'eſt pas poſſible de la tenir dans la ſoumiſſion & dans l'ordre, ſi l'on ne prend ſoin de la réduire ſous le joug, à force de la châtier & de la matter : parce que c'eſt une chair corrompue & la ſource de toute corruption, puiſque c'eſt d'elle que viennent tout ce que S. Paul appelle œuvres de la chair, les débauches & les impudicités, les querelles & les diſſenſions, les colères & les envies ; & que nous ne pouvons nous mettre à couvert de ſes traits contagieux, ni les repouſſer, que par de ſalutaires violences : parce que c'eſt une chair conjurée contre Dieu & contre nous-mêmes ; contre Dieu dont elle rejette la loi, contre nous-mêmes dont elle ruine le ſalut ; & que nous devons par conſéquent la regarder & la traiter comme notre plus mortelle ennemie.

La chair du Fils de Dieu n'avoit rien de

tout cela. C'étoit une chair sainte & sanctifiante, une chair sans tache & toute pure, une chair pleinement soumise à l'esprit; c'étoit la chair d'un Dieu, & toutefois nous voyons quels traitemens elle a reçûs. Or c'est sur cela même que cet homme-Dieu baigné dans son sang, se fait entendre à nous du pied de la colomne, & qu'il nous reproche, tout muet qu'il est, nos délicatesses, & l'extrême attention que nous avons à flatter nos corps. Comme s'il nous disoit: Jettez sur moi les yeux, & par une double comparaison, confondez-vous. Idolâtres de votre chair, vous ne voulez pas que rien lui manque, que rien la blesse, que rien l'incommode; & moi, me voici déchiré de fouets & tout ensanglanté. Mais encore qu'est-ce que cette chair dont vous prenez tant les intérêts? & qu'étoit-ce que la mienne, que j'ai si peu ménagée? Reproche le plus touchant, & dont l'Apôtre avoit senti toute la force, lorsqu'il traçoit aux premiers Fidéles ces grandes régles de la pénitence & de la mortification chrétienne: Que si nous voulons être à Jesus-Christ, nous devons crucifier notre chair avec tous ses vices & toutes ses concupiscences: *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis & concupiscentiis.* Que nous ne devons nous conduire que selon l'esprit, *Gal. c. 5.*

sans écouter jamais la chair, ni avoir égard
Ibid. ou à ses répugnances ou à ses desirs : *Spiritu ambulate, & desideria carnis non perficietis.* Qu'au lieu de la consulter & de la suivre, nous devons expressément y renoncer, & même en quelque sorte nous en
Coloss. dépouiller : *Expoliantes vos veterem homi-*
c. 3. *nem.* Que quelque effort qu'il y ait à faire pour cela, quelque sacrifice qu'il nous en puisse coûter, il ne doit être compté pour rien, & que nous ne devons jamais oublier, en considérant Jesus-Christ, que nous n'avons point encore comme lui répandu no-
Hebr. tre sang : *Nondùm enim usque ad sanguinem*
c. 12. *restitistis.*

Quel langage, mes chers Auditeurs ! & qui de vous l'entend ? Ne sont-ce pas là des termes, dont le monde ignore souvent jusques à la signification, ou que le monde au moins croit ne convenir qu'à des solitaires & à des religieux ? Or prenez garde néanmoins à qui saint Paul donnoit ces divines leçons, & à qui il enseignoit cette excellente morale. Car ce n'étoit ni à des religieux, ni à des solitaires, qu'il parloit. C'étoit à des chrétiens comme vous, n'ayant au-dessus de vous d'autre avantage ni d'autre distinction, sinon qu'ils étoient de vrais chrétiens, & que vous ne l'êtes pas. C'étoit à des hommes employés comme vous, se-

lon leur profeſſion, aux affaires du monde ; à des femmes engagées comme vous par leur état & leur condition dans la ſociété & le commerce du monde. Voilà ceux à qui il recommandoit de mener une vie auſtère, non-ſeulement ſelon le cœur, mais ſelon les ſens ; de mourir à eux-mêmes & à leur chair ; de ſe contenter du néceſſaire, ou pour le logement, ou pour le vêtement, ou pour l'aliment, & de retrancher tout ce qui eſt au-delà comme ſuperflu, comme dangereux, comme indécent dans la religion d'un Dieu, qui par ſes ſouffrances eſt venu conſacrer l'abnégation de ſoi-même & de tout ſoi-même. Ces expreſſions ne les étonnoient point, ces propoſitions ne leur ſembloient point outrées : ils les comprenoient, ils les goûtoient, ils ſe les appliquoient. Le chriſtianiſme a-t-il donc changé, & n'eſt-il plus le même ? Ah ! mes Freres, le chriſtianiſme a toujours ſubſiſté ; mais reconnoiſſons à notre confuſion, que ce ne ſont plus les mêmes chrétiens. Nous en avons retenu le nom, & nous en avons laiſſé toute la ſubſtance & tout le fonds.

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt dans cette ſainte mortification de la chair, que les Saints de tous les ſiécles & de tous les états ont fait conſiſter une partie de leur ſainteté. Parcourez leurs hiſtoires, & trouvez-en un

qui n'ait pas témoigné pour ſa chair une haine particuliere. Soit qu'ils euſſent toujours vécu dans l'innocence, ou qu'après une vie mondaine ils ſe fuſſent convertis à Dieu ; ſoit qu'ils euſſent abandonné le ſiécle pour ſe retirer dans le déſert & dans le cloître, ou qu'ils fuſſent reſtés au milieu du monde pour ſatisfaire à leurs engagemens & à leurs devoirs ; en quelque ſituation qu'ils aient été, & par quelque voie qu'ils aient marché, du moment qu'ils ont commencé à embraſſer le ſervice de Dieu, ils ont commencé à ſe déclarer contre leurs corps, & en ſont devenus les implacables ennemis. Leurs vocations étoient différentes, & leur ſainteté avoit, ce ſemble, des caractères tout oppoſés. C'étoit dans les uns une ſainteté de ſilence & de retraite, & dans les autres une ſainteté de zéle & d'action ; dans les uns une ſainteté toute pour elle-même, & dans les autres une ſainteté preſque toute pour le public : mais malgré cette diverſité de vocations, ils ſont convenus en ce point de haïr leur chair & de la traiter durement. La foibleſſe du ſexe, la complexion, le travail, les infirmités même, n'ont point été des excuſes pour eux. Bien loin qu'il fallût les exciter, il falloit au contraire leur preſcrire des bornes, & les modérer : tant ils étoient,

étoient, je ne dirai pas seulement sévères, mais saintement cruels envers eux-mêmes.

D'où leur venoit cette haine si vive & si universelle dont ils étoient tous animés? de l'ardent désir qu'ils avoient conçu, de conformer, autant qu'il étoit possible, leur chair à la chair de Jesus-Christ; de la forte persuasion où ils étoient, que jamais leur chair ne participeroit à la gloire de la résurrection de Jesus-Christ, si elle ne participoit à sa mortification & aux douleurs de sa passion; du souvenir qu'ils portoient profondément gravé dans le cœur, que c'étoit pour notre chair & pour ses voluptés sensuelles, que la chair de Jesus-Christ avoit été si violemment tourmentée: d'où ils concluoient, qu'une chair ennemie de Jesus-Christ, qu'une chair coupable de tous les maux qu'avoit endurés la chair de Jesus-Christ, étoit indigne de toute compassion, & ne pouvoit être trop affligée elle-même, ni trop maltraitée. C'est ainsi qu'ils en jugeoient: mais pour nous, mes chers Auditeurs, nous raisonnons, ou du moins nous agissons bien autrement. La maxime la plus commune & la plus établie dans toutes les conditions, est d'avoir soin de son corps, & de ne l'endommager en rien, de ne le point fatiguer, de ne le point affoiblir, de l'entretenir toujours dans le même embon-

point, d'en étudier les goûts, les appétits, & de lui fournir abondamment tout ce qui l'accommode. Voilà notre principale, & souvent même notre unique occupation.

Ce qu'il y a de plus merveilleux & de plus étrange, c'est qu'avec cela l'on prétend être pénitent, l'on prétend être dévot, l'on prétend s'ériger en réformateur du relâchement des mœurs & de la doctrine. Appliquez-vous à ma pensée : c'est un point de morale à quoi vous n'avez peut-être jamais fait assez d'attention. Que des impies déclarés, que des libertins de profession, que des mondains par état, se rendent esclaves de leur corps, & lui accordent tout ce qu'il demande, je n'en suis point surpris. Comme ils n'aspirent, ou du moins qu'ils ne pensent à nul autre bonheur qu'à celui de la vie présente, il est naturel qu'ils en recherchent toutes les douceurs. Dès-là que ce sont des mondains, ils sont possédés du monde, & de l'esprit du monde : or tout ce qui est dans le monde, dit saint Jean, n'est qu'orgueil de la vie, que concupiscence des yeux, & que concupiscence de la chair. Il est donc moins étonnant qu'ils soient si attachés à leur chair, & qu'ils la laissent vivre à l'aise & au gré de tous ses désirs.

Mais ce qui doit bien nous surprendre, & ce que je déplore comme un des plus

grands abus du christianisme, je l'ai dit & je le répéte, c'est qu'on prétende être pénitent sans pratiquer aucune œuvre de pénitence. Un homme est revenu de ses criminelles habitudes ; une femme a quitté le monde, après l'avoir aimé jusqu'au scandale : il y a sujet de bénir Dieu d'un tel changement, & je l'en bénis. Ce ne sont plus les mêmes intrigues ni les mêmes désordres : mais du reste parlez à l'un & à l'autre de satisfaire à la justice de Dieu ; représentez-leur avec l'Apôtre, que comme ils ont fait servir leur corps à l'iniquité, ils doivent le faire servir à la justice & à l'expiation de leurs péchés ; dites-leur avec saint Grégoire, qu'autant qu'ils se sont procuré de plaisirs défendus & illicites, autant ils doivent s'interdire de plaisirs même permis & innocens ; c'est une langue étrangère pour eux, & toute leur pénitence ne va qu'à corriger certains excès & certains vices, sans en être moins amateurs d'eux-mêmes, ni moins occupés de leurs personnes.

Ce qui doit bien nous surprendre, c'est qu'on prétende être dévot, sans être chrétien, je veux dire, sans marcher par la voie étroite du christianisme. Car le christianisme est une loi austère & mortifiante ; & cependant, tout dévot qu'on est, on ne veut rien avoir à souffrir. On renonce au luxe,

au faſte, à la pompe : mais d'ailleurs on veut être ſervi ponctuellement, nourri délicatement, couché mollement, vêtu & logé commodément. Rien que de modeſte en tout ; mais rien en tout que de propre, que de choiſi, que d'agréable. Telle dans ſa dévotion méne une vie mille fois plus douce, & je pourrois ajouter, plus délicieuſe, qu'une autre dans ſon déréglement & ſon libertinage.

Ce qui doit bien nous ſurprendre, c'eſt qu'on prétende s'ériger en cenſeur des mœurs & en réformateur des relâchemens du ſiécle, ſans penſer d'abord à réformer le relâchement où l'on vit ſoi-même à l'égard de la mortification des ſens. N'eſt-ce pas là l'illuſion de nos jours ? Crier ſans ceſſe contre des doctrines prétendues relâchées; gémir à toute occaſion & avec amertume de cœur ſur le renverſement de la morale évangélique; s'élever avec zéle, ou plutôt avec emportement & avec aigreur, contre ceux qu'on veut faire paſſer pour deſtructeurs de cette ſainte morale ; les regarder comme l'ivraie ſemée dans le champ de l'Egliſe, & former de pieux deſſeins pour arracher ce mauvais grain: *Vis imus, & colligimus ea ?* ne parler que de ſévérité, & en lever par-tout l'étendard, dans les diſcours publics, dans les entretiens particu-

Matth. c. 13.

siers, dans les tribunaux de la pénitence, dans les ouvrages de piété, voilà les beaux dehors & les spécieuses apparences dont une infinité d'ames, ou simples, ou prévenues, se laissent fasciner les yeux. Mais quand, moins crédule & moins facile à confondre les apparences avec la vérité, on vient à percer au travers de ces dehors ; & que prenant la régle de Jesus-Christ, on juge des paroles par les œuvres : *A fructibus eorum cognoscetis eos ;* que trouve-t-on ? Des gens sévères ou réputés tels, mais en même tems bien pourvûs de toutes choses, & ayant grand soin de l'être ; des gens sévères, mais en même tems répandus dans le monde, & dans le plus beau monde, pour en goûter tous les agrémens ; des gens sévères, mais n'étant toutefois ennemis ni des divertissemens profanes, ni des conversations plaisantes & enjouées, ni des bons repas ; disons en deux mots, des gens de la dernière sévérité dans leurs leçons, mais de la dernière indulgence dans leurs exemples ; anges dans leurs maximes, mais hommes, & très-hommes, dans leur conduite. Ce n'est pas qu'ils ne veuillent que cette sévérité qu'ils prêchent avec tant d'emphase, soit mise en pratique, mais par d'autres, & non par eux. Comme maîtres & comme docteurs, ils s'en tiennent à l'instruction, *Matth. c. 7.*

& se déchargent sur leurs disciples de l'exécution.

Ah ! mes chers Auditeurs, ne nous trompons point, & mettons-nous bien en garde contre les artifices & les prestiges de notre chair. Toute animale & toute matérielle qu'elle est, il n'est rien de plus subtil & de plus adroit à défendre ses intérêts. Ne perdons jamais de vûe le grand modéle que nous propose notre mystère, & faisons à notre égard ce que fit Pilate à l'égard des Juifs, lorsqu'après la flagellation de Jesus-Christ, il le leur présenta dans l'état le plus pitoyable,& qu'il leur dit, Voilà l'homme, *Ecce Homo*. Disons-le-nous à nous-mêmes en le contemplant : Voilà l'Homme, & voilà le Dieu de mon salut ; voilà par où il m'a sauvé, & par où je me sauverai. Les Juifs en le voyant, n'en devinrent que plus endurcis : mais je puis me promettre que nous en serons touchés; que nous nous sentirons animés d'une ardeur & d'une résolution toute nouvelle, pour ruiner en nous l'empire de la chair, afin de ne plus vivre désormais que de cet esprit de grace qui nous élevera à Dieu, & qui par les saintes rigueurs de la mortification évangélique nous conduira à la béatitude éternelle, que je vous souhaite, &c.

Joan. c. 19.

EXHORTATION SUR LE COURONNEMENT DE JESUS-CHRIST.

Tunc milites Præsidis suscipientes Jesum in prætorium, congregaverunt ad eum universam cohortem : & exuentes eum, chlamydem coccineam circumdederunt ei : & plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus, & arundinem in dextera ejus.

Alors les Soldats du Gouverneur ayant emmené Jesus dans le prétoire, rassemblerent autour de lui toute la cohorte ; & après l'avoir dépouillé, ils le couvrirent d'un manteau de pourpre : puis faisant une couronne d'épines, ils la lui mirent sur la tête. Ils lui mirent aussi un roseau à la main droite. En saint Matth. chap. 27.

N'ETOIT-CE donc pas assez de tant d'outrages déja faits au Fils de Dieu? & puisqu'il étoit enfin condamné à mourir,

falloit-il ajouter à l'injuſtice & à la rigueur de cet arrêt, de ſi amères inſultes & de ſi barbares cruautés? Il ſemble, dit S. Chryſoſtome, que tout l'enfer en cette triſte journée fût déchaîné, & eût donné le ſignal pour ſoulever tout le monde contre Jeſus-Chriſt. Car ce ne ſont plus même les Juifs, ce ne ſont plus les Princes des Prêtres, ce ne ſont plus les Scribes & les Phariſiens, qui pouvoient avoir des raiſons cachées & des ſujets particuliers de haine contre ce divin Sauveur; ce ne ſont plus là, dis-je, ceux qui le perſécutent; mais ce ſont les ſoldats de Pilate, ce ſont des gentils & des étrangers, qui en font leur jouet, & qui le préparent au ſupplice & à l'ignominie de la croix par les plus ſenſibles dériſions, & par toutes les inhumanités que leur inſpire une brutale férocité. Les paroles de mon texte nous les marquent en détail; & voilà le myſtère que nous méditerons, s'il vous plaît, aujourd'hui, & que je puis appeller le myſtère de la royauté du Fils de Dieu. Car à bien conſidérer toutes les circonſtances qui s'y rencontrent, j'y trouve tout à la fois la royauté de ce Dieu-homme mépriſée & reconnue, avilie & déclarée, profanée, & néanmoins établie & ſolidement vérifiée. Je dis mépriſée, avilie, profanée, par les indignités qu'e-

xercent contre lui les soldats: mais je dis en même tems reconnue, établie, & solidement vérifiée, par une conduite supérieure & une secrette disposition de la Providence, qui se sert pour cela de l'insolence même des soldats & de leur impiété. L'un & l'autre ne sera pas pour nous sans instruction. En voyant la Royauté de Jesus-Christ si outrageusement méprisée, nous nous confondrons de l'avoir tant de fois mépriſé nous-mêmes, ce Roi du ciel & de la terre: & en la voyant si justement reconnue & si solidement vérifiée, nous apprendrons à quoi nous la devons nous-mêmes reconnoître, & en quoi nous la devons honorer. La suite vous développera ces deux pensées, qui comprennent tout le sujet & tout le partage de cette exhortation.

I. PARTIE.

JAmais la barbarie fut elle plus ingénieuse que dans la passion de Jesus-Christ à satisfaire son aveugle fureur? & quelles loix si sévères ont jamais produit aucun exemple d'un supplice pareil à celui que vient d'imaginer une cohorte entiere de soldats, & qu'ils mettent en œuvre contre cet adorable maître? Ils avoient entendu dire qu'il prenoit la qualité de Roi; & pour se jouer de cette Royauté prétendue, selon leur sens, le dessein qu'ils forment est de lui en défé-

rer avec une espéce de cérémonie & d'appareil, tous les honneurs, & d'observer à son égard tout ce que l'on a coutume de pratiquer envers les Rois. On le conduit encore dans le Prétoire de Pilate, on lui présente un siége qui lui doit servir de trône, on lui commande de s'asseoir, tous se rangent autour de lui : *Congregaverunt ad eum universam cohortem*, & chacun témoigne son empressement pour être admis au nombre de ses sujets.

Matth. c. 27.

Ce n'est pas assez : afin de le revêtir des marques de sa dignité, on le dépouille de ses habits collés sur son corps, déchiré & tout ensanglanté par la cruelle flagellation qu'il a endurée. On lui jette sur les épaules un manteau de pourpre comme son manteau Royal ; on lui met un roseau à la main, qui lui tient lieu de sceptre, & qui représente son autorité & son pouvoir. On fait plus encore, & pour diadême on prend une couronne d'épines qu'on lui enfonce dans la tête. De toutes les parties de ce corps sacré il n'y avoit que la tête qui fût restée saine, & qu'on n'eût point attaquée. Aussi dans les supplices des plus grands criminels épargnoit-on toujours la tête, parce que c'est le chef où domine la raison, & où résident les plus nobles puissances de l'ame. Mais par rapport à Jesus-Christ, il n'y

a plus de régles. Il faut qu'il ſoit couronné, mais que ſon couronnement lui coûte cher. Il faut que ce ſoit un couronnement de ſouffrances & un martyre. Les épines appliquées avec force, le percent de toutes parts; autant de pointes, autant de plaies; le ſang coule tout de nouveau, &, ſelon la parole du Prophéte qui s'accomplit à la lettre, depuis la plante des pieds juſques au ſommet de la tête, il n'y a plus rien en cet homme de douleurs qui n'ait eu ſa peine & ſon tourment: *A plantâ pedis uſque ad verticem non eſt in eo ſanitas.* *Iſaï. c. 1.*

Du moins ſi l'on en demeuroit là; mais tout cela ne peut ſuffire à des cœurs ſi durs & ſi impitoyables. Il faut qu'on lui rende dans cet état les hommages qui lui ſont dûs, c'eſt-à-dire, des hommages proportionnés à la pourpre, au ſceptre & à la couronne qu'il porte. Comment donc l'adorent-ils? en s'humiliant par raillerie devant lui, & lui diſant, un genou en terre & d'un ton moqueur: Nous vous ſaluons, Roi des Juifs, *Ave, Rex Judæorum.* Quels tributs lui payent-ils? ils lui crachent au viſage, ils le meurtriſſent de ſoufflets, ils lui ôtent la canne qu'il tient dans la main & lui en déchargent mille coups ſur la tête. Tout ce que je dis, c'eſt ce que les Evangéliſtes nous ont rapporté, & je n'ajoute rien au *Matth. c. 27.*

Ibid. témoignage qu'ils ont rendu: *Et expuentes in eum, acceperunt arundinem, & percutiebant caput ejus.*

Voilà, Chrétiens, à quoi fut exposé le Roi des Rois; voilà, j'ose l'espérer de votre piété, voilà ce qui vous touche, ce qui vous pénétre, peut-être ce qui vous attendrit jusques aux larmes, ou ce qui vous anime au moins de la plus juste indignation. Mais du reste, n'allumons point inutilement notre zéle contre les ennemis de Jesus-Christ: réservons-le pour nous-mêmes, & tournons-le contre nous-mêmes. Car n'est-ce pas ainsi que nous avons cent fois traité ce Roi de l'univers, & que nous le traitons tous les jours? Nous le couronnons; mais nous le couronnons d'épines, & d'épines mille fois plus piquantes que toutes celles dont il fut couronné par ses bourreaux. Je m'explique, & concevez ceci, je vous prie.

Nous sommes chrétiens; & en qualité de chrétiens, nous faisons profession d'appartenir à ce Dieu Sauveur, comme à notre Roi. Nous sçavons, & la foi nous l'enseigne, que toute puissance lui a été donnée au-dessus de toutes les nations du monde, & même au-dessus de toute la cour céleste: *Data est mihi omnis potestas in cœlo* *Matth.* 28. *& in terrâ.* Nous sçavons qu'il a été éta-

bli de son Pere, pour régner, non-seulement en Sion : *Ego autem constitutus sum Rex ab eo super Sion* ; mais pour étendre son empire jusques aux extrémités de la terre : *Postula à me, & dabo tibi gentes hæreditatem tuam, & possessionem tuam terminos terræ.* Il est vrai qu'il dit à Pilate que son Royaume n'étoit point de ce monde : mais il ne prétendoit point en cela lui faire entendre que ce monde ne fût pas soumis à sa domination. Il ne vouloit lui dire autre chose, sinon qu'il n'étoit venu dans le monde que pour y exercer une domination spirituelle, & non point une domination temporelle : car voilà le sens de ces paroles, *Regnum meum non est de hoc mundo.* Domination qu'il n'a fait consister que dans l'Evangile qu'il nous a annoncé, que dans la loi qu'il nous a prêchée, que dans les préceptes, dans les conseils, dans les exemples & les régles de conduites qu'il nous a donnés : *Ego autem constitutus sum Rex ab eo, prædicans præceptum ejus.* Nous sçavons, dis-je, tout cela, mes Freres; & prévenus de ces connoissances & de ces principes de religion, nous embrassons l'Evangile de cet Envoyé de Dieu, nous acceptons la loi de ce souverain Législateur; nous recevons sa morale, & nous révérons, ce semble, ses préceptes & ses maximes ;

Ps. 2. *Ibid.* *Joan.* c. 1. *Ps.* 2.

nous allons à ſes Autels lui offrir notre culte, & nous nous proſternons en ſa préſence pour l'adorer. Ainſi, pour m'exprimer de la ſorte, le voilà proclamé Roi par notre bouche, & couronné de nos propres mains: *Et cœperunt ſalutare eum, Ave, Rex.* Marc. c. 15.

Mais cette couronne que nous lui préſentons, de quelles épines n'eſt-elle pas mêlée, ou plutôt de quelles épines n'eſt-elle pas toute compoſée? Car ne nous trompons point, mes chers Auditeurs, & ne nous arrêtons point à de ſpécieuſes démonſtrations. Quand en même tems que nous couronnons Jeſus-Chriſt, nous le renonçons du reſte dans toute la conduite de notre vie: quand après lui avoir rendu devant un autel ou au pied d'un oratoire, je ne ſçai quel culte d'un moment & de pure cérémonie, nous agiſſons enſuite d'une maniere toute contraire à l'Evangile qu'il nous a prêché, que nous violons impunément & habituellement la loi qu'il nous a annoncée; que nous ſuivons dans la pratique une toute autre morale que celle qu'il nous a enſeignée; que nous abandonnons les régles, les maximes, les principes qu'il nous a tracés; que nous traitons même de foibleſſe, & nous tournons en raillerie la fidélité de quelques ames chrétiennes qui refuſent de s'en départir, & font une pro-

fession ouverte de s'y conformer : quand nous ne prenons pour guides dans toutes nos démarches que le monde, que notre ambition, que notre plaisir, que notre intérêt, que nos ressentimens, que nos passions & tous nos désirs déréglés; encore une fois, quand nous nous déclarons ses sujets, & que néanmoins nous en usons de la sorte & nous nous comportons en mondains & en païens, n'est-ce pas le couronner d'épines? & ne peut-on pas alors dire de nous ce que le texte sacré nous rapporte des soldats : *Et plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus?* Matth. c. 27.

Car jamais les épines qui lui percerent la tête, lui furent-elles plus douloureuses & plus sensibles, que tant de désordres, que tant d'injustices, que tant de vengeances, que tant de médisances, que tant d'impiétés que tant d'excès & de débauches, où tous les jours l'on se porte jusques dans le christianisme, qui est proprement son Royaume? Est-ce donc là le tribut que nous lui payons? Les Rois, dit saint Bernard, se font des couronnes de ce qui leur est offert par les peuples qui leur sont soumis; & comme l'or est le tribut qu'ils exigent de leurs sujets, de-là vient aussi qu'ils ont des couronnes d'or : mais que reçoit de nous notre Dieu, & que lui produisons-nous autre

chose que des épines, c'est-à-dire, que des négligences & des lâchetés, que des imperfections & des infidélités, que des habitudes vicieuses, que des attaches criminelles ? Tellement que notre ame est comme ce champ, ou comme cette vigne dont a parlé le Sage, lorsqu'il disoit: J'ai passé par le champ du paresseux, & j'ai considéré la
Prov. vigne de l'insensé; *Per agrum hominis pigri*
c. 24. *transivi, & per vineam viri stulti*: mais qu'y ai-je apperçu ? tout étoit plein d'orties, &
Ibid. toute la surface étoit couverte d'épines; *Et ecce totum repleverant urticæ, & operuerant superficiem ejus spinæ.*

Il ne peut s'en taire, ce Roi digne de toutes nos adorations & de tout notre amour, mais dont nous profanons si indignement la souveraine majesté, & à qui nous causons tous les jours de si vives douleurs. Il nous adresse sur cela ses plaintes, & sa grace nous les fait entendre au fond du cœur: mais où tombe sa parole ? comme ce bon grain de l'Evangile, elle tombe
Luc. au milieu des épines, & *aliud cecidit inter*
c. 8. *spinas*: c'est-à-dire, qu'elle tombe dans des cœurs sensuels & tout charnels, dans des cœurs vains & enflés d'orgueil, dans des cœurs possédés du monde & de ses biens périssables, dans des cœurs corrompus. Ces épines croissent toujours, elles s'étendent,

elles se multiplient, jusqu'à ce qu'elles viennent à étouffer tous les sentimens de la grace du Seigneur, & qu'elles arrêtent toute la vertu de sa divine parole : *Et simul exortæ spinæ suffocaverunt illud.* Ibid.

Ce n'est pas tout, reprend saint Bernard, & nous déshonorons encore autrement la Royauté du Fils de Dieu. Outre les épines dont nous le couronnons, nous ne lui faisons porter pour sceptre qu'un roseau : comment cela? par nos inconstances & nos légéretés perpétuelles en tout ce qui concerne son service. Aujourd'hui nous sommes à lui, & demain nous n'y sommes plus. Aujourd'hui nous nous rangeons sous son obéissance pour exécuter fidélement ses ordres, & demain nous les transgressons. Aujourd'hui nous lui jurons un attachement inviolable, & demain nous secouons le joug, & nous nous révoltons. Tantôt pour Dieu, & tantôt pour le monde, tantôt dans l'ardeur d'une dévotion tendre & affectueuse, & tantôt dans le relâchement d'une vie tiéde & inutile. Or tout cela qu'est-ce autre chose que lui mettre un roseau dans la main pour nous gouverner? Je veux dire, que c'est ne lui donner sur nous qu'un empire passager, sans solidité & sans consistance.

Car son empire est dans nous-mêmes &

Luc. c. 17. au milieu de nous-mêmes : *Regnum Dei intra vos est* ; & quelque absolu qu'il soit, il ne subsiste (ne vous offensez pas de cette proposition, je l'expliquerai,) il ne subsiste qu'autant que nous le voulons, & que nous nous y soumettons. Si nous le voulons toujours, & si nous nous y soumettons toujours, il durera toujours : mais si nous ne le voulons, & si nous ne nous y soumettons que par intervalles, ce ne sera plus un empire stable & permanent. Ce n'est pas que Jesus-Christ, vrai Dieu, comme il est vrai homme, n'ait sur nous un empire indépendant de nous, un empire inaliénable, immuable, éternel, un empire que nous ne pouvons troubler, parce qu'il est au-dessus de tous nos caprices & de tous nos changemens. Mais outre ce premier empire, cet empire essentiel & nécessaire, il y en a un que nous pouvons lui donner ou lui refuser, parce qu'il l'a fait dépendre de nous-mêmes & de notre volonté. Ainsi, que nous lui soyons volontairement & librement soumis comme à notre Roi ; que volontairement & de gré nous nous attachions à lui, nous observions ses commandemens, nous lui rendions tous les devoirs que nous prescrit la religion, voilà l'empire que nous pouvons lui ôter. Je ne dis pas que nous pouvons lui en ôter le droit, mais l'effet, puisqu'il

nous a laissé notre libre arbitre, pour demeurer dans la sujettion qui lui est dûe, & pour satisfaire à tout ce qu'elle nous impose, ou pour nous en retirer malgré toutes nos obligations, & pour vivre selon nos appétits & nos aveugles convoitises.

Or c'est de cet empire, dont il est néanmoins si jaloux, que nous faisons comme un roseau qui plie au moindre souffle & qui tourne de tous les côtés. Que ne lui disons-nous point à certains jours & à certaines heures, où l'esprit divin se communique plus abondamment à nous, & nous touche intérieurement? De quels regrets sommes-nous pénétrés à la vûe de nos égaremens, & que ne proposons-nous point pour l'avenir? Quelles résolutions, quels sermens de ne nous détacher jamais de ses intérêts, & de garder de point en point toute sa loi? Rien donc, à ce qu'il semble, rien alors de mieux établi que son empire. Mais le voici bientôt détruit: il ne faut pour cela qu'une occasion qui se présente, qu'un exemple qui attire, qu'une difficulté qui naît, qu'un respect humain qui arrête, qu'un dégoût naturel qui survient, qu'une passion qui se réveille. On reprend ses premieres voies, on se rengage dans ses mêmes habitudes, on oublie toutes ses promesses, on quitte toutes ses bonnes

pratiques; on change de maître, & de l'empire de Jesus-Christ, on retourne sous la domination & la tyrannie de ses inclinations vicieuses. Peut-être en revient-on encore, mais pour y rentrer tout de nouveau. Ce ne sont que vicissitudes, que variations, & le plus fragile roseau n'est pas sujet à plus de mouvemens opposés, ni à plus de dispositions toutes différentes.

Cependant, mes Freres, l'iniquité se soutient jusqu'au bout; & si les soldats couvrent enfin par dérision le Sauveur du monde d'une robe de pourpre, cela même par rapport à nous renferme un mystère bien étrange. Je dis un mystère véritable, & que le Saint-Esprit, selon la remarque des Peres, a eu expressément intention de nous déclarer. Car ce n'est pas sans raison, dit S. Augustin, que le Prophéte Isaïe s'adressant à la personne du Sauveur, lui demande l'intelligence de ce mystère, & qu'il veut apprendre de lui ce que signifie cette pourpre : *Isaï. c. 63.* *Quare ergò rubrum est indumentum tuum, & vestimenta tua sicut calcantium in torculari?* Hé, Seigneur, pourquoi votre robe est-elle toute rouge? & pourquoi vos vêtemens sont-ils comme les habits de ceux qui foulent le vin dans le pressoir? Le voulez-vous sçavoir, Chrétiens? la chose vous touche aussi-bien que moi. Ecoutez ce que ce

Sauveur lui-même répond à son Prophéte : *Aſperſus eſt ſanguis eorum ſuper veſtimenta mea* ; leur sang a rejailli sur moi, & toute ma robe en a été tachée. Comme s'il disoit : Ce sont les déréglemens de mon peuple qui m'ont fait rougir, & c'est de quoi je rougis encore tous les jours. La honte en est retombée sur moi ; & ne pouvant faire nulle impression sur ma divinité, elle s'est attachée à l'humanité dont je me suis revêtu. Dans la splendeur de ma gloire, mes habits étoient aussi blancs que la neige; mais depuis que je me suis réduit sous une forme humaine, ils sont devenus rouges comme l'écarlate, parce que je me suis vû chargé de toutes les abominations du monde. *Ibid.*

Quel reproche, mes Freres, & quel sujet de confusion pour nous-mêmes ! Car la confusion de notre Roi doit retomber sur nous-mêmes, & doit encore de plus servir un jour à notre jugement & à notre condamnation. Il aura son tems pour venger l'honneur de sa royauté flétrie & profanée. Tout l'univers alors s'humiliera devant lui; tous les Rois de la terre déposeront à ses pieds leurs couronnes; il n'y aura plus là d'autre Roi que ce Roi de gloire ; & de quelle frayeur serons-nous saisis, quand nous le verrons assis sur son trône, armé

du glaive de sa justice & couronné de tout l'éclat de sa divine & suprême grandeur ! C'est à ce dernier jour, qu'il fera le terrible discernement de ceux qui l'auront honoré, & de ceux qui l'auront mépriſé; qu'il mettra les uns à sa droite comme ses prédestinés & ses élûs, & les autres à sa gauche comme des rébelles & des réprouvés ; qu'il dira aux uns, en les appellant à lui : Venez, possédez mon Royaume, vous qui m'avez servi comme votre maître, & qui m'avez obéi comme à votre Roi ; *Tunc dicet Rex his qui à dextris erunt : Venite, possidete paratum vobis Regnum* ; & qu'il dira aux autres en les rejettant : Allez & retirez-vous de moi ; vous n'avez point été mon peuple, & vous n'avez point voulu vivre dans ma dépendance ; je ne sçai qui vous êtes, & je vous livre à ces puissances de ténébres qui vous ont si long-temsdominés, & qui vous attendent pour vous faire part de leur sort & de leur malheur éternel : *Tunc dicet & his qui à sinistris erunt : Discedite à me in ignem æternum, qui paratus est diabolo & angelis ejus.*

Matth c. 25.

Ibid.

Ah ! Chrétiens, que ferons-nous lorsqu'il nous frappera de ce redoutable anathême? En vain nous commencerons à craindre & à révérer son souverain pouvoir ; en vain nous lui crierons mille fois, Seigneur,

Seigneur : *Tunc respondebunt ei, Domine ;* *Ibid.* envain prosternés devant son Tribunal, nous lui dirons: Roi immortel, Roi de tous les siécles, que toute louange, que toute gloire vous soit rendue ; *Regi sæculorum* *1. Tim.* *immortali honor & gloria* : ce ne sera plus *c. 1.* qu'un culte forcé & contraint, & il demandoit un culte de piété & d'amour; ce ne seront plus que des soumissions d'esclaves, & il vouloit une obéissance d'enfans. Or il n'y a que les enfans qui trouveront place dans son Royaume, & les esclaves en seront éternellement bannis. Ce n'est pas qu'il ne retienne toujours sur ces malheureux son empire naturel ; car c'est à lui que son Pere a dit, Régnez au milieu même de vos ennemis ; *Dominare in medio inimicorum* *Ps. 109.* *tuorum* : mais comment ? pour les gouverner avec un sceptre de fer, & pour leur faire sentir tout le poids de vos justes vengeances ; *Reges eos in virga ferrea.* Je vais *Psal. 2.* trop loin, mes chers Auditeurs, & revenons. Comme il n'y a point de mystère où la Royauté de Jesus-Christ ait été plus avilie & plus outragée que dans son couronnement, je prétends d'ailleurs, qu'il n'y en a point où elle ait été plus solidement établie & plus justement vérifiée: c'est le sujet de la seconde partie.

II. PARTIE. C'Est le caractère particulier de la Royauté de Jesus-Christ, d'avoir été reconnue au milieu même des opprobres & jusques dans le comble de l'humiliation. Au calvaire & sur la croix, entre deux voleurs condamnés au même supplice que lui, & mourans avec lui, il fut déclaré Roi; & malgré toutes les oppositions de la synagogue, l'écriteau qu'on mit au-dessus de sa tête en le crucifiant, portoit ces mots, *Jesus de Nazareth Roi des Juifs.* Il est étonnant, Chrétiens, que Pilate après avoir accordé si lâchement aux Juifs tout ce qu'ils lui avoient demandé touchant la personne du Sauveur, jusqu'à le sacrifier à leur haine, ne voulût néanmoins jamais les entendre, ni rien relâcher, quand ils lui proposérent d'effacer ces quatre paroles, ou d'y faire au moins quelque changement. Quelque mécontentement qu'ils pussent lui en témoigner, quelques instances qu'ils lui fissent, tous leurs efforts & toutes leurs remontrances furent inutiles. Non, leur répondit-il avec une fermeté inébranlable, il n'y a rien là à réformer: ce que j'ai écrit, est écrit: *Quod scripsi, scripsi.* Pourquoi cela? & d'où lui venoit sur ce point une telle résolution? N'en soyons point surpris, dit saint Chrysostome: c'est qu'il agissoit alors

Joan. c. 19.

alors par le mouvement de l'Esprit de Dieu qui le conduisoit : & comme Caïphe, tout méchant & tout injuste qu'il étoit, avoit prophétisé par l'inspiration divine, sur la mort de Jesus-Christ; aussi Pilate, quoique Païen, fut l'organe dont Dieu se servit pour relever solemnellement & authentiquement la Royauté de ce Messie. Jesus-Christ parlant de lui-même, avoit dit hautement, Je suis Roi; & les Juifs soutenoient opiniâtrément qu'il ne l'étoit pas. Il falloit un juge qui terminât ce différend, & un juge désintéressé. Pilate prononce; & après avoir ouï les parties, & mûrement examiné le fait, lui qui étoit étranger & Romain, il décide à l'avantage du Fils de Dieu, & le reconnoît Roi: *Jesus Nazarenus Rex.* *Ibid.*

Mais que fais-je, Chrétiens? N'allons pas si loin: les soldats en le couronnant, ne commencent-ils pas dès-lors à le reconnoître pour ce qu'il est? & tout ignominieux que paroît ce couronnement, n'étoit-ce pas, selon les vûes du ciel, une disposition secrette au jugement que devoit rendre Pilate? Ce n'étoit pas là l'intention de cette brutale & insolente milice; mais, remarque saint Ambroise, contre leur intention, ils contribuoient, sans le vouloir & sans le sçavoir, à l'accomplissemeut des desseins de Dieu. Dieu vouloit que son Fils fût sa-

lué comme Roi, fût couronné comme vainqueur, fût adoré comme Seigneur & comme Dieu. Or voilà justement ce qui s'exécute ; & quoique ce ne fût pour ces soldats qu'un divertissement & qu'un jeu, c'étoit pour la providence & la sagesse éternelle, qui l'avoit réglé de la sorte, un effet réel & une vérité. *Et si corde non credunt, Christo tamen suus non defuit honor, qui salutatur ut Rex, coronatur ut victor, Deus & Dominus adoratur.* Mystère profond & admirable, mes chers Auditeurs ! mystère digne de toutes nos réflexions. Mettons-le dans un nouveau jour, & tâchons à en découvrir toutes les merveilles.

Ambr.

Car ce qu'il y a, ce me semble, de plus singulier, c'est que les mêmes choses par où les persécuteurs de notre divin maître croyoient le deshonorer, ont été les marques les plus naturelles de sa souveraineté, & ont servi à nous en donner l'idée la plus convenable. Prenez garde, ils l'ont couronné d'épines : à qui cette couronne pouvoit-elle mieux convenir, qu'à celui qui devoit être sur-tout le Roi des ames souffrantes, & qui ne vouloit à sa suite que des sujets préparés à la douleur, aux persécutions, au martyre ? Une couronne de fleurs lui eût-elle été propre ? & ces épines n'exprimoient-elles pas le vrai caractère de sa

dignité Royale ? En effet, Chrétiens, c'eſt cette couronne d'épines que toute la terre a révérée. c'eſt pour cette couronne d'épines que les Princes & les plus grands Monarques ont témoigné tant de zéle & tant de piété, armant des flottes entieres, paſſant les mers, s'expoſant à mille périls, & regardant comme une précieuſe conquête de l'enlever à des peuples infidéles. C'eſt cette couronne d'épines qu'ils ont rapportée dans leurs Etats, & qu'ils y ont conſervée comme le plus riche tréſor. C'eſt cette couronne d'épines qui a fait les délices des Saints & toute leur gloire.

Quand le Sauveur des hommes ſe préſenta à la bienheureuſe Catherine de Sienne avec deux couronnes à la main, l'une d'épines, l'autre de roſes, & qu'il lui en laiſſa le choix, délibéra-t-elle un moment ? Avec quelle ardeur & quelle tendreſſe, avec quels tranſports de joie prit-elle les épines, & rejetta-t-elle les roſes ! pourquoi ? parce qu'elle ſçavoit à quel Roi elle s'étoit dévouée ; que ce n'étoit point un Roi de plaiſir, mais un Roi de ſouffrance ; que dans ſa cour il ne permettoit ni délicateſſes, ni douceurs humaines, ni commodités de la vie. D'où elle concluoit, que s'étant toute conſacrée à ſon ſervice, elle ne devoit point ſouhaiter d'autre partage que les afflictions & les épines

les plus aiguës. Nous n'en demanderons point d'autre nous-mêmes, dès que nous ſerons remplis du même eſprit que cette fidéle épouſe de Jeſus-Chriſt, ou, pour mieux dire, dès que nous ſerons remplis comme elle du véritable eſprit de la religion que nous profeſſons.

Cependant, mes Freres, à ce Roi couronné d'épines, il falloit un ſceptre, & les ſoldats y pourvoient. Le ſceptre répond parfaitement à la couronne : car c'eſt un roſeau qu'ils lui mettent dans la main. Or ſelon la belle obſervation de ſaint Auguſtin, pouvoient-ils mieux repréſenter la nature de ſon pouvoir, qui n'a point éclaté par la force ni par la violence, mais par la foibleſſe même & par l'infirmité ? Les Rois de la terre ont beſoin de troupes, de légions, de corps d'armées, pour dompter leurs ennemis, & pour maintenir leurs ſujets dans le devoir & l'obéiſſance. Ils portent le ſceptre; & ce ſceptre, diſoit un Ancien, eſt comme une main empruntée, pour ſignifier, que ſi d'eux-mêmes ils n'ont pas le bras aſſez fort, ils ont de quoi l'affermir & le roidir, quand ils voudront l'étendre ſur la tête des rébelles. Mais au Roi que nous adorons, il ne faut de la part des hommes, ni appui, ni ſecours. A le conſidérer ſelon le monde, on diroit qu'il n'eſt rien

Manus altera Regum

de plus foible, & qu'il n'a ni puiſſance, ni vertu. C'eſt un Roi pauvre, un Roi humble & petit, un Roi ſans éclat, ſans pompe, ſans munitions, ſans armes. Mais comme il eſt le bras de Dieu, rien de tout cela ne lui eſt néceſſaire, & ſans emprunter ſa force d'ailleurs, il la trouve dans lui-même. De ſorte qu'avec les moyens les plus impuiſſans, il peut tout, & il vient à bout de tout. Pour opérer les plus grands miracles, un roſeau lui a ſuffi. Avec ce roſeau, qui fut, ſelon la remarque de ſaint Athanaſe, le ſymbole de la croix, il a ſubjugé plus de nations que les plus fameux conquérans. Avec ce roſeau il a confondu les démons, & mis toutes les puiſſances infernales en déroute. Avec ce roſeau il a établi ſon Royaume, qui eſt ſon Egliſe : il l'a élevée ſur les ruines de l'infidélité, & répandue juſqu'aux extrémités du monde. Avec ce roſeau il a briſé l'orgueil des potentats qui s'oppoſoient à ſa ſainte loi, il a diſſipé tous leurs projets, renverſé toutes leurs entrepriſes, & les a réduits eux-mêmes ſous ſon empire. O prodige le plus merveilleux ! ô foibleſſe toute-puiſſante !

Sur quoi ſaint Bernard entroit dans un ſentiment bien affectueux & bien touchant. Ah ! Seigneur, s'écrioit-il, en s'adreſſant à Jeſus-Chriſt même, puiſque les choſes

les plus foibles acquiérent dans votre main tant de pouvoir & tant de force, & qu'un roseau y a été comme un sceptre & une verge de fer pour régir les peuples, prenez mon cœur. Ce n'est qu'un roseau fragile, qu'un roseau creux & vuide de tout bien, vuide de charité, vuide de dévotion & de piété, vuide de bonnes œuvres & de mérites; qu'un roseau flexible & mobile, que son extrême légéreté fait tourner à tout vent, & que la moindre impression est capable d'ébranler. Mais du moment qu'il sera entre vos mains, vous le remplirez de votre grace & de la force de votre divin Esprit. Vous en ferez un cœur généreux, un cœur ferme, un cœur ardent & fervent, un cœur prêt à surmonter toutes les difficultés, & à vaincre par une persévérance infatigable tous les obstacles. Ainsi parloit ce Pere; & ne nous persuadons pas au reste, que ce roseau donné à Jesus-Christ en forme de sceptre, fût de l'invention des soldats. Il fut du choix même du Fils de Dieu, qui, selon le témoignage du grand Apôtre, a toujours pris ce qu'il y avoit de plus infirme & de plus petit dans le monde pour abattre les forts; ce qu'il y avoit de plus vil & de plus bas, pour humilier les grandeurs; ce qu'il y avoit de plus méprisable ou ce qui le paroissoit, en un mot

ce qui n'étoit rien, pour confondre tout le faſte humain & pour anéantir toute puiſſance mortelle : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia ; & ignobilia mundi & contemptibilia elegit Deus, & ea quæ non ſunt, ut ea quæ ſunt, deſtrueret.* 1. Cor. c. 1.

Ce n'eſt pas non plus ſans myſtère qu'on le couvre enfin d'un manteau de pourpre, & il n'eſt pas difficile d'en appercevoir d'abord toute la convenance. Car étoit-il une couleur plus ſortable à un Roi qui devoit former ſon Royaume ſur la terre, & qui devoit l'amplifier par l'effuſion de ſon ſang? Ah ! il devoit être le Prince & le Roi des martyrs : il devoit leur donner le ſignal de ces guerres ſanglantes, où leurs corps ſeroient livrés à tous les tourmens, où ils ſeroient briſés, déchirés, immolés comme des victimes ; & quel autre ſignal eût été plus propre à leur annoncer de tels combats & à les animer, que la pourpre dont il eſt revêtu ? La pourpre fut toujours employée à l'inveſtiture des Rois : mais jamais Roi eût-il droit comme le Sauveur, de la porter, puiſque jamais Roi ne fut conſacré comme lui, ni ne reçut l'onction Royale dans ſon ſang ? Ce Roi de nos cœurs, belles paroles de ſaint Ambroiſe, ce Roi de nos cœurs ſe montre à nous ſous la pourpre & ſous l'écarlate, pour nous déſigner les

Ambr. victoires & les triomphes du martyre : *Designans martyrum palmas, & regiæ potestatis insignia.* Il veut nous faire entendre de quel sang son Eglise seroit un jour toute empourprée. Il veut nous faire connoître sur quoi son Royaume sera fondé, à quel prix il le doit acheter, & que c'est par le sacrifice de sa vie & par toutes les douleurs

Ibid. de sa passion qu'il le doit conquérir : *Quòd caro ejus fusum pro toto terrarum orbe sanguinem esset susceptura pro nobis, & passio regnum paritura de nobis.*

La pourpre des Césars étoit teinte de sang, dit saint Jérôme, mais du sang des hommes, qu'ils avoient versé, & souvent avec autant d'injustice que de fureur. Si elle éclatoit, c'étoit du feu brûlant de leur ambition ; & si elle rougissoit, c'étoit bien moins de sa propre couleur, que de leurs vices. Leur pourpre les faisoit donc redouter, poursuit ce saint Docteur : mais la pourpre de Jesus-Christ nous le fait également respecter & aimer. Car qui ne l'aimeroit pas, voyant dans cette pourpre, avec les marques de sa Royauté, les plus sensibles témoignages de sa charité ?

Il n'y a dans tout cet appareil qu'une circonstance, qui ne semble pas pouvoir s'accorder avec la majesté souveraine : ce sont les injures qu'il reçoit, les blasphêmes que

proferent contre lui les soldats ; les reproches, les malédictions, les coups dont ils l'accablent. Quels hommages en effet pour un Roi ? Je me trompe, Chrétiens, & saint Cyrille de Jérusalem corrige sur ce point mon erreur : c'est dans la douziéme de ses Catechèses. Il prétend, & avec raison, que ces hommages, quelque indignes qu'ils paroissent, n'ont rien eu que de très-conforme à la mission du Sauveur & à sa qualité de Roi. Si son Royaume, dit-il, eût été comme les autres, un Royaume temporel, il faut avouer qu'il n'y eût eu entre sa Royauté & de pareils traitemens, nulle proportion : mais souvenons-nous, mes Freres, ajoute ce saint Evêque, & n'oublions jamais, que le Royaume de notre maître ne consiste pas dans les honneurs mondains ; ou plutôt, souvenons-nous que ce Royaume de Jesus-Christ consiste expressément dans le mépris de tous les honneurs du monde ; que c'en est là une des loix fondamentales, que c'en est une des maximes les plus essentielles. Or un Roi qui venoit ériger en maxime & en loi le mépris des honneurs, pouvoit-il être mieux reconnu que par les affronts & les opprobres ? Voilà donc encore une fois la Royauté du Fils de Dieu déclarée, publiée, manifestée dans toute la maniere qu'elle devoit

l'être ; & malgré la malignité des Juifs, voilà les vûes du ciel suivies avec toute l'exactitude possible, & ses ordres pleinement accomplis.

De-là même, Chrétiens, devons-nous conclure ce que nous sommes, à qui nous sommes, pourquoi nous y sommes, & ce que nous devons enfin devenir selon le caractère que nous portons, & selon les sacrés rapports que nous avons, en qualité de Chrétiens, avec Jesus-Christ. Appliquez-vous, s'il vous plaît, à cette importante morale ; c'est tout le fruit de cette seconde partie. Nous sommes les sujets d'un Roi couronné d'épines ; nous appartenons à un Roi de souffrances, à un Roi d'abjection & d'humiliation ; nous ne sommes à lui, que pour vivre comme lui, que pour être animés du même esprit que lui, que pour nous rendre ses imitateurs, comme nous nous déclarons ses disciples & ses sectateurs. Vérités universellement reconnues dans le christianisme, mais bien peu suivies dans la pratique, & même, si je l'ose dire, généralement abandonnées & démenties.

Car de ces principes que s'ensuit-il? Ah! mes Freres, que n'en avons-nous mieux compris jusques à présent les conséquences, ou du moins que ne commençons-nous à les bien comprendre, & à y conformer de-

formais tous nos sentimens & toute notre conduite ? Prenez garde : nous sommes les sujets d'un Roi couronné d'épines ; nous ne devons donc plus tant rechercher les douceurs & les délices de la vie. Car servir un Roi qui n'a que des épines pour couronne, & vouloir se couronner de roses, n'est-ce pas une contradiction ? Tel est néanmoins le désordre le plus commun; & quel autre langage est plus ordinaire dans le monde, je dis dans le monde, même prétendu Chrétien, que celui de ces impies, qui se disent les uns aux autres chez le Sage : *Venite & fruamur bonis quæ sunt* ; divertissons-nous, & jouissons des biens que nous avons ; *Coronemus nos rosis*, faisons-nous des couronnes de fleurs, & des fleurs les plus agréables & les plus douces ; *Ubique relinquamus signa lætitiæ*, que la joie nous accompagne en tous lieux, & laissons-en par-tout des marques ; *Quoniam hæc est pars nostra, & hæc est sors* ; car voilà quel doit être notre partage & notre sort, voilà quelle doit être notre vie. *Sap. c. 2* *Ibid.* *Ibid.* *Ibid.*

Il est vrai néanmoins que cette vie molle & délicieuse n'est pas la vie de tous les gens du monde, & qu'il s'en faut bien même qu'elle ne le soit. Mais si ce n'est pas là leur vie en effet, ce l'est au moins en désir. On y aspire sans cesse à cette vie aisée & com-

mode ; on se la propose comme la fin de ses travaux ; on y fait consister le bonheur & la sagesse ; on envie la destinée de ceux qui en goûtent la tranquillité, & l'on se plaint de ne pouvoir trouver dans sa condition cette félicité temporelle : comme si c'étoit un malheur à des sujets de n'être pas mieux traités que leur Roi, & qu'au lieu des épines qu'il a portées & consacrées, il ne dût leur fournir dans son service que des plaisirs.

Nous appartenons à un Roi de souffrances : nous ne pouvons donc participer aux avantages & aux prérogatives inestimables de sa Royauté, qu'autant que nous participerons à ses douleurs. C'est en cette vûe que les Saints ont témoigné tant d'ardeur pour les souffrances. Il n'est pas nécessaire que nous les cherchions comme eux, ni que nous les demandions à Dieu. Sa providence prend assez soin d'y pourvoir ; & par une miséricorde aussi favorable qu'elle nous semble sévère & rigoureuse, il ne nous laisse point manquer sur la terre de disgraces & d'afflictions. Il n'est question pour nous que d'en bien user ; tellement que cette robe de pourpre dont nous consentirons à être revêtus, nous soit une robe d'honneur & un vêtement de sainteté à quoi il nous reconnoisse. Mais voici l'erreur la plus déplo-

rable, & c'eſt celle où les diſciples eux-mêmes tombérent. Ils ſe perſuadoient que Jeſus-Chriſt dans la ſuite ſeroit un Roi temporel, & que ſous ſon regne ils n'auroient rien à ſouffrir : *Domine, ſi in tempore hoc reſtitues regnum Iſraël ?* Ainſi nous nous imaginons fauſſement, & nous croyons, parce que nous ſommes à Dieu, que nous devons être exempts de toutes peines & à couvert de toutes adverſités. Nous nous étonnons de voir des gens de bien affligés & ſujets aux calamités humaines ; & comme ce qui nous touche nous eſt encore beaucoup plus ſenſible, il ne faut que le plus léger accident qui nous arrive, pour nous troubler & nous déconcerter. D'où vient cela ? c'eſt que nous ne conſidérons pas que ce ſont là juſtement les apanages du Roi que nous ſervons, & que c'eſt par-là qu'il nous diſtingue, & qu'il nous fait entrer au nombre de ſes élûs. *Act. c. 1*

Enfin nous dépendons d'un Roi ignoré du monde, abjet & obſcur ſelon le monde, regardé, ſi je puis m'exprimer de la ſorte, comme un roſeau dans le monde : comment donc ſommes-nous ſi jaloux d'y paroître & de nous y élever ? Je vous laiſſe, mes Freres, faire vous-mêmes cette monſtrueuſe oppoſition, d'un Roi volontairement réduit dans le dernier mépris & dans

l'humiliation la plus profonde, & d'un vil ſujet qui ne penſe qu'à s'agrandir, qu'à tenir au-deſſus des autres un rang qui le faſſe craindre, qui le faſſe honorer, qui lui attire des reſpects & de la conſidération parmi les hommes. Car n'eſt-ce pas là le terme où tendent tous les déſirs, toutes les réflexions, tous les projets & toutes les démarches d'une multitude infinie de Chrétiens, adorateurs d'un Dieu abaiſſé, moqué, outragé? C'eſt à vous, mes chers Auditeurs, à le dédommager de tant d'outrages qu'il a reçus de ſes ennemis, & qu'il a ſi ſouvent reçus de nous-mêmes. Les Juifs n'en ont point voulu pour leur Roi; mais nous l'avons choiſi pour le nôtre. Allons lui offrir nos hommages, & des hommages dignes de lui: l'hommage d'une tendre componction, l'hommage d'une ſainte mortification, l'hommage d'une ſincère humilité de cœur & d'action. Voilà par où il veut être honoré, & par où nous parviendrons à régner un jour avec lui dans la gloire, que je vous ſouhaite, &c.

EXHORTATION
SUR
JESUS-CHRIST
PORTANT SA CROIX.

Suſceperunt autem Jeſum, & eduxerunt. Et bajulans ſibi crucem, exivit in eum qui dicitur Calvariæ locum.

Alors ils prirent Jeſus, & ils l'emmenerent; & Jeſus chargé de ſa Croix ſortit pour aller au lieu appellé Calvaire. En *S.* Jean, chap. 19.

VOus voyez, Chrétiens, quel doit être aujourd'hui le ſujet de notre entretien : Jeſus-Chriſt ſortant du Prétoire de Pilate & marchant vers le Calvaire, chargé de ſa croix. Voilà le triſte objet que j'ai à vous repréſenter. Après tant de ſcênes différentes, & toutes également lugubres, nous approchons enfin de la funeſte cataſtrophe d'une tragédie ſi ſanglante. Il faut que le ſacrifice ſoit conſommé, & que la victime perde la vie. C'eſt pour cela qu'on le con-

duit au Calvaire, ce Juſte, ce Saint des ſaints, cet homme-Dieu condamné à la mort, & qu'on lui donne même à porter la croix qui lui eſt deſtinée. Contemplons-le dans cette marche, mes chers Auditeurs, & ſuivons-le nous-mêmes pas à pas. Que veux-je dire ? Mon deſſein eſt de vous apprendre comment nous devons nous-mêmes dans le chriſtianiſme porter la croix, & la porter après Jeſus-Chriſt. Car il y a pour nous des croix en ce monde ; il y en a, vous le ſçavez, de toutes les ſortes, & nous avons chacun la nôtre. Or il nous eſt d'une conſéquence infinie de la bien porter, en la portant ſur les traces de Jeſus Chriſt ; & c'eſt de quoi je vais tout enſemble vous faire voir, & la néceſſité & la facilité. Néceſſité de porter la croix après Jeſus-Chriſt, ce ſera la premiere partie : facilité de porter la croix après Jeſus-Chriſt, ce ſera la ſeconde. Que ces deux points bien compris peuvent produire d'heureux effets ! & qu'ils ſont capables de nous rendre tant de ſouffrances où nous ſommes tous les jours expoſés, & plus ſalutaires qu'elles ne l'ont été juſqu'à préſent, & plus ſupportables ! Appliquez-vous.

I. PARTIE. L'Arrêt de mort étoit prononcé contre le Fils de Dieu, & toutes choſes étoient

préparées pour l'exécution. On lui signifie qu'il est tems d'aller au supplice, & on lui présente sa croix, dont on l'oblige à se charger jusques au Calvaire. Toutes ses forces sont épuisées, tout son corps est meurtri de coups & couvert de plaies; il ne se soutient que par miracle, & à chaque moment il est sur le point de succomber; le chemin qui méne à la montagne, est rude & difficile, & sa croix enfin est d'une pesanteur extraordinaire. Il n'importe : les Juifs n'ont nul égard à tout cela. C'est l'Isaac de la loi nouvelle : il faut qu'il porte lui-même le bois de son sacrifice. Car l'Isaac de l'ancienne loi n'étoit qu'une figure de celui-ci, & ne porta son propre bûcher que pour annoncer ce qui arriveroit dans la plénitude des tems au vrai Messie.

Ce ne fut point au reste ses seuls ennemis qui lui imposérent une obligation si rigoureuse: ce fut son Pere qui l'avoit ordonné de la sorte, & dont toutes les volontés étoient pour lui autant de préceptes inviolables. Ainsi Abraham prit-il le bois de l'holocauste, selon le terme de l'Ecriture; & l'ayant mis sur les épaules de son fils, il lui commanda de marcher en cet état vers la montagne où il se disposoit à l'immoler: *Tulit quoque ligna holocausti, & imposuit super Isaac filium suum.* Genes. 22.

Le voilà donc, mes Freres, ce véritable Isaac en qui toutes les nations doivent être bénies, le voilà ce Fils unique de Dieu, qui paroît portant le bois de son holocauste sur ses épaules sacrées, & dans son cœur le feu qui doit servir à le consumer, je veux dire, le feu de sa charité divine. Il est accompagné de deux infâmes voleurs, lui qui dans le séjour & les splendeurs de la gloire céleste, est assis au-dessus de tous les chœurs des Anges, & qui se fit voir avec tant d'éclat sur le Thabor au milieu de Moyse & d'Elie. Tout le ciel est attentif à ce spectacle; & jamais y en eut-il un plus digne en effet de ses regards? L'escorte qui l'environne & qui s'avance avec lui, ce sont les ministres de la justice; ce sont tous les Prêtres, les Pontifes, les Princes de la Synagogue; c'est toute la soldatesque & tout le peuple, dont l'innombrable multitude lui fait comme une pompe funébre. On le presse, on redouble les invectives & les imprécations. Parmi ce tumulte & cette confusion, il traîne quelque tems sa croix, plutôt qu'il ne la porte: mais tous ses efforts ne suffisent pas au poids qui l'accable, & sans un prompt secours il n'y a pas lieu d'espérer qu'il poursuive plus loin sa route, ni qu'il puisse parvenir au terme fatal où les Juifs souhaitent si ardemment de le voir. C'est

donc par cette crainte, dit saint Jérôme, & non par compassion, qu'on pense à l'aider. On ne veut pas que par une mort précipitée il échappe à une mort mille fois plus douloureuse & plus ignominieuse. La haine de ses persécuteurs ne seroit pas assouvie & pleinement rassasiée, s'ils n'étoient spectateurs de toute la honte & de toute la cruauté de son crucifiement, & s'ils ne repaissoient leurs yeux de ce plaisir barbare. Voilà pourquoi l'on arrête Simon le Cyrénéen. Il se défend, mais on l'engage par force : il résiste, mais on lui fait violence, & on le contraint de suivre Jesus & de le soulager. *Et imposuerunt illi crucem portare post Jesum.* Luc. c. 23.

Quoi qu'il en soit de l'intention des Juifs, notre Maître, mes Freres, avoit en cela même ses vûes ; & rien ne se faisoit, qui ne dût, selon ses desseins, contribuer à notre édification. Cependant à une peine où il reçoit quelque soulagement, une autre succéde. Il apperçoit une troupe de femmes, qu'une tendre pitié attire après lui, pour compâtir du moins à ses maux, s'il n'est pas en leur pouvoir de l'en délivrer. Leurs visages sont baignés de larmes, elles se frappent la poitrine, elles éclatent en gémissemens. A cet aspect, que dût ressentir son cœur ? De quelle pitié, dit saint Ambroise, paya-t-il lui-même toute la pitié

qu'elles lui témoignoient ? Il ne veut pas qu'elles pleurent pour lui ; mais il les avertit de pleurer pour elles-mêmes. Il ne veut pas qu'elles s'arrêtent à déplorer sa misère ; mais il leur fait entendre qu'elles doivent bien autrement déplorer les affreuses calamités & les misères extrêmes dont leurs enfans sont menacés. Il leur prédit le plus désolant avenir, & un avenir prochain : qu'alors on dira d'elles, Bienheureuses les femmes qui sont demeurées stériles ; Bienheureuses les entrailles qui n'ont point conçu, & les mammelles qui n'ont point donné de lait : qu'alors elles s'adresseront aux montagnes & aux collines, & que dans leur désespoir elles s'écrieront : Montagnes, tombez sur nous ; collines, couvrez-nous. Car si l'on traite ainsi le bois verd, conclut-il, que fera-t-on du bois sec ? C'est-à-dire, jugez par ce que je souffre, ce que vous devez un jour, à plus forte raison, souffrir vous-mêmes : *Quia si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet ?*

Luc. *c.* 23.

Raisonnement invincible, mes chers Auditeurs, & preuve la plus convaincante pour nous-mêmes, si nous nous en faisons à nous-mêmes la juste application. Tout nous prêche ici la nécessité indispensable de porter la croix, & la nécessité encore plus étroite de la porter après Jesus-Christ,

Car ces deux néceſſités ſont bien différentes, & l'une enchérit infiniment ſur l'autre, néceſſité de porter la croix : pourquoi ? parce qu'un homme-Dieu, notre modéle & notre médiateur, l'a portée : d'où il s'enſuit, que nul homme n'a droit de s'en exempter. Et en effet, c'eſt un juſte, & nous ne ſommes que des pécheurs ; c'eſt un Fils, & le Fils du Très-haut, & nous ne ſommes que des eſclaves ; c'eſt un Dieu, & nous ne ſommes que de viles créatures. De-là les conſéquences ſont aiſées à tirer, & ſe trouvent renfermées dans cette courte & divine parole du Sauveur, qui ſeule contient tout ce que pourroient exprimer les plus longs diſcours, & qui devroit être le ſujet éternel de nos réflexions : *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet ?*

Jeſus-Chriſt, remarque ſaint Auguſtin, n'a porté la croix, que parce qu'il l'a voulu : mais la volonté qu'il a eue de la porter, lui en a fait une néceſſité ; & ce qui fut pour lui une néceſſité d'engagement libre, eſt devenu pour nous une néceſſité de devoir, une néceſſité de loi, une néceſſité de condition & d'état. Entre lui & nous, ajoute le même ſaint Docteur, il y a une différence bien eſſentielle. Car on ne peut pas dire de nous que nous portons la croix, parce que nous le voulons. On peut bien dire

que nous la voulons porter, on peut bien dire que nous la portons & que nous le voulons ; mais que nous ne la portions que parce que nous le voulons, c'eſt ce qui ne nous convient pas. Il n'appartenoit qu'au Sauveur du monde de la porter de la ſorte, & il n'y a que lui dont il ſoit vrai, non-ſeulement qu'il l'a portée & qu'il l'a voulu, mais qu'il ne l'a portée que parce qu'il l'a voulu: *Non oblatus eſt & voluit*, ce ſont les paroles de ſaint Auguſtin, *ſed oblatus eſt quia voluit.* *Auguſt.*

Or c'eſt ſur cela même que je dois former ma réſolution. Car ſi Jeſus-Chriſt a bien voulu porter la croix ſans être obligé à le vouloir, que dois-je faire, moi qui ne puis refuſer de la porter, & ne le pas vouloir, ſans me la rendre d'une part beaucoup plus peſante, & de l'autre abſolument inutile ? Quoi que je faſſe, je la porterai ; & tous mes ſoins, toutes mes précautions ne m'en préſerveront jamais. Quand je ſerois aſſis ſur le Thrône, je ne l'éviterois pas : au contraire, je l'y trouverois plus dure & plus accablante qu'en bien d'autres conditions. Dieu l'a ainſi réglé & arrêté. Si c'étoit par la diſpoſition des hommes que cela arrivât, peut-être pourrois-je prendre des meſures pour m'en garantir: mais c'eſt un arrêt du ciel contre lequel il n'y a

point de conseil, ni de prudence: *Non est prudentia, non est consilium contra Dominum.* Prov. c. 21.
La grande prudence est de me conformer à ce souverain arrêt, puisqu'il est irrévocable, & qu'il n'y a point de tribunal où j'en puisse appeller. Le grand secret est de me rendre la croix volontaire; & puisque je ne puis avoir la gloire de la porter, parce que je le veux, le plus sage conseil est d'avoir au moins la gloire de l'accepter & de la vouloir quand je la porte : ne me contentant pas là-dessus d'une certaine persuasion vague & générale, qu'il faut porter sa croix dans le monde, (car il n'y a personne qui n'en soit convaincu;) mais m'appliquant en particulier ce principe universel, le réduisant aux occasions & aux points qui me sont propres, reconnoissant la croix dans les sujets où Dieu me la présente, & prenant bien garde à ne la pas considérer seulement en spéculation & en idée, ce qui fait l'erreur de la plupart des Chrétiens, mais la déterminant à ceci & à cela; bénissant Dieu de cette affliction, me soumettant à cette disgrace, souffrant avec patience cette douleur, cette incommodité, cette perte de biens, ce rebut & ce mépris de ma personne, parce que tout cela est véritablement la croix & ma croix, qu'il faut porter, puisque la Providence me l'a

préparée, & qu'elle me vient de la main du Seigneur.

Je n'en dis pas assez, mes Freres ; & s'il est nécessaire de la porter, cette croix combien plus l'est-il de la porter après Jesus-Christ ? Car de la porter simplement, c'est la chose en soi la plus indifférente. Les pécheurs la portent aussi bien que les Saints, & tous les jours on la porte pour se damner comme pour se sauver. Mais de la porter après le Fils de Dieu, c'est-à-dire, dans le même esprit, avec les mêmes vûes, & par le même chemin que le Fils de Dieu, voilà le point capital, & ce qui opère le salut.

Or c'est à quoi il nous engage puissamment dans le mystère que nous méditons. Les Peres demandent pourquoi cet adorable Sauveur allant au Calvaire, voulut qu'on le soulageât, & qu'on lui donnât quelqu'un pour porter la croix avec lui. Ne pouvoit-il pas faire un miracle ? Ne pouvoit-il pas mettre en œuvre cette toute-puissante vertu qui porte le monde, & dans une telle conjoncture ce miracle n'eût-il pas servi à sa gloire ? Ne pouvoit-il pas ranimer toutes ses forces, quoiqu'épuisées ? & ne le fit-il pas ensuite, lorsqu'avant que de rendre son dernier soupir, il poussa vers le ciel un cri, qui selon tous les principes

de

de la nature, n'étoit point d'un homme mourant ? Ne pouvoit-il pas appeller des millions d'Anges, & le secours d'un seul n'eut-il pas été pour lui un soutien plus que suffisant ? Ah ! mes Freres, répond saint Ambroise, il pouvoit tout cela : mais tout cela n'étoit point de l'ordre de sa prédestination & de la nôtre. Il ne devoit point appeller d'Anges à son secours, parce que la croix n'étoit point pour les Anges. Il ne devoit point faire de miracle pour la porter seul, parce que la croix n'étoit pas pour lui seul. C'étoit la croix des hommes & la sienne : il falloit donc qu'il la portât avec les hommes, ou que les hommes la portassent avec lui, & c'est pourquoi il souffre que Simon, ce pauvre étranger, lui soit associé : *Bonus ordo nostri profectûs, ut priùs crucis suæ jugum ipse humeris imponeret, deinde nobis tradiderit sublevandum.* Amb. En cela il s'est proposé notre avancement & notre bien. Il a pris d'abord le joug de la croix & l'a chargé sur ses épaules, & puis il nous l'a donné, comme pour nous dire : Voilà désormais votre partage ; n'en cherchez point d'autre : c'est celui des élûs de Dieu. Cette croix n'est pas moins pour vous que pour moi, & elle doit être même plus pour vous que pour moi, puisqu'elle n'a été pour moi, que parce

qu'elle devoit être pour vous.

C'eſt ainſi, dis-je, qu'il nous parle : & parce que la plûpart des hommes n'entendent pas ce langage, & qu'ils ont peine à l'écouter ; parce qu'au lieu de s'attacher à la pratique de cette grande maxime, ils ſe repaiſſent de vaines idées & de fauſſes apparences ; parce que tout le fruit qu'ils recueillent de la paſſion de Jeſus-Chriſt, eſt d'en concevoir, à certains momens, quelques ſentimens tendres & affectueux, parce qu'en même tems que nous la pleurons, nous n'y voulons participer en aucune maniere, verſant des larmes de dévotion au ſouvenir & à la vûe de la Croix, mais du reſte, employant tous nos efforts à l'éloigner de nous, autant qu'il nous eſt poſſible ; enfin, parce que la conſidération des ſouffrances du Sauveur n'a pû encore nous mettre dans cette diſpoſition chrétienne, de vouloir ſouffrir avec lui, que fait-il ? Il s'adreſſe à nous pour nous faire la même leçon qu'il fit à ces femmes de Jeruſalem : *Luc. c. 23.* *Nolite flere ſuper me ;* détrompez-vous, nous dit-il, & inſtruiſez-vous. Pleurer ma paſſion, c'eſt ſans doute un ſaint entretien ; mais ce n'eſt point de cela ſeulement qu'il s'agit ; & ſi vous vous en tenez là, autant vaudroit de n'y point penſer, & de ne la pleurer jamais. Car il y a ſi long-tems que

vous la pleurez, sans que vos pleurs aient produit en vous un changement solide & véritable. *Super vos ipsos flete :* commencez par pleurer sur vous-mêmes, & puis vous pourrez pleurer sur moi. Pleurez sur tant de désordres où vous vous laissez sans cesse entraîner. Pleurez sur l'éternel malheur dont vous êtes menacés, & à quoi vous vous exposez. Pleurez de ce qu'après avoir cent fois médité le mystère de ma croix, vous n'en êtes pas moins sensuels, pas moins amateurs de vous-mêmes, pas moins ennemis de tout ce qui peut mortifier ou votre cœur ou votre chair. Pleurez de ce que, malgré toutes vos larmes & toute votre compassion pour moi, vous n'en êtes pas plus déterminés à partager avec moi mes peines, ni à tenir la même route que moi. Pleurez de ce que vous n'avez point encore appris de mon exemple, à faire chrétiennement ce que néanmoins vous ferez nécessairement jusqu'au dernier jour de votre vie, qui est de marcher dans la voie de la tribulation & de la croix : *Nolite flere super me ; sed super vos ipsos flete.* A cela, mes Freres, que devons-nous répondre, & en quels sentimens devons-nous là-dessus entrer ? Je les réduis à trois : le premier, d'une vive douleur ; le second, d'une humble reconnoissance ; & le troisiéme, d'une *Ibid.*

ferme réſolution. Car ce que je dois d'abord témoigner à Dieu, & ce que je dois amérement & véritablement reſſentir devant Dieu, c'eſt un regret ſincère d'avoir depuis tant d'années ſi mal porté ma croix; je veux dire, de l'avoir portée par contrainte, & non par vertu; de l'avoir portée en me défendant, en me révoltant, en me plaignant, en me déſolant, en murmurant; de l'avoir portée pour le monde, pour les vains reſpects du monde, pour les fauſſes eſpérances du monde, & jamais pour le ciel ni pour Dieu; de l'avoir par conſéquent portée ſans mérite & même à ma condamnation, au lieu de la porter pour mon ſalut, & de m'en faire un moyen de ſanctification.

Tels ſont en effet, Chrétiens, les déplorables égaremens où nous tombons à l'égard des ſouffrances & des afflictions de la vie. Nous portons la croix; mais, ſi j'oſe uſer de cette expreſſion, nous la portons comme des forçats qu'on tient enchaînés, & qu'on ſoumet au joug & au travail à force de coups. Ainſi la porta ce Simon de Cyréne: il fallut le menacer, l'intimider, l'arrêter: *Hunc angariaverunt ut tolleret crucem.* Nous portons la croix, mais en faiſant tous les efforts poſſibles pour la ſecoüer & nous en décharger. De-là tant de meſures

Matth. c. 27.

qu'on prend, tant d'inquiétudes & d'agitations où l'on entre, tant de mouvemens que l'on se donne : & parce que tous ces mouvemens, toutes ces agitations & ces inquiétudes, toutes ces mesures n'ont communément d'autre succès que de nous tourmenter davantage, bien loin d'apporter quelque soulagement au mal qui nous presse, de-là les chagrins, les mélancolies, les amertumes de cœur, les emportemens, quelquefois les plus violens désespoirs & les blasphêmes les plus impies contre le Seigneur & sa providence. Nous portons la croix, mais nous la portons pour nous avancer dans le monde, & selon le monde : car y a-t-il une croix plus rude que celle d'un homme intéressé, qui pour satisfaire son avare convoitise, se mine de soin & de fatigue ; que celle d'un homme vain & orgueilleux, qui pour un honneur frivole, se consume d'études & de veilles ; que celle même d'un homme sensuel & voluptueux, que sa passion expose à mille dégouts, & qu'elle dévore de soupçons & de jalousies? Nous portons la croix, & ne la portant pas comme nous le devons, nous nous la rendons infructueuse devant Dieu, & inutile pour le Royaume de Dieu.

Encore si elle nous devenoit seulement inutile ; mais nous la portons à notre ruine,

& cette même croix par où Dieu vouloit nous attirer à lui, & nous assûrer la possession de sa gloire, sera éternellement contre nous un titre de réprobation, puisque ce sera une grace dont nous aurons abusé & dont Dieu nous demandera compte. Voilà de quoi je dois m'humilier en la présence de Dieu. Ah! Seigneur, je ne serai pas moins jugé selon les maux dont vous m'aurez affligé sur la terre, que selon les biens dont vous m'aurez comblé; & votre justice ne me punira pas moins du mauvais usage des uns que des autres. Car les uns & les autres partoient également de votre miséricorde, & devoient contribuer à l'accomplissement de ses favorables desseins. Je vois, mon Dieu, toutes les pertes que j'ai faites, & j'en gémis. Heureux de n'y être pas insensible, & d'en concevoir actuellement le vrai repentir qu'il vous plaît de m'en inspirer.

L'autre sentiment est celui d'une humble reconnoissance envers Dieu, qui nous a mis dans cette nécessité de porter la croix & de souffrir. Non-seulement je ne dois pas la regarder, cette nécessité inévitable, comme un malheur; mais je la dois considérer comme un des plus solides avantages de cette vie. Non-seulement j'y dois consentir, mais j'en dois être bien-aise, mais j'en dois louer Dieu, mais je dois m'écrier avec

S. Auguſtin, *Felix neceſſitas!* O ſalutaire & précieuſe néceſſité! car puiſque c'eſt la croix qui me doit ſauver, n'eſt-ce pas un bien pour moi qu'elle me ſuive par-tout, & qu'il ne ſoit pas en mon pouvoir de l'éloigner de moi & de m'en préſerver? Si Dieu me laiſſoit ſur cela le choix, je n'aurois pas le courage de la chercher, & il y a bien de l'apparence que je ſuccomberois aux révoltes de la nature, & aux répugnances de mes ſens, qui ſe ſoulévent contre, & qui ne peuvent s'en accommoder. Ainſi je paſſerois mes jours ſans combats, ſans victoires ſur moi-même, ſans mortification & ſans pénitence. Or une vie ſans pénitence, eſt une vie de damnation. Mais graces au Seigneur, dont la ſageſſe y a pourvû, il ne m'eſt pas libre de fuir la croix & de m'en garentir. Il n'y a que la maniere de la porter qui dépend de moi, & dès qu'il ne s'agit plus que de la maniere, on a moins de peine à ſe réſoudre & à prendre le plus ſage & le meilleur parti. Je ſerois bien aveugle & bien ennemi de moi-même, ſi me trouvant attaché inſéparablement à la croix, je ne la portois pas au moins de bonne grace, & ne tâchois pas d'en profiter. *Auguſt.*

Quel eſt donc le dernier ſentiment qui me reſte à prendre? c'eſt une ferme réſolution de bien porter ma croix juſqu'à ce que

je ſois arrivé au ſommet de la montagne ; c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que je ſois parvenu à la fin de ma vie & au terme de ma félicité éternelle où je ſuis appellé de Dieu. Car m'appliquant les paroles de l'Ange au pro-
III. R. g. phéte Elie, je me dis à moi-même : *Surge*,
c. 19. prends courage, mon ame, & ne te laiſſe point abbattre. Tu n'es pas au bout de ta courſe. Il y a bien encore du chemin à faire pour y atteindre ; & puiſque la voie qui nous y conduit, eſt celle de la croix, il y a bien encore pour toi des croix à porter :
Ibid. *Grandis enim tibi reſtat via.* C'eſt ici qu'il faut de la fermeté & de la perſévérance. On en voit qui portent aſſez bien la croix une partie du chemin, qui la portent bien pour un tems, mais qui ſe relâchent enſuite, & qui demeurent. Ce n'eſt point à eux que la couronne eſt promiſe, & ce n'eſt point ainſi qu'on emporte le prix. Il n'eſt réſervé qu'au vainqueur, & on ne l'eſt, qu'après avoir fourni toute la carriere. Mais il en doit coûter pour cela : vous le dites, mon cher auditeur ; & moi je vais vous montrer, non plus la néceſſité, mais la facilité de porter la croix après Jeſus-Chriſt. Ceci demande une attention toute nouvelle, & ce ſera la ſeconde partie.

II. PARTIE. JE ne puis mieux entrer dans cette ſecon-

de partie, que par une figure, dont j'ai lieu de croire que vous ſerez touchés, & qui pourra faire une forte impreſſion ſur vos cœurs. Je m'imagine le Sauveur du monde, chargé de ſa croix, montant au calvaire, & ſuivi, non des Juifs qui ſont ſes ennemis, mais des chrétiens qui ſont ſes diſciples. Je me le repréſente en cet état, nous adreſſant la parole, & nous faiſant cette même invitation qu'il a faite tant de fois à ſes Apôtres, & qui renferme en abbrégé toute la doctrine évangélique : *Si quis vult poſt me venire, tollat crucem ſuam & ſequatur me.* Matth. c. 16. Chrétiens, vous qui profeſſez ma loi, & qui vous flattez de m'appartenir, déclarez-vous ; ou plûtôt, éprouvez-vous vous-mêmes, & voyez ſi vous voulez en effet venir après moi. Ah ! il le faut bien, Seigneur ; & à qui irions-nous, puiſque c'eſt vous ſeul qui avez les promeſſes & les gages de la vie éternelle ? *Ad quem ibimus ? verba vitæ æternæ habes.* Joan. c. 6. Vous y êtes donc réſolus, reprend ce divin Maître, & vous m'en faites une ſincère proteſtation. Or ſi cela eſt, écoutez la condition que je vous propoſe : c'eſt que vous prendrez ſur vous mon joug, qui eſt ma croix, & que vous la porterez avec moi : *Tollite jugum meum ſuper vos.* Matth. c. 11.

Voilà des paroles, mes chers Auditeurs, qui de tout tems ont paru bien dures aux

ames mondaines, & dont notre molleſſe & notre amour-propre a toujours témoigné une extrême horreur : pourquoi cela ? parce que nous ne les avons jamais comprises dans toute la force de leur ſens, & que nous n'en avons jamais eû une intelligence parfaite. Car en même tems que ces divines paroles nous impoſent une obligation, dont notre foibleſſe eſt étonnée, & qui nous ſemble trop rigoureuſe pour la pouvoir ſoutenir, elles nous préſentent d'ailleurs tout ce qui peut nous en adoucir la rigueur, & nous en faciliter la pratique. Appliquez-vous, je vous prie, & tâchez à vous en convaincre.

De quoi s'agit-il ? Ce n'eſt pas ſeulement de porter la croix, mais de porter la croix de Jeſus-Chriſt ; ce n'eſt pas ſeulement de la porter ſeul & ſans guide, mais de la porter après Jeſus-Chriſt & avec Jeſus-Chriſt ; ce n'eſt pas ſeulement de la porter volontairement & de gré, mais de la porter en vûe de Jeſus-Chriſt & pour Jeſus-Chriſt. Or dès que c'eſt la croix de Jeſus-Chriſt, dès qu'il eſt queſtion de la porter avec Jeſus-Chriſt & après Jeſus-Chriſt, pour Jeſus-Chriſt & en vûe de Jeſus-Chriſt, un chrétien, frere & membre de Jeſus-Chriſt, y peut il alors trouver des difficultés, ou quelques difficultés qu'il y puiſſe d'abord rencontrer, ne ſont-elles pas bientôt levées

par la douceur & l'abondance des consolations dont il est rempli ? Du moment que le soldat voit avancer le capitaine, il marche, il court, il vole : point de péril qui l'arrête, & qui même ne disparoisse à ses yeux ; tout lui devient aisé. S'il hésitoit, s'il délibéroit, s'il restoit en arriere, ne seroit-ce pas une honte & un opprobre, dont la confusion lui feroit mille fois plus de peine que tous les dangers qu'il eût eu à essuyer ? Hé quoi, mes Freres, ne sommes-nous pas encore plus étroitement engagés à Jesus-Christ ? Le caractère dont nous sommes revêtus, la fidélité que nous lui avons jurée, le serment que nous lui avons fait, tout cela a-t-il moins de pouvoir pour nous animer à le suivre ? Nous seroit-il moins honteux de reculer ; & témoins de ses démarches, serions-nous moins piqués d'une généreuse & sainte émulation ? Car il ne nous dit pas, Marchez devant moi, mais, après moi ; il ne nous dit pas, Ouvrez-vous le chemin, mais, entrez dans le chemin que je vous ai ouvert ; il ne nous dit pas, Faites les premiers efforts & donnez les premieres attaques, mais, venez me joindre dans le combat, & partager avec moi le travail. A cette proposition, tout notre zéle ne doit-il pas s'allumer ? & y a-t-il obstacle qui nous puisse retenir ?

Autrefois, dit saint Bernard, & dans l'ancienne loi, il n'en étoit pas de même à l'égard d'un juste. Quand Dieu lui offroit une croix à porter, il pouvoit craindre, il pouvoit se défier de lui-même, il pouvoit, si j'ose parler ainsi, avant que de la prendre, en mesurer l'étendue, & la comparer avec ses forces : pourquoi ? parce qu'il n'avoit point devant lui le chef visible, qui le soutînt par son exemple. Cependant ces justes de l'ancien Testament, sans être soutenus comme nous de l'exemple de Jesus-Christ, que n'ont-ils pas souffert, & que n'ont-ils pas voulu souffrir ? Il n'y a qu'à lire le détail qu'en a fait saint Paul, & qu'à jetter les yeux sur l'admirable peinture que ce grand Apôtre nous en a tracée. Quelles misères ont-ils eû à supporter ? la disette, la faim, la soif, tous les ennuis de l'exil & toute la violence des plus cruelles persécutions : *Hebr. c. 11.* *Egentes, angustiati, afflicti.* Par quelles épreuves ont-ils passé ? ils ont été exposés aux outrages, aux ignominies, aux coups ; ils ont été arrêtés, chargés de fers, enfer- *Ibid.* més dans les prisons : *Alii ludibria & verbera experti, insuper & vincula, & carceres.* Quels tourmens ont-ils endurés ? on les tiroit sur des chevalets, on les lapidoit, on les scioit, on les faisoit perir par le tran- *Ibid.* chant de l'épée : *Alii autem distenti sunt,*

lapidati sunt, secti sunt, in occisione gladii mortui sunt. Tout cela les ébranloit-il, leur paroissoit-il insoutenable ? Ah ! ils n'en étoient que plus constans, que plus intrépides & plus forts : *Convaluerunt de infirmitate, fortes in bello facti sunt.* Or voilà notre confusion. Avant Jesus-Christ, tout ce que la croix peut avoir de plus douloureux & de plus pesant, leur est devenu léger & doux par le seul zèle de l'honneur du Dieu d'Israël qu'ils adoroient : & nous depuis Jesus Christ, nous excités, non-seulement par l'intérêt & la gloire de ce même Dieu que nous adorons comme eux, mais par la présence d'un homme-Dieu, qui s'est montré à nous, & qu'ils n'ont pas vû comme nous, tout nous fait peine & tout nous abbat ! *O insensati, ante quorum oculos Jesus Christus præscriptus est !* C'étoit le reproche que faisoit aux Galates le Docteur des Gentils, & qu'on peut bien nous faire à nous-mêmes. Chrétiens aveugles & insensés, ou, pour mieux dire, chrétiens lâches & timides, levez les yeux, regardez devant vous, & considérez quel est celui qui vous précéde : c'est votre Maître, c'est votre Sauveur, c'est votre Dieu. Avec cela y a-t-il rien qui ne doive s'applanir pour vous ? Si la route qu'il tient, vous semble trop étroite & trop épineuse, êtes-vous

Ibid.

Galat. c. 3.

dignes de son nom, & méritez-vous la glorieuse qualité dont il vous a honorés? *O insensati, ante quorum oculos Jesus Christus præscriptus est!*

D'autant plus que c'est sa croix que nous devons porter, & non point précisément la nôtre. Oui, c'est la croix de Jesus-Christ; & de-là vient, remarque saint Chrysostôme, qu'en nous invitant à le suivre, il ne nous a pas dit, Prenez votre joug, mais, Prenez mon joug, *Tollite jugum meum super vos;* parce qu'il vouloit nous engager par un puissant attrait à son service, & nous rendre la croix dont il nous chargeoit, aussi aimable que vénérable. S'il nous eût dit, Prenez votre joug & portez-le, il nous eût effrayés & rebutés: car qu'y a-t il de plus dur à un homme & de moins supportable, que son propre joug, que le joug de sa foiblesse naturelle, que le joug de ses passions, de ses appétits sensuels & de ses désirs déréglés? Mais non, nous dit-il, ce n'est point votre joug que je vous impose: au contraire, je vous permets de le rejetter, je vous y exhorte, je vous l'ordonne, puisque je vous ordonne de vous renoncer vous-mêmes & de vous dépouiller de vous-mêmes. C'est donc en la place du vôtre, le mien que je vous présente, & que je vous enjoins de prendre. Je veux faire un échange avec

Matth. 11.

vous. J'ai pris votre joug sur moi, en me revêtant de votre chair mortelle, & de votre humanité : prenez maintenant le mien sur vous, en participant aux souffrances de ma passion & en portant ma croix. C'étoit une humiliation pour moi de porter votre joug, & ce ne peut être qu'une gloire pour vous de porter le mien. Je n'ai trouvé dans votre joug que de l'amertume, & j'en ai senti tout le poids; mais vous goûterez dans le mien les douceurs les plus solides, & souvent les plus sensibles. J'ai été accablé de votre joug, & j'y ai enfin succombé; mais le mien vous fortifiera, & bien loin de vous fatiguer, il vous soulagera : *Tollite jugum meum super vos, & invenietis requiem animabus vestris.* *Matth. c. 11.*

C'est ainsi, dis-je, que nous parle notre adorable Sauveur : & c'est par-là même, mes chers Auditeurs, qu'au lieu d'un joug d'esclaves & de malheureux, tel qu'est celui que nous portons communément dans le monde, il ne tient qu'à nous de porter le joug d'un Dieu. Voilà ce que souhaitoit si ardemment saint Bernard, & ce qu'il demandoit à Jesus-Christ avec tant d'instance dans ses pieux colloques : Seigneur, déchargez-moi de mon joug; je ne le puis plus soutenir, & puisqu'il faut nécessairement en avoir un, donnez-moi le vôtre.

Car dès que ce ſera le vôtre, vous me le ferez porter avec une ſainte alégreſſe & comme en triomphe.

Il le fera, Chrétiens, & tout ce qu'éprouva ſaint Bernard, nous l'éprouverons nous-mêmes. Et en effet, (c'eſt la belle réflexion de ſaint Chryſoſtôme) ſi ce pauvre Cyrénéen, que les Juifs forcerent de porter la croix de Jeſus-Chriſt, eût ſçû que c'étoit la croix du Sauveur des hommes, que c'étoit le tréſor du monde, l'inſtrument & le gage de notre rédemption; que c'étoit la croix de ſon Dieu, & du Dieu de l'univers; s'il en eût connu le prix infini & le mérite ſans meſure; ſi Dieu dans ce moment lui eût ouvert les yeux, pour voir tous les fruits de grace & de ſalut, que cette croix alloit produire, de quels ſentimens de joie eut-il été tranſporté? Avec quelle ardeur l'eût-il embraſſée? Eut-il fallu le preſſer & le ſolliciter? Eût-il fallu le contraindre? Eût-il été beſoin de lui promettre une récompenſe, & en eût-il voulu d'autre que l'avantage & l'honneur de toucher ce bois précieux & de l'appliquer ſur lui? Ne s'y ſeroit-il pas préſenté de lui même? N'auroit-il pas redoublé ſes prieres auprès des ſoldats, auprès des miniſtres de la juſtice, pour obtenir un bonheur qu'il eût plus eſtimé que toutes les richeſſes de la terre?

Cette seule pensée, Ce n'est point la croix d'un criminel que je porte, mais c'est la croix de mon Createur & de mon Rédempteur ; voilà ce qui l'eût enlevé, ce qui l'eût consolé, &, si je l'ose dire, ce qui l'eût beatifié. Nous sommes à sa place, Chrétiens : ce qu'il ne connoissoit pas, nous le connoissons. Nous sçavons ce que c'est que la croix de Jesus-Christ, & quelle en est l'excellence & la valeur. La foi nous l'apprend, & ce qu'elle nous en découvre, ne doit-il pas être pour nous l'adoucissement de toutes ses rigueurs ?

Sur-tout, lorsque nous ne la portons pas toute entiere ; & voici ce qui nous rend encore plus inexcusables quand nous faisons si peu d'efforts pour vaincre notre délicatesse, & que nous en tirons tant de prétextes, pour exagérer nos peines, & pour y chercher tous les soulagemens que nous inspire un amour désordonné de nous mêmes. Car que souffrons-nous qui puisse être en quelque sorte comparé avec tout ce qu'a souffert Jesus-Christ ? Je pourrois vous dire : Que souffrons-nous en comparaison de ce que nous méritons après tant de péchés, dont un seul ne pourroit être dignement expié par tous les supplices de l'enfer ? Je pourrois vous dire : Que souffrons-nous en comparaison de tant de misérables sur la

terre, que nous voyons dans la pauvreté, dans la nécessité, dans l'obscurité, manquant de tout, & ayant néanmoins besoin de tout dans les infirmités & les maladies qui les affligent, & dans les douleurs aiguës qui les tourmentent? En sommes-nous réduits là; & au lieu des plaintes que nous formons, n'aurions-nous pas de quoi remercier Dieu, qui nous a mis à couvert de tous ces maux, & de bien d'autres?

Mais ceci n'est point de mon sujet, & je m'en tiens toujours au même exemple. Je vous le dis donc encore une fois, mon cher Auditeur, & je le répéte: que souffrons-nous en comparaison de Jesus-Christ? Voilà la grande mesure & la grande régle par où nous devons juger de notre état. Oserions-nous le mettre en paralléle avec l'état d'un Dieu anéanti; avec l'état d'un Dieu abandonné à toute l'envie & à tous les attentats d'un peuple ennemi & furieux; avec l'état d'un Dieu traîné à tous les tribunaux, & là accusé, calomnié, traité comme le plus abominable des hommes & le plus impie; avec l'état d'un Dieu condamné à la mort, & à la mort la plus infâme? Par conséquent, la croix que nous portons, n'est qu'une partie de la croix de ce Dieu Sauveur, & n'en est même qu'une très-petite partie. Or dans une si foible portion de

cette croix, qu'y a-t-il qui doive tant nous coûter ?

Vous me direz que la difficulté ne doit pas se mesurer par les choses, selon ce qu'elles sont en elles-mêmes, mais selon nos forces ; & qu'étant aussi fragiles que nous le sommes, le moindre fardeau est capable de nous abbattre. Il est vrai, mes Freres, & j'en conviens ; si nous nous trouvons abandonnés à nous-mêmes, si nous sommes seuls à porter la croix, & que nous soyons privés du secours d'en-haut. Mais ce qui doit achever de nous convaincre, c'est qu'en portant la croix de Jesus-Christ, nous la portons avec lui, ou qu'il la porte avec nous, comme il la portoit avec le Cyrénéen. Principe inconteſtable dans la religion : car il est de la foi que Jesus-Christ souffre dans nous, que Jesus-Christ est affligé & persécuté dans nous. Tellement que quelque adversité qui nous arrive, nous pouvons avec la même confiance que saint Paul, nous dire à nous-mêmes, en nous encourageant & nous animant : *Non ego, sed gratia Dei mecum.* Ce coup est bien rude, ce calice bien amer, cet accident bien triste & bien fâcheux ; mais le Seigneur ne me manquera pas au besoin. Il sera auprès de moi, avec moi, dans moi, pour me seconder & me con- 1. *Cor.* c. 15.

forter. Or avec le Seigneur & avec sa grace toute-puissante, que ne peut-on pas, & de quoi ne vient-on pas à bout? *Omnia possum in eo qui me confortat.* *Philip. c. 2.*

Le bien essentiel est de se bien persuader cette importante vérité, & de se l'imprimer bien avant dans l'esprit: Jesus-Christ porte avec moi cette croix, ou du moins il est toujours prêt à la porter, si j'ai recours à lui, & que je veuille l'accepter, comme m'étant présentée de sa main. Tant que je serai soutenu de cette pensée, & que dans cette pensée je me tiendrai soumis aux ordres de Dieu, quand tous les fléaux du ciel tomberoient sur moi, quand toute la terre se ligueroit contre moi, quand je me verrois assailli de toutes les infortunes & de toutes les calamités de la vie, au milieu de tous les assauts, je demeurerai inébranlable, pourquoi? parce que j'aurai pour appui Jesus-Christ, & que par une vertu supérieure il m'élevera au-dessus de tout. Dans une humble & sainte assûrance, je m'écrierai avec le Prophéte: Que les armées entieres conjure ma perte, *Si consistant adversùm me castra:* que de toutes parts les puissances des ténébres viennent m'attaquer, *Si exurgat adversùm me prælium*: mon cœur n'en sera point émû, & mon ame d'autant plus ferme qu'elle comp- *Pſ. 26.* *Ibid.*

tera moins sur elle-même, ne perdra rien de sa tranquillité & de son repos : *Non timebit cor meum.* *Ibid.*

D'où partira cette force ? c'est que le Seigneur me favorisera de sa présence, & qu'il m'aidera. Or dès que je pourrai me répondre de l'assistance du Seigneur, tout s'applanira sous mes pas, & tout me deviendra possible ; c'est trop peu, tout me deviendra même aisé & facile : *Omnia possum in eo qui me confortat.* Mais, Chrétiens, du moment que nous ne pensons point à cette présence de Jesus-Christ, & que nous nous reposons sur nous-mêmes, nous sommes perdus ; car indépendamment de Jesus-Christ, que pouvons-nous attendre de nous-mêmes ? Et voilà par où les croix nous paroissent intolérables. Nous ne les regardons que par rapport à notre foiblesse ; & alors il n'est pas surprenant qu'elles nous causent tant d'allarmes, & qu'elles nous jettent dans le découragement & le désespoir. Si les Saints les avoient ainsi envisagées, ils en auroient été effrayés comme nous : mais parce que dans toutes leurs souffrances ils avoient toujours en vûe Jesus-Christ, & qu'ils se tenoient inséparablement unis à lui, parce qu'ils se souvenoient de la promesse qu'il nous a faite d'être avec nous jusques à la derniere consommation des *Philipp. c. 4.*

Matth. 28. siécles, *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi:* voilà pourquoi ils s'estimoient heureux dans les plus grandes tribulations. Les Apôtres se réjouissoient de tous les opprobres & de toutes les ignominies, où ils se voyoient exposés dans les *Act.* 5. rues & dans les places publiques, *Ibant gaudentes.* Les Martyrs se montroient devant les tyrans, & leur répondoient avec une constance dont ils étoient déconcertés. On les mettoit entre les mains des bourreaux, pour les tourmenter, pour les brûler, pour les crucifier ; & dans les plus violentes douleurs ils se félicitoient eux-mêmes, & goûtoient les plus pures délices. C'étoient là, dites-vous, des miracles : oui, mes Freres, mais le même Dieu qui les opéroit dans eux, ces miracles, ne peut-il pas par proportion & selon les divers états de souffrance où nous nous trouvons, les opérer encore dans nous ? Ne le veut-il pas ? N'est-ce pas le même Jesus-Christ qui nous offre sa grace, à cette seule condition que nous prendrons sa croix chrétiennement, & que nous nous joindrons à lui pour la porter ? Est-ce trop nous demander, que de nous dire, Venez à moi, & je vous soulagerai, & je répandrai sur vous *Matth.* 11. toute l'onction céleste : *Venite ad me, & ego reficiam vos.* Profitons, mes chers Au-

diteurs, d'un secours si présent & si efficace. Benissons mille fois ce Dieu Sauveur, d'avoir voulu de la sorte nous adoucir lui-même, & par son exemple, & par l'impression de sa grace, toutes les peines de cette vie. C'étoit bien assez de nous les rendre méritoires & salutaires; mais il ne s'est pas contenté de cela. Il veut que dès ce monde même, notre tristesse, ainsi qu'il le disoit à ses disciples, se tourne pour nous en joie, *Tristitia vestra vertetur in gaudium.* Il veut que nous éprouvions la vérité de sa parole, quand il nous a proposé comme une béatitude les pleurs, les disgraces temporelles, les revers de fortune, les persécutions, *Beati qui lugent.* Confions-nous en sa providence, lors même qu'elle nous semble moins favorable. Après nous avoir fait trouver dès maintenant notre felicité dans la croix, il veut enfin par la croix nous conduire au repos éternel, que je vous souhaite, &c.

Joan. c. 15.

Matth. c. 5.

EXHORTATION
SUR
LE CRUCIFIEMENT
ET LA MORT
DE
JESUS-CHRIST.

Postquàm venerunt in locum qui vocatur Calvariæ, ibi crucifixerunt eum.

Quand ils furent arrivés au lieu appellé Calvaire, on y crucifia Jesus. En saint Luc, chap. 23.

QUEL souvenir, Chrétiens Auditeurs, nous rappelle ces paroles de mon Texte! & si les historiens sacrés n'avoient pris soin de perpétuer dans le monde la mémoire d'un tel évenement; si la religion que nous professons, ne nous l'enseignoit d'une maniere à ne permettre pas le moindre doute, qui jamais eût pu se persuader, que le Messie, le Saint des Saints, dût mourir sur le calvaire, c'est-à-dire, dans un lieu destiné

au

au ſupplice des criminels, & qu'un homme-Dieu dût terminer ſa vie mortelle par le tourment & l'opprobre de la croix? Voilà toutefois ce que l'Evangile nous repréſente; & ſans m'arrêter à de ſteriles lamentations, ſi j'oſe d'abord pénétrer dans ce profond myſtère, il me ſemble que c'eſt là que ſe fait cette merveilleuſe alliance dont avoit parlé le Prophéte Royal, quand il diſoit, que la juſtice & la miſéricorde s'étoient réunies, & que par un heureux accord elles ſe trouvoient l'une & l'autre pleinement ſatisfaites : *Juſtitia & pax oſculatæ ſunt.* *Pſ.* 84. Du moment que l'homme, en violant le commandement de Dieu, s'étoit rendu pécheur, il y avoit entre cette juſtice & cette miſéricorde divine une eſpéce de combat. L'une étoit armée contre nous, & ſe diſpoſoit, par notre perte éternelle, à venger les intérêts du Seigneur, & à réparer ſa gloire: mais l'autre, ſans oublier ni la gloire ni les intérêts du Dieu tout-puiſſant, ſenſible néanmoins à notre malheur, retenoit le glaive ſuſpendu ſur nos têtes, & arrêtoit le coup dont nous étions menacés. Le moyen de les concilier? O ſecret inconnu à toute la prudence humaine? O abyſme de la ſageſſe & des conſeils du Très-haut! Le voici, mes Freres, ce grand moyen, ce moyen prévû de toute éternité & accom-

pli dans la plénitude des siécles : c'est que Jesus-Christ, Fils de Dieu & Fils de l'homme, vrai Dieu & vrai homme lui-même, verse son sang, donne sa vie ; qu'il meure, & que par sa mort il soit tout ensemble sacrifié, & à la justice du Dieu des vengeances, & à la miséricorde du Dieu de la paix. En deux mots, Jesus-Christ mourant sur la croix comme victime de la justice de Dieu, ce sera la premiere partie ; comme victime de la miséricorde de Dieu, ce sera la seconde. Je ne puis mieux finir le cours de ces Exhortations que j'avois à vous faire pendant ce saint tems. Puissiez-vous encore remporter de celle-ci tout le fruit que je m'en promets, avec le secours de la grace, pour votre instruction & votre édification.

I. PARTIE. OUI, Chrétiens, c'étoit depuis la naissance du monde, où l'homme rébelle & criminel osa se révolter contre l'ordre de son Créateur & de son Dieu, c'étoit, dis-je, depuis ce premier péché, que la justice du ciel attendoit une victime capable de l'appaiser, & demandoit un sacrifice digne de la majesté du Seigneur violée & outragée. Ce n'est pas que dans le cours de tant de siécles, écoulés depuis cette chûte fatale à toute la nature humaine, les hommes n'eus-

ſent offert à Dieu des hoſties, & qu'ils ne lui euſſent préſenté divers ſacrifices pour reconnoître ſa ſouveraine grandeur & pour l'honorer. Mais ces hoſties n'étoient, ou que des fruits de la terre, ou que de vils animaux; & de tels ſacrifices ne pouvoient être proportionnés à la dignité du Maître, dont il s'agiſſoit de réparer l'honneur & de venger les intérêts. Il n'y avoit donc qu'une perſonne divine, il n'y avoit que le ſang d'un Dieu, qui pût effacer pleinement & laver l'offenſe faite à un Dieu. Or voilà ce qui s'accomplit au Calvaire, & c'eſt là que cette juſtice ſi rigoureuſe & ſi inflexible dans la défenſe de ſes droits, trouve enfin toute la ſatisfaction qu'elle avoit ſi long-tems exigée ſans la recevoir, & qui lui étoit dûe par tant de titres.

Car quelle victime lui eſt immolée ſur l'autel de la croix? un homme-Dieu, le Fils éternel de Dieu, égal à ſon Pere, & poſſédant comme lui toute la plénitude de la divinité: *In ipſo inhabitat omnis plenitudo divinitatis.* Dès le moment de ſon incarnation il avoit déja commencé ce grand ſacrifice, puiſqu'il n'étoit deſcendu ſur la terre qu'en qualité de victime, & qu'il ne s'étoit revêtu d'un corps mortel, que pour en faire hommage au Créateur de l'univers, & pour le lui offrir en holocauſte. Dans *Coloſſ.* c. 2.

le Temple de Jerusalem il avoit continué & comme perfectionné ce même sacrifice, lorsqu'il voulut être porté solemnellement entre les bras de Siméon, & présenté par les mains de Marie. Mais tout cela n'étoit encore que le sacrifice du matin, & nous voici présentement au sacrifice du soir; à ce sacrifice où la victime doit être consumée toute entiere; à ce sacrifice où tendoient depuis trente-trois ans toutes les vûes, toutes les démarches, toutes les actions du Rédempteur des hommes; à ce sacrifice par où toute la gloire du Seigneur devoit être réparée & tous les droits de sa justice rétablis.

Mais, que dis-je, & quelle dette le soumettoit à cette inexorable justice, cet Agneau de Dieu, cet Agneau sans tache? De quelle offense pouvoit-il être coupable? & qu'avoit-il fait qui lui attirât la colère d'en-haut & qui l'exposât à un tel opprobre & à une telle mort? Ah! Chrétiens Auditeurs, c'est un mystère que vous ne pouvez ignorer, & c'est sur ce fondement qu'est établie & que roule toute la religion. Vous sçavez que de lui-même & de sa nature, ce Sauveur du monde est la sainteté par excellence; que dans le céleste séjour & dans les splendeurs éternelles, il reçoit les adorations de tous les esprits bienheureux, & en fait toute la félicité; que même dans cette terre d'exil

où il a paru, & dans cette vallée de larmes où il a voulu converser avec nous, il ne connut jamais le mal que pour le combattre & pour le détruire ; enfin que c'est à lui que fut rendu plus d'une fois cet éclatant témoignage, qui retentit le long du Jourdain, & qui se fit entendre sur le Thabor : Voilà mon Fils bien-aimé, l'objet de mes complaisances : *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi benè complacui.* Vous en êtes instruits, & ce sont autant d'articles de votre créance. Mais ce que vous enseigne aussi la même foi que vous professez, c'est que pour l'expiation du péché, ce Sauveur si saint en lui-même, a pris toutefois la forme de pécheur ; c'est que n'ayant jamais commis de péché, & étant incapable d'en commettre, il a néanmoins voulu porter sur son corps tous nos péchés, *Qui peccata nostra ipse pertulit in corpore suo* ; que son Pere l'en a chargé, & qu'il en a été tout couvert : *Posuit in eo iniquitatem omnium nostrûm.* Tellement que nous le pourrions comparer à cette nuée qui conduisoit les Israëlites dans le désert, & qui toute lumineuse d'une part, étoit de l'autre toute ténébreuse. Or c'est justement sous cet aspect si difforme & si affreux, que le ciel aujourd'hui le considère, & c'est sous cette lépre du péché que la justice de Dieu l'envisage

Matth. c. 27.

I. Petr. c. 2.

Isai. c. 53.

comme un objet digne de toutes ſes vengeances. Voilà pourquoi elle s'arme contre lui, pourquoi elle le pourſuit le glaive à la main, pourquoi elle prononce l'arrêt de ſa mort.

Comment donc, afin de vous tracer encore de tout ceci une figure plus naturelle & plus propre, comment paroît-il au Calvaire ? Repréſentez-vous, mes chers Auditeurs, cette malheureuſe victime dont parloit ſaint Paul aux Hébreux, ſur laquelle on mettoit toutes les iniquités du peuple pour les expier, & qu'on jettoit hors du camp pour la brûler. Ainſi Dieu l'avoit ordonné dans l'ancienne loi ; & qu'étoit-ce là, dit l'Apôtre, qu'une image ſenſible de ce qui devoit s'accomplir dans la perſonne de Jeſus-Chriſt ? On le conduit hors de la ville, on le fait monter au Calvaire : c'eſt le dernier théâtre où il va paroître, & c'eſt là que l'attend la divine juſtice à qui il s'eſt rendu reſponſable, & qu'elle vient ordonner de ſon ſupplice & l'exécuter par les mains des bourreaux qu'elle a choiſis pour ſes miniſtres. Car ſouffrez, mes Freres, que je vous faſſe part d'une penſée qui me touche, & qui doit vous remplir comme moi d'une horreur toute religieuſe. Quand Dieu chaſſa le premier homme du paradis terreſtre où il avoit péché, l'Ange du Seigneur

se fit voir armé de l'épée, & ferma pour jamais l'entrée de ce jardin de délices. Ce fut encore par le ministère de l'Ange exterminateur que Dieu frappa l'armée de Sennachérib, & que pour le salut de son peuple il fit éclater contre ce Prince orgueilleux toute sa puissance. Mais quand pour le salut du monde entier, il est question de consommer le sacrifice de ce divin Médiateur sur qui sont tombés tous les péchés des hommes & qui les doit effacer de son sang, je m'imagine que la suprême & souveraine justice descend elle-même, & que sans se montrer, elle préside à tout ce qui se passe dans cette sanglante & terrible exécution.

Non, Chrétiens, ne croyons pas que ce soit seulement ici la fureur des Juifs qui agisse, ni la cruauté des soldats : c'est la justice de Dieu. C'est elle, prenez garde, c'est elle qui veut que ce Dieu homme soit encore une fois dépouillé de ses habits, & qu'il ne lui reste pas même une robe qui le couvre : pourquoi ? afin que par ce dépouillement total & cette extrême pauvreté, il porte la peine de toutes les injustices où nous a engagés & où nous engage tous les jours une envie démesurée d'avoir, un attachement excessif aux biens de la vie. C'est elle qui veut qu'on l'étende sur la croix, & qu'en l'y étendant on lui disloque tous les

membres ; que pour l'y attacher, on se serve, non de liens, mais de clous ; qu'on lui en perce les pieds & les mains, & qu'on les y enfonce avec violence : pourquoi ? afin que dans sa chair il expie tous les déréglemens de la nôtre, tant de sensualités, tant de commerces criminels, tant de sales plaisirs, tant d'excès & d'abominations. C'est elle qui veut qu'il obéisse à d'infâmes bourreaux ; que sans résister un moment ni prononcer une parole, livré à leur pouvoir & soumis à leurs ordres, il se laisse remuer, traîner, tourmenter selon qu'il leur plaît : pourquoi ? afin que par une telle soumission il répare cette fatale désobéissance de nos premiers parens qui nous a tous perdus, & que ce soit encore le châtiment de tant de transgressions de la loi du Seigneur, qui nous sont particulieres & personnelles ; de tant de résistances à ses adorables volontés, de tant de révoltes intérieures dans les afflictions qu'il nous envoie, & de tant de murmures & de plaintes. C'est elle qui veut qu'il soit placé au milieu de deux voleurs & crucifié avec eux ; que dans cet état on l'éléve, on le fasse voir, on l'expose aux yeux de Jerusalem, & que le ciel & la terre soient témoins de sa honte : pourquoi ? afin que cette ignominie publique soit la juste punition de toutes les enflûres de notre cœur,

de toutes ſes complaiſances & ſes vanités, de tous ſes projets ambitieux, & de tout ſon orgueil.

N'eſt-ce pas aſſez, juſtice de mon Dieu, & n'êtes-vous pas enfin ſatisfaite? Sur quelle partie de ce corps ſacré frapperez-vous encore, qui ne ſoit déja toute couverte de plaies? Voyez & conſidérez : voyez ces yeux tout éteints, cette bouche toute livide, ce viſage tout meurtri, ce ſein tout déchiré & tout ouvert par le nombre des bleſſures qu'il a reçûes : voyez ces pieds, ces mains, changés en des ſources de ſang. Quels nouveaux opprobres a-t-il à eſſuyer? Le voilà comme abyſmé, comme anéanti dans la confuſion : il en eſt raſſaſié, ſelon l'expreſſion de votre Prophéte, &, ſi je l'oſe dire, il en eſt comme enivré. Il n'importe : cette implacable juſtice a néanmoins toujours le bras levé, & ne le retirera point que ſa victime n'ait été détruite : *Sed adhuc manus ejus extenta.* *Iſa. c. 5.*

C'eſt donc elle, ſuivez-moi, c'eſt elle qui veut qu'on s'aſſemble autour de ce Dieu ſouffrant, & que bien loin de le plaindre, on vienne inſulter à ſes ſouffrances; qu'on lui reproche qu'il ne peut ſe ſauver lui-même, après avoir ſauvé les autres; qu'on le traite de prophanateur & de deſtructeur du Temple; qu'on blaſphême ſon ſaint nom,

& qu'on profère contre lui mille anathêmes: pourquoi ? parce que c'eſt à lui d'acquitter par-là tant de diſcours injurieux, tant de railleries malignes & piquantes, tant de paroles outrageantes, de paroles licencieuſes & diſſolues, de paroles impies & ſcandaleuſes, que nous met dans la bouche & contre le prochain & contre Dieu même, ou la médiſance, ou l'animoſité & la colère, ou le libertinage & l'irréligion : *Sed adhuc manus ejus extenta.* C'eſt elle qui veut que dans la ſoif qui le preſſe, & que lui cauſe l'extrémité de ſa foibleſſe & le dernier épuiſement où il eſt réduit, on ne lui préſente à boire que du vinaigre & du fiel : pourquoi ? parce que c'eſt dans l'aigreur & l'amertume de ce breuvage que doivent être lavées, ſi je puis m'exprimer de la ſorte, les groſſieres débauches & les intempérances de tant de mondains, leur avidité inſatiable, leurs délicateſſes infinies à flatter leur goût & à contenter tous leurs appétits : *Sed adhuc manus ejus extenta.* C'eſt elle qui veut que dans un accablement ſi général toute reſſource lui manque, même de la part de ſon Pere; qu'il en ſoit comme abandonné; qu'il n'en reçoive nul ſecours, nul appui ſenſible ; que plus rigoureuſement traité qu'il ne le fut au jardin, où le ciel au moins parut s'intéreſſer en ſa faveur, & prit ſoin, par le miniſtère

d'un Ange, de le conforter, il soit désormais destitué de tout soutien ; c'est-à-dire, que son humanité soit délaissée de sa divinité, & que livrée à elle-même, elle tombe dans la plus profonde & la plus mortelle désolation : pourquoi ? parce qu'il ne peut mieux satisfaire que par cet abandonnement, pour toutes les fausses joies du monde dont nous sommes si enchantés, pour toutes les vaines consolations que nous cherchons dans les créatures, pour la confiance trompeuse que nous y avons, pour l'indigne préférence que nous leur donnons, & le prodigieux oubli de Dieu où nous vivons. Que puis-je encore ajoûter ? *Sed adhuc manus ejus extenta* : c'est elle qui sans se relâcher jusques au dernier souffle de vie qui lui reste, veut enfin qu'il expire entre les bras de la croix, & qu'avec ce grand cri qu'il pousse vers le ciel, il achéve de rendre l'ame, & mette le sceau à l'œuvre de notre rédemption : pourquoi ? parce que c'est par cette mort temporelle d'un Dieu, que nous devons être délivrés d'une mort éternelle : *Jesus autem, emissâ voce magnâ, expiravit.* *Marc. c. 15.*

Quelle terreur, Chrétiens, & quelle consternation ! La seule frayeur de ce lugubre spectacle & d'un tel acte de justice sur une personne divine ne dut-elle pas suffire pour ébranler toute la nature & la décon-

certer ? Auſſi la terre en trembla, le voile du temple ſe déchira, le ſoleil s'éclipſa, les pierres ſe fendirent, & les tombeaux en furent ouverts. Or ſi cet effroi a pû ſe communiquer aux êtres même inanimés, & agir ſur eux, comment doit-il ſe faire ſentir à nous, & quels effets doit-il produire dans nos cœurs ?

Car quoique le plus eſſentiel & le premier de tous les motifs qui doivent nous attacher à Dieu & à la pratique de nos obligations, ſoit la reconnoiſſance & l'amour, toutefois une crainte chrétienne de la juſtice de Dieu, des vengeances de Dieu & de ſes redoutables châtimens, n'a rien que de louable, rien que de ſaint & de ſalutaire. Jeſus-Chriſt lui-même dans ſon Evangile en a fait la matiere de ſes plus fortes inſtructions, & y a employé les expreſſions les plus vives & les menaces les plus effrayantes. Ce n'étoit pas ſeulement au peuple qu'il les faiſoit entendre, ni aux pécheurs engagés dans le monde, mais à ſes diſciples & à ſes Apôtres, parce que cette crainte des jugemens du Seigneur convient à tous les états du chriſtianiſme & à tous les dégrés de perfection.

Je ne puis donc rien faire de plus important pour votre ſalut, que de la réveiller dans vos ames, & de vous apprendre à tirer

de la croix du Sauveur & de sa mort que nous méditons & que nous pleurons, une des conséquences les plus naturelles & les plus solides, quoique la moins ordinaire & la moins connue, sçavoir, que c'est une chose souverainement à craindre, de tomber dans les mains du Dieu vivant : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis.* Je dis conséquence la moins ordinaire & la moins connue. En effet, nous sommes accoutumés à ne considérer le mystère d'un Dieu crucifié que par ce qu'il a de consolant pour nous, & nous n'en tirons presque jamais d'autre conclusion, que de nous confier en Dieu & dans l'efficace de ses mérites. Confiance, mes chers Auditeurs, trop bien fondée, pour entreprendre de l'affoiblir, & espérance que je suis bien éloigné de condamner, puisque je prétends au contraire vous l'inspirer dans la suite de ce discours, & vous y affermir. Mais ce que je voudrois d'abord vous faire comprendre, & ce qui demande toute l'attention de vos esprits, c'est que ce mystère de grace est en même tems un mystère de justice, & de la justice la plus formidable ; c'est que s'il a de quoi nous encourager & nous rassûrer, il n'en a pas moins dequoi nous intimider & nous consterner : comment cela ? Faites-en avec moi la réflexion, & entrez dans ma pensée. *Hebr.* c. 10.

Quand le Prince des Apôtres, saint Pierre, écrivant aux premiers fidéles, vouloit leur donner une idée de la justice de Dieu qui les retînt dans le devoir, ou qui les engageât promptement à s'y remettre, si le péché les en avoit écartés, il leur proposoit l'exemple des Anges rébelles & leur condamnation. Craignez, mes Freres, disoit-il, & n'oubliez jamais à quel Dieu vous avez affaire. On ne s'attaque point à lui impunément, & l'on n'échappe point au bras de sa justice & à ses coups. Il n'a pas même pardonné à ces Esprits qu'il avoit créés dans le ciel, & enrichis des dons les plus excellens : mais dès qu'ils se sont révoltés, & dès le premier péché qu'ils ont commis, il les a liés avec les chaînes de l'enfer, il les a chassés de son Royaume, & précipités dans l'abysme, pour y être éternellement tourmentés : *Deus angelis peccantibus non pepercit, sed rudentibus inferni detractos in tartarum tradidit cruciandos.* Or que devons-nous donc attendre de sa colère si nous l'irritons contre nous ? & puisque des Anges bien supérieurs à nous & en force & en puissance, ne peuvent néanmoins soutenir la rigueur du jugement qu'il a porté contre eux, & qu'il les a rendu autant de sujets d'exécration, que deviendrons-nous, fragiles créatures, qui ne sommes devant

II. Petr. c. 10.

lui que de foibles roſeaux, qu'il peut renverſer & briſer du moindre ſouffle ? *Angeli fortitudine & virtute cùm ſint majores, non portant adversùm ſe execrabile judicium.* Tel étoit le raiſonnement du ſaint Apôtre : mais ſans oublier en aucune ſorte le reſpect que je dois à une ſi grande autorité, je ne fais point difficulté de dire, que nous avons dans la mort de notre divin Maître une preuve mille fois encore plus touchante & un exemple plus convaincant. Car ce ne ſont plus ſeulement des Anges, que Dieu, comme ſouverain juge, n'a pas épargnés, mais ſon propre Fils, *Proprio filio ſuo non pepercit.* D'où nous devons connoître toute la puiſſance de cette adorable juſtice, toute ſa ſainteté, toute ſa ſévérité, toute ſa droiture & ſon inflexible équité. Remarquez, je vous prie, tous ces traits : il n'y en a pas un qui ne ſoit capable de nous faire trembler, pour peu que nous ſoyons ſuſceptibles d'une crainte raiſonnable, & ſenſibles à l'intérêt de notre ſalut. *Ibid.* *Rom.* c. 8.

Je dis toute la puiſſance de cette juſtice de Dieu, puiſqu'elle a étendu ſon pouvoir juſques ſur un homme Dieu. Après cela qui pourra nous arracher d'entre ſes mains ? Qui pourra lui faire violence & l'arrêter ? Que lui oppoſerons-nous, & qui ſera en état de prendre contre elle notre défenſe

& de nous sauver ? Je dis toute la sainteté de cette justice de Dieu, puisqu'elle n'a pû voir le péché sans le poursuivre, même dans un homme-Dieu. Ce n'étoit dans cet homme-Dieu que les péchés d'autrui ; ce n'étoit que des péchés dont il avoit contracté la dette sans être coupable de l'offense : comment en poursuivra-t-elle les auteurs, & à quel jugement doivent-ils être réservés ? Je dis toute la sévérité de cette justice de Dieu, puisqu'il a fallu pour l'appaiser, le sang & la mort d'un homme-Dieu. Hommes vils & criminels, quoi qu'elle exerce sur vous de rigoureux, sera-ce assez pour elle; & quand elle décharge sur le juste ses plus rudes fléaux, que prépare-t-elle aux pécheurs, & peuvent-ils se promettre d'être ménagés ? Je dis toute la droiture de cette justice de Dieu & son inflexible équité, puisqu'elle n'a point eu même d'égard à la dignité d'un homme Dieu. Qui que nous soyons, & quelque interceſſeur que nous ayons auprès d'elle, en vain compterons-nous de la fléchir sans une satisfaction convenable, & espérerons-nous qu'elle se relâche jamais sur cela de ses prétentions.

Ah! mes Freres, quelles vérités! & quand un pécheur, j'entends un de ces pécheurs obstinés, qui vieillissent dans leurs désordres, & que toute l'ardeur de notre zéle,

que toutes nos remontrances & toutes nos sollicitations ne peuvent ramener de leurs voies corrompues : quand, dis-je, à la vûe du crucifix, un pécheur de ce caractère vient à se retracer toutes ces idées, de quel tremblement & de quelle épouvante doit-il être saisi ? Car il me semble que je puis bien lui appliquer ce que saint Léon Pape a dit des Juifs, & que la comparaison n'est que trop juste. Il nous invite à contempler Jesus-Christ sur la croix : mais du reste, mes Freres, poursuit ce saint Docteur, à Dieu ne plaise que nous le considérions comme les impies, figurés par ces anciens Juifs, à qui Moyse disoit dans le désert & au sujet du serpent d'airain : Vous aurez sans cesse notre vie suspendue devant vos yeux ; vous la verrez, & bien loin que cet objet si consolant pour les autres, anime votre confiance & dissipe vos craintes, vous serez toujours en la voyant, dans le même trouble, parce que vous ne croirez pas y devoir trouver votre salut : *Et erit vita tua quasi pendens ante te : timebis die & nocte, & non credes vitæ tuæ.* Voilà, continue le même saint Léon, comment dans la suite des siécles les Juifs incrédules & déicides, ont dû encore envisager le Messie qu'ils avoient crucifié. Ils n'appercevoient en lui & dans sa croix, que leur crime ; & demeurant

Deut. c. 28.

toujours dans leur infidélité, cette vûe d'un Dieu livré à la mort, devoit les remplir, non point de la crainte salutaire qui part d'une vraie foi, & qui sert à nous justifier par la foi, mais de la crainte servile & désespérante dont est agitée & cruellement tourmentée une mauvaise conscience : *Isti enim nihil in crucifixo domino præter facinus suum cogitare potuerunt, habentes timorem, non quo fides vera justificatur, sed quo conscientia iniqua torquetur.* *Leo.*

Triste image du pécheur! Qu'est-ce à ses yeux que la croix de son Sauveur & de son Dieu? un monument visible, mais terrible, de la justice du Ciel ; c'est à-dire, d'une justice dont il dépend mille fois plus encore que ce Dieu-homme, à qui néanmoins elle a fait sentir son pouvoir d'une maniere si éclatante & par un arrêt si absolu ; d'une justice dont il aura en personne à subir lui-même le jugement, & à recevoir sa condamnation ; d'une justice qui n'oubliera rien, qui ne passera rien, qui ne lui pardonnera rien ; d'une justice qu'il se rend tous les jours plus ennemie, en accumulant péchés sur péchés, & négligeant tous les moyens de les effacer ; d'une justice devant laquelle tout ce que Jesus-Christ a fait & tout ce qu'il a souffert pour lui ne lui sera de nul profit, de nul avantage, de nul usa-

ge, & ne doit même servir qu'à sa réprobation, puisqu'il ne s'en sert pas pour sa sanctification ; par conséquent, d'une justice dont il n'a rien de moins à craindre que la plus affreuse sentence & qu'un tourment éternel : *Terribilis quædam expectatio judicii.* Si toute la religion n'est pas encore éteinte dans son cœur, peut-il n'être pas effrayé de ces réflexions ; & pour n'en être point ému, ne faut-il pas qu'il soit tombé dans le plus mortel endurcissement ? *Hebr.* c. 10.

Tout cela, dites-vous, ne l'inquiète guère, parce qu'il n'y pense point. Il est occupé de ses affaires, entêté de sa fortune, possédé de son plaisir. Il bannit tout le reste de son esprit, & il sçait bien éloigner des pensées si sérieuses, & s'en délivrer. Oui, mes Freres, il le sçait bien, & il ne le sçait même que trop : mais voilà justement ce que je déplore, & ce que je regarde comme le plus grand de tous les malheurs. Car voilà ce qui l'entretient dans son impénitence, ce qui lui fait amasser contre lui un thrésor de colère, ce qui le lui fait grossir chaque jour, jusqu'à ce qu'il en ait comblé la mesure, & de cette justice dont il ne tenoit nul compte, & qui l'attendoit au jour marqué, agisse enfin, ouvre elle-même le thrésor de ses vengeances, & le fasse fondre sur lui pour l'accabler.

Je dis plus, Chrétiens, & s'il n'y pense point maintenant, il y pensera à la mort. Etrange renversement! A cette derniere heure où tout l'abandonnera; où tout les secours humains lui manqueront, du moins lui deviendront inutiles; où ces prétendues divinités qu'il adoroit, seront incapables de le soutenir, & où ces faux biens dont il joüissoit sur la terre, lui seront enlevés & lui échapperont, c'étoit la croix de Jesus-Christ, ou plutôt c'étoit Jesus-Christ lui-même attaché à la croix & y mourant, qui devoit être sa ressource, son refuge, sa force, & ce sera le sujet de ses plus vives frayeurs & le comble de sa désolation. Le Prêtre, pour le toucher, pour l'encourager, pour le consoler, & pour satisfaire au devoir de son ministère, lui présentera le Crucifix. Il le fera souvenir que c'est son Dieu, l'auteur de son salut, qui lui tend les bras. Il l'exhortera à se tourner vers lui, & à se confier en lui: mais tandis que la parole du ministre lui frappera au-dehors l'oreille sans pénétrer jusques au cœur, que lui dictera intérieurement sa conscience? que lui reprochera-t-elle? Sous quel aspect lui montrera-t-elle ce Rédempteur immolé à la même justice, qui le cite actuellement à son tribunal, & dont il ne peut se promettre d'être plus épargné que ne l'a été un Dieu? Quel-

le peinture lui tracera-t-elle de ſes déſordres paſſés ; & malgré toute la vertu & toute l'efficace du ſang divin, quelle eſpérance lui donnera-t-elle pour l'avenir? Que fais-je après tout, mes chers Auditeurs? Eſt-ce que je prétends diminuer votre confiance dans la croix du Sauveur & dans ſa grace? à Dieu ne plaiſe : mais je voudrois que ce fût une confiance ſolide, une confiance ſoutenue de vos œuvres & de votre correſpondance. Car il n'y en a point d'autre que celle-là, qui vous puiſſe ſauver, ni ſur laquelle il y ait quelque fonds à faire. Auſſi eſt-ce pour vous l'inſpirer, que je vais préſentement vous propoſer Jeſus-Chriſt crucifié, comme victime, non plus de la juſtice, mais de la miſéricorde de Dieu. Ce ſera la ſeconde Partie.

II. PARTIE.

C'Eſt le caractère des œuvres de Dieu & de tous les deſſeins qu'il forme ſur nous, d'être toujours accompagnés de ſa miſéricorde, & de tendre au ſalut de l'homme & à ſon éternelle prédeſtination : *Univerſæ viæ Domini miſericordia.* Tellement, remarque le Prophéte, qu'il n'oublie point cette infinie miſéricorde juſques dans ſa plus grande colére, & dans les plus ſévéres châtimens de ſa juſtice : *Cùm iratus fueris, miſericordiæ recordaberis.* Il n'y a que l'enfer d'où *Pſ.* 24. *Habac.* c. 3.

cette bonté divine se tienne éloignée, & où elle ne fasse point couler ses graces, parce qu'elle n'y trouveroit point de sujets en état de les recevoir & d'en profiter. Mais par-tout ailleurs il lui est si naturel de se communiquer, que dans tous les ouvrages du Seigneur elle a toujours la meilleure part, & qu'à bien examiner même les plus rigoureux jugemens de Dieu, ce sont moins des jugemens de justice, que de miséricorde : *Superexaltat misericordia judicium.* Or si jamais elle a paru cette miséricorde souveraine & sans bornes, & si jamais elle a répandu ses richesses avec abondance, il est évident & inconteſtable, que c'est dans ce mystère de Jesus-Christ crucifié & mort pour la rédemption du monde. Découvrons-en, mes Freres, autant que la foiblesse de nos esprits peut le permettre, & admirons-en l'ineffable & adorable conduite.

Jacob. c. 2.

Il falloit une victime à la justice de Dieu, & une réparation authentique du péché de l'homme, je l'ai dit, & c'est ce que nous avons déja médité. L'homme de lui-même & de son fonds n'avoit rien ni n'étoit capable de rien, qui pût en aucune sorte égaler l'injure faite à la majesté du Très-haut, & par conséquent il ne pouvoit de son fonds ni de lui-même la réparer : c'est encore ce que j'ai tâché de vous faire comprendre.

De-là s'enſuivoit par une conſéquence non moins néceſſaire, que ſans les mérites d'un homme-Dieu, l'homme étoit immanquablement perdu, & qu'il ne pouvoit être ſauvé que par les ſouffrances & par la croix de ce puiſſant Médiateur. Voilà pourquoi Jeſus-Chriſt eſt venu, voilà quelle a été la fin de ſa miſſion & le fruit de ſa mort. Tout cela eſt vrai, Chrétiens : mais tout cela ne nous apprend point que Jeſus-Chriſt abſolument & indiſpenſablement ait dû ſouffrir, qu'il ait dû mourir. Parlons autrement, & mettons la choſe dans un jour qui vous faſſe mieux entendre ce point de religion.

Il devoit venir ce Verbe de Dieu, & prendre une chair ſemblable à la nôtre. Dans cette chair paſſible & mortelle, il devoit ſouffrir, il devoit mourir : mais comment le devoit-il ? concevez-le. Il devoit, dis-je, ſouffrir, & il devoit mourir : mais dans cette ſuppoſition toute gratuite de ſa part, & toute de ſon choix, ſçavoir, qu'il voulût ſauver le monde. Car c'eſt de quoi il étoit pleinement le maître, & à quoi nulle obligation ne l'engageoit. Il pouvoit laiſſer l'homme dans l'abyſme où il s'étoit précipité ; il pouvoit le livrer à ſon propre malheur; & par-là s'épargner toutes les douleurs & toutes les ignominies de la croix.

Oui, mes Freres, il le pouvoit selon toutes les loix de sa justice ; mais c'est ce que sa miséricorde n'a pû voir sans s'y opposer. Toutes ses entrailles en ont été émues, ces entrailles de charité & de compassion : *Viscera misericordiæ.* Il en a suivi les mouvemens, & il n'a pû, si je l'ose dire, résister à des sentimens si tendres & si affectueux. Ainsi de deux partis qu'il avoit à choisir, ou d'abandonner le salut de l'homme, ou de s'abandonner lui même à toute l'infamie d'un supplice aussi cruel & aussi honteux que la croix, il a mieux aimé nous racheter à ce prix, au prix de son sang, au prix de sa vie, que de consentir à notre perte éternelle. Or de-là même n'ai-je pas droit de conclure, qu'il s'est donc sacrifié sur l'autel de la croix, comme une victime de miséricorde ?

Luc. 1. 1.

Solide Théologie que l'Apôtre nous a si bien exprimée en deux courtes paroles dont il étoit vivement touché, & qui dans leur simplicité & leur briéveté sont pleines d'onction & de consolation : *Dilexit me, & tradidit semetipsum pro me.* Il m'a aimé, ce Dieu essentiellement & souverainement miséricordieux, disoit le Maître des Gentils ; & parce qu'il m'a aimé, il s'est donné pour moi. Prenez garde, s'il vous plaît, à l'ordre qu'observe le grand Apôtre, & à la

Galat. 2. 2.

la liaiſon qu'il met entre ces deux choſes. Il ne ſépare point l'une de l'autre, comme ſi l'une étoit indépendante de l'autre ; mais il les unit enſemble comme la cauſe & l'effet. Il m'a aimé, voilà le principe; & il s'eſt donné pour moi, voilà l'effet & la ſuite. De ſorte que c'eſt avant tout & par-deſſus tout, ſon amour, qui lui a fait accepter & boire le calice de ſa paſſion : *Dilexit me, & tradidit ſemetipſum pro me.*

Auſſi demandez au même ſaint Paul, ce que faiſoit Jeſus-Chriſt ſur le Calvaire, où ſes bourreaux l'avoient conduit, & où ils accompliſſoient contre lui avec tant de barbarie les ordres qu'ils avoient reçûs. Cette peinture eſt admirable, mes chers Auditeurs, & voici ſans doute des expreſſions dignes de l'eſprit de Dieu, dont le ſaint Apôtre étoit inſpiré : écoutez-le. On l'attachoit à la croix ce Médiateur des hommes, on l'y cloüoit : mais lui cependant d'une main inviſible & par un excès de miſéricorde, il y attachoit l'acte qui avoit été écrit contre nous, l'arrêt qui nous condamnoit comme pécheurs; il l'effaçoit de ſon ſang, & il l'annulloit: *Delens quod adversùs nos erat chirographum decreti, & ipſum tulit de medio, affigens illud cruci.* On lui donnoit la mort; & lui, en mourant, il nous rendoit la vie par la rémiſſion & l'abolition de tous *Coloſſ.* c. 2. 14.

Ibid. nos péchés : *Et vos cùm mortui essetis in delictis, convivificavit, donans vobis omnia delicta.* Il succomboit à la violence des coups qu'il avoit reçûs, & à la rigueur des tourmens qu'il avoit endurés ; mais dans cette défaillance même, où la nature ne pouvoit se soutenir, & étoit obligée de céder, plus fort néanmoins que toutes les principautés & toutes les puissances infernales, il défendoit contre elles notre cause, il les combattoit, il leur arrachoit les dépouilles que ces esprits de ténébres avoient enlevées & dont ils se glorifioient, il les confondoit à la vûe de tout l'univers, il les désarmoit & il en triomphoit, content de mourir dans ce combat; pourvû que sa victoire qui lui coûtoit si cher, fût auprès de son Pere notre rançon &

Ibid. notre salut : *Expolians principatus & potestates, traduxit confidenter, palàm triumphans illos in semetipso.*

De-là, Chrétiens, nous ne devons point nous étonner des témoignages particuliers, ou plutôt des prodiges d'amour & de miséricorde qu'il fait paroître à cette derniere heure, qui doit terminer sa course & consommer sa charité pour nous. Plus il avance vers la fin de sa carriere, plus son cœur s'attendrit. Il semble ne plus respirer que la miséricorde. Il prie, & c'est une priere de miséricorde ; il promet, & c'est une pro-

meſſe de miſéricorde ; il donne, & c'eſt un don de miſéricorde ; il témoigne ſa ſoif, & cette ſoif qu'il ſouffre, quelque preſſante qu'elle puiſſe être, n'eſt après-tout que l'image d'une ſoif mille fois encore plus ardente, qui acheve de le conſumer, & qui eſt un ſentiment de miſéricorde. Appliquez-vous.

Il prie, & c'eſt une priere de miſéricorde, & de la plus grande miſéricorde ; car il prie pour ſes ennemis mêmes & ſes propres perſécuteurs. Il prie pour les Prêtres & les Docteurs de la Synagogue qui ont conſpiré contre lui, pour les ſoldats qui l'ont arrêté, pour le peuple qui l'a inſulté, pour les faux témoins qui l'ont calomnié, pour Pilate qui l'a condamné, pour les bourreaux qui l'ont crucifié. Encore s'ils reconnoiſſoient leur crime, & s'ils en marquoient quelque repentir : mais les voilà tous au pied de la croix, qui le comblent de nouveaux outrages, qui ſecouent la tête en ſe mocquant & le raillant, qui ſe le montrent les uns aux autres comme leur joüet & un objet de mépris, qui par mille impiétés & par les paroles les plus piquantes l'attaquent dans ſa puiſſance, dans ſa ſainteté, dans ſa Royauté, dans ſa divinité. C'eſt au milieu de ce bruit confus & de cette multitude animée, que tout-à-coup il rompt le ſilence

qu'il avoit jusques-là gardé, & qu'il éleve la voix. Il porte les yeux au ciel, & que va-t-il lui demander ? N'est-ce point pour en faire descendre la foudre ? ce seroit la juste vengeance de tant d'inhumanités & d'attentats : mais ne craignez point, Juifs sacriléges & parricides ; c'est la miséricorde qui le fait parler. Il ne prononcera pas une parole, que ne lui ait dicté l'amour le plus généreux & le plus désintéressé. Mon Pere, s'écrie-t-il, pardonnez-leur ; car ils ne sçavent ce qu'ils font. Il ne dit pas mon Dieu, mais mon Pere, parce que ce nom de Pere est plus favorable pour se faire écouter & pour fléchir la colère divine : *Pater.* Il ne dit pas en détail, Pardonnez à celui-ci & à celui-là moins coupables que les autres, & qui ont eu moins de part à cette conjuration formée contre moi : mais en général & sans distinction, il dit, Pardonnez-leur, ne voulant exclure personne de ce pardon, les y comprenant tous, même ceux qui l'ont accusé & jugé le plus injustement ; même ceux qui l'ont frappé, meurtri, traité le plus violemment ; même ceux qui lui ont enfoncé les épines dans la tête, les clous dans les pieds & dans les mains. Sa miséricorde, qui remplit toute la terre, est universelle. Pas un seul pour qui ses bras & ses pieds ne soient ouverts ; pas un dont il

Luc. c. 23.

ne ſoit l'avocat, & dont il ne ſe déclare l'interceſſeur & le Sauveur. *Dimitte illis.* Il ne s'en tient pas à une ſimple priere : mais il tâche, autant qu'il lui eſt poſſible, de les juſtifier ; & tout criminels qu'ils ſont, ſa charité lui fait trouver pour leur défenſe & en leur faveur une raiſon & un ſujet d'excuſe. Pardonnez-leur, parce qu'ils ſont aveuglés, & qu'ils ne connoiſſent pas toute l'énormité de l'offenſe qu'ils commettent : *Pater, dimitte illis ; non enim ſciunt quid faciunt.* *Ibid.*

Il promet, & c'eſt une promeſſe de miſéricorde. En effet, Chrétiens, admirons le pouvoir & la vertu de ſa priere. Rien de plus efficace, & le premier miracle qu'elle opère, c'eſt la converſion d'un inſigne voleur. C'étoit un ſcélérat, peut-être encore pire que Barabbas, puiſqu'on ne l'avoit pas même propoſé à la fête ſolemnelle pour obtenir ſa délivrance. C'étoit un blaſphémateur & un furieux, qui d'abord s'étoit tourné lui-même contre Jeſus-Chriſt, puiſque, ſelon l'Evangile de ſaint Matthieu & celui de ſaint Marc, les voleurs qui furent crucifiés avec lui, l'outrageoient de paroles & le chargeoient d'injures : *Et qui cum eo crucifixi erant, convitiabantur ei.* Mais au bout de quelques momens & par une ſecrette merveille de la grace, voilà ce blaſ- *Marc. c. 15.*

phémateur, ce voleur changé dans un humble pénitent, qui rend gloire à Dieu, qui confesse hautement ses péchés & se reconnoît digne de la mort, qui publie l'innocence de ce juste contre lequel il s'étoit élevé, qui s'adresse à lui comme à son Seigneur, comme à son Roi, qui se range au nombre de ses sujets, & lui demande une place dans son Royaume; enfin, qui reçoit de la bouche même du Fils de Dieu cette assûrance si douce & si consolante : Je vous dis en vérité, que dès ce jour vous serez avec moi dans le ciel, pour y joüir de la souveraine béatitude : *Amen dico tibi, hodiè mecum eris in paradiso.*

Luc. c. 23.

Il donne, & c'est un don de miséricorde. Car dans cette extrémité, voulez-vous sçavoir quel est, si je puis m'exprimer de la sorte, son testament de mort ? Sont-ce des héritages temporels ? helas ! que posséda jamais sur la terre ce Dieu pauvre, qui dans tout le cours de sa vie n'eut pas même où se retirer ni où reposer sa tête ? Qu'est-ce donc ? Ah ! mes Freres, du haut de sa croix, il baisse la vûe, & qu'appercoit-il devant ses yeux ? Marie, sa Mere ; & Jean, son disciple. Voilà son thrésor, voilà sa plus précieuse succession. A ce double aspect, tout épuisé qu'il est, il sent encore toute la tendresse de son cœur s'exciter & se réveil-

ler. Dans l'état d'accablement où il se trouve, que chaque moment augmente, il n'est pas néanmoins encore tellement occupé de ses extrêmes douleurs, qu'il ne pense à l'une & à l'autre. Il ne les veut pas quitter sans leur donner une derniere preuve & leur laisser un gage authentique de son amour. Femme, dit-il à Marie, lui présentant son bien-aimé disciple, voici votre Fils, *Mulier, ecce Filius tuus* : Mon Fils, dit-il à Jean, lui présentant sa sainte Mere, voici votre Mere ; *Ecce mater tua.* Il sçait qu'il ne peut mieux confier l'une qu'au plus fidéle de ses disciples ; & il sçait qu'il ne peut mieux disposer de l'autre qu'en le remettant dans les mains de la plus tendre de toutes les meres. Que dis-je, mes chers Auditeurs ? Dans ce don mutuel, dans ce riche don, tout est mystérieux. Ce n'est précisément, ni sa mere, ni son disciple, que ce Dieu des miséricordes envisage. Ses vûes s'étendent bien plus loin, & ses faveurs n'ont point de bornes. Il veut que Marie dans la personne de Jean, adopte généralement tous les hommes pour ses enfans, qu'elle en soit la mere, la protectrice, la médiatrice ; & il veut que tous les hommes en l'acceptant comme Jean, en l'honorant & s'y confiant, aient dans elle une source abondante de toutes les graces du salut, un

Joan. c. 19.

Ibid.

asyle toujours ouvert, & des secours tou-
Ibid. jours assûrés & présens : *Et ex illâ horâ accepit eam discipulus in sua.*

Enfin il témoigne sa soif, & cette soif qu'il souffre, n'est que l'image d'une autre soif bien plus pressante, qui est le désir de notre salut & le sentiment de sa miséricorde. Quand autrefois ses Apôtres, voyant qu'après une pénible marche & depuis un long espace de tems, il n'avoit pris encore nulle nourriture, & qu'il devoit ressentir la faim, l'inviterent à se reposer & à manger, Il y a bien une autre viande, leur répondit-il, que cette viande matérielle, dont j'ai besoin, & dont je me nourris. L'aliment que je désire, & que je cherche en tout, c'est d'accomplir la volonté du pere qui m'a envoyé, & de donner à l'ouvrage pour lequel je suis descendu, toute la perfection qu'il demande. Telle étoit alors sa faim, & telle est présentement sa soif. Cette soif, c'est son amour, que toutes les eaux de sa passion n'ont pû éteindre ; cette soif, c'est le zéle des ames, de ces ames que l'enfer tenoit captives, & qu'il est venu racheter ; cette soif, c'est une sainte impatience de consommer le chef-d'œuvre de sa miséricorde en
Ibid. consommant le sacrifice de sa vie: *Sitio* Plus l'heure approche, plus le feu croît, ce feu sacré dont est dévorée cette divine hostie.

Malgré tout l'opprobre & tout le tourment de la croix, il ne regrette point la vie qu'il va perdre, parce qu'il voit par avance le fruit de sa mort. Il ne peut se refuser le témoignage qu'il se rend à lui-même, qu'il a exécuté de point en point tout ce qui lui étoit prescrit, & qu'il a rempli toute sa mission, *Consummatum est.* Il ne lui reste plus *Ibid.* que de porter son ame entre les bras de son Pere, pour recevoir la récompense de tant de travaux: *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.* Il ne lui faut pour cela *Luc.* c. 23. qu'un soupir, & ce dernier soupir en terminant sa carriere, couronne ses combats, & dans le sein de la mort même commence son triomphe: *Et hæc dicens, expiravit.* *Ibid.*

Sur cela, mes chers Auditeurs, qu'ai-je à vous dire, & quels sentimens doit vous inspirer cette mort d'un Dieu? Viens-je encore vous le représenter comme un objet de terreur? Il est vrai, toute la terre en fut comme ensevelie dans les ténébres, & ce fut un deuil universel. Mais après avoir payé d'abord à cet homme-Dieu mort pour nous le juste tribut de notre reconnoissance & de nos larmes, il nous permet, jusques dans ce triste mystère, de reprendre le même cantique que nous avons chanté avec la milice céleste, dans le mystère de sa bienheureuse nativité, & de nous écrier: *Gloria in*

altissimis Deo, & in terra pax hominibus; Gloire à Dieu au plus haut des cieux, & paix aux hommes sur la terre. Et en effet, c'est sur la croix qu'est ratifiée cette nouvelle alliance que Dieu a voulu faire avec les hommes; c'est là que du sang du médiateur, notre réconciliation & notre paix est signée. Paix glorieuse au souverain Seigneur, puisqu'il y reçoit toute la satisfaction que pouvoit exiger sa grandeur violée, & que la réparation même est au-dessus de l'offense. Paix générale & commune à tous les hommes, puisque c'est la paix de tout le genre humain, & que sans distinction ni de juste, ni de pécheur, ni de Juif, ni de Gentil, ni de Fidéle, ni d'Idolâtre, il n'y a pas un seul homme qui n'y soit compris. Paix salutaire, où l'homme rentre dans tous ses droits auprès de Dieu; où d'esclave qu'il étoit de l'enfer & du péché, il devient tout de nouveau enfant de Dieu & héritier du Royaume de Dieu; où toutes les graces de Dieu recommencent à couler sur lui avec plus d'abondance que jamais, puisque la miséricorde du libérateur qui l'a sauvé, est infinie, & que cette rédemption divine n'est pas seulement une rédemption abondante, mais surabondante: *Quia apud Dominum misericordia, & copiosa apud eum redemptio.* *Ps.* 129.

Qu'est-ce donc proprement que la croix

de Jesus-Christ ? le siége de la grace & le thrône de la miséricorde. Et quelle leçon plus importante ai-je là-dessus à vous faire, que celle de l'Apôtre, par où je conclus : *Habentes ergo Pontificem magnum, Jesum Filium Dei, teneamus confessionem.* Ainsi, mes Freres, ayant un aussi grand Pontife que le Seigneur Jesus, Fils de Dieu, lequel s'est immolé pour nous, & qui dans ce sacrifice a voulu être tout ensemble, & le Prêtre & la victime, attachons-nous à cet article capital de notre foi; & sans nous contenter de le croire, méditons-le sans cesse & rappellons-en le souvenir, pour nous instruire, pour nous exciter, & sur-tout pour nous animer d'une sainte confiance en la miséricorde de notre Dieu. Quelles que soient nos misères, ne craignons point d'être rejettés, pourquoi? En voici la raison sensible & naturelle : *Non enim habemus Pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris ; tentatum autem per omnia pro similitudine, absque peccato.* C'est que nous n'avons pas un Pontife qui soit incapable de compatir à nos infirmités, faute de les connoître, ou qui ne les connoisse qu'en spéculation, & par-là soit moins en état d'en être touché. N'a-t-il pas lui-même passé par toutes les épreuves ? & hors le péché, qu'y a-t-il en quoi il ne se soit rendu semblable à nous ? *Hebr.* 6. 4. *Ibid.*

Encore a-t-il voulu porter l'image du péché, & mourir sous la figure du pécheur. *Adeamus ergò cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur, & gratiam inveniamus in auxilio opportuno.* Allons donc, Chrétiens, allons à la croix dans tous nos besoins, & comptons que nous y serons toujours secourus à propos & selon nos nécessités présentes.

Solide dévotion que je voudrois renouveller dans le christianisme, ou du moins parmi vous, mes chers Auditeurs : la dévotion au Crucifix. C'est là que nous trouverons des graces de toutes les sortes, puisque Dieu les y a toutes renfermées. Ce n'est pas sans mystère qu'un Dieu mourant, ou qu'un Dieu mort, y paroît les bras étendus & le côté percé d'une lance. Il veut, en nous tendant les bras, nous embrasser tous ; & dans la plaie de son sacré côté, il veut comme dans un asyle certain, nous recueillir tous. Je dis tous, & c'est ce que je ne puis trop vous redire, afin que nul ne l'ignore : car malheur à moi, si par une erreur insoutenable, & contre tous les témoignages des divines Ecritures, j'entreprenois de prescrire des bornes aux mérites & à la miséricorde de mon Sauveur. Sommes-nous dans l'état du péché, séparés actuellement de Dieu & depuis long-tems

par le péché? c'eſt aux pieds du Crucifix que nous recevons des graces de pénitence & de converſion, qui nous ouvriront le yeux de l'ame pour voir la griéveté de nos déſordres, & qui nous amolliront le cœur pour les déteſter & les pleurer. Quelque éloignés que nous ſoyons du ſalut, nous ne pouvons l'être plus que les Juifs & que les bourreaux de Jeſus-Chriſt : or combien néanmoins de ces Juifs ſi endurcis & de ces bourreaux ſi intraitables & ſi barbares, conçurent auprès de la croix des ſentimens de repentir, & ne ſe retirerent qu'en ſe frappant la poitrine? Sommes-nous dans l'heureux état de la juſtice chrétienne, fidéles à la loi de Dieu, & par-là même amis de Dieu ? c'eſt au pied du Crucifix que nous recevrons des graces de perſévérance & de ſanctification qui nous affermiront dans la pratique de nos devoirs, & qui nous éléveront aux plus ſublimes vertus. Les Saints nourriſſoient là leur piété, y allumoient leur ferveur, y amortiſſoient le feu de leurs paſſions, y puiſoient des forces contre toutes les attaques de leurs ennemis inviſibles & contre toutes leurs tentations. Si l'affliction nous abat, & que les peines, ſoit intérieures, ſoit extérieures, nous rendent la vie amère, & nous plongent dans la triſteſſe & dans l'accablement, c'eſt au pied

du Crucifix que nous recevrons des graces de soutien & de consolation, qui nous releveront, qui nous mettront dans la tranquillité & la paix, qui nous adouciront les douleurs les plus vives & les maux les plus cuisans. Une ame est étonnée d'un changement quelquefois si prompt & si subit. On avoit apporté aux pieds de Jesus-Christ un cœur troublé, un cœur agité, un cœur serré, un cœur flétri & désolé : mais dans un moment tout se calme, tout s'eclaircit ; ce cœur, à la présence de son Dieu crucifié, revient à lui-même, se reconnoît, se reproche sa foiblesse, reprend une vigueur toute nouvelle & se rétablit dans un repos inaltérable.

De vouloir ici parcourir tous les autres avantages que nous procure ce recours fréquent & dévot au Crucifix, ce seroit m'engager dans un trop long détail. Heureux qui fait de la croix, ou plutôt de Jesus attaché à la croix, son confident, son conseil, son maître, son docteur, son pasteur, son guide, son directeur, son médecin, son tout : car Jesus-Christ seul lui sera tout; tout dans la vie, & tout à la mort. Pesez-bien, Chrétiens, cette derniere parole, tout à la mort. Quand il sera venu ce jour qui doit finir sur la terre toute la suite de vos jours ; quand on vous aura fait entendre cet arrêt,

dont tout homme, quelque saint qu'il soit, est effrayé, *Vous mourrez :* ou sans qu'on prenne soin de vous l'annoncer, quand une défaillance entiere de la nature vous le fera malgré vous sentir; quand aux approches de ce terrible moment, le passé, le présent, l'avenir, mille objets s'offriront à votre pensée, pour vous affliger, pour vous inquiéter, pour vous consterner, ah! mon cher Frere, où sera votre ressource alors, où sera votre réconfort ? dans le Crucifix. Où adresserez-vous vos regards, où porterez-vous vos soupirs ? vers le Crucifix. Qu'exposera-t-on à votre vûe, que vous mettra-t-on dans les mains, que vous appliquera-t-on sur les lévres ? le Crucifix. Quel nom vous fera-t-on prononcer? le nom de Jesus, & de Jesus crucifié. Ce sera là le fonds de votre espérance, si dès maintenant vous en faites le sujet le plus ordinaire de vos pieux exercices, de vos entretiens les plus intimes & de vos plus affectueuses considérations. Plaise au ciel que vous vous disposiez de cette sorte à passer des bras de Jesus-Christ mourant en croix entre les bras de Jesus-Christ vivant & triomphant dans la gloire, où nous conduise, &c.

INSTRUCTIONS
CHRETIENNES
SUR
DIVERS SUJETS.

INSTRUCTION
POUR LE TEMS
DE
L'AVENT.

LE deſſein de l'Egliſe dans l'inſtitution de l'Avent, a été d'honorer le Verbe incarné dans le chaſte ſein de la Vierge, & de nous diſpoſer ainſi à la glorieuſe Nativité de cet homme-Dieu. Nous ne pouvons donc mieux nous occuper pendant tout ce ſaint tems, que du grand myſtère de l'Incarnation ; & quoique le Fils de Dieu s'y ſoit ſi profondément humilié & comme anéanti, nous le devons néanmoins conſidérer comme un myſtère de gloire pour Dieu même, ſelon qu'il nous eſt marqué dans ce ſacré Cantique que chanterent les Anges à la naiſſance de Jeſus-Chriſt : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux.* En effet, c'eſt en ſe revêtant d'une nature ſemblable

à la nôtre, & en se faisant homme, que le Verbe divin est venu sur la terre, 1. découvrir sensiblement aux hommes la gloire de Dieu ; 2. combattre, parmi les hommes, & y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu ; 3. allumer dans le cœur des hommes un zéle ardent pour la gloire de Dieu. Appliquons-nous à méditer & à bien pénétrer ces trois vérités. Ce sera pour nous un fonds inépuisable de réflexions & de sentimens les plus propres à nous édifier.

§. I.

Comment Jesus-Christ vient découvrir sensiblement aux hommes la gloire de Dieu.

I. Que le Verbe éternel, en s'incarnant, soit venu découvrir aux hommes, la gloire de Dieu, c'est l'expresse doctrine de l'E-
Joan. c. 1. vangéliste saint Jean : *Le Verbe*, dit-il, *s'est fait chair ; il a demeuré & conversé parmi nous, & nous avons vû sa gloire.* Quelle conséquence ! & le saint Evangéliste ne devoit-il pas, ce semble, conclure tout autrement, & dire : Le Verbe s'est fait chair, & sous cette chair mortelle dont il est revêtu, il nous a caché la gloire de sa Divinité ? S'il disoit, le Verbe s'est fait chair, & nous avons été témoins de ses infirmités volontaires,

de ſes abaiſſemens & de ſes anéantiſſemens, nous n'aurions pas de peine à comprendre la penſée de ce diſciple bien-aimé, & elle nous paroîtroit très-naturelle : mais que le Verbe ſe ſoit fait chair, qu'en ſe faiſant chair comme nous, il ſe ſoit aſſujetti à toutes nos misères, & qu'en cela néanmoins il ait fait éclater ſa gloire, c'eſt ce qui paroît ſe contredire, & de quoi nous ne voyons pas d'abord la liaiſon. Rien toutefois n'eſt plus juſte que ce raiſonnement, dit ſaint Auguſtin, & il ne faut qu'un peu d'attention pour en voir toute la ſolidité & toute la vérité. Car ſi la gloire de Dieu devoit être révélée aux hommes d'une maniere ſenſible, c'étoit juſtement par les humiliations du Verbe ; & il n'y avoit que ce Verbe humilié, qui pût nous faire connoître l'excellence d'un Dieu glorifié. Tellement, conclut ſaint Auguſtin, que ſi ſaint Jean n'avoit pas dit, le Verbe s'eſt fait chair, nous n'aurions pû dire que nous avons vû ſa gloire. Qu'eſt-ce que la gloire de Dieu dont il eſt ici queſtion, & en quoi conſiſte-t-elle? Cette gloire de Dieu, telle que nous la devons maintenant entendre, c'eſt-à-dire, cette gloire qui eſt dans Dieu, & que nous déſirons de connoître, n'eſt autre choſe que les perfections de Dieu. Par conſéquent découvrir aux hommes les perfec-

tions de Dieu, c'eſt leur découvrir la gloire de Dieu. Or n'eſt-ce pas ce que nous découvre admirablement & ſenſiblement le Fils de Dieu dans ſon admirable Incarnation ?

II. Et d'abord, la miſéricorde de Dieu pouvoit-elle ſe produire avec plus d'éclat, que dans ce myſtère? Pouvoit-elle nous donner une idée de ce qu'elle eſt, comparable à celle-ci ? A-t-elle jamais rien fait dans le monde, qui en ait approché ? O prodige, s'écrie Zénon de Vérone! un Dieu réduit à la petiteſſe d'un enfant ; & cela pour qui ? par amour pour ſon image, & pour des créatures formées de ſa main. Reconnoiſſons l'excellence de notre religion dans les vûes excellentes qu'elle nous donne du Maître que nous adorons, & de ſa bonté ſans meſure. Toutes les religions païennes dans la vanité de leurs fables, ont-elles jamais rien imaginé de pareil? Nous avons des Dieux, diſoit un des Sages du paganiſme : mais ces Dieux paſſeroient pour des monſtres, s'il vivoient parmi nous, tant ils ont été vicieux & corrompus. Nous, dit S. Auguſtin, nous ſervons un Dieu en qui tout eſt merveilleux ; mais de toutes les merveilles qu'il renferme dans ſon Etre divin, ce qu'il y a de plus merveilleux & de plus incompréhenſible, c'eſt ſon amour. Il ne faudroit donc que le myſtère de l'Incarnation, pour confondre

toute l'idolatrie & toute la superstition païenne. Car selon la belle remarque de saint Gregoire de Nysse, la vraie religion est d'avoir des sentimens de Dieu conformes à la nature & à la grandeur de Dieu : or ce grand mystère nous fait concevoir une estime de la miséricorde de Dieu si relevée, qu'il n'est pas possible à l'esprit de l'homme de la porter plus haut.

III. Il en est de même de la sagesse de Dieu. Que la prudence aveugle du siécle en juge comme il lui plaira, on peut dire, & il est vrai qu'un homme-Dieu est le chef-d'œuvre d'une sagesse toute divine, parce que c'est ainsi que Dieu a pris le moyen le plus convenable de réparer sa propre gloire & d'opérer le salut des hommes. Il avoit été offensé, ce Dieu de majesté ; il lui falloit une satisfaction digne de lui, & nul autre qu'un Dieu ne pouvoit dignement satisfaire à un Dieu. L'homme s'étoit perdu : Dieu vouloit le sauver en le délivrant de la mort éternelle ; & comme il n'y avoit qu'un Dieu, qui par ses mérites infinis pût le délivrer de cette mort, il n'y avoit conséquemment qu'un Dieu qui pût le sauver. Il falloit que ce Sauveur fût tout ensemble vrai Dieu & vrai homme. S'il eût seulement été Dieu, il n'eût pû souffrir ; s'il eût seulement été homme, ses humiliations ni ses

souffrances n'eussent pas été des réparations suffisantes. De plus, s'il eût seulement été Dieu, il eut été invisible, & n'eût pû nous donner l'exemple; & s'il eût seulement été homme, son exemple n'eût pas été pour nous une régle tout à-fait sûre & à couvert de tout égarement. Mais étant Dieu & homme, comme homme il a pû s'abaisser, & comme Dieu il a donné à ses abaissemens une valeur inestimable & sans mesure : comme homme il s'est montré à nos yeux pour nous servir de guide; & comme Dieu il nous a rassurés, pour nous faire prendre avec confiance la voie où il est entré & où il a voulu nous conduire. Ainsi dans ces jours de grace & de salut nous n'avons point de sentiment plus ordinaire à prendre, que de nous écrier avec l'Apôtre;

Rom. 11. 33. *O richesses! ô abysme de la sagesse & des jugemens de Dieu!*

IV. Mais quelle vertu & quel pouvoir dans Dieu ne demandoit pas l'accomplissement de ce grand ouvrage? Quel effort & quel miracle de la droite du très-haut, un Dieu-homme, conçu par une mere Vierge; c'est-à-dire, dans la même personne, dans le même Jesus-Christ, la divinité jointe avec notre humanité, l'immortalité avec notre infirmité, la grandeur avec notre bassesse, l'infini avec le fini, l'être avec le néant;

néant ; & dans la même mere, la maternité avec la virginité ! Voilà proprement l'œuvre de Dieu. Tout ce qu'il avoit fait jusqu'à préſent dans l'univers, n'étoit pour lui, ſelon l'expreſſion même de l'Ecriture, que comme un jeu : mais c'eſt ici que ſa toute-puiſſance ſe déploie dans toute ſon étendue, & c'eſt dans la foibleſſe d'un Enfant-Dieu qu'il fait éclater toute ſa force.

V. Il n'y a que la juſtice de Dieu qui ſemble demeurer inconnue, & n'avoir nulle part dans ce myſtère de grace. Mais nous nous trompons, ſi nous le penſons de la ſorte ; & l'on peut même ajoûter, que de toutes les perfections divines qui reluiſent dans la perſonne du Sauveur, la juſtice eſt celle dont les effets y ſont plus ſenſibles, & dont les droits inviolables & ſouverains y paroiſſent avec plus d'évidence. Juſques-là que ſaint Chryſoſtôme n'a pas fait difficulté d'avancer cette étrange propoſition, mais qui n'a rien que de ſolide, toute ſurprenante qu'elle eſt, ſçavoir, que dans l'enfer où Dieu exerce ſes plus rigoureux châtimens, il ne fait pas néanmoins autant connoître ſa juſtice, que dans le ſein virginal de Marie, où le Verbe s'eſt incarné. La preuve en eſt inconteſtable. C'eſt que dans l'enfer ce ne ſont que des hommes réprouvés, qui ſe trouvent ſoumis à cette juſtice ; au lieu que

dans le sein de Marie, c'est un homme-Dieu qui commence à en devenir la victime, & à lui être immolé. Or qu'est-ce qu'une justice à laquelle il faut une telle hostie & un tel hommage ? D'où vient que le Prophète Royal, parfaitement éclairé dans la science & le discernement des attributs divins, après avoir dit, que *Dieu a montré aux hommes l'Auteur de leur salut*, ajoûte ensuite : *qu'il a revelé sa justice à toutes les nations.*

Ps. 97.

VI. De tout ceci concluons, que le Sauveur du monde, en prenant un corps humain & visible, & nous découvrant ainsi les plus hautes perfections de Dieu, nous donne donc par-là même la plus grande idée de la gloire de Dieu. De sorte que sans attendre sa passion & la fin de sa vie mortelle, il peut dire à son Pere dès le moment de sa sainte Incarnation : Mon Pere, j'ai déja commencé l'office pour lequel vous m'avez envoyé, qui est de vous faire connoître dans le monde. Je n'y entre que pour cela, & je n'en sortirai qu'après avoir consommé cette importante affaire. Car il est d'une nécessité absolue que vous soyez connu des hommes, puisque l'ignorance où ils vivent à l'égard de leur Créateur & du premier de tous les Etres, est un désordre essentiel dans la nature, & la source de tous les autres dé-

sordres. C'est pourquoi je viens en ce jour, afin que les hommes, en me contemplant, contemplent dans moi votre gloire, & que la lumiere que j'apporte, se répande dans toute la terre, & dissipe les ténébres où elle est ensevelie.

VII. Cependant, après une telle manifestation de la gloire de Dieu, n'est-il pas étrange qu'il soit si peu connu dans le monde? Car ce qu'on appelle le monde, les sectateurs du monde, les esclaves du monde, ces hommes & ces femmes remplis de l'esprit du monde, connoissent-ils Dieu? Ne font ils pas profession de l'ignorer, ou du moins de l'oublier? Ne vivent-ils pas comme s'il n'y en avoit point? leur grand principe n'est-il pas de l'effacer autant qu'ils peuvent de leur souvenir, & de n'y penser presque jamais? C'est la plainte que faisoit le disciple saint Jean, expliquant la génération éternelle & temporelle du Fils de Dieu: *Dieu étoit au milieu du monde*, comme le maître & l'arbitre du monde, *& le monde n'en avoit nulle connoissance.* C'est la plainte que Jesus-Christ lui-même faisoit à son Pere: *Pere saint, le monde ne vous connoît point.* Quoi que j'aie fait pour lui annoncer vos grandeurs, son aveuglement a prévalu, & il y demeure toujours plongé. Déplorable aveuglement, s'écrie Salvien;

Joan. c. 1.

Joan. c. 17.

aveuglement qui va jusqu'à mettre Dieu dans notre estime au-dessous de tout ! On le perd sans regret, on se tient éloigné de lui sans inquiétude, on lui préfére le moindre avantage, le moindre plaisir, & on ne lui donne la préférence sur rien. Sa grace & sa haine nous sont également indifférentes. tout cela pourquoi ? toujours par la même raison : c'est que le monde ne l'a jamais bien connu. Car si le monde le connoissoit, ce Dieu si miséricordieux, ce Dieu si sage, ce Dieu si puissant, ce Dieu si juste & si saint, on ne vivroit pas dans le déréglement où l'on vit : on ne s'abandonneroit pas à une telle corruption de mœurs, on ne viendroit pas l'outrager au pied de ses autels, on honoreroit son culte, on respecteroit ses temples, on pratiqueroit sa loi, on redouteroit ses vengeances. Mais parce que le monde affecte de le méconnoître, il n'y a point d'excès où l'on ne se porte.

VIII. Quoi donc ? le dessein de Jesus-Christ est-il absolument ruiné ? Il est descendu parmi nous, & il a voulu vivre au milieu de nous pour publier dans le monde la gloire de son Pere : mais dans la suite des siécles a-t-il été frustré de son attente ? Non, sans doute : mais outre ce monde perverti, qui ferme les yeux à la lumiere que le Sauveur des hommes est venu nous présenter, il y a

un autre monde, un monde fidéle, un monde prédestiné, le petit monde des Justes & des élûs. Ce sont ceux-là que Jesus-Christ s'est réservés, & qu'il se réserve encore; c'est à ceux-là qu'il est donné de connoître les mystères de Dieu, & en particulier le mystère d'un Dieu fait homme. Oui, c'est à vous, dit saint Bernard, à vous qui êtes humbles, à vous qui êtes soumis & obéissants; à vous qui êtes modestes dans votre condition, & qui ne cherchez point à vous élever au-dessus de vous-mêmes par un orgueil présomptueux; à vous qui veillez sur toute votre conduite & sur toutes vos démarches pour les régler; à vous enfin qui vous appliquez à méditer les perfections de votre Dieu & à pratiquer sa loi.

IX. Plaise au ciel que nous soyons de ce monde chrétien! Ouvrons les yeux de la foi, & dans le cours de cet Avent admirons les merveilles du Seigneur. Rendons-nous attentifs à la voix de cet Enfant, qui du sein de sa mere où il est encore caché, nous invite à louer Dieu, à le bénir, & à lui dire avec toute l'Eglise: *J'ai considéré vos œuvres, Seigneur, & j'en ai été saisi d'étonnement.* Car voilà votre ouvrage, ô mon Dieu; voilà l'ouvrage de votre bras tout-puissant. A en juger par les dehors, je n'y vois rien que de commun, rien même que *Offic. Eccles.*

de bas & de rebutant : mais c'eſt en cela même qu'eſt le prodige. Où votre gloire devroit être enſevelie & anéantie, c'eſt là que vous la faites paroître dans toute ſa ſplendeur ; & plus vous ſemblez l'obſcurcir dans de profondes ténébres, plus vous lui donnez de luſtre & en rehauſſez l'éclat. Heureux que vous en faſſiez rejaillir ſur moi les rayons, & que vous m'ayez deſſillé les yeux pour me la faire appercevoir à travers les ombres qui la couvrent ! Que le monde enviſage vos abaiſſemens avec mépris, & qu'il s'en ſcandaliſe ; pour moi, malgré le ſcandale du monde & ſes fauſſes idées, je redirai mille fois, & je ne ceſſerai point de chanter avec toute la cour céleſte : *Gloire à Dieu dans toute l'étendue de la terre & juſqu'au plus haut des cieux.*

Luc. 2. 14.

§. 2.

Comment Jeſus-Chriſt vient combattre parmi les hommes, & y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu.

I. Jeſus-Chriſt fait plus encore. Pour mieux établir parmi les hommes la gloire de Dieu, il vient détruire tous les ennemis qui la combattoient. Dieu avoit trois grands ennemis de ſa gloire, le démon, le péché, & les biens de la terre, ou plutôt l'amour

déréglé des biens de la terre. Le démon s'étoit usurpé un empire si absolu sur les ames, que de l'aveu même de Jesus-Christ, il passoit pour le prince du monde, & l'étoit en effet, non par une puissance légitime, mais par une possession tyrannique. Le péché, dit saint Paul, regnoit depuis Adam jusqu'à Moyse, & depuis Moyse jusqu'à Jesus-Christ, causant par-tout de tristes ravages, désolant le Royaume de Dieu, & suscitant contre lui ses propres créatures. Enfin l'amour déréglé des biens de la terre dominoit presque dans tous les cœurs, où les hommes l'avoient placé comme leur idole, & auquel ils sacrifioient leur conscience & leur salut. Voilà, dis-je, les trois ennemis que le Fils de Dieu est venu attaquer, & sur lesquels il a remporté de signalés avantages pour la gloire de son Pere.

II. Cela est si vrai, que le démon n'attend pas même le jour où le Messie devoit naître, pour lui céder la place. Si nous en croyons les Auteurs païens, qui ne peuvent être suspects lorsqu'ils rendent témoignage à notre religion, peu de tems avant la naissance de Jesus-Christ, on vit tomber les idoles des faux dieux, où l'esprit de mensonge se faisoit adorer. Tous les Oracles se tûrent, hors ceux qui annonçoient la venue de ce Dieu homme, & plus d'une

fois les puissances infernales furent forcées d'avouer, que leur regne étoit fini, & qu'un Maître au-dessus de tous les maîtres approchoit, pour gouverner le monde & le soumettre à la loi du vrai Dieu. En quoi s'accomplit par avance cette parole de l'Evangile : *C'est maintenant que le monde va être jugé, & que le prince de ce monde sera banni.* *Joan. c. 12.*

III. Ce n'étoit là néanmoins que des présages de ce que Jesus-Christ devoit faire pour détruire le péché : autre ennemi non moins difficile à vaincre, ni moins opposé à la gloire de Dieu. Afin de bien entendre ce point, il faut supposer d'abord une vérité que la foi nous enseigne, & qui est indubitable, sçavoir, que tout ce qui s'est passé & dans l'incarnation & dans la naissance du Sauveur qui l'a suivie, n'a rien eu de fortuit à son égard ; mais que tout a été de son choix, & qu'il n'y a pas une circonstance qu'il n'ait prévue en particulier, & qu'il n'ait lui-même déterminée. Les autres enfans, dit saint Bernard, ne choisissent ni le tems où ils naissent, ni le lieu de leur patrie, ni les personnes dont ils reçoivent le jour, parce qu'ils n'ont pas la raison pour en délibérer, ni le pouvoir pour en ordonner ; mais le Fils de Dieu avoit l'un & l'autre : & comme dans la suite des années il devoit mourir, parce qu'il le voudroit & de la ma-

niere qu'il le voudroit, auſſi il s'eſt incarné, & il eſt né dans le monde, parce qu'il l'a voulu, & de la maniere qu'il l'a voulu. Si bien que tout ce que les Evangéliſtes nous ont appris, ſoit de ſon incarnation, ſoit de ſa nativité : la pauvreté de marie ſa mere, l'obſcurité de Joſeph réputé ſon pere, la rigueur de la ſaiſon où il a pris naiſſance, le plein dénuement & l'abandonnement général où il s'eſt trouvé, ſont autant de moyens dont il a prétendu ſe ſervir pour la fin qu'il s'étoit propoſée.

IV. De-là il nous eſt aiſé de voir comment tout cela en effet tend à la ruine du péché. Car le Sauveur du monde vient travailler à détruire le péché, parce qu'ainſi que nous l'avons déja remarqué, il vient ſatisfaire pour les péchés des hommes, & préſenter à Dieu le ſacrifice de notre ſalut. Que lui manque-t-il dès maintenant pour être la victime de ce ſacrifice, & une victime parfaite ? La victime, diſent les Théologiens, doit être changée & comme transformée : or quel changement qu'un Dieu *ſous la forme d'un homme* ! La victime doit être humiliée ; & quelle humiliation qu'un Dieu réduit à l'état d'un enfant, & à l'état même d'un eſclave ! La victime doit être dépouillée ; & eſt-il un dépouillement ſemblable à celui d'un Dieu, qui ne doit avoir, en *Philipp.* c. 2.

naissant, pour retraite qu'une étable, & pour berceau qu'une créche ? La Victime doit mourir, & il est vrai que Jesus-Christ n'a pas même encore paru au monde ; mais naître comme bientôt il naîtra, & comme il s'y prépare, dans la souffrance & la douleur, exposé à toutes les injures de l'air, n'est-ce pas une espéce de mort ? Voilà donc le sacrifice commencé, quoiqu'il ne soit pas achevé ; & parconséquent saint Bernard a raison de dire, que le péché reçoit ici une rude & violente atteinte. Si ce Dieu Sauveur ne l'efface pas déja par son sang, au lieu de sang il va verser des larmes ; & ces larmes, dit saint Ambroise, sont des eaux salutaires qui laveront les crimes de ma vie. Larmes d'autant plus précieuses, qu'elles seront plus glorieuses à Dieu, & qu'elles le vengeront de l'ennemi le plus mortel & le plus irréconciliable.

V. Il faut après tout convenir, que la destruction du péché ne seroit pas encore complette, si le même Sauveur n'en coupoit la racine la plus féconde & la plus contagieuse, qui est la cupidité, ou l'amour déréglé des biens de la terre. Or il vient attaquer ce puissant ennemi en deux manieres, l'une à l'égard des élûs, & l'autre à l'égard des réprouvés ; l'une à l'égard des justes & des vrais fidéles, & l'autre à l'égard des

impies & des mondains. Dans les juſtes & les ames fidéles il triomphera de cette affection déſordonnée aux richeſſes du monde, aux honneurs du monde, aux plaiſirs du monde, en la leur arrachant du cœur. Et dans les mondains & les impies, il la combattra au moins en la condamnant, en la frappant d'anathême, en la rendant moins excuſable & plus criminelle devant Dieu.

VI. Sommes nous chrétiens, c'eſt-à-dire, ſommes-nous de ces ames dociles, de ces ames heureuſement diſpoſées à recevoir les impreſſions de la grace de Jeſus-Chriſt & à profiter de ſes exemples? la vûe de ce Dieu-homme doit faire immanquablement mourir dans nos cœurs toute convoitiſe, & nous détacher de tout ce qui s'appelle biens temporels. Car le moyen alors de le voir pauvre, & de vouloir vivre dans l'opulence; de le voir abaiſſé, & de vouloir vivre dans l'élévation; de le voir ſouffrant & mortifié, & de vouloir jouir de toutes les commodités & vivre dans les délices? Voilà ce qui a formé dans le chriſtianiſme tant de pauvres volontaires & tant de pénitens. Voilà ce qui a rempli dans les premiers ſiécles de l'Egliſe les déſerts de ſolitaires. Voilà ce qui remplit encore de nos jours les monaſtères de religieux; & ce qui leur fait quitter tout avec joie, mépriſer tout, re-

noncer pour jamais à tout. Mais sommes-nous de ce monde réprouvé, de ce monde avare & intéressé, de ce monde ambitieux & vain, de ce monde sensuel & voluptueux, de ce monde insensible à tous les enseignemens que vient nous donner cet Enfant-Dieu : quels arrêts de condamnation ne va-t-il pas porter contre nous ? Quels foudres ne fera-t-il pas gronder sur nos têtes ? De quels malheurs ne nous menacera-t-il pas ? & quels témoignages ne rendra-t-il pas devant son Pere pour notre conviction & pour notre perte éternelle ?

VII. Il n'y a point de cœur si endurci qui ne doive être ému de tout cela, & c'est ce qui a touché un grand nombre de mondains. Mais quoi qu'il en soit des autres, faisons-y toute la réflexion que demande l'importance de la chose. N'attirons pas sur nous un jugement aussi formidable que celui des humiliations & des souffrances d'un Dieu incarné. Que le fruit de cet Avent soit de nous mettre en état de le faire naître en nous d'une naissance toute spirituelle & toute sainte. Or nous nous mettrons dans cette heureuse disposition en nous conformant à lui d'esprit, de cœur, & de conduite. Voilà quel doit être le principal sujet de nos entretiens intérieurs, de nos méditations, de nos oraisons, de nos résolu-

tions. Ajoutons au triomphe de Jesus-Christ, vainqueur de tous les ennemis de la gloire de Dieu, la victoire qu'il remportera sur nous mêmes, & que nous lui céderons. Par-là nous pourrons entrer au rang des Justes & des prédestinés; par-là nous mériterons de célébrer avec eux les grandeurs de Dieu, & de le glorifier éternellement dans le ciel après l'avoir glorifié sur la terre.

§. 3.

Comment Jesus-Christ vient allumer dans le cœur des hommes un zele ardent pour la gloire de Dieu.

I. Enfin Jesus-Christ vient allumer dans le cœurs des hommes un saint zéle pour la gloire de Dieu : comment cela? premierement, par la haute estime qu'il nous donne de cette gloire de Dieu; & secondement, par l'intérêt propre & essentiel qu'il nous fait trouver dans cette gloire de Dieu.

II. Car quand nous nous appliquons à considérer le mystère de l'incarnation divine, & que voyant Jesus-Christ dans l'état où la foi nous le propose, nous venons à faire ces réflexions : que c'est pour réparer la gloire de Dieu, qu'un Dieu est descendu du thrône de sa majesté, & qu'il n'a pas

crû que ce fût une condition trop onéreuſe, de s'avilir de la ſorte & de s'anéantir : qu'il n'a point connu de moyen plus propre que celui-là, ni d'autre prix qui pût égaler le bien qu'il avoit à rétablir ; que malgré tout ce qu'il lui en devoit coûter, il a mieux aimé s'aſſujettir aux dernieres extrémités de la misère humaine, que de ne pas rendre à ſon Pere toute la gloire qui lui avoit été ravie, & de lui en laiſſer perdre le moindre dégré ; pour peu que nous raiſonnions & que nous comprenions ces principes, voici les conſequences qui ſe préſentent d'elles-mêmes & que nous ſommes obligés de tirer. Que la gloire de Dieu eſt donc un bien au-deſſus de tous les biens, puiſqu'il n'y a point, hors Dieu, d'autre bien à quoi le Fils de Dieu n'ait renoncé pour le rétabliſſement de cette gloire. Qu'il n'y a donc rien que nous ne devions ſacrifier à la gloire de Dieu, puiſque le Fils de Dieu s'y eſt ſacrifié lui-même. Que de procurer de la gloire à Dieu, c'eſt donc ce qu'il y a de plus grand & de plus digne d'un homme raiſonnable, à plus forte raiſon d'un homme chrétien, puiſque ç'a été une œuvre digne même d'un homme-Dieu. Au contraire, que de bleſſer la gloire de Dieu, c'eſt donc le ſouverain mal, parce que c'eſt l'offenſe de Dieu, & une telle of-

ſenſe, qu'elle n'a pû être expiée que par les mérites d'un Dieu, c'eſt-à-dire, en particulier, que par toutes les douleurs & tous les mépris qu'il a eûs à ſouffrir, & à quoi il s'eſt expoſé. Par conſéquent que rien ne nous doit donc être plus précieux, plus ſacré, plus cher que la gloire de Dieu, & que nous ne pouvons mieux employer notre zéle, qu'à la répandre, autant qu'il dépend de nous, & à l'amplifier.

III. Une autre conſidération nous y doit encore exciter très-fortement: c'eſt notre intérêt, & de tous nos intérêts le plus important, qui s'y trouve lié, qui eſt notre ſalut. Car la gloire de Dieu & notre ſalut ſont ici comme inſéparables. Et en effet, cette gloire de Dieu dans l'incarnation du Verbe divin, conſiſte à ſauver les hommes & à opérer l'ouvrage de notre rédemption: tellement que dans ce myſtère Dieu glorifié & l'homme ſauvé, c'eſt proprement une même choſe. Combien donc devons-nous prendre part à une gloire, où nous ſommes ſi intéreſſés? A parler en général, plus nous contribuons volontairement & par zéle à la gloire de Dieu, plus nous nous avançons auprès de Dieu, & plus nous méritons ſes récompenſes.

IV. Mais par où pouvons-nous glorifier Dieu? par les moyens que le Sauveur des

hommes eſt venu le glorifier. Jeſus-Chriſt fait connoître la gloire de Dieu, en faiſant connoître ſes infinies perfections : adorons ces perfections divines, reconnoiſſons-les dans la ſainte humanité du Fils de Dieu, & rendons-lui chaque jour de cet Avent, & même, s'il ſe peut, à toutes les heures, de fréquens & de pieux hommages. Jeſus-Chriſt vient rétablir la gloire de Dieu en renverſant l'empire du démon : chaſſons nous-mêmes de notre cœur ce damnable ennemi, dont nous n'avons que trop écouté en tant de rencontres les ſuggeſtions ; & pour nous dégager entierement de ſa tyrannie, chaſſons avec lui bien d'autres démons domeſtiques qui lui ont ouvert l'entrée, & qui ont ſecondé ſes pernicieux deſſeins : ce ſont nos paſſions & nos inclinations vicieuſes. Jeſus-Chriſt vient réparer la gloire de Dieu par la deſtruction & l'expiation du péché : pleurons nos péchés, effaçons-les par nos larmes & par notre pénitence ; prenons toutes les précautions néceſſaires pour nous garantir des rechûtes où le monde pourroit nous entraîner, & conſervons pour jamais à Dieu nos ames pures & ſans tache. Jeſus-Chriſt vient aſſûrer la gloire de Dieu contre les nouvelles inſultes du péché, par le renoncement aux biens de la terre, dont l'amour déréglé corrompoit le monde : re-

nonçons à ces faux biens, au moins de cœur, si nous ne nous sentons pas appellés à y renoncer en effet. Quand Dieu permet que nous tombions dans le besoin, dans l'humiliation, dans la souffrance, souvenons-nous que ce sont là les moyens les plus efficaces dont a usé le Fils de Dieu, & qu'il nous a enseignés, pour honorer son Pere, & pour le dédommager en quelque maniere de tous les outrages qu'il a reçus de nous; consolons-nous dans cette pensée; acceptons ce que Dieu nous envoie, & faisons-nous-en un mérite auprès de lui. S'il ne nous traite pas en apparence avec tant de rigueur, & qu'il nous laisse dans une condition aisée, commode, honorable, gardons-nous de toute attache aux commodités que notre condition nous fournit, aux honneurs qu'elle nous procure, aux richesses dont elle nous accorde la possession & l'usage. Dans l'opulence ayons l'esprit de pauvreté, dans la grandeur l'esprit d'humilité, & parmi tout ce qui peut contribuer à la douceur de la vie, l'esprit de mortification. Ne nous en tenons pas précisément à l'esprit, mais selon que notre état le comporte, passons à la pratique. La pratique sans l'esprit ne seroit qu'un vain extérieur; mais aussi l'esprit sans la pratique ne seroit qu'une illusion.

V. Voilà, Sauveur adorable, les excellen-

tes régles que vous venez nous tracer, & que nous devons suivre. Mais pour les pratiquer & pour les suivre, il nous faut une grace & une grace puissante. Or en est-il une plus puissante, que celle même que vous apportez avec vous? Car en nous apportant une nouvelle loi, vous nous apportez une grace toute nouvelle, qui est la grace du Rédempteur. Avec le secours de cette grace, de quoi ne viendrons-nous point à bout pour la gloire de votre Pere & pour la vôtre? Nous ne cesserons point de vous la demander avec confiance, & vous ne cesserez point de la répandre sur nous avec abondance. Elle nous éclairera, elle nous conduira, elle nous soutiendra. Mais que sera-ce quand à cette grace intérieure vous ajoûterez la force de votre exemple; & que sortant du bienheureux sein où vous êtes enfermé comme dans un sanctuaire, vous vous montrerez au monde, & nous servirez de modéle? Hâtez-vous de paroître: nous
Isai. vous attendons, & nous vous désirons. *Que*
c. 45. *la terre s'ouvre, & qu'elle germe le Sauveur.* Qu'il vienne nous remplir de son esprit, nous animer de ses sentimens, nous marquer ses voies, & nous conduire enfin à cette béatitude céleste, où après avoir glorifié Dieu sur la terre, nous devons être nous-mêmes éternellement comblés de gloire.

INSTRUCTION POUR LE TEMS DU CAREME.

I. REPRE'SENTEZ-vous bien que le Carême eſt un tems conſacré à la pénitence, & qu'on peut par conſéquent lui appliquer ce que ſaint Paul diſoit aux Corinthiens, *Voici maintenant le tems favorable, voici les jours du ſalut :* parce qu'il n'y a point de tems dans l'année plus favorable pour nous, que celui où nous travaillons à appaiſer la colère de Dieu ; ni de jours plus précieux pour le ſalut, que ceux qui ſont employés à expier nos péchés. C'eſt donc à vous d'entrer dans ce ſentiment de l'Apôtre. Quoique toute votre vie doive être une pénitence continuelle, eu égard aux fautes dont vous vous reconnoiſſez coupable devant Dieu, c'eſt particulierement dans le Carême que vous devez vous attacher à la pratique & aux exer-

Cette Inſtruction fut faite pour une Dame de qualité.

II Cor. c. 6.

cices d'une vertu si importante & si nécessaire : en sorte que vous puissiez dire, *Voici maintenant le tems favorable pour moi*, & qu'en effet ce soit pour vous un tems de pénitence. Car quel reproche auriez-vous à soutenir de la part de Dieu, si pendant que toute l'Eglise est en pénitence, vous n'y étiez pas; & si par le malheur & le désordre, ou d'une vie lâche & dissipée, ou d'une vie molle & sensuelle, vous passiez ce tems du Carême sans participer en aucune maniere à la pénitence publique des chrétiens : puisqu'alors, bien loin qu'il fût pour vous ce tems de grace & de salut dont parle saint Paul, il ne serviroit qu'à votre condamnation, & qu'il s'ensuivroit de-là que votre impénitence, criminelle en tout autre tems, le seroit doublement en celui-ci.

II. Il n'y a nulle raison qui puisse vous dispenser de la pénitence, parce que la loi de la pénitence est une loi générale, dont personne n'est excepté ; une loi qui dans tous les états de la vie se peut accomplir, & contre laquelle la prudence de la chair ne peut jamais rien alléguer que de vain & de frivole. Plus il vous paroît difficile dans la place où vous êtes, d'observer exactement cette loi, plus vous devez faire d'efforts pour vous y assujettir, parce que c'est justement pour cela que vous avez encore

plus besoin de pénitence. Vos infirmités même, au lieu de vous rendre impossible l'observation de cette loi, sont au contraire dans les desseins de Dieu, de puissants secours pour vous aider à y satisfaire, soit en vous tenant lieu de pénitence, lorsqu'elles vont jusqu'à l'accablement des forces, comme il arrive dans les maladies; soit en vous servant de sujets pour remporter sur vous de saintes victoires, quand ce ne sont que des incommodités ordinaires que vous devez alors surmonter par la ferveur de l'esprit, afin que vous fassiez de votre corps, selon l'expression du Maître des Gentils, une hostie vivante, & agréable aux yeux de Dieu. La pratique toute opposée où vous avez vécu, doit non-seulement vous confondre, mais vous animer contre vous-même, & vous exciter fortement à réparer tout ce que l'amour-propre vous a fait commettre au préjudice de cette divine loi de la pénitence. Car voilà les sentimens avec lesquels vous devez commencer le Carême: résolue d'une façon ou d'autre, de subir cette loi, que vous ne devez point regarder comme un joug pesant, ni comme une loi onéreuse, mais plutôt comme une loi de grace d'où dépend tout votre bonheur.

III. Toute la pénitence du Carême, comme l'a très-bien remarqué saint Léon

Pape, ne se réduit pas à jeûner ni à s'abstenir des viandes défendues. C'en est bien une partie : mais ce n'est pas la principale ni la plus essentielle. Quoique le précepte de l'abstinence & du jeûne cesse en certaines conjonctures, celui de la pénitence subsiste toujours ; & comme il y a dans le monde des chrétiens relâchés, qui par une espéce d'hypocrisie, jeûnent sans faire pénitence, ou parce qu'ils jeûnent sans renoncer à leur péché, ou parce qu'ils trouvent le moyen, par mille adoucissemens, de jeûner sans se mortifier (ce qu'on peut appeller l'hypocrisie du jeûne, si souvent condamnée das l'Ecriture :) aussi, par une conduite toute contraire, les ames fidéles à Dieu, quand le jeûne leur devient impossible, sçavent bien faire pénitence sans jeûner, parce que sans jeûner elles sçavent se vaincre elles-mêmes, s'interdire les délices de la vie, marcher dans les voies étroites du salut, & pratiquer en tout le reste la sévérité de l'Evangile. Suivez cette régle, & tenez-vous d'autant plus obligée à la pénitence, que vous vous sentez moins capable de garder à la lettre & dans la rigueur le commandement du jeûne. Car il est certain que la dispense de l'un ne vous peut être qu'un surcroît d'engagement pour l'autre. Si vous raisonnez en chrétienne, c'est

ainſi que vous en devez uſer, afin que Dieu ne perde rien de ſes droits, & que la délicateſſe de votre ſanté ne vous empêche point de remplir la meſure de votre pénitence.

IV. En conſéquence de ces principes, la premiere choſe que Dieu demande de vous, & que vous devez vous-même demander à Dieu pour tout ce ſaint tems, c'eſt l'eſprit d'une ſalutaire componction, cet eſprit de pénitence dont David étoit pénétré, & dont il faut qu'à ſon exemple vous vous mettiez en état de reſſentir l'impreſſion & l'efficace. C'eſt-à-dire, que votre plus ſolide occupation pendant le Carême, doit être de repaſſer tous les jours devant Dieu dans l'amertume de votre ame, les déſordres de votre vie, d'en reconnoître avec douleur la griéveté & la multitude, de vous en humilier, de vous en affliger, de ne les perdre jamais de vûe : tellement que vous puiſſiez dire comme ce ſaint Roi, *Seigneur, mon péché m'eſt toujours préſent.* Car ſelon l'Ecriture, voilà en quoi conſiſte l'eſprit de la pénitence. Or une excellente pratique pour cela même, c'eſt que pendant le Carême vous faſſiez toutes vos actions dans cet eſprit, & par le mouvement de cet eſprit : allant, par exemple, à la Meſſe comme au ſacrifice que vous allez offrir

Pſal. 50.

vous même pour la réparation de vos péchés ; priant comme le publicain, & ne vous préſentant jamais devant Dieu qu'en qualité de pénitente accablée du poids de vos péchés ; vous aſſujettiſſant de bon cœur aux devoirs pénibles de votre état comme à des moyens d'effacer vos péchés ; vous propoſant pour motif dans chaque bonne œuvre de racheter vos péchés ; vous levant & vous couchant avec cette penſée : Je ſuis une infidéle, & Dieu ne me ſouffre ſur la terre, qu'afin que je faſſe pénitence de mes péchés. Cette vûe continuelle de vos péchés vous entretiendra dans l'eſprit de la pénitence, & rien ne vous aidera plus à l'acquérir & à la conſerver, que de vous accoutumer à agir de la ſorte.

V. Cet eſprit de pénitence, ſi vous êtes aſſez heureuſe pour en être touchée, doit produire en vous un effet qui le ſuit naturellement, & qui en eſt la plus infaillible marque, ſçavoir la pénitence de l'eſprit : c'eſt-à-dire, une ferme & conſtante diſpoſition où vous devez être, de mortifier votre eſprit, votre humeur, vos paſſions, vos inclinations, vos mauvaiſes habitudes, mais par deſſus tout votre orgueil, qui eſt peut-être dans vous le plus grand obſtacle à la pénitence chrétienne. Car le fonds de la pénitence chrétienne, c'eſt l'humilité ; &

tandis

tandis qu'un orgueil secret vous dominera, ne comptez point sur votre pénitence. Il faut donc, pour répondre aux desseins de Dieu, qu'en même tems que vous célébrez le Carême avec l'Eglise, animée de l'esprit de la pénitence, vous vous appliquiez à être plus humble, plus douce, plus patiente, plus compatissante aux foiblesses d'autrui, plus vuide de l'estime de vous-même; que vous parliez moins librement des défauts de votre prochain, que vous soyez moins prompte à le condamner; que si, malgré vous, vous en avez du mépris, vous n'y ajoutiez pas la maligne joie de le témoigner. Car si vous ne prenez sur tout cela nul soin de vous contraindre, quelque pénitence que vous puissiez faire, vous ne commencez pas par celle qui doit justifier devant Dieu toutes les autres, & sans laquelle toutes les autres pénitences sont inutiles. En vain, disoit un Prophéte, déchirons-nous nos vêtemens, si nous ne déchirons nos cœurs. C'est le changement du cœur & de l'esprit qui fait la vraie pénitence. Autrement ce que nous croyons être pénitence n'en est que l'ombre & le phantôme. Du reste, il n'y a personne à qui convienne plus qu'à vous cette pénitence de l'esprit, puisque vous confessez vous-même, que c'est principalement par l'esprit que vous avez péché.

VI. La pénitence purement intérieure ne suffit pas, & tous les oracles de la foi nous apprennent qu'il y faut joindre l'extérieure, parce que la corruption du péché s'étant également répandue sur l'homme extérieur, & sur l'homme intérieur, Dieu, dit saint Augustin, exige de nous, selon l'un & l'autre, le témoignage de notre contrition. Conformément à cette maxime, vous devez être durant le Carême plus fidéle que jamais aux petites mortifications que Dieu vous a inspiré de vous prescrire à vous-même, afin qu'au moins en quelque chose vous ayez la consolation, suivant la parole de saint Paul, *de porter sur votre corps, la mortification du Seigneur Jesus, & qu'elle paroisse dans votre chair mortelle.* Par la même raison, le tems du Carême doit encore allumer votre ferveur, pour rendre aux malades que Dieu confie à vos soins, les visites de charité, & même les services humilians qu'ils attendent de vous. Car ces services & ces visites sont pour vous des œuvres de pénitence; & vous devez vous souvenir, que comme la foi est morte sans les œuvres, ainsi l'esprit de pénitence s'éteint peu à peu, quand il n'est pas entretenu par les œuvres de la pénitence. Vous ne devez pas non plus négliger, autant qu'il dépend de vous, d'être plus modeste dans

II. Cor. c. 4.

vos habits pendant le Carême, qu'en tout autre tems de l'année, puiſque le Saint Eſprit en mille endroits de l'Ecriture fait conſiſter dans cette modeſtie un des devoirs de la pénitence des pécheurs. D'où vient que les pénitens de la primitive Egliſe ſe revêtoient du cilice, & ſe couvroient de cendres. Vous ne profeſſez pas une autre religion qu'eux; & tout votre zéle, à proportion, & dans l'étendue de votre condition, doit être de vous conformer à eux.

VII. L'aumône, ſelon la doctrine des Peres, ayant toujours été conſidérée comme inſéparable du jeûne, parce que les pauvres, diſoient-ils, devoient profiter de la pénitence des riches, il eſt évident que cette obligation des riches devient encore bien plus grande à leur égard, quand par des raiſons légitimes ils ſont diſpenſés de jeûner. L'aumône n'eſt plus alors un ſimple accompagnement, mais un ſupplément de jeûne, dont elle doit tenir la place. Il faut donc qu'elle ſoit plus abondante, comme étant dûe à double titre, & du jeûne, & de l'aumône même. C'eſt par-là que vous devez meſurer & régler vos aumônes pendant ce ſaint tems: ne vous contentant pas des aumônes que la loi commune de la charité vous engage à faire en toute ſorte de tems; mais en en faiſant d'extraordinaires,

que la loi de la pénitence y doit ajoûter, parce qu'il eſt conſtant qu'une pécheresſe doit bien plus à Dieu ſur ce point, qu'une chrétienne qui auroit conſervé la grace de ſon innocence. Vos aumônes, pour être le ſupplément de votre jeûne, & pour faire partie de votre pénitence, doivent être des aumônes qui vous coûtent : je veux dire, que vous les devez faire de ce que vous vous ſerez refuſé à vous-même, & qu'une de vos dévotions du Carême doit être de ſacrifier à Dieu certaines choſes dont vous voudrez bien vous priver, pour avoir de quoi ſoutenir votre prochain, préférant le ſoulagement de ſes misères à votre ſenſualité, à votre curioſité, à votre vanité. C'eſt par de ſemblables victimes, dit le ſaint Apôtre qu'on ſe rend Dieu favorable.

VIII. Ce n'eſt pas aſſez : mais pour ſanctifier le Carême, il faut de plus retrancher les plaiſirs : & les vaines joies du monde : rien n'étant plus oppoſé à l'eſprit de la religion, beaucoup plus à l'eſprit de la pénitence, que ce qui s'appelle plaiſir, ſur-tout dans un tems dédié à la pénitence ſolemnelle de l'Egliſe. Ainſi une ame chrétienne doit alors, non-ſeulement abandonner tous les divertiſſemens prophanes qui ne ſont permis en nul autre tems, comme les ſpectacles, les comédies, les danſes ; mais

même les jeux innocens, les converſations mondaines, les aſſemblées, les promenades, tout ce qui peut faire perdre l'eſprit de recueillement & de componction. Il n'y a pas juſques aux perſonnes les plus ſéparées du monde par leur état de vie, qui ne doivent entrer dans cette pratique; ayant un ſoin particulier, pendant le tems du Carême, de s'abſtenir de certaines récréations & d'en faire à Dieu le ſacrifice. Ce qui doit néanmoins s'entendre des choſes qui ne ſont ni néceſſaires, ni utiles, & dont on ſe peut paſſer ſans préjudice d'un plus grand bien. Ce qu'on accorde même pour lors, ou à la ſanté, ou à un honnête relâche de l'eſprit, doit être accompagné d'une ſecrette douleur de ſe voir réduit à la néceſſité de prendre ces petits ſoulagemens, & à l'impuiſſance de faire une pénitence parfaite, telle qu'on voudroit la pouvoir faire pour s'acquitter pleinement auprès de Dieu.

IX. Jeſus-Chriſt, durant ſon jeûne de quarante jours, ſe retira au déſert, & quitta même ſes diſciples : d'où vous devez conclure, que le Carême des Chrétiens doit être pour eux un tems de retraite & de ſéparation du monde; puiſque le Fils de Dieu n'en uſa de la ſorte, que pour notre inſtruction, & non pas pour ſa propre ſanc-

tification, & que le jeûne qu'il observa, ne fut que pour servir de modéle au nôtre. Car c'est ce que tous les Peres de l'Eglise nous ont enseigné. Formez-vous sur ce grand exemple. Faites-vous une régle de vous séparer du monde, non par l'amour de votre repos, mais par le désir & le zéle de votre perfection. A l'exemple de votre Sauveur, & conduite comme lui par l'esprit de Dieu, allez passer certains jours dans votre solitude, pour y vaquer à Dieu & à vous-même. Ne vous contentez pas de cela : mais sans changer de lieu, ni en faire dépendre votre dévotion, établissez-vous au milieu de vous-même une solitude intérieure, où, dans le silence & hors du tumulte, vous communiquiez avec Dieu, donnant tous les jours du Carême plus de tems à l'oraison & à la priere. Est-il personne au monde, sans exception, à qui cet exercice de retraite, joint à l'oraison & à une sainte communication avec Dieu, soit si nécessaire qu'à vous? Disposez-vous donc à en tirer tous les avantages, que Dieu par sa miséricorde y a attachés pour votre salut. Car c'est à vous-même, & de vous-même, que Dieu dit par le Prophéte Osée : *Je la conduirai dans la solitude, & là je lui parlerai au cœur.*

Osée c. 2.

X. La parole de Dieu a été dès les pre-

miers siécles du christianisme, la nourriture spirituelle, dont l'Eglise, pendant le jeûne du Carême, a pourvu ses enfans, & l'usage en est encore aujourd'hui très-commun. Vous devez là-dessus, non-seulement accomplir votre devoir, mais l'accomplir exemplairement : vous affectionnant à la divine parole qui vous est prêchée, vous y rendant assidue, l'estimant, la goûtant, la méditant, craignant d'en abuser ou de la négliger, portant les autres à l'entendre comme vous, & lui donnant du crédit, quand ce ne seroit que pour empêcher l'avilissement où elle tombe. Par-là vous aurez part à la béatitude de ceux qui l'honorent : car c'est Jesus-Christ lui-même qui les a déclarés bienheureux. Au défaut de la prédication, lorsque vous serez hors d'état d'y assister, & même quand vous y assisterez, vous devez aller à la source de cette parole toute sainte, lisant chaque jour du Carême l'Evangile qui lui est propre, mais le lisant avec respect, avec attention, avec foi, parce que c'est la parole pure & immédiate du Saint-Esprit, & qu'en ce sens cette parole est encore plus vénérable, que celle qui vous est annoncée par le ministere des hommes.

XI. Ajoûtez, qu'une des fins du Carême & de son institution, est de préparer

les fidéles à la communion paſchale, & que c'eſt à quoi vous devez ſinguliérement penſer, travaillant plus que jamais à purifier votre conſcience, faiſant vos confeſſions avec plus d'exactitude, rentrant plus ſouvent en vous-même, pour vous éprouver, afin que dans la ſolemnité de Pâques Jeſus-Chriſt vous trouve plus digne d'approcher de lui & de ſes divins myſtères. Il ſeroit bon que vous fiſſiez pour cela d'année en année une eſpéce de revûe durant le Carême, pour remédier à vos relâchemens & à vos tiédeurs. Par cette confeſſion générale depuis la derniere, vous vous renouvelleriez & vous diſpoſeriez à la fête qui approche, & qui doit être le renouvellement univerſel de toutes les ames chrétiennes. Du reſte, la plus excellente préparation pour bien communier, eſt, ſelon ſaint Chryſoſtôme, la communion même. Vous ne pouvez mieux vous diſpoſer à celle de Pâques, que par les communions fréquentes & ferventes du Carême. Car voilà pourquoi dans la plûpart des Egliſes d'Occident, comme nous l'apprenons des anciens Conciles, la coutume étoit pendant le Carême de communier tous les jours. Coutume que ſaint Charles ſouhaita ſi ardemment de rétablir dans l'Egliſe de Milan, n'ayant point trouvé de moyen plus

efficace pour préparer les peuples au devoir paſchal, que d'ordonner dans le tems du Carême la fréquentation des Sacremens. Pourquoi donc ne vous conſeillerois-je pas la même pratique, puiſque j'en ai les mêmes raiſons, & que je ſuppoſe de votre part les mêmes diſpoſitions ?

XII. Enfin le Carême, de la maniere qu'il eſt inſtitué dans le Chriſtianiſme, ſe rapportant tout entier au grand myſtère de la Paſſion de Jeſus-Chriſt qui en eſt le terme ; c'eſt ſur-tout dans cette ſainte quarantaine que vous devez être occupée du ſouvenir des ſouffrances du Sauveur. Souvenir, que Jeſus-Chriſt attend de vous, & auquel vous ne pouvez manquer ſans vous rendre coupable de la plus énorme ingratitude. Souvenir qui vous doit être infiniment avantageux, & que vous ne pouvez perdre ſans renoncer aux plus ſolides intérêt de votre ſalut. C'eſt, dis-je, dans le tems du Carême que vous devez vous l'imprimer profondément, ce ſouvenir, afin qu'il ne s'efface jamais de votre ame, & qu'à tous les momens de votre vie vous puiſſiez vous écrier : Ah ! Seigneur, j'oublierois plutôt ma main droite, que je n'oublierois ce que vous avez ſouffert pour moi. Il eſt donc important que vous ne paſſiez aucun jour du Carême, ſans lire dans les

Evangélistes quelque chose de la Passion du Fils de Dieu & de sa mort. Quels miracles de vertu, pour peu que vous y soyez attentive, n'y découvrirez-vous pas? Le souvenir des souffrances d'un Dieu, vous rendra tous les exercices de la pénitence, non-seulement supportables, mais aimables; & l'une des plus douces pensées pour vous & des pratiques les plus consolantes dans la suite du Carême, sera d'unir votre pénitence à la pénitence de Jesus-Christ. Telle étoit la dévotion de saint Paul, quand il
Galat. c. 2. disoit: *Je suis attaché à la croix avec Jesus-Christ:* ne séparant point la croix de Jesus-Christ d'avec la sienne, & n'en faisant qu'une des deux. Mais pour parvenir à cette dévotion du grand Apôtre, il faut que le mystère de la Passion soit le sujet le plus ordinaire de vos considérations & de vos réflexions.

XIII. Voilà les avis que j'ai à vous donner pour un tems qui vous doit être si précieux. Vous ne pouvez trop reconnoître la bonté de Dieu qui vous l'accorde, & qui veut bien accepter le bon emploi que vous en ferez, pour la rémission de vos fautes. Car il y a dans cette conduite de Dieu envers vous, une double miséricorde, dont vous ne sçauriez assez le bénir, ni lui témoigner assez de reconnoissance. Hé, Seigneur,

devez-vous lui dire, qu'ai-je fait, & par où ai-je mérité que vous m'ayez ainſi attendue, & que vous m'ayez fourni un moyen ſi facile de payer à votre juſtice tant de dettes dont je me trouve chargée ? Vous n'avez pas voulu me perdre comme des millions d'autres ; & bien loin de me traiter comme eux dans toute la rigueur de vos jugemens, vous vous relâchez en quelque ſorte pour moi de tous vos droits. A combien de pécheurs & de pécheresſes moins coupables que moi, avez-vous refuſé ce tems de pénitence, & quelle proportion y a-t-il entre cette pénitence que votre Egliſe m'impoſe, & toutes les infidélités de ma vie ? Mais plus vous m'épargnez, mon Dieu, moins je m'épargnerai moi-même ; & plus vous uſez d'indulgence envers une miſérable créature, pour lui faciliter la juſte réparation qu'elle vous doit, plus j'uſerai de ſévérité pour vous rendre, non pas toute la gloire que je vous ai ravie & qui vous eſt dûe, mais toute celle au moins que je ſuis en état de vous procurer. Que n'ai-je été toujours animée de ce ſentiment ! Je n'aurois point tant écouté mille prétextes, que l'eſprit du monde, que la nature corrompue, que ma foibleſſe & mon amour-propre me ſuggéroient. Mais ſi je n'ai pas profité du paſſé, vous voyez, Seigneur, la ré-

solution où je suis de ne laisser rien échapper du présent, ni de l'avenir, autant qu'il vous plaira de me donner encore de jours. Daignez, mon Dieu, me confirmer dans cette heureuse disposition ; & comme votre grace me l'inspire, qu'elle m'aide à la soutenir. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION POUR LA SECONDE FESTE DE PASQUES,

Sur les deux Disciples qui allerent à Emmaüs.

L'Evangile nous parle de deux Disciples qui s'en allerent à un Bourg nommé Emmaüs, & il nous les représente en trois dispositions dangereuses. Ils ne croyoient plus que foiblement en Jesus-Christ, ils n'espéroient presque plus en lui, & par une suite nécessaire ils ne lui étoient plus guère attachés. Mais ce Dieu Sauveur se joignant à eux sur le chemin d'Emmaüs, & s'entretenant avec eux, raffermit leur foi, ranime leur espérance, & rallume enfin toute l'ardeur de leur charité. Nous *Luc. c. 24.*

pouvons tirer de-là de très-solides leçons pour nous-mêmes, & nous en faire une juste application.

§. I.

Comment Jesus-Christ raffermit la foi des deux Disciples.

La foi de ces disciples n'étoit plus qu'une foi chancelante & foible, depuis qu'ils avoient vû leur maître condamné à la mort & livré au supplice honteux de la croix. Ils avoient de la peine à se persuader qu'un homme traité de la sorte, & mort si ignominieusement, pût être ce Messie qu'ils attendoient, ce Messie qui devoit sauver Israël, ce Messie dont ils s'étoient formé de si hautes idées. Voilà ce que nous pouvons appeller le désordre ou le scandale de leur foi. Car c'est au contraire pour cela qu'ils devoient croire en Jesus-Christ: c'est, dis-je, parce qu'ils l'avoient vû mourir dans l'opprobre & crucifié. Ainsi, de ce qui devoit être pour eux un motif de créance & de foi, ils se faisoient un obstacle à la foi même. Ils commençoient à douter & à ne plus croire, par la même raison qui eût dû les déterminer à croire; & le mystère de la croix leur devenoit, comme aux Juifs incrédules, un sujet de trouble, au lieu que s'ils eussent bien rai-

ſonné, c'étoit le myſtère de la croix, qui devoit les raſſurer & les confirmer.

Que fait donc le Fils de Dieu ? Il leur reproche leur aveuglement, & les convainc par trois argumens invincibles, capables de confondre leur incrédulité & la nôtre.

I. Il leur montre que tous les Prophétes qui avoient parlé du Meſſie, après l'avoir ſi hautement exalté, & l'avoir annoncé comme le libérateur d'Iſraël, avoient en même tems déclaré qu'il ſouffriroit tout ce qu'en effet il avoit ſouffert. Il leur fait le dénombrement de toutes ces prophéties, où ſe trouvoient marquées ſi diſtinctement & en détail les différentes circonſtance de ſon ſupplice : le jour de ſa mort, le prix donné à celui qui l'avoit vendu, l'emploi qu'on avoit fait de cet argent, le partage de ſes habits, le fiel & le vinaigre qu'on lui avoit préſenté à boire, & le reſte. D'où il les oblige à conclure, que leur incrédulité eſt non-ſeulement mal fondée, mais abſolument inſenſée & déraiſonnable, puiſqu'il s'enſuivoit de-là que s'il n'avoit pas été trahi & livré, s'il n'avoit pas été comblé & raſſaſié d'opprobres, s'il n'avoit pas été condamné & attaché à la croix, il ne ſeroit pas celui qu'avoient prédit les Prophétes; ou que ces Prophétes ſe ſeroient trompés à ſon égard, leurs prophéties

n'ayant pas été accomplies dans sa personne. Contradiction dont leur foi eût dû être ébranlée & scandalisée. Mais parce que ce Dieu-Sauveur avoit enduré la mort & le tourment de la croix, tout s'accordoit parfaitement & se concilioit. Les oracles étoient vérifiés; il ne manquoit rien à l'accomplissement des Ecritures; on voyoit dans lui ce Messie, d'une part victorieux & triomphant, & de l'autre sacrifié & immolé; d'une part le plus beau des enfans des hommes, & de l'autre meurtri & défiguré; d'une part le Dieu de gloire, & de l'autre l'homme de douleurs: preuve convaincante & sans replique.

II. Il les fait souvenir, que lui-même qui avoit mis fin à la loi & aux Prophétes, il leur avoit parlé plus d'une fois de son crucifiement & de sa mort; qu'il les en avoit avertis par avance, & qu'il les y avoit ainsi préparés, afin que dans le tems ils n'en fussent point surpris, & qu'ils rappellassent la mémoire de tout ce qu'il leur avoit dit. Rien donc ne devoit plus les fortifier, que de voir toutes ses prédictions si ponctuellement exécutées: comme au contraire, rien n'eût dû les jetter dans une plus grande incertitude, ni ne les eût fait douter avec plus de fondement, que s'il étoit mort d'une autre maniere, & qu'il n'eût

pas été exposé à une pareille persécution, ni à tant d'indignités. Et en effet, après leur avoir dit expressément : *Nous allons à Jérusalem, & tout ce que les Prophétes ont écrit du Fils de l'Homme, s'accomplira ; on le livrera aux Gentils, on le couvrira d'ignominie, on lui crachera au visage, il sera flagellé, & ensuite on le mettra en croix* : après, dis-je, leur avoir tenu ce langage, si l'événement n'y eût pas répondu, qu'eussent-ils pû penser de lui ? & bien-loin de le reconnoître pour le Messie, n'eussent-ils pas eu sujet de juger qu'il n'étoit pas même Prophéte ? Mais par une régle toute opposée, ayant été eux-mêmes témoins de ce qui s'étoit passé ; ayant sçu la prédiction, l'ayant entendue de sa bouche, & la comparant avec le succès, où rien n'étoit omis de tout ce qu'elle contenoit, n'avoient-ils pas en cela de quoi les soutenir, de quoi les consoler, & ne devoient-ils pas dire : Voilà justement ce que notre Maître nous avoit marqué ; toutes ses paroles étoient véritables, & c'est sans doute l'Envoyé de Dieu. Tellement que c'étoit dans eux une extrême folie & l'aveuglement le plus grossier, de prendre de-là même un scandale directement contraire, non-seulement à la foi, mais au bon sens & à la raison.

III. Indépendamment des anciennes

prophéties & de ſes propres prédictions, il leur fait entendre & leur explique, *comment*
Luc. *il étoit néceſſaire que le Chriſt ſouffrît, & que*
c. 24. *par ſes ſouffrances il entrât dans ſa gloire.* Néceſſaire qu'il ſouffrît, parce qu'il devoit ſatisfaire à Dieu, parce qu'il devoit réformer le monde, parce qu'il devoit nous donner l'exemple, parce qu'il devoit être, en nous ſervant de modéle, notre régle, notre ſoutien, notre conſolation. Néceſſaire que par ſes ſouffrances il entrât dans ſa gloire, parce qu'une des marques de ſa Divinité devoit être de parvenir par l'humiliation de la croix à la poſſeſſion de toute la gloire dont un Dieu eſt capable. Ce moyen ſi ſingulier & ſi diſproportionné ne convenoit qu'à Dieu, & ſurpaſſoit toutes les vûes & toutes les forces de l'homme. Démonſtration encore plus ſenſible pour nous & plus touchante, que pour les diſciples d'Emmaüs, puiſque nous voyons dans l'effet, ce qu'ils ne faiſoient que prévoir dans l'avenir. Jeſus-Chriſt eſt monté au plus haut des Cieux, & par la voie de la tribulation & de la confuſion, il eſt arrivé au comble de la félicité & de la gloire. Si tout cela ne ſert pas à rendre notre foi plus ferme, ne peut-
Ibid. on pas nous dire à nous-mêmes : *O hommes aveugles & incrédules !*

Quoi qu'il en ſoit, voilà le caractère de

l'incrédulité, qui a été le vice de tous les siécles, & qui n'est encore que trop commune dans ces derniers âges. Combien sur le fait de la religion, y a-t-il, jusques au milieu du christianisme, de gens incertains & indéterminés? Combien y en a-t-il de lents & de tardifs à croire? Combien d'ignorans & de grossiers dans les choses de Dieu? Combien même d'absolument impies & libertins? Or à bien examiner les principes les plus ordinaires qui les font penser, juger, douter, décider, parler, on trouvera souvent que ce qui altere leur foi, c'est cela même qui devroit l'augmenter; que ce qui trouble leur foi, c'est cela même qui devroit la calmer; que ce qui les détache de la foi, c'est cela même qui devroit les y attacher. Une simple explication des choses, s'ils vouloient l'écouter avec docilité, & dépoſer pour quelques momens leurs vains préjugés, leur ouvriroit les yeux, & leur feroit appercevoir l'erreur qui les séduit.

Demandons à Dieu le don de la foi: car c'est un don de Dieu, & l'un des plus grands dons. Conservons-le avec tout le soin possible, & ne nous le laissons pas enlever par des opinions toutes humaines, qui n'ont d'autre fondement ni d'autre attrait que leur nouveauté, pour engager les esprits

frivoles & remplis d'eux-mêmes. Tenons-nous-en aux Prophétes & à l'ancienne doctrine de l'Egliſe. Afin d'exciter ſouvent notre foi & de la réveiller, formons en de fréquens actes; & s'il nous vient des difficultés, faiſons-nous inſtruire; mais pour l'être, écoutons avec attention, avec ſoumiſſion, ſans obſtination. Au contraire, ne prêtons jamais l'oreille à tout ce qui pourroit bleſſer la foi. Ces ſortes de diſcours ſont toujours pernicieux & très-nuiſibles à ceux-même qui n'y veulent pas déférer. Il eſt rare que les ames les plus fidéles n'en remportent pas certaines impreſſions, qu'elles ont de la peine à effacer, & dont il eſt auſſi difficile de ſe défaire, qu'il eſt aiſé de les prendre.

Entre tous les articles de notre foi, tâchons ſur-tout à nous bien pénétrer de cette vérité eſſentielle, qu'il a fallu que Jeſus-Chriſt endurât toutes les ignominies & toutes les douleurs de ſa paſſion, avant que de recevoir la gloire de ſa réſurrection. Cette penſée nous préſervera d'un double ſcandale. Car le monde naturellement ſe révolte contre une religion qui nous propoſe pour objet de notre culte un Dieu crucifié : mais plus nous comprendrons ce myſtère des ſouffrances & des humiliations de notre Dieu, plus nous le trouverons adorable. Il y a encore un autre ſcandale qui n'eſt que

trop commun ; c'eſt d'être ſurpris de voir ſur la terre la plûpart des gens de bien dans l'affliction, & en particulier de nous y voir nous-mêmes : mais du moment que nous aurons une foi vive de l'obligation où étoit Jeſus-Chriſt même de ſubir la mort & la mort de la croix, pour entrer dans une vie éternellement glorieuſe, nous nous eſtimerons heureux d'avoir part à ſon calice ; nous reconnoîtrons en cela une providence & une miſéricorde toute ſpéciale ſur nous ; nous nous confondrons des plaintes & des murmures où nous nous ſommes portés ; & nous appliquant les paroles du Fils de Dieu, nous nous écrierons : *O infidéles & inſenſés, ne falloit-il pas que le Chriſt lui-même ſouffrît, & qu'il entrât ainſi dans ſa gloire ?*

§. 2.

Comment Jeſus-Chriſt ranime l'eſpérance des deux Diſciples.

La foi des deux diſciples étant devenue ſi foible & ſi chancelante, c'étoit une conſéquence néceſſaire que leur eſpérance s'affoiblît à proportion. Ils avoient eſpéré en Jeſus-Chriſt ; mais on peut dire qu'ils n'eſpéroient plus, ou qu'ils n'eſpéroient qu'imparfaitement. Ils avoient eſpéré, comme ils

Luc. le témoignent eux-mêmes ; *Nous espérions ;*
c. 24. mais ils n'espéroient plus, ou ils n'espéroient qu'imparfaitement ; car si leur espérance eût toujours été la même, ils n'eussent pas dit seulement, Nous espérions ; mais ils auroient ajoûté, Nous espérons encore, & nous sommes sûrs que notre attente ne sera point trompée. Ce n'est plus là leur disposition : pourquoi ? parce qu'il y avoit deux erreurs dans leur espérance, l'une par rapport au fonds, & l'autre par rapport au tems.

I. Erreur par rapport au fonds. Ils espéroient que Jesus-Christ rétabliroit le royaume temporel d'Israël ; qu'il délivreroit les Juifs de la servitude où ils étoient réduits ; qu'il remettroit toute la nation dans la gloire & dans l'éclat où ils avoient été ; qu'il les combleroit de prospérités, & les rendroit puissants dans le monde : voilà ce qu'ils avoient conçu, & ce qu'ils s'étoient promis de lui. Or en cela leur espérance étoit une espérance mondaine & toute terrestre. Espérance qui n'avoit point Dieu pour objet, qui ne s'élevoit point au-dessus de l'homme, qui n'alloit point au solide bonheur, mais qui s'attachoit à des biens périssables, au lieu de chercher avant toutes choses le royaume de Dieu & sa justice. Espérance qui tenoit encore du judaïs-

me, & n'avoit rien de la loi de grace. De sorte qu'ils étoient par-là semblables à ces Israëlites, qui avoient soupiré après les oignons d'Egypte, qui avoient mépriſé la manne du ciel, & s'étoient dégoûtés des viandes délicates que Dieu leur préparoit dans le déſert. Eſpérance qui les rendoit tout charnels, comme ces anciens Juifs, au goût deſquels Dieu s'étoit accommodé, ne leur promettant que la fertilité de leurs moiſſons, que l'abondance du blé & du vin, que la défaite de leurs ennemis, en un mot, que des avantages humains. Mais par deſſus tout, eſpérance fauſſe & erronée : car Jeſus-Chriſt leur avoit fait expreſſément entendre que ſon Royaume ne ſeroit pas de ce monde. Il devoit les délivrer, mais de leurs péchés, & non point de la ſervitude des hommes. Il ne s'étoit point engagé à les rendre heureux dans la vie, puiſqu'au contraire il leur avoit dit : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte ſa croix, & qu'il me ſuive.* Bien loin de leur promettre des proſpérités ſur la terre, il ne leur avoit annoncé que des ſouffrances. En quoi donc conſiſtoit leur erreur ? en ce qu'ils confondoient les choſes, interprétant d'un Royaume temporel & viſible, ce qui n'étoit vrai que d'un Royaume ſpirituel & intérieur, & ne comprenant pas la nature des biens que

Matth. 16. *c.*

la venue de Jesus-Christ & sa mission leur devoit procurer.

N'est-ce pas là ce qui nous arrive à nous-mêmes? Nous espérons en Dieu; mais si nous nous consultons bien, & si nous démêlons bien les vrais sentimens de notre cœur, nous trouverons que nous n'espérons en Dieu, que dans la vûe des biens de cette vie, que dans la vûe d'une fortune passagère, que dans la vûe de mille choses que nous attendons de lui, mais qui n'ont nul rapport à lui. Nous espérons en Dieu; mais nous ne l'espérons pas lui-même, ou du moins nous ne l'espérons pas lui-même préférablement à tout; & loin d'espérer en lui de la sorte, nous le faisons servir indignement à nos espérances mondaines, n'espérant en lui que pour satisfaire nos désirs corrompus, & pour venir à bout de nos plus injustes prétentions.

De-là vient que quand nous voyons ces espérances frustrées, nous commençons à perdre confiance en Dieu, & que nous disons comme les disciples d'Emmaüs : *Nous espérions*. J'espérois que servant Dieu avec quelque fidélité, il auroit soin de moi, qu'il m'assisteroit, qu'il me protégeroit, qu'il me délivreroit de la persécution de mes ennemis. J'espérois qu'ayant recours à lui, il écouteroit mes prieres, il seconderoit mes desseins,

deſſeins, il béniroit mes entrepriſes : mais rien de tout cela ; & après tant de vœux, je me trouve encore dans le même état. Au lieu de dire : J'eſpérois que m'attachant à Dieu, je recevrois de lui de puiſſans ſecours pour opérer mon ſalut & pour acquérir les vertus ; j'eſpérois, ou qu'il écarteroit de moi les tentations qui m'attaquent, ou qu'il m'aideroit à les ſurmonter, (eſpérances ſolides, eſpérances infaillibles, puiſqu'elles ſont fondées ſur la parole de Jeſus-Chriſt) au lieu, dis-je, de parler ainſi, on tient dans le ſecret du cœur un langage tout contraire : j'eſpérois qu'en prenant le parti de la piété, je paſſerois des jours tranquilles & à couvert des orages du ſiécle ; j'eſpérois y avoir plus de douceur & plus d'agrémens, *Nous eſpérions :* marque donc que nous n'eſpérons plus, & pourquoi ? parce que nous eſpérions mal, c'eſt-à-dire, que nous n'avions qu'une eſpérance trompeuſe & mal conçue.

Non, mes Freres, dit ſaint Auguſtin, qu'aucun de vous ne ſe promette une félicité temporelle, parce qu'il eſt chrétien. Jeſus Chriſt ne nous a point admis parmi ſes diſciples à cette condition. Quand un ſoldat s'enrolle dans une milice, on ne lui dit point qu'il vivra bien à ſon aiſe, qu'il ſera bien traité, bien logé, bien couché.

Mais on l'avertit qu'il faut agir, fatiguer, s'exposer ; & comme il s'y attend, il n'est point étonné des marches pénibles qu'on lui fait faire, ni des périls où on l'engage. Nous sommes les soldats de Jesus-Christ : ce divin conquérant des ames nous a enrollés dans sa sainte milice, non pas pour amasser des richesses, non pas pour parvenir à de hauts rangs, ni pour être grands selon le monde, non pas pour joüir de toutes nos commodités ; mais pour nous sanctifier, mais pour détruire dans nous le péché, mais pour combattre nos vices & nos passions, mais pour avoir part à ses souffrances & à ses humiliations. Il est vrai qu'il nous a en même tems promis un bonheur & une récompense ; mais ce bonheur & cette récompense, non plus que son Royaume, ne sont pas de ce monde. Voilà ce qu'il nous a cent fois répété dans son Evangile, & sur quoi nous avons dû compter. Par conséquent, quoi que nous ayons à soutenir de fâcheux selon la nature & dans la vie présente, nous n'en devons point être surpris ni déconcertés, & c'est même ce qui doit donner à notre espérance un nouvel accroissement & un nouveau dégré de fermeté.

II. Une autre erreur des deux disciples fut à l'égard du tems. Le Fils de Dieu leur

avoit prédit qu'il reſſuſciteroit le troiſiéme jour ; ce troiſiéme jour n'étoit pas encore paſſé, & ils ne laiſſent pas de témoigner déja leur impatience : *Nous voici*, diſent-ils, *au troiſiéme jour que toutes ces choſes ſont arrivées, ſans que nous ayons rien vû.* Ce n'eſt pas, ajoutent-ils, que quelques femmes n'aient été avant le jour au ſépulchre, & qu'elles ne nous aient rapporté que le corps n'y étoit plus. Quelques-uns de nous y ſont auſſi allés, & ont en effet trouvé les choſes comme les femmes les avoient dites. Tout cela devoit relever leur eſpérance, & les conforter : mais leur empreſſement l'emporte ſur tout cela, & au lieu d'attendre en paix & avec perſévérance, ils s'inquiétent & ſe découragent. *Luc.* c. 24.

Telle eſt encore la diſpoſition de la plupart des chrétiens. Nous eſpérons en Dieu ; mais nous ne ſçavons ce que c'eſt que d'attendre avec tranquillité & en repos l'accompliſſement des promeſſes de Dieu. Nous voulons que Dieu nous exauce tout d'un coup. Nous nous laſſons de lui demander ſi ſouvent & ſi long-tems, & le moindre délai nous rébute : comme ſi la perſévérance n'étoit pas une condition néceſſaire de la priere, pour obtenir les graces du ciel ; comme ſi ces graces divines ne valoient pas bien celles que nous attendons de

la part du monde, & que nous ſommes ſi conſtans à pourſuivre & à rechercher; comme ſi Dieu n'étoit pas le maître de ſes dons, & que ce ne fût pas à lui de juger en quel tems & en quelles conjonctures il eſt à propos de les répandre ſur nous.

Confions-nous en la bonté de notre Dieu, & laiſſons agir ſa providence, ſans entreprendre de lui preſcrire aucun terme. S'il tarde à nous répondre, demeurons en patience, & réprimons les mouvemens précipités de notre cœur. Voilà le grand principe, & en quoi nous devons au moins imiter la conduite de Dieu même à notre égard. Nous nous plaignons qu'il y a tant d'années, que nous lui demandons telle grace, & que nous ne l'avons pû encore obtenir; mais lui-même combien y a-t-il d'années qu'il nous ſollicite, qu'il nous appelle, qu'il nous preſſe intérieurement de renoncer à cette paſſion, de lui ſacrifier cette inclination, de nous défaire de cette habitude, de changer de vie, & de travailler à une ſainte réformation de nos mœurs? Combien de fois s'eſt-il fait entendre là-deſſus au fond de notre ame, & combien de fois nous a-t-il fait entendre la voix & les exhortations de ſes miniſtres? Lui avons-nous accordé ce qu'il vouloit de nous? N'avons nous point différé? Ne différons-nous pas tous les jours? Et

néanmoins se rebute-t il? cesse-t-il ses poursuites? Nous abandonne-t-il à nous-mêmes? Ne devroit-il pas être plus fatigué de nos retardemens, que nous des siens? Car enfin les siens ne tendent, selon les vûes de sa sagesse, qu'à notre bien & à notre salut : mais les nôtres, par une obstination opiniâtre & presque insurmontable, ne vont qu'à le déshonorer & à nous perdre. Réglons-nous sur ce modéle. Soyons patiens envers Dieu comme il l'est envers nous. Dès que nous persévérerons, il n'y a rien que nous ne puissions espérer de sa miséricorde.

§. 3.

Comment Jesus-Christ rallume la charité des deux Disciples.

De l'affoiblissement de la foi & de l'espérance, suit enfin le relâchement de la charité. Ces deux disciples avoient aimé Jesus-Christ ; c'étoit à eux, comme aux autres, que cet Homme-Dieu avoit dit : *Mon Pere vous aime, parce que vous m'aimez.* Ils avoient dans les rencontres montré du zéle pour ce Dieu Sauveur : mais ce zéle autrefois si ardent paroissoit tout refroidi. Ils étoient tristes : cette tristesse n'étoit qu'un dégout qui leur avoit pris de son service, qu'un chagrin secret de s'être engagés *Joan. c. 16.*

à le suivre, qu'une sécheresse de cœur, qu'un abattement d'esprit ; & rien de plus opposé qu'une pareille désolation à la ferveur de l'amour de Dieu & de la piété chrétienne. Etat malheureux, quand on ne prend pas soin de s'en relever, qu'on ne fait nul effort pour cela. L'on y succombe lâchement, & l'on quitte tout. Etat dangereux pour les ames foibles & peu expérimentées dans les choses de Dieu : c'est la tentation la plus commune & la plus forte, dont se sert le démon pour attaquer les personnes qui commencent à marcher dans la voie du salut, & pour les renverser. Etat pénible pour une ame fidéle qui veut s'y soutenir ; mais aussi état d'un très-grand mérite pour elle, lorsque l'envisageant comme une épreuve, & s'estimant heureuse d'avoir cette occasion de marquer à Dieu son attachement inviolable, elle porte avec courage toutes les aridités, tous les ennuis, & avance toujours du même pas & avec la même résolution.

Comment le Fils de Dieu ranime-t-il ces disciples affligés & tout abattus? Comment rallume-t-il dans leur cœur le feu de son amour? en trois manieres & par trois moyens.

I. Par ses discours. Il se joint à eux, il se mêle dans leur conversation, il s'accom-

mode à leur disposition présente, il se fait voyageur comme eux, & marche au milieu d'eux : il leur parle, il les interroge, il leur répond. Cependant sa grace agit secrettement : il s'insinue peu à peu dans leurs esprits. Autant de paroles qu'il prononce, ce sont autant de traits enflammés qui les touchent, qui les percent, qui les brûlent d'une ardeur toute nouvelle. C'est ce qu'ils témoignerent bien dans la suite, quand ils vinrent à le reconnoître : *Que ne sentions-nous pas*, se disoient-ils l'un à l'autre ? & *dans quels transports étions-nous, pendant qu'il nous entretenoit ?* Ainsi se vérifia ce qu'avoit dit à Dieu le Prophéte Royal : *Votre parole, Seigneur, est une parole de feu, & du feu le plus vif & le plus pénétrant.* Ainsi ces deux disciples éprouverent-ils par avance ce que tous les Saints depuis eux ont éprouvé, & ce que nous a si bien marqué l'un des hommes les plus versés dans la vie intérieure, lorsqu'il nous représente les douceurs que goûte une ame en s'entretenant avec Dieu. Il n'y a point de peine si amère, qui ne s'adoucisse dans ces communications divines, ni d'ennui qui n'y trouve son soulagement & sa consolation.

Luc. c. 24.

Ps. 118.

Gerson.

II. Par la pratique des bonnes œuvres. Quand ils sont arrivés au bourg d'Emmaüs, Jesus-Christ fait semblant de vouloir passer

outre, & aller plus loin; & par-là il leur préſente une occaſion d'exercer envers lui l'hoſpitalité. Ils l'exercent en effet. Ils le preſſent de demeurer avec eux; ils lui remontrent qu'il eſt déja tard, & que le jour commence à tomber. Parce qu'il ne ſe rend pas d'abord, ils lui font de nouvelles inſtances, & ils vont même juſqu'à lui faire une eſpéce de violence, tant ils ſouhaitent de le retenir. Il ne s'étoit pas encore fait connoître à eux; ils ne le regardoient que comme un voyageur, & ce ne fut pas ſans une providence particuliere de cet homme-Dieu, qui vouloit épurer leur charité, & qu'elle en devînt plus méritoire. Car s'ils l'euſſent connu pour leur Maître, ce n'eût pas été proprement une charité de l'arrêter: leur ſeul intérêt les y eût portés. S'il ſe fût invité de lui-même, ou que ſans nulle réſiſtance il eût accepté leur premiere invitation, leur charité eût encore moins paru. Mais elle éclate toute entiere dans l'empreſſement qu'ils lui témoignent, juſqu'à l'obliger en quelque ſorte malgré lui de reſter. Auſſi ne fut-elle pas ſans récompenſe. Lorſqu'il marchoit avec eux, remarque ſaint Grégoire Pape, & qu'il leur expliquoit les divines Ecritures, ils ne pûrent découvrir qui il étoit; mais dans le repas qu'ils lui avoient offert, & qu'ils firent en-

semble, il se déclara enfin, & les combla de joie, en se faisant reconnoître.

III. Par l'usage de la divine Eucharistie. Car ce fut *dans la fraction du pain*, c'est-à-dire, selon le langage de l'Ecriture, dans la communion, *qu'ils reconnurent Jesus-Christ.* Ils le reconnurent, dis je, dans cette sainte action; & en le reconnoissant, ils se souvinrent de l'amour qui l'avoit engagé à instituer pour eux & pour tous les fidéles l'adorable Sacrement de son corps. Ce souvenir les toucha, & réveilla dans leurs cœurs les sentimens d'un amour tendre & affectueux. Mais de plus, ils sentirent dans leurs ames les opérations salutaires de ce Sacrement de vie & ses admirables effets, dont le premier est le renouvellement de la charité de Dieu, la ferveur de ce divin amour, l'union avec Jesus-Christ. Car il est certain que c'est sur-tout dans la communion, que s'accomplit ce que disoit le Sauveur du monde parlant de lui-même: *Je suis venu sur la terre pour y répandre le feu.* Son intention & le principal dessein qu'il se propose en se donnant à nous dans le sacré mystère, est de nous embraser de son amour, d'entretenir dans nous le feu de son amour, de nous attacher éternellement à lui par l'amour. De-là ce zéle & cette sainte précipitation des deux disciples, qui

Luc. c. 24.

Luc. c. 12.

tout-à-coup se lévent, retournent à Jérusalem, annoncent aux autres disciples la résurrection de leur Maître, protestent hautement qu'ils l'ont vû eux-mêmes, & sont prêts, au péril de leur vie, d'en rendre partout témoignage. Or ce sont ces trois mêmes moyens dont nous devons nous servir pour renouveller en nous la ferveur de notre dévotion & de notre amour envers Dieu. Pourquoi y a-t-il parmi nous tant de Chrétiens lâches, tiédes & indifférens, n'ayant nul goût pour le service de Dieu, & ne s'affectionnant à aucun exercice de religion? En voici les trois raisons les plus communes.

1. De quoi s'entretient-on communément, de quoi parle-t-on? Nos conversations ont-elles ce caractère que demandoit saint Paul : c'est-à-dire, ressentent-elles la piété? montrent-elles que nous sommes Chrétiens? A nous entendre raisonner & discourir pendant les heures entieres, pourroit-on distinguer quelle foi nous professons? Sont-elles encore une fois, ces conversations mondaines, telles que les vouloit l'Apôtre, quand il disoit aux premiers Chrétiens: Qu'on n'entende point entre vous des paroles libres & capables de blesser les oreilles chastes; car ces sortes de discours ne conviennent point à la sainteté de votre

vocation : mais que vos paroles soient des paroles d'actions de graces. Comme si l'Apôtre leur eût dit : Entretenez-vous souvent des obligations que vous avez à Dieu, des graces que vous avez reçues de Dieu, des miséricordes dont il vous a prévenus, de la patience avec laquelle il vous a supportés ; car voilà de quoi doivent parler les Saints. Est-ce ainsi que l'on converse dans le monde? Est-ce sur cela que roulent ces longs & fréquens discours, où l'on consume les journées, & où l'on perd le tems? Encore si l'on n'y perdoit que le tems ; mais on y offense le prochain par des railleries piquantes, par des médisances pleines de malignité, quelquefois par de vraies calomnies ; mais du moins on s'y dissipe, & l'on s'y remplit l'imagination de mille idées vaines & toutes prophanes, de mille bagatelles & de mille maximes, d'autant plus contraires à la religion & au culte de Dieu, qu'elles sont plus conformes à l'esprit du siécle.

Après cela, faut-il s'étonner si nous vivons dans une si grande indifférence & une si grande froideur pour Dieu? Comment l'aimerions-nous de cet amour sensible qu'ont eu les Saints, quand on ne pense jamais à lui, qu'on ne parle jamais de lui, qu'on n'en entend jamais parler, qu'on évite même ces sortes d'entretiens comme

ennuyeux & importuns. Il y auroit bien plus lieu d'être surpris, que la ferveur de notre dévotion pût avec cela subsister, & ne pas s'éteindre. Car voici l'ordre : comme les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs, aussi les pieux entretiens réforment les mœurs les plus corrompues, & raniment les ames les plus languissantes. Si donc nous nous trouvons dans cet état de langueur, où Dieu par une juste punition permet que nous tombions, au lieu de nous épancher là-dessus en des plaintes inutiles, allons au reméde : cherchons quelqu'un avec qui nous puissions nous entretenir de Dieu, formons de saintes liaisons avec les personnes que nous sçavons être plus attachées à Dieu & plus disposées à nous parler de Dieu; rendons-nous assidus à entendre la parole de Dieu, & alors nous sentirons dans le cœur ce que sentirent les disciples d'Emmaüs, & nous nous écrierons comme eux : De quelle ardeur mon ame est-elle embrasée ! C'est par-là que l'Esprit de Dieu se communique ; c'est par-là que saint Augustin, selon qu'il le rapporte lui-même dans ses Confessions, fut intérieurement émû & changé. De l'abondance du cœur la bouche parle; & à mesure que la bouche parle, le cœur se remplit du sujet qui l'occupe, & sur quoi il s'explique.

2. Outre qu'on ne s'entretient point assez de Dieu, on ne pratique point assez les bonnes œuvres du christianisme, & propres de la condition où l'on est engagé. Car de même que la foi est morte sans les œuvres, & que les œuvres, pour ainsi dire, sont l'ame de la foi; de même la charité séparée des œuvres, s'amortit, & c'est une illusion de croire qu'on la puisse conserver sans en faire aucun acte. Les bonnes œuvres en sont l'aliment; & comme le feu s'éteint dès qu'il n'a plus de matiere, & qu'il lui en faut sans cesse fournir, si l'on ne donne à la charité sa nourriture, & qu'on la laisse oisive & dépourvûe de saintes pratiques, elle se rallentit & perd bientôt toute sa vertu. On entend dire à tant de personnes, qu'ils voudroient avoir plus de dévotion qu'ils n'en ont: mais comment en auroient-ils, ne faisant rien de tout ce qui est nécessaire pour l'exciter? Qu'ils s'adonnent, selon que leur état le permet, aux œuvres de la miséricorde chrétienne, qu'ils soulagent les pauvres, qu'ils consolent les malades, qu'ils visitent les prisonniers, qu'ils soient bienfaisans envers tout le monde, & ils verront si Dieu touché de leurs aumônes & de leurs soins officieux à l'égard du prochain, ne répandra pas dans leur esprit de nouvelles

lumieres qui les éclaireront, & dans leur cœur de nouvelles graces qui les retireront de l'assoupissement où ils etoient. Mais en vain espérons-nous de telles faveurs de la part de Dieu, tandis que nous ménerons une vie paresseuse & inutile, tandis que nous aurons un cœur dur & insensible aux misères d'autrui, tandis que nous manquerons aux devoirs les plus essentiels de la société humaine.

3. Enfin, on n'approche point assez du Sacrement de Jesus-Christ & de sa sainte Table, & c'est la derniere cause du refroidissement de la piété & de la charité dans les ames. Ce divin Sacrement est le pain qui doit réparer nos forces, & nous soutenir; c'est le remède qui doit guérir nos maladies spirituelles, & nous rétablir; c'est la source de toutes les graces, & par conséquent de la dévotion. Pourquoi les premiers Chrétiens étoient-ils si fervens, & d'où leur venoit cette intrépidité, cette joie même & cette alégresse avec laquelle ils couroient au martyre & versoient leur sang pour Dieu? c'est qu'ils avoient le bonheur de communier tous les jours. Dans la suite des siécles, ce fréquent usage de la communion a été négligé. Par cette négligence si pernicieuse, l'iniquité peu à peu a

prévalu dans le monde ; & plus l'iniquité s'eſt accrûe, plus la charité s'eſt relâchée. Il n'y a rien en cette triſte décadence que de très-naturel. Si vous refuſez au corps les viandes dont il ſe nourrit, faute de ſoutien, il n'a plus de vigueur, & tombe dans une mortelle défaillance ; & dès que vous ôtez à l'ame cette viande céleſte que Jeſus-Chriſt lui a préparée, elle doit devenir, pour m'exprimer de la ſorte, toute ſéche & toute aride. Voilà de quoi nous n'avons que trop de témoignages. On ſe contente de communier une fois dans l'année. Du moins on penſe en avoir beaucoup fait, ſi l'on ajoute à cette communion paſchale quelques autres communions très-rares & en très-petit nombre. On eſt bien-aiſe d'avoir des prétextes pour s'éloigner de l'Autel du Seigneur, & l'on porte même l'illuſion juſqu'à s'en faire un mérite & une vertu. De-là dans l'Egliſe de Dieu cette déſolation preſque univerſelle que nous déplorons, & qui eſt en effet ſi déplorable.

Profitons de l'exemple des deux diſciples, en qui la préſence du Fils de Dieu produiſit de ſi heureux changemens. Prions ce Dieu Sauveur qu'il nous reſſuſcite avec lui, en reſſuſcitant notre foi, notre eſpérance, notre charité. Car c'eſt en cela que

consiſte préſentement notre réſurrection ſelon l'eſprit ; & c'eſt cela même qui nous mettra en état d'obtenir un jour cette réſurrection glorieuſe ſelon le corps, laquelle doit être la conſommation de la béatitude éternelle des Elûs. Ainſi ſoit-il.

INSTRUCTION POUR L'OCTAVE DU TRE'S-SAINT SACREMENT.

I. ENTRONS dans l'esprit de l'Eglise, & comprenons bien ce qu'elle se propose dans la fête du saint Sacrement. Elle veut rendre au Corps de Jesus-Christ un culte particulier, & c'est aussi la fin que nous devons nous-mêmes avoir en vûe dans cette grande solemnité. Appliquons-nous sérieusement & saintement aux moyens que nous fournit pour cela notre religion. Car rien ne nous doit être plus vénérable que le Corps de Jesus-Christ, de quelque maniere que nous le considérions : soit par rapport à lui-même, puisqu'il est uni au Verbe divin ; soit par rapport à nous, puisqu'il est la victime de notre salut, & qu'il doit être jusqu'à la fin des siécles la nourriture de nos ames.

II. Nous avons une obligation de l'honorer, d'autant plus étroite, qu'outre les traitemens indignes qu'il reçut pour nous dans sa passion, il en reçoit encore tous les jours de plus humilians dans l'Eucharistie, par l'abus que les hommes font de ce redoutable mystère. Comprenons donc bien, que le dessein de l'Eglise dans cette Octave, est de faire à Jesus-Christ une réparation publique de tous ces outrages : & concevons en même tems, que c'est à nous en particulier de nous acquitter d'un devoir si important ; puisqu'ayant eu le malheur d'être du nombre de ces ames infidéles, qui ont souvent abusé de l'adorable Eucharistie, nous devons nous reconnoître devant Dieu comme personnellement coupables de ce que saint Paul appelle la profanation du Corps du Seigneur.

III. Les hérétiques & les mauvais catholiques, quoique par différentes impiétés, déshonorent ce sacré Corps, dans le mystère même où il est continuellement immolé pour eux ; & par conséquent, où il devroit être l'objet de leur culte. Mais s'il est de notre zéle de réparer, autant qu'il nous est possible, les outrages faits au Corps de Jesus-Christ par d'autres que nous, il est encore bien plus juste que nous travaillions à réparer ceux dont nous avons été spéciale-

ment les auteurs, & que nous devons éternellement nous reprocher. Car telle eſt la diſpoſition où il faut que nous ſoyons : c'eſt-à-dire, que nous devons être dans une diſpoſition de pénitence & de zéle, pour rendre au Corps de Jeſus-Chriſt tout l'honneur que nous lui avons refuſé juſques à préſent, & qui lui étoit dû par tant de titres. Penſée ſolide & touchante ; penſée qui répond parfaitement aux vûes de l'Egliſe & qui nous doit être toujours préſente, ſi nous voulons célébrer cette fête en eſprit & en vérité.

IV. Cependant, il ne ſuffit pas que nous ayons ce zéle en général ; mais pour en venir à la pratique & aux réparations particulieres que Jeſus-Chriſt attend de nous, elles ſe réduiſent à deux chefs : l'un, qui regarde l'Euchariſtie comme ſacrement ; l'autre qui la regarde comme ſacrifice : le premier, fondé ſur le mauvais uſage que nous avons fait de la communion ; le ſecond, ſur la maniere peu chrétienne avec laquelle nous avons tant de fois aſſiſté au ſacrifice de la Meſſe. Car c'eſt à ce ſacrifice & à ce ſacrement que ſe rapportent tous les péchés dont nous nous ſommes rendus coupables envers le Corps de Jeſus-Chriſt : & par une miſéricorde infinie de Dieu, c'eſt dans ce même ſacrement & ce même ſacri-

fice que nous trouvons de quoi lui en faire une pleine satisfaction. Toute autre satisfaction que nous pourrions imaginer, ne seroit, ni égale à l'offense que nous avons commise, ni conforme aux inclinations de ce Dieu Sauveur, dont la gloire est inséparable de notre salut. Et voilà l'excellent secret que la religion nous enseigne. Voilà ce que nous devons désormais pratiquer avec toute la ferveur dont nous sommes capables. Secret qui consiste à honorer le Corps de Jesus-Christ, par où nous l'avons si longtems peut-être & si souvent prophané.

§. I.

Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine Eucharistie considérée comme Sacrement.

I. Souvenons-nous d'abord, mais avec une extrême douleur, de tant de communions peut-être sacriléges, lorsqu'emportés par le torrent du monde, nous vivions dans le désordre de nos passions; approchant des Sacremens dans l'état d'une conscience déréglée, & avec de secrettes attaches au péché. Quel outrage, ou, comme parle saint Cyprien, quelle violence ne faisions-nous pas au Fils de Dieu, en le recevant ainsi

pour notre condamnation, lui qui vouloit être notre vie? Souvenons-nous au moins de tant de communions lâches; c'eſt-à-dire, de tant de communions faites avec négligence & ſans préparation. Communions tiédes, auſquelles nous n'avons apporté qu'un eſprit diſſipé, qu'un cœur froid & indifférent. Communions inutiles, qui n'ont produit nul changement en nous, parce qu'elles n'avoient été précédées de nulle épreuve de nous-mêmes. Communions en vertu deſquelles nous n'avons été ni plus réguliers, ni plus humbles, ni plus charitables envers le prochain. Pouvons-nous compter ſur de telles communions, & avons-nous pû nous en faire un mérite auprès de Jeſus-Chriſt? Enfin ſouvenons-nous de ces éloignemens de la communion où nous nous ſommes entretenus, & qui ont été ſi injurieux à Jeſus-Chriſt, quand par indévotion, par inſenſibilité, par un attachement opiniâtre aux créatures, nous n'avons pas voulu faire le moindre effort, pour ſurmonter les obſtacles qui nous empêchoient de communier. N'étoit-ce pas mépriſer ouvertement le Corps de notre Dieu; quoique d'ailleurs l'eſprit d'erreur, pour juſtifier notre conduite, nous ſuggérât aſſez de prétextes, ſur-tout celui d'un faux reſpect, qui ne ſervoit qu'à nous endurcir davantage dans nos déréglemens?

II. Il s'agit de faire à Jesus-Christ une réparation authentique de tout cela, & nous ne le pouvons que par la communion même. Car suivant trois belles maximes de saint Chrysostôme, la communion sacrilége ne peut être réparée que par de saintes communions; la communion lâche, que par des communions ferventes; & les omissions volontaires de la communion, que par la fréquentation du divin Sacrement, accompagnée de toutes les dispositions requises. Il faut donc que désormais notre plus grand désir soit d'en approcher; notre plus grand soin, de nous y préparer; & notre plus grande douleur, de tomber dans un état qui nous oblige à nous en éloigner. Il faut que nous ayons un exercice de préparation, auquel nous nous attachions inviolablement, & que l'un des motifs qui nous y engagent, soit de réparer toutes nos prophanations & toutes nos négligences passées. Chacun peut se prescrire à soi-même cet exercice, en le soumettant néanmoins à l'examen & au jugement d'un Directeur. Quand nous nous le serons ainsi tracé nous-mêmes, nous y trouverons plus de goût, & nous y deviendrons plus fidéles. Quoi qu'il en soit, on ne doit point communément approcher de la sainte table, sans avoir pris quelque tems pour rentrer dans l'intérieur de son ame, sans

avoir fait quelque réflexion ou quelque lecture sur le sujet de cette importante action, sans s'y être disposé par quelque œuvre de charité & de pénitence. L'intérêt de Jesus-Christ dont nous nous sentirons touchés, nous rendra tout facile.

III. Mais de quelque méthode que nous usions, nous devons toujours communier avec humilité & avec amour, avec crainte & avec confiance, avec un profond respect & un désir ardent de nous unir à Jesus-Christ. Car c'est là, c'est dans le juste tempérament de ces mouvemens du cœur, contraires en apparence mais en effet d'un merveilleux accord, que doit consister pour nous la sainteté de la communion. Ne séparons jamais l'un de l'autre. Que la crainte de communier indignement, soit toujours comme le contrepoids du désir que nous avons de communier : & que la confiance & l'amour soient toujours soutenus de l'humilité & du respect. Voilà en substance toute la perfection de la communion chrétienne. Mais pour commencer à en faire l'épreuve, ne communions point dans cette Octave, que nous n'ayons fait auparavant à Jesus-Christ une amende honorable de toutes nos irrévérences, de toutes nos dissipations, de toutes nos tiédeurs, de tous nos scandales, de toutes les injures qu'il a eues à essuyer

de nous ; & que dans ce deſſein nous ne nous ſoyons proſternés devant ſon autel.

IV. Allons à lui comme l'enfant prodigue alla à ſon pere, contrits & pénitens, la tête baiſſée, & n'oſant même lever vers lui les yeux pour le contempler. Diſons-lui dans les mêmes ſentimens de douleur & de confuſion, que ce fils ingrat & rebelle, mais enfin ſuppliant & ſoumis : Ah, Seigneur, puis-je encore paroître en votre préſence, & par quel prodige de votre infinie bonté, ſouffrez-vous à vos pieds une ame criminelle, & lui permettez-vous d'approcher de votre ſanctuaire ? J'ai péché, mon Dieu, j'ai tant de fois péché contre le ciel, contre vous, devant vous ! Oui, Seigneur, j'ai péché contre le ciel, puiſque je ne pouvois pécher contre vous, ſans pécher contre votre Pere, contre votre divin Eſprit, contre tout ce qu'il y a de bienheureux dans le ciel qui s'intéreſſent à votre gloire. J'ai péché contre vous, & n'eſt-ce pas directement à vous que je me ſuis attaqué, en déshonorant votre Corps, en ne lui rendant pas les hommages que je lui devois, en le prophanant ? Mais ſur tout, Seigneur, j'ai péché devant vous, ſous vos yeux, à votre Autel, à votre Table.

V. Ajoutons. Dans le repentir qui me touche, & le regret que me cauſe la vûe de

de tant d'infidélités, je ne demande point, ô mon Dieu, que vous me mettiez encore au nombre de vos fidéles adorateurs. Je ne ſuis pas digne que vous me comptiez parmi vos enfans, ni que dans votre ſacré banquet vous me communiquiez les mêmes graces, & me faſſiez part des mêmes faveurs, qu'à tant d'ames pures & ferventes. Je ne le méritai jamais; jamais il n'y eut rien en moi qui pût m'élever à ces entretiens ſi doux, ſi tendres, ſi intimes, & même ſi familiers, dont il vous plaît de les gratifier. Mais, Seigneur, vous avez plus d'une bénédiction. Il y a dans votre Royaume pluſieurs places, & au même autel vous parlez & vous agiſſez differemment. Si cette différence n'eſt pas ſenſible aux yeux, elle l'eſt au cœur. Traitez-moi donc, mon Dieu, j'y conſens, traitez moi comme un eſclave & le dernier de vos eſclaves. Mais ſouvenez-vous auſſi que tout mépriſable & tout vil qu'eſt un eſclave, le maître lui accorde le pain néceſſaire pour le nourrir. Voilà ce que j'attends de vous, & ce que je cherche auprès de vous. De quelque maniere que vous vous comportiez du reſte envers moi, je m'eſtimerai toujours heureux, & je regarderai comme un avantage ineſtimable, ſi vous daignez m'admettre à la participation de votre corps & de votre ſang. Qu'oſerois-

je prétendre au-delà ; & si même je ne sçavois combien vous êtes libéral & bienfaisant, oserois-je me flatter d'un tel retour de votre part, & concevoir en votre miséricorde une telle confiance ?

VI. Disons encore. Que n'est-il, Seigneur, que n'est-il présentement en mon pouvoir de vous rendre tout l'honneur que je vous ai ravi ! Que ne puis-je autant relever votre culte, que je l'ai profané & avili ! Que ne puis-je le répandre par toute la terre, & vous faire connoître, vous faire adorer, vous faire aimer dans tout l'univers ! Que dis-je, Seigneur ? C'est beaucoup pour moi si j'apprends bien moi-même à vous connoître, & si dans la vive connoissance de vos grandeurs & de vos innombrables perfections, je commence à vous adorer comme vous devez l'être, & à vous aimer. Agréez du moins, mon Dieu, agréez sur cela les vœux de mon cœur. Agréez les vœux de tant de fidéles, avec qui je vais me présenter pour vous recevoir, & à qui je m'unis d'intention. Tout ce qu'ils vous diront, je vous le dis, ou je veux vous le dire comme eux. Seigneur, que je puisse aussi comme eux l'éprouver au fond de mon ame & le sentir.

N'en doutons point : Dieu écoutera cette priere. Il nous traitera de même que

le pere du prodigue traita ſon fils, dès qu'il le vit humilié devant lui & repentant. Il nous embraſſera, il nous fera aſſeoir à ſon feſtin, il ſe réjoüira de notre retour avec ſes Anges & ſes élûs. Nous aurons part à cette joie; nous nous trouverons remplis d'une tendre dévotion, ſouvent même de la plus douce conſolation. L'Egliſe en ſera édifiée, & voilà d'abord comment nous entrerons dans ſes vûes, & nous accomplirons le deſſein qu'elle s'eſt propoſé.

§. 2.

Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine Euchariſtie conſidérée comme ſacrifice.

I. Après avoir conſidéré la divine Euchariſtie comme Sacrement, nous la devons conſidérer comme Sacrifice. Sacrifice véritable, puiſque c'eſt dans cet adorable myſtère & par cet adorable myſtère, que la vraie chair & le vrai ſang de Jeſus-Chriſt ſont préſentés à Dieu, en qualité de victimes: & c'eſt en ce même ſens que S. Auguſtin appelle l'Euchariſtie la victime ſainte & le ſacrifice du médiateur. Sacrifice d'une valeur ineſtimable & d'un prix infini, puiſque c'eſt un Dieu qui y eſt offert, & le mê-

me Dieu qui s'offrit sur la croix. Sacrifice de la loi nouvelle, dont tous les sacrifices de l'ancienne loi ne furent que les ombres & que les figures. Sacrifice unique dans cette loi de grace où nous sommes. Tous les autres sacrifices sont abolis, & celui-ci en est la consommation. Car comme le Fils de Dieu disoit à son Pere par la bouche de David : Vous n'avez plus voulu, ô mon Pere, du sang des animaux. Il vous falloit une hostie plus pure & plus noble : c'est moi-même. Ainsi, moi-même je suis venu, & moi-même je me suis sacrifié. Sacrifice non sanglant, puisque le sang de Jesus-Christ n'y est plus répandu comme dans sa passion; mais sacrifice néanmoins qui renferme toutes les graces & tous les mérites de cette passion sanglante, puisqu'il s'y fait la même oblation. Sacrifice universel & perpétuel : universel, pour tous les lieux du monde; perpétuel, pour tous les tems jusques à la fin des siécles. Sacrifice de loüange, qui honore Dieu de la maniere la plus parfaite dont il puisse être honoré; d'impétration, qui attire sur nous les bénédictions de Dieu & ses dons les plus précieux; de propitiation, qui nous rend Dieu favorable, & qui appaise sa colère; d'expiation, qui nous acquitte auprès de Dieu, & communique pour cela sa vertu aux vivans &

aux morts. Voilà ce que nous appellons dans l'Egliſe catholique le ſacrifice de la Meſſe.

II. Or par rapport à ce ſacrifice, combien eſt-on coupable, ſoit en n'y aſſiſtant pas, ſoit en y aſſiſtant mal? En n'y aſſiſtant pas : tant de chrétiens & de catholiques font profeſſion d'en reconnoître la vérité, la ſainteté, la dignité, & cependant n'y aſſiſtent preſque jamais. Pluſieurs n'y aſſiſtent pas même aux jours ordonnés par l'Egliſe, & s'en diſpenſent pour la plus légère incommodité. Mais du moins eſt-il rien de plus commun dans le monde, que de voir des perſonnes ſe faire une habitude de n'entendre jamais la Meſſe aux jours non commandés : comme s'ils n'avoient ces jours-là nul devoir de religion à remplir; comme s'ils étoient moins catholiques, ou qu'ils duſſent moins honorer Dieu; comme ſi Jeſus-Chriſt avoit moins de quoi les attirer par amour, par piété, par intérêt, à un ſacrifice où ce Dieu Sauveur s'immole pour nous, où il agit ſi efficacement pour nous auprès de ſon Pere, & où il verſe ſi libéralement ſur nous ſes graces.

III. Telle eſt néanmoins la conduite d'une infinité de mondains. La moindre affaire, & ſouvent, ſans nulle affaire, une molle oiſiveté les arrête. Telle eſt ſur-tout

la conduite d'une infinité de femmes. Une délicatesse outrée, un mauvais tems, quelques pas qu'il leur en coûteroit, quelques momens qu'il y auroit à retrancher de leur sommeil, le soin de s'ajuster & de se parer, en voilà plus qu'il ne faut pour les retenir. L'Eglise a beau faire donner le signal pour appeller les fidéles : les temples sont déserts, & le plus auguste sacrifice est abandonné. Si c'étoit le signal d'une partie de plaisir, d'une partie de jeu, on s'y rendroit bientôt. Si c'étoit le signal d'une heure marquée pour paroître devant un Roi de la terre, ou pour solliciter un juge, on y seroit attentif, & l'on ne manqueroit pas de diligence. Mais dès qu'il n'est question que d'un exercice chrétien, & en particulier de la Messe, on n'y pense pas, & tout sert d'excuse pour s'en exempter. En vérité n'est-ce pas là un mépris formel de la plus grande action du christianisme, & n'est-ce pas ainsi qu'en jugeroit un idolâtre s'il en étoit témoin ?

IV. D'autres sont plus assidus au sacrifice de la Messe : ils y assistent ; mais ils n'en sont guère moins criminels, parce qu'ils y assistent mal. Rappellons dans notre mémoire combien de fois nous y avons assisté sans application, sans réflexion, sans dévotion, avec une imagination distraite, tout

occupés des pensées du monde, & n'y donnant aucune marque de religion. Combien de fois une femme volage & sans retenue, a-t-elle fait de ce sacrifice le sujet de ses scandales : y tenant des postures indécentes, y parlant & s'y entretenant avec la même liberté que dans une assemblée toute mondaine, y satisfaisant sa vanité & son amour-propre par un pompeux étalage de son luxe & de ses parures, y servant peut-être & y voulant servir d'objet à la passion d'autrui? C'est l'usage du monde, je dis du monde impie & libertin, dont on suit les pernicieuses maximes : mais en même-tems, c'est le sacrifice du vrai Dieu, le sacrifice du Corps de Jesus-Christ que l'on prophane. Quoi donc ? le Corps de Jesus-Christ est sacrifié pour nous sur l'Autel, & nous lui insultons en quelque sorte par nos impiétés ! Nous devons honorer ce Corps vénérable partout où il est présent, mais encore plus dans les sacrés mystères où il acheve de consommer l'œuvre de notre rédemption.

V. A tous ces désordres, quel remède & quelle réparation ? Comme les contraires se guérissent & se réparent par leurs contraires, après avoir conçû un repentir sincère du passé, & l'avoir témoigné à Dieu, voici les promesses que nous devons lui faire pour l'avenir, & les résolutions où

nous devons nous confirmer pendant cette Octave. Elles se réduisent à quatre.

1. D'assister tous les jours au sacrifice de la Messe, de s'imposer cette loi, de la garder inviolablement, & de s'y assujettir en satisfaction de nos négligences. Mais, dit-on, je n'ai pas le tems : si vous le voulez bien, le tems ne vous manquera pas. Des personnes plus occupées que vous le sçavent trouver. Jugez-vous vous-même de bonne foi, & voyez si vous ne pourriez pas remettre à une autre heure certaines affaires, si vous ne pourriez pas prendre un peu sur votre repos, qui n'est que trop long & que trop paresseux. Dès que vous entrerez là-dessus dans une sérieuse discussion, & que vous vous donnerez le soin d'arranger l'ordre de votre journée, vous verrez qu'il est très-rare que vous n'ayez pas absolument le loisir d'entendre une Messe. Mais ma santé ne me le permet pas : je conviens qu'il y a telle infirmité qui peut être une excuse légitime ; mais il est vrai aussi que bien des infirmités dont on se prévaut, ne sont que de vains prétextes, parce que ce ne sont que de pures délicatesses. Avec cette prétendue infirmité combien faites-vous d'autres choses plus difficiles ? Mais c'est une gêne & une peine : je le veux, & c'est justement par-là que vous vous en ferez une

pénitence, & que ce ſera pour vous devant Dieu une eſpéce de réparation. Etrange molleſſe que celle de la plûpart des femmes du ſiécle! Elles ont auprès d'elles dans un quartier pluſieurs Egliſes, où elles peuvent en un moment ſe tranſporter, & elles ne daignent pas pour cela ſortir de leur maiſon.

2. D'aſſiſter au Sacrifice de la Meſſe, non-ſeulement avec aſſiduité, mais avec révérence, avec attention, avec dévotion. Avec révérence, pour réparer tant d'immodeſties commiſes durant cet adorable Sacrifice. Avec attention, pour réparer tant de diſſipations volontaires & de penſées inutiles, peut-être criminelles, où l'on s'eſt arrêté pendant ce même ſacrifice. Avec dévotion, pour réparer tant de lâchetés, tant de froideur & d'indifférence qu'on a apportée à ce ſacrifice. Révérence, ſoit par rapport à l'habillement, qui ne doit être, ni trop négligé, ni trop orné, (car on tombe ſur cela en deux excès condamnables;) ſoit par rapport à la vûe, qui doit être communément, ou baiſſée vers la terre, ou appliquée ſur un livre de prieres, ou attachée à l'Autel; ſoit par rapport à la contenance qui doit toujours être décente, humble, ſortable à l'état & aux ſentimens d'une ame ſuppliante. Attention, qui re-

cueille l'esprit, qui en banniſſe toutes les idées & toutes les affaires du monde, qui le rappelle de ſes égaremens & de ſes évagations, dès qu'il commence à s'en appercevoir, qui l'applique aux cérémonies & aux différentes parties du ſacrifice, qui le porte continuellement à Dieu, ou pour honorer ſa ſouveraine Majeſté, ou pour implorer ſa miſéricorde & lui rendre des actions de graces. Dévotion, laquelle excite ſans ceſſe le cœur à de tendres & de pieuſes affections, aux actes de toutes les vertus. Il y aura des ſoins pour cela à prendre, il y aura des obſtacles à vaincre, des reſpects humains à ſurmonter. Il faudra mortifier la curioſité naturelle, qui nous fait obſerver tout ce qui ſe paſſe autour de nous. Il faudra captiver le corps, en le tenant dans une ſituation qui le contraint & qui l'incommode. Il faudra réprimer ſa langue & l'envie de parler, en ſe condamnant à un ſilence inviolable. Il faudra, pour s'éloigner de l'occaſion & de la tentation, ſe retirer de certains lieux, de certaines places, de certaines perſonnes. Il faudra éviter certaines Meſſes, qui ſont comme les rendez-vous d'un certain monde, & où l'on cherchoit auparavant à ſe faire voir & à ſe diſtinguer. Des gens viendront vous aborder & vous ſaluer, ils reſteront auprès de vous,

ils voudront lier entretien avec vous, & il faudra ne leur point répondre, ou ne le faire qu'en peu de paroles & couper tout-à-coup le discours. Peut-être en seront-ils surpris, en riront-ils, & il faudra les laisser dans leur surprise, & ne tenir nul compte de leurs railleries. Mais tout cela, tous ces soins que vous prendrez, toutes ces victoires que vous remporterez, seront autant de satisfactions que Dieu acceptera, & dont le mérite pourra compenser en quelque sorte tant de fautes, qui vous rendent également redevable, soit à sa justice, puisque ce sont de vrais péchés; soit à sa suprême grandeur, puisqu'elles regardent le mystère même où vous devez plus la reconnoître, & où il doit recevoir de plus profonds hommages.

3. D'offrir avec le Prêtre le sacrifice de la Messe toutes les fois que nous y assisterons; de l'offrir en esprit de pénitence, pour tous les péchés du monde, & en particulier pour les nôtres; mais sur-tout de l'offrir en esprit de réparation, pour toutes les Messes que nous n'avons pas entendues par notre négligence, ou que nous avons mal entendues. Car tout fidéle peut, & doit s'unir ainsi au Prêtre, en assistant à la Messe, pour offrir avec lui le sacrifice, puisque nous en sommes tous les ministres,

quoique d'une maniere différente. Et comme ce sacrifice est le même que celui qui s'accomplît sur la croix, & qui y fut offert par le Sauveur des hommes pour la rémission des péchés, une des principales vûes que nous devons avoir en l'offrant, est d'obtenir de Dieu le pardon de tous les péchés que notre conscience nous reproche, & d'acquitter par une offrande si sainte & d'un si grand prix toutes les dettes dont nous nous sentons chargés. Mais entre les autres péchés, nous pouvons nous proposer d'abord ceux que nous avons commis à l'égard du sacrifice que nous offrons, & par là nous tirerons de ce qui a été le sujet & l'occasion du mal, le moyen le plus efficace & le reméde le plus puissant pour le guérir.

4. De communier spirituellement à chaque Messe, & de participer ainsi au sacrifice, témoignant à ce Dieu Sauveur, caché sous les apparences du pain & du vin, un désir sincère de le recevoir réellement & en effet, tâchant de se mettre dans les mêmes dispositions que si l'on approchoit de la sainte table, & de concevoir les mêmes sentimens. Saint Augustin disoit, Croyez, & votre foi sera une espéce de communion, qui honorera Jesus-Christ, qui l'attirera dans vous, qui vous rendra partici-

pant de ſes mérites : & que ſera-ce quand à cette foi, nous ajouterons l'humilité, la reconnoiſſance, l'amour, tout ce qui compoſe cet exercice que nous appellons communion ſpirituelle ?

Voilà de quoi nous devons nous occuper dans ces jours ſpécialement conſacrés à l'honneur du plus auguſte de tous les ſacremens & du plus grand de tous les ſacrifices. Voilà ſur quoi nous devons prendre de juſtes meſures, & former de bons propos pour tous les jours de notre vie. C'eſt avec Jeſus-Chriſt même que nous en pouvons conférer au pied de ſon Autel ; c'eſt avec lui que nous pouvons traiter de la maniere dont il doit être ſatisfait, & dont il le veut être. Car à quel autre m'adreſſerois-je, Seigneur, & qui peut mieux m'éclairer que vous, m'inſtruire que vous, me faire connoître ce que vous voulez de moi, & me donner les ſecours néceſſaires pour en ſoutenir la pratique ? Je viens donc à vous avec confiance, & j'oſe me promettre que vous ſerez touché du deſſein qui m'y amene, & de la droiture de mon cœur, auſſi bien que de la vivacité de mes regrets. Vous êtes témoin de mes réſolutions, vous les voyez ; car c'eſt vous même qui me les avez inſpirées. N'eſt ce pas encore aſſez, & demandez-vous, Seigneur, d'autres réparations ?

Parlez ; que voulez-vous que je faſſe ? Je n'en ferai jamais trop, & il n'y a rien à quoi je ne me ſente diſpoſé. Daignez ſeulement ſeconder les déſirs de mon ame, daignez les agréer. Hélas ! Seigneur, ma foibleſſe eſt telle, que je ne puis guère vous offrir autre choſe que des déſirs. Mais je me trompe : je puis tout vous offrir, puiſque je puis vous offrir vous-même à vous même ; pui que je puis vous offrir votre corps, votre ſang, toute votre adorable perſonne. Vous ne refuſerez point ce ſacrifice ; & par les mérites infinis de ce ſacrifice, j'obtiendrai la grace de l'honorer toujours & d'en profiter.

INSTRUCTION POUR L'OCTAVE DE L'ASSOMPTION DE LA VIERGE.

CETTE fête dans son institution & dans le dessein de l'Eglise comprend trois choses, ausquelles le jour de l'Assomption est particuliérement consacré ; sçavoir, la mort de la sainte Vierge, sa gloire dans le ciel, & le culte qu'on lui rend sur la terre. Sa mort, qui doit être pour nous le modéle d'une mort précieuse devant Dieu. Sa gloire que nous devons enviſager, pour nous former une juste idée de ce qui fait la véritable gloire des élûs de Dieu. Et le culte que lui rend l'Egliſe, qui doit nous servir de regle pour lui en rendre un raisonnable, c'est-à-dire, pour l'honorer saintement & utile-

ment en qualité de Mere de Dieu. Voilà les trois fruits que nous devons retirer de cette Octave. Apprendre de l'exemple de Marie à mourir de la mort des Saints. Apprendre de la personne de Marie à bien discerner en quoi consiste & sur quoi est fondé le bonheur des Saints. Apprendre de la pratique & de l'usage de l'Eglise envers Marie, à avoir une dévotion pure & solide pour celle qui a été la Mere du Saint des Saints. Ce sont les effets salutaires que ce mystère bien médité doit produire en nous, & par où nous reconnoîtrons si nous célébrons cette fête en esprit & en vérité.

§. 1.

Comment l'exemple de Marie nous apprend à mourir de la mort des Saints.

I. Il n'y a jamais eu de mort plus précieuse devant Dieu, que celle de la Vierge, parce qu'il n'y a jamais eu de vie plus remplie de mérite que la sienne. Tirons la conséquence de ce principe; & puisque nous convenons qu'une mort sagement prévûe, & précédée d'une bonne vie, est la voie la plus droite & la plus sûre pour arriver au terme du salut, concluons de-là que toute notre application doit donc être à amasser ce thrésor de mérites, qui doit sanctifier selon Dieu

notre mort, & la rendre heureuse. Et en effet tout nous quitte à la mort : il n'y aura que nos bonnes œuvres qui nous suivront. Ces bonnes œuvres faites pour Dieu (car il n'y en a point d'autres de méritoires) ce sont les seuls biens qui nous resteront, & que nous emporterons avec nous. Ainsi il s'agit maintenant de nous enrichir de ces sortes de biens, & nous devons user là-dessus d'une diligence d'autant plus grande, que nous avons peut-être le malheur d'être du nombre de ceux qui sont venus des derniers, & qui n'ont commencé que tard à travailler. Faire un fonds de mérite pour la mort, voilà à quoi doivent se rapporter toutes les actions de notre vie ; voilà ce qui doit nous animer à n'en pas négliger une seule, puisqu'il n'y en a aucune dont le prix & la sainteté de notre mort ne dépendent. Si toutes nos pensées n'aboutissent là, c'est à nous, bien plus justement qu'à Marthe, que s'adresse aujourd'hui ce reproche du Sauveur : *Vous vous empressez, & vous vous troublez du soin de plusieurs choses : cependant il n'y en a qu'une de nécessaire.* Luc. c. 10.

II. La mort de la sainte Vierge n'a pas été seulement précieuse devant Dieu par les mérites qui l'ont précédée, mais par les graces & les faveurs divines qui l'ont accompagnée. L'une de ces graces est que la sainte

Vierge en mourant, n'éprouva point les douleurs de la mort, qui sont les inquiétudes & les regrets que nous ressentons communément à la vûe d'une mort prochaine. La parole de l'Ecriture s'accomplit singu-
Sap. liérement en elle : *Les ames justes sont dans*
c. 3. *la main de Dieu, & les douleurs de la mort ne les affligeront point.* Or cette grace fut donnée à Marie, & parce qu'elle étoit juste par excellence, & parce qu'elle étoit parfaitement détachée de toutes les choses de la terre. Car le péché, dit saint Paul, est l'aiguillon de la mort ; & ce qui redouble encore la peine & les douleurs de la mort, c'est l'amour du monde. Voilà les deux causes qui sont capables de nous rendre un jour la mort affreuse : le péché, parce que c'est particuliérement à la mort qu'il se fait sentir ; & l'amour du monde, parce qu'on ne peut quitter qu'avec douleur ce qu'on possède avec attachement. Retranchons l'un & l'autre, si nous voulons participer au privilége de la Mere de Dieu, & mourir comme elle dans le calme & dans l'assurance. Travaillons à détruire dans nous le péché par la pénitence. Dès-là, quelque terrible que soit la mort, elle ne le sera plus pour nous, & nous pourrons avec une humble
1. *Cor.* confiance nous écrier : *O mort, où est ton ai-*
c. 15. *guillon* ? De même, détachons notre cœur

de toutes les choſes dont il faudra bientôt nous ſéparer : par là nous nous épargnerons les amertumes de la mort ; car *la mort n'eſt amère*, ſelon le Sage, *qu'à celui qui a mis ou voulu mettre ſon repos dans la joüiſſance des biens de ce monde.* *Eccleſ. c. 14.*

III. Mais ce qui a rendu par-deſſus tout la mort de Marie précieuſe devant Dieu, c'eſt la diſpoſition d'eſprit & de cœur avec laquelle elle la reçût. Diſpoſition d'eſprit : elle enviſagea la mort dans les vûes les plus pures de la foi, je veux dire, comme l'accompliſſement de ſes vœux, comme le moyen d'être promptement réunie à ſon Fils & à ſon Dieu, dont elle gémiſſoit depuis ſi long-tems de ſe voir ſéparée. Diſpoſition de cœur : regardant ainſi la mort, elle la déſira avec toutes les ardeurs de la plus fervente charité, & elle ſouhaita bien plus vivement que S. Paul, *d'être enfin dégagée des liens du corps pour vivre avec J. C.* *Philipp. c. 1.* Car ces paroles de l'Apôtre ne convinrent jamais mieux à perſonne, qu'à Marie. C'eſt de cette ſorte que devroient mourir tous les vrais chrétiens ; mais à la honte de la vraie religion, la plûpart meurent comme des Païens, qui n'ont ni foi, ni eſpérance, ou du moins comme des hommes en qui l'eſpérance des biens éternels eſt infiniment affoiblie & preſque entiérement

étouffée par l'amour des biens visibles & présens. Désordre que nous déplorons tous les jours dans les autres, mais dont peut-être nous ne pensons pas à nous garantir nous-mêmes. Faisons-nous donc un capital de nous disposer par de fréquens désirs à cette mort sainte, après laquelle les justes & les amis de Dieu ont soupiré ; & que ce ne soit pas seulement de bouche, mais sincérement & de cœur, que nous disions chaque jour à Dieu : *Que votre regne arrive pour nous.* Car il n'y a que la mort, par où nous puissions parvenir au Royaume de Dieu, & nous sommes incapables de faire à Dieu cette priere, si nous ne regardons la mort comme l'a regardée la Mere de Dieu.

Matth. 6. 6.

§. 2.

Comment Marie nous apprend sur quoi doit être fondé le bonheur des Saints.

I. La sainte Vierge immédiatement après sa mort, est entrée en possession de sa béatitude & de sa gloire : c'est le mystère que nous célébrons, & c'est proprement ce que nous appellons son Assomption. Mais pourquoi pensons-nous qu'elle ait été élevée au plus haut des cieux, & comment croyons-nous qu'elle soit montée à un dégré si éminent ? Dieu en la couronnant n'a-t-il eû en

vûe que sa maternité divine? Reconnoissons plutôt que ce n'est point précisément sa maternité divine qu'il a prétendu couronner, mais sa sainteté & ses bonnes œuvres. Combien d'ancêtres de Jesus-Christ ont été réprouvés de Dieu, parce qu'avec cette qualité d'ancêtres de Jesus-Christ, ils n'ont pas laissé d'être des impies & des infidéles?

II. Importante leçon, qui doit tout à la fois nous instruire, nous confondre, nous consoler. Nous instruire: car il est donc vrai, & si nous ne l'avons pas assez bien compris jusques à présent, l'exemple de Marie doit achever de nous en convaincre: il est, dis-je, certain & indubitable, que nous ne serons glorifiés dans le ciel, qu'autant que nous aurons travaillé sur la terre. Quoiqu'on ne parvienne communément à rien dans le monde sans travail, & que le monde même nous vende bien cher les vains avantages que nous y obtenons, cette regle n'est pas néanmoins si universelle qu'elle n'ait ses exceptions & nous avons souvent la douleur de voir au-dessus de nos têtes & dans les premieres places, des gens qui n'ont pas fait à beaucoup près ce que nous faisons, & sur qui nous devrions l'emporter, si les récompenses étoient partagées & mesurées selon les services. Mais quel est ce ser-

viteur fidéle qui entrera dans la joie du Seigneur, & que le Seigneur placera dans le séjour des bienheureux & des élûs? C'eſt celui qui aura fait valoir le talent qu'on lui avoit confié; c'eſt celui qui ſe ſera conſervé dans une ſainte innocence, ou qui aura réparé ſes déſordres paſſés, & ſatisfait à Dieu par la pénitence. Ce juſte vigilant, appliqué, laborieux, qui ſans ſe contenter d'éviter le mal, aura pratiqué le bien, & l'aura pratiqué chrétiennement, l'aura pratiqué pleinement, l'aura pratiqué conſtamment : c'eſt à celui-là que les bénédictions divines ſont réſervées, & que l'héritage céleſte eſt promis. Tout autre en eſt exclus, c'eſt-à-dire, que quiconque n'auroit pas ce fonds de richeſſes ſpirituelles & de bonnes œuvres, ne pourroit eſpérer d'y être admis; & cela par une loi ſi abſolue & ſi générale, que la Mere de Dieu n'en a pas elle-même été diſpenſée.

III. Cette vérité, en nous inſtruiſant, doit en même-tems nous confondre. Le monde frappé d'un certain éclat qui nous environne & qui nous ébloüit, nous honore peut-être, & nous rend de faux hommages. Une grande naiſſance, un grand nom, une grande réputation, de grands biens & une grande fortune, autorité, crédit, dignités, titres d'honneur, qualités éminentes de l'eſprit,

habileté, ſçavoir, tout cela nous attire de la part des hommes des reſpects & des adorations qui flattent notre vanité, & qui nous enflent le cœur. Il ſemble qu'il n'y ait rien au-deſſus de nous, & que nous ſoyons des divinités. Mais ſi nous ſommes encore aſſez heureux pour ne nous être pas laiſſé aveugler juſques à perdre la foi, & qu'il nous en reſte quelque rayon, que faut-il pour rabattre ces hautes idées, & pour nous faire rentrer dans notre néant? Une ſeule penſée ſuffit : c'eſt que tout cela pris en ſoi-même, ne nous donne pas devant Dieu le moindre dégré de mérite, ni ne peut par conſéquent nous être de la moindre valeur dans l'eſtime de Dieu. C'eſt que bien loin que Dieu dans le choix qu'il fera de ſes prédeſtinés, en les ſéparant & les recueillant dans ſon Royaume, ait égard à tout cela, il ne les y recevra au contraire, & ne les y élevera, qu'autant qu'ils auront mépriſé tout cela, qu'ils ſe ſeront détachés de tout cela, qu'ils auront renoncé d'affection & de volonté à tout cela. C'eſt qu'avec tout cela nous pouvons encourir la diſgrace de Dieu, la malédiction de Dieu, la réprobation éternelle de Dieu; & qu'en effet des millions d'autres avec tout cela, & même avec des avantages encore plus éclatants, ſelon l'opinion humaine, ont été rejettés

de Dieu, & seront à jamais l'objet de sa haine & de ses vengeances.

IV. Mais cette même vérité doit aussi nous consoler, & en est-il un sujet plus solide que cette réflexion ? Il ne tient qu'à moi de gagner le ciel, parce qu'il ne tient qu'à moi de me sanctifier par l'observation de mes devoirs, & que c'est là l'unique voie qui conduit à cette souveraine béatitude. La différence des conditions, des dons naturels, des conjonctures & des événemens, peut bien faire les heureux du siécle & les malheureux : mais elle ne fait rien auprès de Dieu; & devant lui tout est renfermé dans ce seul point, qui dépend de moi avec le secours de la grace, & qui est de répondre, selon mon état, quel qu'il soit, aux desseins de Dieu, de lui obéir en toutes choses, & d'accomplir exactement ses saintes & adorables volontés. Je n'ai donc qu'à laisser le monde juger, parler, agir, distribuer ses faveurs comme il lui plaira. Il aura beau me dire qu'heureux sont les riches & les grands de la terre : je n'aurai qu'une maxime à lui opposer, mais une maxime fondamentale & inébranlable; c'est celle de Jesus-Christ : plus heureux mille fois, & même heureux uniquement ceux qui sont soumis à Dieu, & qui dans leur condition exécutent fidélement les ordres de Dieu, puisque

que ce n'eſt qu'à ceux-là que Dieu deſtine une gloire immortelle.

V. Entre les vertus de Marie, il y en a trois principales qui l'ont ſanctifiée, & que Dieu a auſſi ſinguliérement glorifiées dans cette ſainte Mere, ſçavoir, ſa pureté, ſon humilité, ſa charité. Son inviolable pureté a ſanctifié ſon corps, ſa profonde humilité a ſanctifié ſon eſprit, & ſon ardente charité a ſanctifié ſon cœur. Or cette pureté virginale eſt glorifiée par l'incorruptibilité de ce même corps, qui jamais ne fut flétri de la moindre tache. Au lieu que nous ſommes tous condamnés par l'arrêt de Dieu à retourner en pouſſiere. Marie, par un privilége particulier de ſa mort, fut exempte de la corruption du tombeau, de même que par une prérogative extraordinaire de ſa conception elle avoit été exempte de la corruption du péché. Cette humilité eſt glorifiée par le plus haut point d'élévation où puiſſe atteindre une créature auprès du thrône de Dieu. Différence admirable qui ſe rencontre entre la gloire du monde & celle des Elûs du Seigneur! L'orgueil eſt pour l'ordinaire le fondement de la gloire du monde, & la gloire du monde ne manque guère d'inſpirer l'orgueil: mais la gloire des Elûs de Dieu n'eſt fondée que ſur l'humilité, n'inſpire que l'humilité, eſt d'un

merveilleux accord avec l'humilité, en est même inséparable, & ne peut subsister sans l'humilité. Enfin cette charité ardente est glorifiée par la plus intime union avec Dieu & la plus parfaite possession de Dieu. Tant que Marie a vécu sur la terre, elle a toujours aimé Dieu, & elle en a toujours été aimée : mais on peut dire du reste que son amour faisoit en quelque sorte son martyre. Elle étoit, sur-tout depuis l'Ascension de Jesus-Christ, comme cette Epouse des cantiques, qui saintement passionnée pour son Epoux, mais ne le voyant pas & ne le possédant pas selon toute l'étendue de ses désirs, le cherchoit avec des empressemens extrêmes, & ne cessoit point de gémir qu'elle ne l'eût trouvé. Le moment fortuné qu'elle attendoit est venu, & c'est celui de cette Assomption glorieuse qui la met en état de goûter éternellement la présence de son Bien-aimé, & de pouvoir, comme la même Epouse des cantiques, s'écrier dans le ravissement de son ame : *J'ai trouvé celui que j'aime ; je le tiens, & jamais rien ne sera capable de me l'enlever.*

Cant. c. 3.

VI. Voilà sur quoi il est d'une extrême conséquence pour nous de nous examiner à fond, pour connoître nos véritables dispositions, & pour y remédier, supposé qu'elles ne soient pas telles qu'elles doivent être.

Souvenons-nous que rien de souillé & d'impur n'entrera dans le Royaume de Dieu, qui est la pureté même : & ne pensons pas qu'il suffise de nous préserver de certaines taches grossieres : mais défions-nous des plus légers sentimens de notre cœur, & ne craignons point d'avoir là-dessus trop de délicatesse. Marie se trouble à la seule vûe d'un Ange, & l'Ecriture nous témoigne que les cieux même ne sont pas purs aux yeux de Dieu, que sera-ce de nous? Si Dieu nous a donné quelque distinction dans le monde, soyons persuadés que ce qui nous éléve & nous distingue dans le monde, non-seulement n'est rien devant Dieu, mais qu'il est réprouvé de Dieu, quoi que ce puisse être, s'il n'est sanctifié par l'humilité. Ce n'est point assez que nous ayons de la modestie : les Païens en ont eu, & souvent cette modestie n'est pas même une vertu. Il faut, pour nous garantir de la contagion du monde, que nous ayons l'humilité chrétienne dans le cœur. Car Dieu n'a de récompense que pour les humbles de cœur; & si l'humilité de cœur n'a part dans notre modestie, il reprouve notre modestie comme une vertu chimérique, qui sous les apparences de l'humilité cache peut-être tous les désordres de la plus subtile vanité. Etre humble à proportion des avantages

que nous avons reçus de Dieu, c'eſt la perfection où Dieu nous appelle. Cela demande une grande fidélité & une grande attention ſur nous-mêmes; il eſt vrai: mais la choſe le mérite bien. Car à quoi nous rendrons-nous donc attentifs, ſi ce n'eſt à nous défendre du poiſon le plus dangereux & le plus mortel, qui eſt l'orgueil du monde? Marie avec la dignité de Mere de Dieu, a bien ſçu conſerver un cœur & un eſprit humbles: pourquoi parmi de vaines grandeurs, ne conſerverons-nous pas l'un & l'autre? Quoi qu'il en ſoit, nous ne trouverons jamais grace auprès de Dieu, ſi nous ne ſommes humbles, & qu'autant que nous ſerons humbles. Ajoutons à cette ſincére humilité, une charité toute divine. Cet amour de Dieu eſt la conſommation de toutes les vertus & de tous les mérites; & comme il doit faire dans la vie future notre bonheur, il faut qu'il faſſe dans la vie préſente notre ſanctification.

§. 3.

En quoi conſiſte la vraie dévotion envers Marie.

I. Le vrai culte de la ſainte Vierge eſt celui qui nous porte, avant toutes choſes, à la prendre pour notre modéle, & à ré-

gler toute la conduite de notre vie sur ses exemples. Car en vain, dit saint Bernard, faisons-nous profession de l'honorer, si nous ne sommes touchés en même tems du désir de nous y conformer. Cette obligation regarde tous les Chrétiens, à qui la vie de Marie doit être un tableau raccourci de tous leurs devoirs & de toute leur perfection. Ils doivent continuellement apprendre de cette Vierge ce qu'ils ont à éviter, à retrancher, à réformer, & ce qu'ils ont à observer & à pratiquer. En un mot, le dessein de Dieu a été de leur proposer dans la personne de Marie une image sensible & vivante, dont ils étudiassent tous les traits pour les exprimer en eux & se les appliquer. Or nous n'avons qu'à lire les divers endroits de l'Evangile où il est parlé de la Mere de Dieu. Car sans chercher ailleurs un plus grand détail de l'histoire de Marie, nous trouverons dans ce que l'Evangile en a rapporté, les exemples les plus touchans des plus héroïques vertus; & il ne nous en faudra pas davantage pour avoir le précis & l'abbrégé de toute la sainteté de notre état. Faisons-nous, s'il est nécessaire, un recueil de ses principales actions. Méditons souvent ce qu'elle a fait, & la maniere dont elle l'a fait. Retraçons-nous-en le souvenir dans les occasions. Nous éprouverons com-

bien ſon exemple eſt efficace & engageant. Non-ſeulement il nous ſervira d'une régle sûre pour nous bien conduire ; mais il nous fortifiera & nous animera par une certaine onction de grace qui lui eſt propre.

II. Ce que nous pourrons particuliere-ment remarquer dans l'Evangile au ſujet de la ſainte Vierge, c'eſt, outre ſa pureté, outre ſon humilité & ſon amour, la reconnoiſſance envers Dieu, le zéle pour l'honneur de Dieu, la foi & la confiance en Dieu, la préparation aux ſouffrances qui ſont les épreuves de Dieu. La reconnoiſſance envers Dieu : juſqu'à quel point n'en fut-elle pas pénétrée, quand elle chanta dans la maiſon d'Eliſabeth ce merveilleux cantique, *Luc. Mon ame glorifie le Seigneur ?* Récitons-le 1. tous les jours comme elle, & dans le même eſprit qu'elle. Il y a des ſentimens fort affectueux & fort tendres, & il eſt difficile que nous n'en reſſentions pas l'impreſſion. Le zéle pour Dieu : avec quelle ferveur n'offrit-elle pas à Dieu le ſacrifice de ſon Fils dans le temple de Jeruſalem ? Eſt-ce ainſi que nous ſommes réſolus de ſacrifier tout à Dieu, & même ce que nous avons de plus cher ? La foi & la confiance en Dieu : c'eſt par-là qu'elle obtint de Jeſus Chriſt tout ce qu'elle lui demanda. Pourquoi déſeſpérons-nous de mille choſes à quoi Dieu veut que

nous travaillions, & qu'il accordera peut-être à la perſévérance de nos prieres & de notre foi ? La préparation aux ſouffrances : avec quel courage n'entendit-elle pas la prédiction de Siméon, qui lui annonçoit que ſon ame ſeroit tranſpercée d'un glaive de douleur ? Sommes-nous diſpoſés de la ſorte aux afflictions & aux adverſités ? Quand Dieu nous enverra des croix, repréſentons-nous Marie au pied de la croix de ſon Fils ; car elle ne l'abandonna pas comme les Diſciples. Voilà l'uſage que nous pouvons faire de ſes exemples ? il en eſt de même de toutes les autres vertus.

III. Une autre partie du culte que nous devons à la ſainte Vierge, eſt de nous adreſſer à elle dans nos beſoins, & de la reconnoître pour notre protectrice & notre avocate. Après la médiation de Jeſus-Chriſt, nous n'en pouvons avoir de plus puiſſante que celle de Marie. Auſſi toute l'Egliſe a-t-elle ſans ceſſe recours à cette Mere du Sauveur. Prions-la comme l'Egliſe la prie. Recommandons-lui nos intérêts auprès de Dieu, comme l'Egliſe lui recommande les ſiens. N'employons pas ſeulement ſon interceſſion pour nous-mêmes, mais pour tous ceux dont le ſalut nous eſt cher. Si nous ſommes à la tête d'une maiſon, d'une famille, mettons ſous

ſa protection toute cette famille, toute cette maiſon. Ne nous déterminons à aucun parti ſans la conſulter ; ne nous engageons dans aucune affaire ſans l'y appeller. Excellente pratique dont les effets ont été ſi ſalutaires à une infinité de peres chrétiens & de meres chrétiennes. Ils ont vû par-là toutes leurs entrepriſes réuſſir, leurs vœux accomplis & leurs familles comblées de toutes les bénédictions temporelles & ſpirituelles. Aimons au reſte toutes les dévotions inſtituées en l'honneur de Marie. Du moment que l'Egliſe les a établies, ou qu'elle les approuve, elles nous doivent être vénérables. Autoriſons-les par notre exemple, & ſoutenons-les par notre piété. Pratiquons celles qui ſont plus utiles, & qui nous paroiſſent plus ſolides. Honorons au moins celles que nous ne pratiquons pas. Ne condamnons pas aiſément celles qui ne ſont pas de notre goût. Quoique ce ſoient des dévotions populaires, reſpectons-les, puiſqu'en ſanctifiant les peuples, elles contribuent à la gloire de Dieu. Par eſprit d'oppoſition à l'héréſie, déclarons-nous pour ce culte public & ſolemnel, qui eſt rendu à la Mere de Dieu dans toute la terre. Joyons-y le nôtre en particulier. Gardons-nous de tomber dans la froideur & l'indifférence qu'ont ſur cela de lâches

Chrétiens, ou de prétendus esprits forts, dont la foi est tiéde & languissante. Pleins de la foi de l'Eglise, glorifions-nous de notre zéle pour Marie; & comme Jesus-Christ lui-même n'a pas dédaigné d'être son Fils, tenons à honneur d'être du nombre de ses fidéles serviteurs.

IV. Vous nous recevrez, Vierge sainte: vous agréerez la résolution que nous formons en ce jour, de nous dévouer plus que jamais à vous & à votre culte. L'éclat de votre gloire ne vous éblouira point jusqu'à nous oublier, & dans votre souveraine béatitude vous vous souviendrez de nos misères. Elles sont grandes, elles sont innombrables, & vous les connoissez mieux que nous ne pouvons vous les représenter. Or voilà, Mere de miséricorde, ce qui vous intéressera en notre faveur, & ce qui excitera toute votre compassion. Tandis que nous ferons monter vers vous nos vœux, vous ferez descendre sur nous les graces du ciel, & vous userez de tout votre pouvoir pour relever & pour fortifier notre foiblesse. Vous n'en pouvez faire, j'ose le dire, sainte Vierge, vous n'en pouvez faire un usage plus digne de vous, ni plus conforme aux desseins de Dieu sur vous, puisque c'est par vous qu'il a voulu nous donner le Rédempteur, qui s'est revêtu de nos infirmi-

tés, pour les guérir & pour être le salut du monde. En agissant pour nous, vous seconderez les vûes de ce Fils adorable que vous avez porté dans votre sein, que vous avez accompagné au Calvaire, & qu'aujourd'hui vous revoyez au milieu de la cour céleste tout rayonnant de gloire & couronné de toutes les splendeurs des Saints. Que dis-je, ô Mere secourable? Vous suivrez vos propres sentimens, & vous agirez selon les inclinations de votre cœur. C'est donc de vous, ou plutôt c'est par votre entremise que nous attendons des graces en quelque sorte semblables à celles que vous avez reçûes, & qui vous ont conduite à ce bienheureux terme où vous aspiriez, & où nous devons adresser nous-mêmes toutes nos prétentions & toutes nos actions. Oui, Vierge sainte, ce que nous attendons & ce que nous demandons par votre secours, c'est la grace d'une vie innocente & fervente, la grace d'une mort chrétienne & d'une heureuse persévérance, la grace d'une pureté inaltérable & de l'ame & du corps, la grace d'une humilité sincère & d'un vrai mépris de nous-mêmes, la grace d'un amour solide pour Dieu, d'un amour sensible, d'un amour libéral, généreux, constant; toutes les autres graces qui vous ont sanctifiée, celle d'un vif ressentiment des bienfaits de

Dieu, celle d'une ardeur empreſſée pour la gloire de Dieu, celle d'une foi pure, ſimple, ſoumiſe & d'un plein abandonnement au bon plaiſir de Dieu, celle d'une patience invincible en tout ce qui nous peut arriver de plus fâcheux par la volonté ou par la permiſſion de Dieu. Ce ſont là les moyens qui ont ſervi à votre élévation, en ſervant à votre perfection ; & ce ſont auſſi les puiſſans moyens qui nous ſerviront à ſuivre vos traces, & à marcher dans la même voie que vous, pour parvenir, ſinon au même rang, du moins à la même terre des vivans & au même Royaume. Ainſi ſoit-il.

INSTRUCTION SUR LA MORT.

Cette Instruction fut faite pour une Dame de qualité.

I. VOus devez établir pour principe, que la pensée qui vous est venue de vous préparer à la mort, & de faire désormais de cet exercice votre occupation principale, est non-seulement une grace, mais la plus précieuse de toutes les graces que vous pouviez recevoir de Dieu : & que Dieu, qui veille sur vous par un effet de sa miséricorde, vous a inspiré cette pensée, pour vous engager plus que jamais à le servir en esprit & en vérité, & pour vous préserver par-là de la corruption du monde, & en particulier, des dangers de votre état. Car il est évident, que le souvenir & la vûe de la mort est le moyen le plus efficace, & le plus infaillible, dont vous puissiez user, pour conserver dans votre état, & au milieu du monde, l'esprit de votre religion. Il est donc maintenant question que vous

soyez fidéle à cette grace ; & que répondant aux desseins de Dieu, vous en tiriez tout le fruit que vous en devez tirer, pour la sanctification de votre vie, & pour l'accomplissement du grand ouvrage de votre conversion.

II. La premiere impression que doit faire en vous cette grace, ou cette pensée de vous préparer à la mort, est un solide & parfait détachement de toutes les choses du monde. Peut-être dans les sentimens que Dieu vous donne, vous y croyez-vous déja parvenue ; & si cela étoit ainsi, j'en remercierois Dieu pour vous : mais quand vous aurez bien considéré ce que c'est qu'un détachement parfait & solide, peut-être aussi avouerez-vous que vous en êtes encore bien éloignée. Quoi qu'il en soit, il faut que vous en commenciez la pratique, par la méditation fréquente de ces admirables paroles de saint Paul : *Voici donc, mes Freres, ce que je vous dis ; le tems est court : ainsi que ceux qui possédent des biens, vivent comme ne les possédant pas ; ceux qui sont dans les honneurs, comme n'y étant pas ; ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant pas : car la figure de ce monde passe.* 1. Cor. c. 7. Ces paroles ont quelque chose de divin, qui se fait sentir. En effet, être élevé, honoré, heureux dans le monde, & devoir

bientôt mourir, c'eſt comme être élevé & ne l'être pas, comme être honoré & ne l'être pas, comme être heureux & ne l'être pas. Ce terme de *mourir*, efface, détruit tous les autres; & malgré nous-mêmes, pour peu que nous ſoyons raiſonnables, il anéantit dans notre idée & dans notre eſtime, ces prétendus biens & ces prétendus honneurs, que nous ſommes à la veille de quitter.

III. Soyez bien perſuadée, que ce détachement du monde ne peut être en vous, ni ſolide, ni parfait, s'il ne renferme le détachement de vous-même; & que c'eſt particuliérement dans vous-même qu'eſt ce monde corrompu, dont la penſée de la mort doit vous détacher : que hors de-là, le détachement de tout le reſte ne coûte rien; qu'il n'y a que le détachement de ſoi-même qui ſoit difficile, & qui ſoit une vertu chrétienne, puiſque tout autre détachement que celui-là s'eſt trouvé dans les Païens; qu'il ne s'agit donc pas de vous détacher des richeſſes ni des plaiſirs du monde dont peut-être vous vous ſouciez peu, mais de vous-même. C'eſt-à-dire, par exemple, qu'il s'agit que vous ſoyez ſincérement préparée à tout ce qui pourroit vous arriver de plus mortifiant & de plus humiliant; à voir paiſiblement & ſans trouble, vos ſentimens

contredits, vos desseins traversés, vos inclinations choquées; en un mot, à vous voir vous-même, si Dieu le permettoit ainsi, mépriſée, rebutée, déchûe de l'état de prospérité, où il lui a plû de vous élever : car voilà ce que j'appelle le bienheureux détachement où vous devez aspirer, & que la vûe de la mort doit opérer en vous. Sans cela, quelque détachée que vous soyez du monde, ou que vous paroissiez l'être, vous ne devez jamais compter d'être parfaite selon Dieu. Cette réflexion pourra vous être d'une grande utilité pour le discernement de vos dispositions intérieures.

IV. Prenez bien garde, que ce détachement du monde, causé par la vûe de la mort, ne se tourne en un ennui, & n'aille quelquefois jusqu'au dégoût des choses à quoi Dieu veut que vous soyez appliquée, & qui sont pour vous des devoirs dans l'ordre de la providence. Car à force d'envisager la mort, de la voir présente, on peut tomber dans ce dégoût, & dans une certaine indifférence pour toutes les choses du monde, qui fait qu'on se rallentit dans ses devoirs mêmes, parce qu'on ne voit plus rien dans le monde, qui vaille la peine, pour ainsi dire, de s'y affectionner. Il faut donc alors monter plus haut, & regarder les choses du monde, non plus dans la sim-

ple vûe de la mort, mais dans la vûe de cé qui la suit ; c'est-à-dire, du jugement de Dieu, où nos actions doivent être pesées selon la mesure de nos obligations. La pensée de la mort ne doit pas, sous prétexte de détachement, nous abbattre le courage, & beaucoup moins doit-elle nous porter au relâchement. Elle doit retrancher l'excès, l'empressement, l'impatience & l'inquiétude de nos désirs trop impétueux & trop ardens ; mais elle ne doit pas refroidir les désirs louables & honnêtes, que le zéle de notre condition & de notre religion nous oblige d'avoir. Retenez bien ces deux maximes, qui jointes ensemble font un merveilleux tempérament dans l'ame chrétienne. Il faut vivre détaché de tout, parce qu'il faut être prêt à mourir bientôt ; mais en même tems il faut s'appliquer, vaquer, pourvoir & satisfaire à tout, parce qu'il faut rendre compte à Dieu de notre vie. Si vous sépariez l'un de l'autre, le détachement même du monde ne seroit plus une préparation à la mort, parce que ce seroit un détachement mal entendu & mal réglé.

V. Vous appliquant ces paroles de saint Paul, *le tems est court*, tirez-en une autre conséquence, qui n'est pas moins essentielle, que ce détachement du monde : sçavoir, combien il est donc nécessaire que vous

vous hâtiez de faire le bien que Dieu demande de vous, & qu'il attend de vous. Car le plus grand de tous les malheurs qui pourroit vous arriver seroit que vous fussiez prévenue de la mort, en laissant l'ouvrage de Dieu imparfait. Il faut, s'il est possible, que vous puissiez dire à Dieu par proportion, ce que Jesus-Christ disoit à son Pere : *J'ai achevé, Seigneur, l'ouvrage dont vous m'aviez chargée.* Dans la condition où Dieu vous a appellée, vous sçavez à quoi cela s'étend, non-seulement par rapport à vous-même, mais peut-être encore davantage par rapport aux autres. Quelle consolation, si vous pouviez en mourant, vous rendre le témoignage que Jesus-Christ se rendit sur la croix, en disant : *Tout est accompli* ! Mais pour cela encore une fois, il faut vous hâter, & profiter du tems, dont tous les momens sont précieux : ne remettant point au lendemain ce que vous pouvez faire aujourd'hui ; ne couvrant point votre paresse du voile d'une fausse prudence ; exécutant ponctuellement ce que Dieu vous inspire, & faisant le bien, comme dit saint Paul, pendant que vous le pouvez, & que Dieu vous donne le tems de le faire. Agir de la sorte, c'est se préparer solidement à la mort.

Joan. c. 17.

Joan. c. 19.

VI. Considérez bien que notre Seigneur

instruisant ses disciples sur cette importante matiere, ne leur disoit pas, Préparez-
Matth. vous, mais *Soyez prêts.* Car il arrive tous
c. 24. les jours aux enfans du siécle, ce qui arriva aux vierges folles. Elles se préparoient, & même avec empressement, pour aller au devant de l'Epoux : cependant on leur ferma la porte. Combien ai-je connu dans le monde de personnes qui ont été surprises de la mort, dans le tems qu'elles formoient des desseins, qu'elles prenoient des mesures, qu'elles faisoient même déja quelques démarches pour leur salut ? Tout cela étoit un commencement de préparation : mais parce qu'une préparation commencée ne suffit pas, & qu'il en faut une complette, par un terrible jugement de Dieu, qui étoit peut-être le châtiment de leurs infidélités passées, malgré leur préparation même, Dieu les rejettoit, parce qu'elles n'étoient pas entiérement préparées. Examinez donc les plis & les replis de votre cœur, pour vous rendre cette vérité salutaire. Voyez s'il y a encore quelque chose en vous qui soit un obstacle à cette préparation consommée où vous devez être, pour trouver grace auprès de Dieu, quand il faudra paroître devant lui. Car ce seroit assez d'un seul point, pour vous faire éprouver le malheureux sort de ces vierges folles de l'Evangile.

VII. Mais le principal usage que vous devez faire de la pensée de la mort & de l'obligation de vous y préparer, est, que cela même vous soit un remède contre le désordre que vous avez le plus à craindre, qui est la tiédeur & la lâcheté dans les exercices de la religion. Or ce remède est non-seulement souverain, mais facile. Car vous n'avez pour cela qu'à vous mettre dans la disposition où vous devriez être, si vous étiez sur le point de mourir : par exemple, ne vous approcher jamais du sacrement de pénitence, qu'avec la même contrition que vous voudriez avoir à la mort ; ne communier jamais qu'avec la même foi & le même zéle que vous communieriez à la mort. Et cela n'est-il pas juste, & même dans le bon sens? Cette vûe de la mort répandra dans vos actions un esprit de ferveur qui vous deviendra même sensible. Ces actions ainsi faites sanctifieront votre vie ; & vous ne serez point exposée à la malédiction des ames lâches, qui font l'œuvre de Dieu négligemment. Une de ces actions vous attirera plus de graces que cent autres. Et voilà comment notre vie sera une préparation continuelle à une heureuse & précieuse mort.

VIII. Servez-vous de la pensée de la mort, pour vous déterminer & pour vous résoudre sur toutes les difficultés que vous

pourrez avoir dans la conduite de votre vie. Il n'y a point de régle plus sûre que celle-là : que penserai-je à la mort de ce que j'entreprends aujourd'hui? Cette vûe de la mort vous servira de conseil & de lumiere, pour ne prendre jamais un mauvais parti, & pour ne vous repentir jamais de ce que vous aurez fait. Rien ne décidera mieux vos doutes, ni n'éclaircira mieux les choses où il vous paroîtra de l'obscurité; & au défaut de celui que vous avez choisi pour votre guide dans la voie du salut éternel, vous aurez toujours dans vous-même un conseiller fidéle, qui ne vous trompera point, & qui ne vous flattera point. De cette maniere vous vous préparerez encore efficacement à la mort; puisqu'à la mort votre conscience ne vous reprochera rien, & ne vous objectera rien à quoi vous n'ayez déja pourvû par une anticipation de la mort même. Heureux état pour s'assurer tout à la fois, autant qu'on le peut, une vie sainte & une mort tranquille!

INSTRUCTION
SUR
LA PAIX
AVEC
LE PROCHAIN.

JE ne puis trop vous exhorter de contribuer, autant que vous le pourrez, à établir la paix dans votre maiſon, & à l'y conſerver. J'ai crû même devoir vous marquer ſur cela quelques penſées ; & quoique je l'aie fait ſans beaucoup d'ordre, vous verrez néanmoins aiſément qu'elles ſe rapportent à trois points, qui ſont l'importance de cette paix dont je vous parle, les obſtacles les plus ordinaires qui la troublent dans une Communauté, & les moyens enfin les plus propres à l'y maintenir.

Cette Inſtruction regarde ſur-tout les Communautés religieuſes.

§. 1.

Importance de la paix avec le prochain.

I. Jeſus-Chriſt en quittant ſes diſciples

& les laissant sur la terre, ne leur recommanda rien plus expressément ni plus fortement que la paix. Dans un seul entretien qu'il eut avec eux, il leur répéta jusques à trois fois : *Que la paix soit avec vous.* Il ne se contenta pas même de la leur souhaiter, ni de la leur recommander ; mais il la leur donna en effet : *Je vous donne ma paix.* Pourquoi l'appella-t-il sa paix ? pour la leur faire estimer davantage, & pour la distinguer de la fausse paix du monde. Car la paix du monde n'est communément qu'une paix apparente, & n'a pour principe que l'intérêt propre, que le déguisement & l'artifice : au lieu que la paix de Jesus-Christ est toute sainte, toute divine, & n'est fondée que sur une charité sincère, & une parfaite union des cœurs. Voilà quels ont été les sentimens de notre adorable Maître ; & puisque nous faisons une profession particuliere de l'écouter & de le suivre, avec quel respect devons-nous recevoir ses enseignemens sur un point qu'il a eu si fort à cœur, & avec quelle fidélité devons-nous accomplir ses ordres ?

Joan. c. 20.

Joan. c. 14.

II. Cette paix où nous devons vivre les uns avec les autres, est un des plus grands biens que nous puissions désirer. C'est le plus précieux trésor de la vie, & sans elle tous les autres biens ne nous peuvent ren-

dre heureux en ce monde. Ainſi raiſonneroit un Philoſophe & un Païen. Mais nous qui ſommes Chrétiens, & qui avons de plus embraſſé l'état religieux, nous devons ſurtout enviſager cette paix comme un des plus grands biens par rapport à notre perfection & à notre ſalut. Car ſans cette paix, il n'eſt pas poſſible que nous travaillions ſolidement à nous avancer dans les voies de Dieu. Et le moyen qu'ayant ſans ceſſe l'eſprit agité & le cœur émû contre le prochain, nous puiſſions avoir toute la vigilance néceſſaire ſur nous-mêmes, & toute l'attention que demandent nos exercices ſpirituels pour nous en bien acquitter? A quoi penſe-t-on alors? De quoi s'occupe-t-on? d'une parole qu'on a entendue, & qu'on ne peut digérer; de la réponſe qu'on y a faite, ou qu'on y devoit faire, & qu'on y fera à la premiere occaſion qui ſe pourra préſenter; de la maniere d'agir de celle-ci, d'un ſoupçon qu'on a conçu de celle-là, de telle injuſtice qu'on prétend avoir reçue, de telle affaire dont on veut venir à bout malgré toutes les oppoſitions qu'on y rencontre, de mille choſes de cette nature, qui jettent dans une diſſipation perpétuelle, & qui ôtent preſque à une ame toute vûe de Dieu. En de pareilles diſpoſitions, quel recueillement, quelle dévotion, quel goût peut-on

trouver à la priere & à toutes les obſervances religieuſes ? Et Dieu d'ailleurs, qui eſt le Dieu de la paix, comment répandroit-il ſon Eſprit au milieu de ce trouble, & comment y feroit-il ſentir ſon onction ?

III. Il y a plus ; car dès que la paix ne regne plus dans une Communauté, & que les eſprits y ſont diviſés, combien de péchés s'y commettent tous les jours ? Combien de plaintes & de murmures, combien de médiſances y fait-on ? Combien d'aigreurs & d'animoſités nourrit-on au fond de ſon cœur ? Quels deſſeins quelquefois y forme-t-on, & même à quelles vengeances ſecretes ſe porte-t-on ? Péchés d'autant plus fréquens, que les ſujets en deviennent plus ordinaires par le commerce journalier & continuel qu'on a enſemble. Péchés d'autant plus dangereux, qu'ils n'ont point l'apparence de certains péchés groſſiers, dont la honte en eſt comme le préſervatif & le reméde. Péchés où l'on ſe laiſſe aller avec d'autant plus de facilité, qu'on y eſt pouſſé par la paſſion, & que d'ailleurs on en voit moins la malice & la griéveté. Car chacun au contraire ſe croit très-juſtement & très-ſolidement autoriſé en tout ce qu'il dit & en tout ce qu'il fait ; & ſi dans les diſcordes & les diſſenſions on veut entendre les deux parties, on trouvera, à les croire, qu'ils

qu'ils ont de part & d'autre les meilleures raisons du monde, & que leur conduite est droite & irréprochable. Mais quoi qu'ils en puissent penser, péchés néanmoins réels, péchés souvent griefs & très-griefs : tellement qu'au lieu de se sanctifier dans la religion, on s'y rend par-là devant Dieu très-criminel, & l'on se charge d'une multitude infinie de dettes, dont il nous demandera un compte exact & rigoureux.

IV. Il ne faut point s'étonner après cela que peu à peu toute la discipline réguliere vienne à se renverser. Car suivant la parole de Jesus-Christ, *Tout Royaume où il y a de la division, sera désolé, & l'on verra tomber maison sur maison.* Les personnes qui gouvernent, ou qui devroient gouverner & tenir toutes choses dans l'ordre, ne sont plus obéies. On les fait entrer elles-mêmes dans les différends qui naissent. Pour peu qu'elles semblent pencher d'un côté, l'autre se tourne contre elles D'où il arrive qu'elles n'osent presque parler, ni agir, & que pour ne pas allumer le feu davantage, elles sont obligées de dissimuler & de tolérer les abus qui demanderoient toute leur fermeté. Ainsi le relâchement s'introduit, les fautes demeurent impunies ; chaque jour ce sont de nouvelles bréches qu'on fait à la régle ; plus d'unanimité, plus de concert. *Luc.* c. 11.

Une maison est alors comme un vaisseau abandonné aux vents, & prêt à donner dans tous les écueils où il sera emporté.

V. Avec la paix ce seroit un paradis, & voilà ce que Dieu en vouloit faire pour nous, lorsqu'il nous y a assemblés. Il vouloit, en nous retirant du tumulte & des embarras du monde, nous faire éprouver la vérité de ce qu'avoit dit le Prophéte : *Qu'il est doux & qu'il est agréable à des freres*, ou à des sœurs en Jesus-Christ, *de se voir renfermés dans un même lieu, d'y être parfaitement unis par le lien d'une charité mutuelle !* Mais sans la paix, cette Jerusalem, ce séjour de la tranquillité & du repos, n'est plus qu'un lieu de confusion. De-là naissent les chagrins, les dégoûts de la vie religieuse. On n'y trouve pas ce qu'on y avoit cherché. On s'étoit proposé d'y passer ses jours dans un saint calme & dans la pratique de la vertu. On s'étoit promis d'y être content, & l'on avoit sujet de l'espérer : mais comment le seroit-on parmi des personnes avec qui l'on ne peut compatir ; & au milieu d'une guerre domestique, où l'on n'a presque point de relâche par les divers incidens qui se succédent sans cesse, & qui excitent les querelles & les combats ? Ce qu'il y a encore de bien déplorable & de bien pernicieux pour la religion, c'est qu'on inté-

Ps. 132.

reſſe les gens du monde dans des diſſenſions, qu'il faudroit au moins cacher aux yeux du public & dérober à ſa connoiſſance. Mais ſoit par indiſcrétion, ſoit pour ſe donner une vaine conſolation, ſoit pour ſe procurer de l'appui & de la protection, on s'explique de ſa peine avec des amis, on en fait part à des parens, on émeute toute une famille. Le ſcandale ſe répand au dehors, & une Communauté tombe dans le décri. Le monde naturellement enclin à juger mal, ſe perſuade, quoique très-injuſtement & très-fauſſement, qu'il en eſt de même de toutes les autres maiſons religieuſes; & voilà par où l'état religieux a beaucoup perdu de ſon luſtre & de ſon crédit dans une infinité d'eſprits, prévenus & trompés par certains exemples dont ils ont tiré des conſéquences trop générales.

VI. L'Apôtre conjuroit les premiers chrétiens, qu'il n'y eût point entre eux de ſchiſmes ni de partialités. Il en prévoyoit les ſuites funeſtes pour le chriſtianiſme, & c'eſt pour cela qu'il s'appliquoit avec tant de ſoin à en garentir l'Egliſe de Dieu. Il repréſentoit aux fidéles qu'ils avoient reçû le même baptême, qu'ils avoit été inſtruits dans la même foi, qu'ils ſervoient le même Dieu: d'où il concluoit qu'ils ne devoient donc avoir, pour ainſi dire, qu'un même

cœur & qu'une même ame. Mais outre ces raisons communes & universelles, il y en a encore de particulieres qui doivent nous lier plus étroitement dans la profession religieuse. Nous avons fait à Dieu les mêmes vœux, nous nous sommes soumis à la même régle, nous gardons depuis le matin jusques au soir les mêmes observances, nous dépendons des mêmes supérieurs, nous demeurons dans la même maison, nous portons le même habit, nous sommes membres de la même société & du même ordre. L'unité en tout cela est parfaite : n'y aura-t-il que nos cœurs, entre lesquels elle ne se trouvera pas, lorsqu'elle y est néanmoins si nécessaire ?

§. 3.

Les obstacles les plus ordinaires qui troublent la paix avec le prochain.

Malgré toutes les remontrances de saint Paul & ses plus fortes exhortations, la paix, du tems même de ce grand Apôtre, ne laissa pas d'être troublée parmi les chrétiens. Ainsi nous ne devons point être surpris qu'elle le soit encore aujourd'hui dans les Communautés religieuses. Elle ne sont pas plus saintes que l'étoit cette Eglise naissante, que le saint Esprit venoit de former,

& qu'il avoit comblée de ſes dons les plus excellens. Mais c'eſt juſtement ce qui nous doit engager à prendre plus ſur nous-mêmes, & à faire plus d'efforts, pour nous préſerver d'un malheur où il eſt aiſé de tomber, & dont toute la ferveur de la primitive Egliſe n'a pas défendu des ames ſi pures d'ailleurs, & comme toutes céleſtes. Voilà, dis-je, pourquoi nous devons redoubler nos ſoins, & apporter une extrême vigilance à prévenir & à écarter les moindres obſtacles, qui pourroient altérer la paix & la détruire. Or entre ces obſtacles, les plus communs ſont, 1. la diverſité des tempéramens & des humeurs; 2. la diverſité des intérêts & des prétentions; 3. la diverſité des opinions & des ſentimens; 4. la diverſité des directions & des conduites; 5. enfin les liaiſons & les amitiés particulieres. Il y en a d'autres, mais qui la plûpart ſont compris dans ceux-ci & en dépendent. Je vais m'expliquer davantage ſur chacun de ces cinq articles.

I. Les tempéramens ne ſont pas les mêmes, & rien n'eſt plus différent que les humeurs. Il y a des humeurs douces & paiſibles, & il y en a de violentes & d'impétueuſes; il y a des humeurs agréables & enjouées, & il y en a de chagrines & de biſarres; il y a des humeurs faciles & condeſ-

cendantes, & il y en a d'opiniâtres & d'inflexibles. Dans une même Communauté, les unes aiment à contredire, & les autres ne peuvent souffrir la plus légère contradiction ; les unes prennent plaisir à railler & à médire, & les autres sont délicates jusques à l'excès, & sensibles à la plus petite parole qui les touche. De tout cela, & de bien d'autres caractères tout opposés, naît une contrariété naturelle, qui demande une attention infinie pour en arrêter les fâcheux effets. Si l'on ne vivoit pas ensemble, ou qu'on ne se vît que très-rarement, cette contrariété seroit moins à craindre : mais quand des personnes ont tous les jours à se parler, à converser, à traiter les unes avec les autres ; quand tous les jours elles se rencontrent dans les mêmes offices, les mêmes fonctions & à côté l'une de l'autre, n'est-ce pas un miracle de la grace si elles se tiennent toujours dans un parfait accord, & s'il ne leur échappe rien qui les puisse déconcerter ? Et certes s'il y a quelque chose en quoi paroissent plus sensiblement la sagesse & la force de l'Esprit de Dieu, c'est de sçavoir assortir & concilier des cœurs, à qui la nature avoit donné des inclinations & des qualités qui sembloient les plus incompatibles.

II. La diversité des intérêts & des pré-

tentions ne cause pas moins de trouble que la diversité des humeurs & des tempéramens. Tous les sujets qui composent une Communauté, ne devroient proprement avoir qu'un seul intérêt : c'est celui de la Communauté même. Si cela étoit, on y verroit une pleine correspondance & un concours général à s'aider mutuellement & à se prêter la main, parce qu'on n'auroit en vûe que le bien commun. Mais ce bien commun n'est pas toujours ce qu'on se propose ; & il y a un bien particulier & personnel, qui nous occupe beaucoup plus, & sur quoi l'on n'a souvent que trop de vivacité. Car quoiqu'on ait renoncé au monde, on ne laisse pas dans la profession religieuse de se faire mille intérêts propres, qui pour être d'un autre genre, n'en attachent pas moins le cœur : & si l'on n'y prend garde, on nourrit dans le cloître les même passions qu'on auroit eûes dans le siécle, & il n'y a de différence que dans les objets. On se met en tête d'avoir une telle charge, on veut obtenir un telle permission, on prétend que telle préférence nous est dûe, & l'on s'obstine à l'emporter. Il faut pour cela des patrons, il faut des suffrages. De-là les intrigues pour réussir ; de-là les jalousies, & les dépits, si l'on ne réussit pas ; de-là les vains triomphes, qui piquent les autres & qui les ai-

griſſent, ſi l'on a l'avantage ſur elles. C'eſt aſſez pour partager toute la maiſon. Les unes approuvent, les autres condamnent: les eſprits s'échauffent, & de cette ſorte l'on n'a que trop vû de fois des bagatelles & des affaires de néant, devenir des affaires ſérieuſes & bouleverſer des Communautés entieres.

III. Un autre obſtacle à la paix encore plus dangereux & plus pernicieux, c'eſt la diverſité des ſentimens & des opinions en matiere de doctrine. Il n'eſt rien de plus étrange, ni rien de plus déplorable, que de voir des filles religieuſes, & ſouvent de jeunes filles, ſans expérience & ſans connoiſſance, vouloir entrer dans des queſtions, que non-ſeulement elles n'entendent pas, mais qu'elles n'entendront jamais & qu'elles ne peuvent entendre, parce qu'elles n'ont pas là-deſſus les principes néceſſaires. Cependant un eſprit de préſomption, un eſprit de curioſité, un eſprit de vanité & de ſingularité, les préoccupent tellement, qu'elles veulent connoître de tout, parler de tout, juger de tout. S'éléve-t-il des diſputes dans l'Egliſe ſur des matieres très-ſubtiles & très-abſtraites, il faut qu'elles enſoient inſtruites: & à peine en ont-elles la teinture la plus foible & la plus ſuperficielle, qu'elles ſe croient auſſi éclairées que les plus habiles Théologiens. Du moins s'expliquent-elles

d'un ton plus assuré & plus décisif, que les Docteurs mêmes : & parce que tout ce qui est extraordinaire & nouveau, donne un certain air de distinction, c'est là communément ce qui leur plaît ; & à quoi elles s'attachent, se flattant en secret & se glorifiant de n'être pas de ces génies bornés qui ne pénétrent rien, & qui s'en tiennent purement & simplement aux premieres idées dont on les a prévenus. Encore si elles en restoient là, & qu'elles se contentassent de ne pas penser comme les autres : mais elles vont plus loin, & voilà le plus grand désordre. Elles se mettent en tête de faire penser les autres comme elles pensent : elles étalent leur science ; elles dogmatisent, à propos ou mal-à-propos. Qu'arrive-t-il delà ? C'est que toute une Communauté ne se trouvant pas assez docile pour recevoir leurs leçons, il y a une partie qui se tourne contre elles, & une partie qui se joint à elles. Or du moment qu'il commence à y avoir de la division entre les esprits, il est immanquable qu'il y en aura bientôt entre les cœurs. Qu'a-t-il fallu davantage pour allumer les guerres intestines dans les Empires mêmes & dans les Royaumes ?

IV. De cet obstacle précédent, il en suit un de même espéce & tout semblable : c'est la diversité des directions & des conduites.

Car chacune veut avoir un directeur, qui soit dans les mêmes sentimens qu'elle, & qui l'y confirme. Souvent c'est ce directeur qui les lui a d'abord inspirés, & qui par là se l'est attachée. Comme donc parmi les premiers Chrétiens, les uns étoient pour Apollo, les autres pour Pierre, d'autres pour Paul, & que c'étoit là ce qui les divisoit : de même entre les personnes religieuses, les unes sont pour celui-ci, les autres pour celui-là ; & il n'est pas moralement possible que cette variété ne soit la source de mille discordes. Hé, mes Freres, disoit saint Paul aux Corinthiens, n'est-ce pas un seul Dieu que nous servons & un seul Jesus-Christ ? Est-ce au nom de Pierre que vous avez été baptisés ? Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous ? Voilà l'exemple qu'on devroit s'appliquer, & ce qu'il faudroit se dire à soi-même. Pourquoi tant se mettre en peine d'un homme, quoique ministre de l'Eglise, & quelque saint qu'il paroisse, si la paix en est endommagée ? Et quel malheur, si ceux qui devoient nous sanctifier par leur ministère, & être pour nous des Anges de paix, servoient à nous désunir, & par là même à nous dérégler !

V. Un dernier obstacle, ce sont les liaisons & les amitiés particulieres, que forment quelquefois certains esprits, qui ai-

ment à dominer, & à se faire dans une maison comme chefs de parti. Amitiés dont tout le fruit est de s'assembler en particulier, & cela pourquoi ? pour s'entretenir de la Communauté ; pour se rapporter de part & d'autre tout ce qui se passe, tout ce qui se fait, tout ce qui se dit ; pour s'épancher en de vaines railleries, en des plaintes amères, en des discours remplis de fiel ; pour tenir conseil contre des Supérieurs, ou contre d'autres, de qui l'on n'est pas content & dont on se croit maltraité. Amitiés que tous les saints Instituteurs ont toujours étroitement défendues, parce qu'elles dégénèrent très-aisément en cabales, & qu'elles font dans une même Communauté, autant de Communautés différentes, qu'il y a de ces sortes d'unions & de ligues.

VI. Anathême sur ceux qui sément ainsi la zizanie dans le champ du Pere de famille & dans la maison de Dieu. Car ce sont des enfans d'iniquité. S. Paul souhaitoit qu'on les retranchât du corps des fidéles : mais sans porter la chose si loin, il est bien à souhaiter que dans la juste crainte d'un si terrible anathême, ils prennent une conduite toute nouvelle, & qu'ils réparent tous les désordres dont ils ont été jusques à présent les auteurs. Bienheureux au contraire les pacifiques, ces enfans de Dieu qui gardent

la paix avec tout le monde, qui du moins la désirent, qui y travaillent de tout leur pouvoir, & n'obmettent pour cela aucun des moyens qu'ils jugent les plus convenables & les plus assûrés, quelque gênans d'ailleurs & quelque mortifians qu'ils puissent être. En voici quelques-uns.

§. 3.

Les moyens les plus propres à maintenir la paix avec le prochain.

I. S'accoutumer de bonne heure à vaincre son humeur. Ce n'est pas l'affaire d'un jour: mais si dès les premieres années qu'on est entré dans la religion, on s'étoit fait certaines violences, on se seroit peu à peu rendu plus maître de soi-même, & l'on auroit appris à se posséder davantage & à mieux réprimer les saillies de son naturel. Or cette victoire sur soi-même consiste en deux choses, l'une intérieure, & l'autre extérieure. La premiere & la plus parfaite, c'est de corriger tellement en soi le fonds de l'humeur, & d'acquérir un tel empire sur son tempérament, qu'on n'en ressente plus même dans l'ame les atteintes secrettes, & que le cœur n'en reçoive aucune altération. Cela demande une souveraine vertu, & ce dégré est si rare, qu'on ne le peut guère pro-

poſer pour régle. Les Saints néanmoins y ſont parvenus, & nous pourrions, aidés de la grace, y parvenir comme eux, ſi nous voulions l'entreprendre avec la même réſolution & le même courage. Mais avant que nous ſoyons arrivés à ce point de perfection, l'autre choſe à quoi nous devons nous étudier, & qu'il faut au moins gagner ſur nous, regarde l'extérieur. C'eſt de ſçavoir ſi bien renfermer au dedans tout ce qui s'éléve de troubles & de mouvemens involontaires dans le cœur, qu'il n'en paroiſſe rien au dehors; & qu'on ne laiſſe pas échapper le moindre geſte, le moindre ſigne, la moindre parole qui faſſe connoître l'agitation où l'on eſt, & qui puiſſe choquer perſonne. Ce n'eſt là, ni diſſimulation, ni hypocriſie, quand on n'y a en vûe que le bien de la paix; & l'effort qu'on eſt alors obligé de faire, n'eſt pas devant Dieu d'un petit mérite. Ainſi, malgré l'orage dont l'ame eſt aſſaillie, la paix avec le prochain ſe maintient & ne court aucun danger, parce qu'on ſe comporte comme ſi l'on ne ſentoit rien & qu'on fût dans l'aſſiette la plus tranquille. O que cela coûte dans la pratique! Mais que cela même attire auſſi de bénédictions de la part du ciel, & qu'on en eſt bien récompenſé dès cette vie, par la conſolation qu'on a de pouvoir préſenter à Dieu un ſacrifice qui lui eſt ſi agréable!

II. Se désister volontairement de toutes ses prétentions, dès qu'il y va de la paix, & abandonner sans résistance tous ses droits, qui du reste sont si peu de chose dans l'état religieux. Car de quoi pour l'ordinaire s'agit-il dans les contestations qu'ont entr'elles les Epouses mêmes de Jesus-Christ? d'un léger intérêt qu'on s'est fait, & sur lequel, ou par opiniâtreté, ou par une fausse gloire, on ne veut point se relâcher. En vérité ne doit-on pas rougir de honte, quand on vient à considérer d'un sens rassis de quoi l'on s'inquiéte tant, & à quoi l'on s'arrête avec tant d'obstination? Et comment peut-on soutenir les reproches de sa conscience, lorsque malgré soi on se dit intérieurement: si j'avois assez de vertu pour reculer d'un pas, & que je vouluſſe ne plus penser à cela, qui dans le fond n'est rien, la paix aussi-tôt seroit rétablie. Il ne tient donc qu'à moi de pacifier tout, d'éteindre le feu de la division qui n'est déja que trop enflammé, & de calmer les esprits. Si je ne le fais pas, lorsque je le puis si aisément & à si peu de frais, ne serai-je pas bien condamnable, & qui me disculpera auprès de Dieu? Jesus-Christ a versé son sang pour la paix: à quoi ne dois-je pas préférer un bien que mon Sauveur a tant estimé, & qu'il a acheté si cher!

III. Ne s'attacher point trop à son pro-

preſens. Car on ne ſe brouille ſouvent dans les Communautés, que parce qu'on s'entête, que parce qu'on ſuit certains préjugés dont on ne veut point revenir, que parce qu'on ne conſulte que ſoi-même, & qu'on ne s'en rapporte qu'à ſoi-même, ne prenant aucun conſeil & ne déférant à aucun avis. Dans les affaires les plus importantes les gens du monde choiſiſſent un tiers, ſage & déſintéreſſé; & conſentent, en vûe de la paix, d'en paſſer par ſon jugement. Dans les Communautés diviſées on n'écoute qui que ce ſoit. On ſe prévient contre ceux qui par zéle & par charité voudroient s'entremettre, & ménager quelque accommodement. On ſe perſuade que ce ſont des gens gagnés & dont on doit ſe défier. On les prend à partie eux-mêmes, à moins qu'ils n'entrent aveuglément dans nos penſées, & qu'ils ne ſe déclarent pour nous. Que la docilité ſeroit alors d'un grand uſage, & qu'elle épargneroit à toute une maiſon de démêlés & d'embarras!

IV. Sacrifier même, s'il eſt néceſſaire, ſa propre raiſon. Il eſt vrai: vous n'avez pas tort, la raiſon eſt certainement de votre côté; mais ſi vous ne cédez, vous n'aurez jamais la paix, & la guerre ſera éternelle. Or il vaut mieux en de pareilles conjonctures, renoncer, pour parler de la

sorte, à la raison, & retourner en arrière, que de tenir ferme & vouloir aller plus avant. En mille rencontres il est de la souveraine raison, de condescendre, contre la raison même, aux foiblesses & aux imaginations de quelques esprits qui ne sont pas raisonnables. Mais, dites-vous, on agira mal à propos : il n'importe, le mal qui en pourra arriver, sera moindre que le bruit & les ruptures où la maison se trouveroit exposée par une inflexible fermeté. Cette régle au reste n'est pas générale ; mais elle demande beaucoup de discernement, & ne peut être appliquée qu'aux choses qui ne blessent point la conscience, & où il n'y a point d'offense de Dieu.

V. Préférer une sage & religieuse simplicité à une envie dangereuse & immodérée de sçavoir. On n'a que trop éprouvé dans les Monastères de filles, les pernicieux effets de cette malheureuse démangeaison d'apprendre, & de vouloir passer pour sçavante. Désordre plus commun dans ces derniers tems, qu'il ne l'étoit autrefois. Les premieres religieuses se contentoient d'être bien instruites des points les plus essentiels de l'Evangile & de la foi ; de bien étudier leurs régles, leurs observances, leurs devoirs, & de les bien remplir. De-là, soumises à l'Eglise, elles s'en tenoient à ses

décisions, sans raisonner, sans contester, & sans prétendre prononcer sur ce qu'elles voyoient assez n'être pas de leur compétence & de leur ressort. Elles montroient en cela leur humilité, leur prudence, leur droiture d'esprit & de cœur, & elles en goûtoient le fruit solide qui étoit une sainte paix. D'où vient que les Supérieures de communauté les plus habiles dans le gouvernement, ont soin encore, autant qu'il leur est possible, d'écarter de leur maison, livres, écrits, directions, tout ce qui pourroit y faire naître des questions très-nuisibles, ou du moins très-inutiles.

VI. Mais de tous les moyens, le plus efficace & le plus puissant est la sainte & fréquente communion. Car le Sacrement de nos Autels est le Sacrement de l'unité, le mystère de la charité, & par conséquent le nœud de la paix. Dans la communion nous sommes tous nourris d'un même pain céleste, nous sommes tous assis à la même table de Jesus-Christ, nous lui sommes tous unis comme à notre chef: que de raisons pour nous lier étroitement ensemble! Comment cet adorable Sacrement sera-t-il pour nous le sacrement de l'unité, si nous nous séparons les uns des autres? Comment sera-t-il le Sacrement de la charité, si nous nous soulevons les uns contre les autres?

Et comment ne ferons-nous qu'un même corps avec Jesus-Christ & en Jesus-Christ, si nous ne demeurons attachés les uns aux autres ?

VII. Une des dispositions les plus essentielles à la communion, est donc que nous conservions la paix entre nous. C'est pourquoi le Fils de Dieu, avant que d'instituer ce grand mystère & d'y admettre les Apôtres, leur donna la paix. Sans cela, quoique purs d'ailleurs, il ne les eût pas jugés dignes de son Sacrement. Ainsi toutes les autres préparations que nous pouvons & que nous devons y apporter, suppoſent celle-là ; & c'est aussi par-là que nous nous mettons en état d'accomplir le dessein du Sauveur du monde, qui a été, en nous incorporant avec lui, d'établir parmi nous la plus parfaite société, & de faire de nous un même troupeau & une même Eglise.

VIII. Au contraire, un des plus grands obstacles à la communion, est que nous ne soyons pas en paix avec nos freres, ni nos freres avec nous. Car alors Jesus-Christ veut que nous quittions l'autel & le sacrifice, beaucoup plus la communion, puisqu'il faut bien plus pour approcher de la communion, que pour offrir simplement le sacrifice. Un pécheur, même en état de péché, peut assister à la Messe, & dans la vûe d'ap-

paiſer Dieu, lui offrir le ſacrifice : mais il ne peut communier, s'il ne s'eſt reconcilié & avec Dieu & avec le prochain. C'eſt donc à nous de nous éprouver là-deſſus nous-mêmes, avant que de recevoir le Saint des Saints, & d'écouter notre cœur pour ſçavoir s'il n'a rien à nous reprocher ſur un point de cette conſéquence.

IX. Daigne le Seigneur dans la participation de ſon Corps & de ſon précieux Sang, nous réunir tous. C'eſt lui, ſelon le mot de l'Apôtre, *qui eſt notre paix*, & c'eſt dans la communion que cette parole ſe vérifie à la lettre, puiſque c'eſt là qu'il veut être lui-même le médiateur de toutes nos réconciliations. Il a bien eu le pouvoir de réconcilier le ciel & la terre : notre réunion eſt-elle plus difficile ? Dans les ſiécles paſſés on a vû plus d'une fois des ennemis irréconciliables, à ce qu'il ſembloit, depoſer toute leur haine à la ſainte table, & en ſortir dans une ſincère & pleine intelligence. Aujourd'hui & quelquefois dans les maiſons religieuſes, on voit des perſonnes diviſées ſortir de cette table de Jeſus-Chriſt avec la même aigreur, & en remporter les mêmes animoſités. Puiſſions-nous éviter ce malheur, & nous préſerver d'une telle malédiction !

Ephes. c. 2.

INSTRUCTION
SUR
LA CHARITÉ.

CE que vous avez particulierement à considérer touchant la charité, est compris dans son précepte & dans sa pratique. En vous expliquant ce qui regarde le précepte de la charité, je vous ferai voir la nécessité indispensable de cette vertu, & vous pourrez tirer de-là de puissans motifs, pour vous exciter à l'acquerir. Et en vous apprenant quelle en doit être la pratique, je vous en marquerai les divers caractères, qui pourront vous servir de régles, pour vous juger vous-même, & pour connoître comment vous avez accompli jusques à présent un des devoirs les plus essentiels de la vie chrétienne.

§. 1.

Le précepte & l'obligation de la Charité.

I. La charité n'eſt pas ſeulement un conſeil évangélique, mais un précepte; & le Sauveur du monde l'a eû tellement à cœur, qu'il en a fait ſon précepte particulier. Car *voici mon commandement*, diſoit-il à ſes Apôtres: *c'eſt que vous vous aimiez les uns les autres.* Motif admirable dont ſe ſervoit ſaint Jean, le bien-aimé de Jeſus-Chriſt & l'Apôtre de la charité, lorſque parcourant les Egliſes d'Aſie, dont il étoit le Patriarche & le fondateur, il répétoit ſans ceſſe dans les aſſemblées des fidéles ces paroles: *Mes chers Enfans, aimez-vous les uns les autres.* Sur quoi ſes diſciples lui ayant repréſenté qu'il leur prêchoit toujours la même choſe, & lui demandant par quelle raiſon il réduiſoit toutes ſes inſtructions & toutes ſes exhortations à ce ſeul devoir, il leur fit cette réponſe ſi remarquable: *Parce que c'eſt le précepte de notre Maître, & que ſi vous le gardez, il ſuffit pour vous rendre parfait ſelon Dieu.* Voilà, à l'exemple de ce grand Apôtre, ce qu'on ne devroit jamais ceſſer de dire, non-ſeulement dans les aſſemblées chrétiennes, mais dans les Communautés religieuſes. Je dis même, dans

Joan. c. 15.

Hieron.

Ibid.

les Communautés les plus régulieres, les plus austères, les plus éloignées du monde ; & si vous vous lassiez d'entendre toujours cette lecon, je vous répondrois : Plaignez-vous plûtôt de ne l'entendre pas assez;
Luc. pourquoi ? *parce que c'est le commandement du Seigneur*, qui nous doit être plus cher que tout le reste ; parce que c'est un commandement pour lequel vous devez avoir une vénération, une soumission toute singuliere, puisque Jesus-Christ a voulu lui-même se l'adopter & en être spécialement le législateur.

II. Aussi l'observation de ce précepte est-elle la marque spécifique & certaine des vrais chrétiens. Car c'est à cela, ajoûtoit le
Joan. *c. 13.* Fils de Dieu, *que vous vous ferez reconnoître mes disciples*. Ce ne sera point préciſément par les dons sublimes d'oraison & de contemplation : sans ces faveurs extraordinaires, on peut être chrétien, & solidement chrétien. Ce ne sera point non plus par de rudes pénitences & de rigoureuses austérités du corps : elles sont bonnes, elles sont loüables : elles sont saintes ; mais ce n'est point après tout ce qui nous discerne de ces sectes d'infidéles, où l'on voit pratiquer des macérations & des mortifications de la chair beaucoup plus étonnantes, que dans le christianisme. Ce n'est donc point par-là

que nous serons avoüés de Jesus-Christ dans le jugement dernier, mais par la charité. Et n'est-ce pas par la charité que les Païens eux-mêmes, ennemis déclaré sde la religion chrétienne, distinguoient ceux qui la professoient ? N'est-ce pas encore par la charité que nous jugeons si l'esprit de Dieu regne dans une famille, dans une maison religieuse ? Tout autre signe est équivoque; mais quand nous y voyons la charité bien établie, & que nous n'y appercevons rien qui la puisse blesser, nous disons avec assûrance que c'est une maison de Dieu. Et en cela nous ne nous trompons pas : car il n'y a que Dieu & que l'esprit de Jesus-Christ, qui puisse former dans les cœurs une charité parfaite, & l'y entretenir.

III. C'est dans le commandement de la charité que sont contenus tous les autres ; & c'est à celui-là qu'ils se rapportent tous : tellement que saint Paul l'appelle *la plénitude de la loi*. En vain donc je prétendrois garder tous les autres préceptes, si je manquois à celui de la charité. Sans cette charité envers le prochain, je ne puis pas même avoir l'amour de Dieu, qui est néanmoins le premier & le plus grand de tous les commandemens. Car aimer Dieu & aimer mon prochain sont deux commandemens inséparables, ou plûtôt, ce n'est qu'un *Rom.* c. 13.

même commandement, qui nous oblige à aimer le prochain dans Dieu, & Dieu dans le prochain. Et en effet, c'eſt proprement dans le prochain que nous aimons Dieu d'un amour ſolide & pratique. Hors de-là tout notre amour pour Dieu, n'eſt qu'en ſpéculation & qu'en idée. Théologie divine que tout l'Evangile, que tous les écrits des Apôtres, que tous les ſaints livres nous enſeignent, & qui eſt comme le précis de tous nos devoirs.

IV. Si je n'ai pas pour mon prochain la charité que Jeſus-Chriſt me commande, quand je parlerois le langage des Anges & des plus éclairés d'entre les hommes, je ne ſerois, ſelon les expreſſions figurées de ſaint Paul, qu'un airain ſonnant & qu'une cymbale retentiſſante. Quoi que je puiſſe dire à Dieu pour lui témoigner les ſentimens de mon cœur, il ne m'entendroit pas, & il ne voudroit pas même m'entendre. Quand je ferois des miracles, que je tranſporterois les montagnes, que je reſſuſciterois les morts, ou ce ſeroient de faux miracles, ou malgré ces miracles, quoique vrais, je ne laiſſerois pas d'être réprouvé de Dieu. Car Dieu peut par le miniſtère même d'un réprouvé opérer des miracles; mais ces miracles n'empêchent pas que celui par qui il les opère, ne puiſſe abſolument devenir, & être actuellement

ment à ſes yeux un ſujet de damnation. Quand je livrerois mon corps au fer & au feu, c'eſt-à-dire, quand je m'expoſerois au martyre le plus rigoureux, tout ce que je pourrois endurer de ſupplices & de tourmens, ſeroit perdu pour moi, & ne me ſervitoit de rien auprès de Dieu. Je ſerois, comme martyr, confeſſeur de la foi; mais indigne confeſſeur, parce que je ſerois en même tems apoſtat de la charité. Car dans une telle ſuppoſition on peut être l'un & l'autre, & l'on en a vû des exemples. Témoin celui dont parle Euſebe dans ſon hiſtoire de l'Egliſe, qui allant ſouffrir la mort, à laquelle il avoit été condamné pour la foi, ne voulut jamais pardonner à un autre chrétien, ſon ennemi, quoique proſterné à ſes pieds il lui demandât grace, & le conjurât de vouloir bien ſe réconcilier avec lui. Mais ſans remonter ſi haut, ne voit-on pas tous les jours des ames religieuſes, martyres de leur régle, pour ainſi parler, n'avoir avec cela nulle charité pour ceux ou pour celles qui ont eû le malheur de s'attirer leur diſgrace & leur averſion? Ne voit-on pas dans le monde, tant de perſonnes dévotes, martyres de la pénitence & de la mortification, être néanmoins les plus vives dans leurs reſſentimens & leurs animoſités. Appliquons-nous ceci, & diſons-nous

à nous-mêmes : Quand je m'immolerois comme une victime, & que je pratiquerois toutes sortes d'austérités ; quand je passerois toute ma vie ou en oraison, ou en d'autres saints exercices, tous mes exercices, toutes mes oraisons, toutes mes austérités, sans la charité, me deviendroient inutiles. Grande leçon pour nous, & capable de faire trembler une infinité de gens, soit dans le siécle, soit dans le cloître, qui sévères à l'excès sur les autres points de la morale chrétienne, vivent dans un relâchement, ou, pour mieux dire, dans une licence extrême à l'égard de la charité.

V. Si je n'aime pas mon prochain aussi parfaitement que Jesus-Christ me l'ordonne, il est de la foi que je n'ai pas la vie de
1. *Joan.* c. 3. la grace : *Celui qui n'aime pas son frere, est dans un état de mort.* Il est de la foi que je suis dans le plus déplorable aveuglement :
1 *Joan.* c. 2. *Celui qui n'aime pas son frere, marche dans les ténébres.* Il est de la foi que je me rends coupable d'une espece de meurtre :
1. *Joan.* c. 3. *Celui qui n'aime pas son frere, est homicide.* Trois malédictions marquées par saint Jean, & d'autant plus à craindre qu'elles sont plus communes. En voici le sens & l'explication.

VI. Si je n'aime pas mon frere, je suis dans un état de mort, c'est-à-dire, dans

l'état du péché mortel ; car il n'y a que le péché mortel, qui puiſſe cauſer la mort à mon ame. Or le péché mortel où tombent plus aiſément les perſonnes même qui font profeſſion de piété & les ames religieuſes, c'eſt celui qui attaque & qui bleſſe la charité, puiſque pour pécher griévement en ce point, il ne faut qu'un ſecret ſentiment de haine ou de vengeance, volontairement conçu & entretenu. Péché qui ſe forme ſi promptement dans le cœur, que ſans une grande précaution il eſt très-difficile de l'arrêter. Péché qui ſe tourne très-aiſément en habitude, & où l'on demeure quelquefois les années entieres. Il y a certaines conditions, qui par elles-mêmes nous mettent aſſez à couvert des autres péchés, de l'ambition, de l'avarice, de l'impureté : mais il n'y a point de condition où l'on ne ſoit expoſé à celui-ci. C'eſt ſouvent dans les plus ſaints états, qu'il regne avec plus d'empire & plus d'impunité.

VII. Si je n'aime pas mon frere, je marche dans les ténébres. Mais pourquoi en commettant ce péché, ſuis-je plutôt dans les ténébres, qu'en commettant les autres ? En voici la raiſon qui eſt évidente : c'eſt que les péchés contre la charité ſont ceux où il eſt plus ordinaire & plus facile de ſe faire une fauſſe conſcience, une conſcience

peu exacte, une conscience selon ses vûes, selon ses desseins, selon ses inclinations, selon ses antipathies : or rien n'est plus sujet à l'illusion que nos vûes & nos idées particulieres, que nos antipathies & nos inclinations naturelles. C'est que l'article de la charité est celui où l'on se flatte davantage, & où l'on trouve plus de spécieuses excuses pour se justifier, quelque criminel que l'on soit. C'est qu'il arrive même tous les jours qu'on érige en vertus les actions, les sentimens, les discours où la charité est le plus visiblement offensée. On appelle zéle de la gloire de Dieu, zéle du salut des ames, zéle de la vérité & de la pure doctrine ce qu'il y a dans la médisance de plus outrageux & de plus calomnieux. Bien loin d'en avoir quelque peine, on s'en fait un mérite devant Dieu, & l'on s'en glorifie devant les hommes.

VIII. Si je n'aime pas mon frere, je suis homicide, & de qui ? de moi-même, de la charité, & du prochain. De moi-même, puisque je tue mon ame, par une des blessures les plus mortelles qu'elle puisse recevoir. De la charité, puisque j'éteins, autant qu'il est en moi, ce principe de toute société : de la société humaine, de la société chrétienne, & sur-tout de la société religieuse. Du prochain, puisque je le fais mourir

en quelque ſorte dans mon cœur, où il devroit vivre, & où je devrois le porter. Quiconque ſçaura bien pénétrer toutes ces vérités, qu'il ſe trouvera redevable à la juſtice de Dieu, qui eſt l'auteur de la charité, qui doit prendre un jour ſa cauſe en main, & venger ſi hautement ſes intérêts!

IX. Ce qui doit encore ſur cela redoubler notre crainte, c'eſt de voir combien cette charité qui nous eſt ſi expreſſément commandée, court néanmoins de riſques par-tout & dans tous les états. Rien de plus difficile à conſerver; rien de plus rare que de la maintenir pure & entiere. C'eſt un thréſor que nous portons dans des vaſes fragiles: ſi nous venons à la perdre, tout eſt perdu pour nous. Y a-t-il donc attention que nous ne devions avoir? Y a-t-il circonſpection dont nous ne devions uſer? Y a-t-il meſures dont nous ne devions prendre? Et là-deſſus ne penſons point à nous prévaloir de la ſainteté de notre profeſſion. La retraite religieuſe peut nous préſerver de tous les autres dangers du monde: mais la charité n'y eſt pas toujours plus en aſſurance qu'ailleurs, & combien y a-t-elle fait de triſtes naufrages!

X. Rien de plus expoſé que la charité à de violentes tentations. Comme c'eſt l'ame du chriſtianiſme & le nœud qui ſoutient

toutes les sociétés, il n'y a point d'efforts que le démon ne fasse pour l'arracher de nos cœurs, & c'est contre elle qu'il emploie tout ce qu'il a d'artifice & de pouvoir. En quoi il n'est que trop secondé par nos dispositions intérieures, par notre amour-propre, par notre orgueil, par notre sensibilité & notre extrême délicatesse, par les contradictions des autres, par tous les événemens qui allument nos passions & qui sont contraires à nos désirs. Il nous faut donc une charité assez solide & assez ferme, pour n'être point ébranlés de tous ces assauts, pour réprimer les mouvemens les plus vifs, pour nous endurcir contre les traits les plus perçans, pour triompher de tout ce qui pourroit leur donner quelque atteinte & l'affoiblir.

§. 2.

La pratique & les caractères de la Charité.

I. Afin que notre charité soit aussi solide & aussi parfaite qu'elle doit l'être, il faut qu'elle ait tous les caractères que saint Paul nous a si bien décrits, & dont il nous a fait un détail si exact & si instructif. *La charité*, dit ce grand Apôtre, *est patiente, elle est pleine de bonté. La charité n'est point jalouse,*

1. *Cor.* c. 13.

elle ne s'enfle point, elle n'eſt point ambitieuſe, elle ne cherche point ſes propres intérêts, elle ne s'emporte point, elle ne penſe mal de perſonne, elle n'a point de joie de l'injuſtice, mais elle en a de la vérité; elle endure tout, elle croit tout, elle eſpere tout, elle ſupporte tout. Excellentes qualités de la charité qui en comprennent toute la pratique, & qui lui ſont tellement néceſſaires, que ſi une ſeule lui manque, non-ſeulement ce n'eſt plus une charité complette, mais elle n'eſt pas même ſuffiſante pour ſatisfaire à l'obligation abſolue que Jeſus-Chriſt nous a impoſée. Reprenons donc par ordre ces différens caractères, & conſidérons-les chacun en particulier, pour nous les bien imprimer dans l'eſprit & dans le cœur.

II. *La charité eſt patiente.* C'eſt par-là qu'elle ſe ſoutient & qu'elle ſe purifie. Car de la maniere que nous ſommes tous faits, il n'eſt pas poſſible qu'il ne ſe rencontre mille choſes dans la vie qui nous déplaiſent, qui nous piquent, qui nous choquent, dont nous nous ſentons rebutés, & qui nous porteroient naturellement aux révoltes & aux éclats. Si nous nous modérons & que nous prenions patience, dans un moment tout eſt étouffé, tout tombe, & l'on n'en parle plus. Mais ſi nous ſuivons le premier mouvement qui s'éléve, & que la cha-

leur nous emporte, combien les ſuites en ſont-elles fâcheuſes, & que n'en coûte-t-il pas à la charité ? De plus, c'eſt par la patience que notre charité ſe purifie : comment cela ? parce que dans les occaſions où nous avons beſoin de patience, & où nous la pratiquons, il n'y a que la pure charité qui nous retienne. Ce n'eſt point la nature, ce n'eſt point l'inclination, ce n'eſt point le goût, mais la ſeule vûe de Dieu dont nous voulons garder le précepte, & le ſeul zéle de la charité que nous ne voulons pas détruire.

III. *La charité eſt pleine de bonté.* Elle eſt honnête, prévenante, complaiſante, obligeante. Ce qu'elle a de plus merveilleux, c'eſt qu'elle rend tels des gens, qui d'eux-mêmes ſont des eſprits rudes, aigres, ſauvages, impraticables. D'où vient que ſelon le monde même, il n'y a point de perſonnes plus ſociables, plus civiles, plus accommodantes, autant qu'il eſt permis par la loi de Dieu, que les perſonnes vraîment dévotes & vertueuſes : & ſi au contraire l'on en voit de chagrines, de farouches, d'inacceſſibles, &, pour ainſi dire, de barbares dans toutes leurs manieres, c'eſt à elles-mêmes, & non point à la dévotion, qu'il faut s'en prendre. Car la vraie dévotion eſt charitable ; & ce que fait le monde

par un esprit prophane, la charité le fait par un esprit chrétien, qui est d'adoucir les mœurs & de les polir.

IV. *La charité n'est point jalouse.* En voici la raison : c'est que la charité consiste dans une bonne volonté & dans une sincère affection pour le prochain. Or dès qu'on est touché de cette affection sincère & qu'on a cette bonne volonté, on souhaite au prochain le bien qu'il n'a pas, & l'on n'a garde par conséquent de lui envier celui qu'il possède. Mais du reste, on peut dire, & il est certain que la charité n'a point d'ennemi plus puissant & plus à craindre, que cette malheureuse jalousie qui nous infecte de son poison, & dont il n'y a que les esprits fermes & les ames droites qui sçachent bien se défendre. Jalousie des avantages d'autrui, des talens d'autrui, des vertus d'autrui & des éloges qu'on leur donne. C'est assez pour rompre des amitiés qui sembloient devoir durer jusques à la mort. Deux hommes avoient entre eux la liaison la plus étroite : mais que dans une même profession où la Providence les emploie, l'un vienne à l'emporter sur l'autre; que l'un réussisse & soit applaudi, tandis que l'autre demeure en arriere & qu'il n'en est fait nulle mention, cela suffit pour les diviser & pour les réduire à ne se plus con-

noître, pourquoi ? parce que la jalousie s'empare du cœur de celui-ci, & qu'elle lui inspire des sentimens, avec lesquels une véritable union ne peut subsister. On ne peut comprendre combien de ravages cette passion si lâche & si honteuse a causés jusques dans les états les plus saints & les plus consacrés à Dieu.

V. *La charité n'agit point mal-à-propos.* C'est-à-dire, qu'elle nous rend vigilans, circonspects, attentifs sur nous-mêmes & sur les autres : sur nous-mêmes, pour prendre garde à tout ce que nous disons & à tout ce que nous faisons ; sur les autres, pour connoître ce qui les offense, & pour s'en abstenir. Et en effet, puisqu'il faut si peu de chose pour blesser la charité, & qu'une parole indiscrete, qu'une plaisanterie mal placée, qu'un ton de voix trop élevé est capable d'aigrir certaines personnes, avec quelle précaution ne devons-nous pas ménager leur foiblesse ? C'est une erreur de croire qu'il n'y a que ce qui attaque la réputation, qui puisse être contre la charité. Ce n'est pas une moindre erreur de penser que la charité ne soit violée, que lorsqu'on parle, ou qu'on agit avec réflexion & de dessein prémédité. Ce sont souvent les indiscrétions, les imprudences, les légéretés, qui excitent les plus grands

troubles. Il eſt vrai, ce n'eſt point par malice que vous dites ceci ou cela ; les choſes vous échappent, avant que vous les ayez bien conſidérées, & ſans que vous y entendiez aucun mal : mais après tout, avec votre ingénuité prétendue, ou plutôt avec cette ingénuité trop précipitée & trop aveugle, vous faites ſur ceux qui vous écoutent, de très-vives impreſſions, & vous leur portez des coups très-douloureux. Votre inconſidération vous excuſe-t-elle ? non ſans doute. Que n'avez-vous plus de retenue ? Que ne réprimez-vous votre impétuoſité ? Pourquoi vous donnez-vous une telle liberté de déclarer ſi aiſément toutes vos penſées, & que ne mettez-vous un frein à votre langue pour la régler ?

VI. *La Charité ne s'enfle point.* Tous ne ſont pas dans les mêmes rangs, n'ont pas les mêmes prérogatives, ne vivent pas dans la même diſtinction ni les mêmes honneurs : mais quiconque ſe trouve au-deſſus des autres, n'a pas droit pour cela de les mépriſer, ni de les traiter avec hauteur. Outre que ces airs hautains & dédaigneux ne conviennent qu'à des eſprits vains & frivoles, rien ne leur attire plus l'envie & ne leur ſuſcite plus d'affaires. Qu'on voie dans l'élévation un homme ſans faſte, ſans orgueil, en uſant bien avec tout le monde

& ne se laissant point ébloüir de la fortune, on ne cherche point à l'humilier, on ne forme point d'intrigues contre lui, il ne se fait point d'ennemis, & chacun au contraire est disposé à se déclarer en sa faveur. Mais si l'on y remarque de la fierté & de l'ostentation, & qu'on lui voie prendre un ascendant impérieux : voilà ce qui engage à le butter en toutes rencontres, à le chagriner, à le déchirer dans les conversations, à renverser toutes ses entreprises, & à l'abbattre lui-même si l'on peut. Plus de charité à son égard, comme il témoigne n'en avoir à l'égard de personne.

VII. *La charité n'est point ambitieuse.* Prétendre accorder ensemble la charité & l'ambition, c'est une chimère. Un ambitieux veut toujours monter ; il veut être plus considéré que les autres, avoir en tout la préférence, occuper par-tout les premieres places, & voilà justement ce qui ruine la charité dans son cœur. Car il ne manque point de compétiteurs & de concurrens. De quel œil les regarde-t-il, & de quel œil en est-il regardé ? Ne sont-ce pas ces fatales concurrences, qui entretiennent entre les familles des défiances, des haines, des inimitiés éternelles ? Concurrences, non-seulement entre maisons & maisons, mais entre particuliers & particuliers ;

non-seulement entre les grands, mais entre les petits; non-seulement entre les séculiers, mais entre les Religieux. Il ne faut pas beaucoup d'expérience, soit du monde, soit de la vie religieuse, pour sçavoir quels désordres sont venus de là, & pour prévoir quels désordres dans la suite il en doit encore venir.

VIII. *La charité ne cherche point ses intérêts.* Voilà de toutes les épreuves la plus sûre, pour démêler la vraie charité, de celle qui n'en a que l'apparence & que le nom. Car il n'en faut pas juger par les démonstrations extérieures, même les plus vives & les plus empressées. On voit des personnes donner toutes les marques du plus parfait dévouement & d'une charité sans réserve. A s'en tenir au dehors, on ne peut rien, ce semble, ajouter à leur zéle, & l'on ne doute point qu'ils n'agissent dans les vûes les plus pures d'une affection toute chrétienne. Mais si l'on pouvoit pénétrer le fond de leur cœur, on se détromperoit bientôt, & l'on y appercevroit un intérêt caché, qui les conduit. Aussi, que cet intérêt vienne à cesser, & qu'il ne se trouve plus dans ces services qu'on rendoit, dans ces assiduités qu'on avoit, dans cette ardeur qu'on témoignoit, c'est là que le mystère tout-à-coup se dévoile. Ces gens

ſi ſerviables & ſi officieux, ne vous connoiſſent plus, à ce qu'il paroît, & tournent ailleurs leurs ſoins, parce qu'ils y eſperent un meilleur compte. L'intérêt même eſt ſi ſubtil, que quelquefois on ne le remarque pas ſoi-même, & qu'on y eſt trompé comme les autres : mais l'occaſion eſt, pour ainſi parler, la pierre de touche ; c'eſt elle qui découvre l'ame, & qui en révéle tout le ſecret.

IX. *La charité ne s'emporte point.* Elle peut reprendre, elle peut corriger, elle peut, ſelon les beſoins, s'expliquer avec force & avec fermeté ; mais tout cela ſe fait, ou ſe doit faire ſans violence & ſans emportement. Illuſion de dire, c'eſt pour le bien que je m'intéreſſe, & c'eſt ce qui m'anime : votre intention eſt bonne, mais elle n'eſt pas aſſez meſurée ; & ſi vous n'y prenez garde, de ce bon principe ſuit un mauvais effet, qui eſt la paſſion. Car on a beau ſe flatter : il y a preſque toujours de la paſſion dans ce feu & cette chaleur qui vous agite, & dont vous n'êtes plus maître dès qu'une fois vous vous y abandonnez. La charité, lors même qu'elle eſt obligée de ſe montrer plus ſévère & d'uſer de rigueur, ne perd jamais une certaine onction, qui tempère toutes choſes, & qui en eſt comme l'aſſaiſonnement. Si cette onction

n'y eſt pas, la charité ne peut y être, ou n'y peut long-tems demeurer.

X. *La charité ne penſe point de mal.* Elle n'eſt point défiante, point ſoupçonneuſe. C'eſt des ſoupçons & des défiances, que naiſſent les jugemens téméraires & les averſions; & il n'y a guère d'eſprits plus dangereux dans la ſociété & le commerce de la vie, que ces imaginations fortes & ombrageuſes, qui ſe tourmentent beaucoup elles-mêmes, & qui ne tourmentent pas moins les autres. Un eſprit de cette trempe enviſage toujours les choſes par un mauvais côté; & les interprète toujours, ou à ſon propre déſavantage, ou à celui du prochain. Ce ne ſont communément que des chimères & des phantômes qu'il ſe forme; mais ces phantômes & ces chimères, c'eſt ce qui le prévient, ce qui l'envenime, ce qui l'irrite, ce qui le nourrit dans les reſſentimens les plus injuſtes & les plus mal fondés. Une ame bien faite, & ſur-tout une ame chrétienne & charitable, eſt au contraire diſpoſée à prendre tout en bonne part. Ce n'eſt pas qu'elle approuve le mal; mais elle ne le croit pas aiſément. Elle ſe feroit même & avec raiſon, une peine de conſcience & un ſcrupule d'écouter d'abord toutes les idées qui ſe préſentent, & de les ſuivre, avant que de s'être donné

le tems de les approfondir. Cependant elle se tient en paix, & elle aime mieux être trompée par une trop grande facilité à bien juger, que de l'être par une trop grande rigueur à condamner.

XI. *La charité n'a point de joie de l'injustice, mais elle en a de la vérité.* Si je me réjoüis du mal de mon prochain, si je suis bien aise qu'on le blâme, qu'on le mortifie, qu'on le persécute, qu'on se tourne contre lui, parce qu'il s'est tourné contre moi : non seulement c'est une joie basse & indigne d'un cœur généreux : mais c'est une vengeance absolument incompatible avec cette loi d'amour, qui nous impose une obligation rigoureuse de pardonner à nos ennemis & de les aimer. De même, si je n'ai pas une sainte joie de la justice qu'on rend à mes freres, & que je leur dois rendre aussi bien que les autres ; si je ne bénis pas Dieu de leur avancement, de leur progrès, du bien qu'ils font, du crédit qu'ils acquiérent dans le public, c'est une preuve certaine qu'il y a peu de charité en moi, pour ne pas dire qu'il n'y en a point du tout, puisqu'il n'y a pas même de bonne foi, de droiture, ni d'équité. Y en a-t il plus ailleurs ? & suivant ces deux seules régles, où trouverons nous de la charité parmi les hommes, & n'aurons-nous pas

lieu de nous plaindre qu'il n'y en a presque nulle part ?

XII. Enfin l'Apôtre conclut par ces paroles : *La charité endure tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout.* Qu'elle supporte & qu'elle endure tout, c'est ce que fait la patience, dont nous avons déja parlé. Mais comment croit-elle tout ? Cela ne se doit entendre que de ce qui est à l'avantage du prochain : car pour le mal, ainsi que nous l'avons dit, elle est extrémement réservée & difficile à se le persuader. Tout ce qui va donc à la justification d'autrui, elle le reçoit avec une prévention favorable, & une certaine simplicité, qui sans être tout-à-fait aveugle, évite aussi de se rendre trop pointilleuse & trop pénétrante. Mais comme il y a néanmoins des sujets & des occasions, où l'évidence des choses ne permet pas de les justifier par aucun endroit, ce que fait du moins la charité, c'est d'espérer tout. Elle espère, par exemple, que cet homme changera de conduite, qu'il reviendra de ses égaremens, qu'il se comportera mieux en d'autres rencontres, qu'il reconnoîtra son erreur, qu'il se détrompera de ses préjugés, qu'il réparera le passé, & qu'il en fera une pleine satisfaction. Or cette espérance dont on ne doit jamais se départir, est une raison

de le cultiver, de l'épargner, d'avoir pour lui des égards : & voilà ce qui faisoit dire à saint Augustin, que nous devons aimer les libertins mêmes & les impies, parce qu'ils peuvent devenir un jour des élûs de Dieu & des Saints. Ayons la charité dans le cœur, & il ne sera point nécessaire de nous fournir de bons tours & de bonnes pensées en faveur du prochain : nous les trouverons d'abord nous-mêmes.

XIII. Notre charité ne sera pas sans récompense ; & saint Paul lui-même nous la promet, lorsqu'il ajoute, que la charité *ne doit jamais finir.* Elle nous conduira au ciel, & nous l'y conserverons éternellement. Tous les autres dons cesseront ; celui de prophétie, celui de science, celui des langues, celui des miracles : mais dans la félicité éternelle, bien loin que la charité soit détruite, elle n'y sera que plus abondante & que plus parfaite. Commençons dès ce monde à nous mettre dans l'heureux état, où nous espérons être pendant toute l'éternité.

1. Cor. c. 13.

INSTRUCTION
SUR
L'HUMILITÉ
DE LA FOI.

Cette Instruction regarde une personne peu soumise aux décisions de l'Eglise.

COMME je ne vous dissimule point mes sentimens, & que d'ailleurs vous me faites l'honneur de m'écouter & de bien prendre ce que je vous dis, je ne vous célerai point que je vous trouve un peu trop porté à vous élever contre les décisions de l'Eglise, touchant des matieres, qui depuis long-tems ont été agitées avec toute la réflexion nécessaire, & sur lesquelles le saint Siége a prononcé. Vous en raisonnez, vous en disputez, vous vous échauffez même quelquefois, & il vous paroît étrange que pour couper cours à des contestations qui n'auroient point de fin, on se contente de vous répondre en un mot, qu'il n'est plus tems d'examiner, mais de se soumettre. Cependant cette réponse n'est pas moins solide ni moins vraie, qu'elle est courte & dé-

cisive; & vous la goûteriez davantage si vous aviez ce que j'appelle l'humilité de la foi. Avec cette humilité de la foi, que de raisonnemens tomberoient tout-à-coup! Que de difficultés s'évanoüiroient! Que de disputes cesseroient! Car sans prétendre parler de vous en particulier, on a toujours remarqué que dans ces sortes de divisions au regard de la doctrine, il se mêloit un orgueil secret qui servoit infiniment à les entretenir. Je m'estimerois heureux si je contribuois à vous préserver de cet écueil, & j'espère que ce qu'il m'est venu en pensée de vous écrire, n'y sera pas inutile. Du moins vous fera-t-il voir la nécessité d'une foi humble : je veux dire, que sans une solide humilité, il n'est pas possible de conserver une foi bien pure.

I. Vous devez remarquer d'abord, qu'il y a deux choses à considérer dans la foi : ce que nous croyons, & la maniere dont nous le croyons. L'un est comme la matiere de notre foi, & l'autre en est comme la forme. Or l'un & l'autre a une connexion essentielle avec l'humilité, & ne subsiste que sur le fondement de l'humilité. Car ce que nous croyons, c'est-à-dire, les humiliations d'un Dieu & les maximes humiliantes de son Evangile, qui sont les principaux objets de notre foi, pour être crûes, deman-

dent néceſſairement de notre part une préparation de cœur & une pieuſe affection à l'humilité ; & la maniere dont nous les croyons, n'eſt rien autre choſe qu'un exercice continuel d'humilité. D'où je conclus que c'eſt donc particulierement l'humilité, qui entretient ce divin commerce qu'il y a entre Dieu & nous par le moyen de la foi, lorſque Dieu nous parle, & que nous croyons à ſa parole. Vous pourrez mieux entendre ceci par l'éclairciſſement que j'y vais donner.

II. Ce que nous croyons ſe réduit ſurtout à des myſtères & des maximes : or ces myſtères & ces maximes ne ſont la plûpart que des myſtères & des maximes d'humilité. Un Dieu fait homme, & par-là un Dieu humilié juſqu'à l'anéantiſſement ; un Dieu incarné dans le ſein d'une Vierge, comme dans le ſein de l'humilité ; un Dieu né dans une étable & couché dans une créche, comme dans le berceau de l'humilité ; un Dieu inconnu, mépriſé ſur la terre, & y vivant comme dans le ſéjour de l'humilité ; un Dieu mourant ſur la croix, comme ſur le théâtre de l'humilité ; un Dieu préſent ſur nos autels, mais caché ſous de viles eſpéces, comme dans le ſacrement de l'humilité : voilà les grands myſtères que notre foi nous propoſe. De plus, un Dieu ne nous prêchant que l'humilité, ne promettant preſque

ſes récompenſes qu'à l'humilité, n'agréant nos ſervices & n'acceptant tous nos mérites qu'autant qu'ils ſont fondés ſur l'humilité ; nous donnant pour régles, de nous abaiſſer, de fuir la grandeur & l'élévation, de prendre par-tout les dernieres places, de préférer aux honneurs les mépris, les outrages, les calomnies : voilà les plus communes maximes de notre foi. Or comment ſera-t-il poſſible que notre eſprit ſe perſuade bien tout cela, & qu'il croie tout cela d'une foi bien vive, à moins qu'il n'y ait dans notre cœur quelques principes d'humilité, & que par l'humilité il ne ſurmonte ſur tout cela ſes répugnances naturelles ? D'autant plus, que c'eſt du cœur & de la volonté que la foi dépend. Car notre foi doit être libre, & nous ne croyons par une foi divine, que ce que nous voulons croire. Il faut donc un acte du cœur & de la volonté, qui détermine l'eſprit à croire. Et ſi c'eſt un cœur vain ; un cœur orgueilleux & préſomptueux, ſera-t-il en état de faire les efforts néceſſaires pour obliger l'eſprit de croire des vérités, qui toutes condamnent ſon orgueil & ſa préſomption ? C'eſt pourquoi le Fils de Dieu reprochant aux Juifs leur incrédulité, au lieu de leur dire, qu'ils ne vouloient pas croire en lui, leur diſoit en termes plus forts, qu'ils ne pouvoient pas même croire en lui,

& cela, parce qu'ils étoient remplis d'orgueil, & qu'ils ne cherchoient que l'honneur du monde. Ce n'est pas, remarque saint Chrysostôme, qu'ils manquassent de lumieres, ni qu'absolument ils ne pussent avoir la foi ; car Jesus-Christ alors ne leur eût pas fait ce reproche : mais c'est que l'orgueil qui les possédoit, & dont ils ne vouloient pas se défaire, les mettoit dans une espéce d'impuissance de croire, & que cette impuissance étant volontaire dans sa cause, elle devenoit criminelle dans son effet. Combien y a-t-il de prétendus chrétiens, à qui je pourrois adresser ces mêmes paroles du Sauveur : *Le moyen que vous puissiez croire, vous qui vous laissez aveugler par la passion de l'honneur* ? Ce n'est pas qu'ils ne croient les mystères de la religion & les maximes de l'Evangile, d'une certaine foi vague & superficielle : du moins font-ils profession de les croire, puisqu'ils se disent chrétiens. Mais en vérité quand on les voit si entêtés des vanités du siécle, de l'estime du siécle, des pompes du siécle, si entêtés d'eux-mêmes & de leur propre mérite, peut-on penser qu'ils croient réellement, qu'ils croient solidement, qu'ils croient fermement des mystères & des maximes, qui ne les portent qu'à s'avilir dans l'opinion des hommes & qu'à s'anéantir ?

Joan. c. 5.

III. Je n'insiste pas davantage sur cet article, mais je m'attache à l'autre, où l'humilité me paroît encore tout autrement nécessaire : c'est la maniere dont nous croyons. Car qu'est-ce que la foi, & en quoi consiste la foi ? Elle consiste à croire sans voir : *Joan. c. 20.* *Heureux ceux qui n'ont point vû, & qui ont crû.* Elle consiste à croire ce qui nous est révélé, & non pas de Dieu même immédiatement, mais par le ministère des hom- *Marc. c. 18.* mes & par l'organe de l'Eglise : *Quiconque refuse d'écouter l'Eglise, regardez-le comme un païen & un publicain.* Voilà l'idée que les Apôtres après Jesus-Christ, que tous les Théologiens nous donnent de cette vertu ; en voilà l'essence & la nature. Or ne sont-ce pas là les actes d'humilité les plus excellens & les plus parfaits dont soit capable une créature raisonnable, aidée de la grace de Dieu? Croire ce qu'on ne voit pas, ce qu'on ne comprend pas, ce qui contredit tous nos sens, tous nos préjugés, toutes nos connoissances naturelles ! Ce n'est pas assez : le croire, à la vérité, parce qu'il est révélé de Dieu; mais du reste, sans autre évidence de cette révélation, sinon que des hommes comme nous, nous le déclarent ainsi ! Je dis des hommes comme nous : non pas qu'ils ne soient d'ailleurs, & qu'ils ne doivent être distingués de nous par l'autorité divine

divine dont ils sont revêtus, & que nous sommes obligés de reconnoître & de respecter dans eux; mais après tout, à n'en juger que par les apparences, que par les dehors, que par les yeux, nous n'y apercevons rien qui nous représente autre chose que des hommes semblables à nous. Ce sont là ceux qui composent avec le reste des fidéles, l'Eglise de Jesus-Christ; ce sont ceux qui la gouvernent au nom de Jesus-Christ, & c'est à leurs décisions que nous devons nous soumettre purement & simplement, je veux dire, sans autre preuve, sinon que ce sont des décisions émanées de leur tribunal. Une pareille soumission, dis-je, un tel sacrifice de toutes nos lumieres & de toutes nos vûes, n'est-ce pas la plus grande humiliation de l'esprit humain?

IV. C'est en ce sens que le Fils de Dieu nous a dit dans l'Evangile : *Si vous ne devenez semblables à des enfans, vous n'entrerez jamais dans le Royaume des cieux.* Car selon les interpréres, ce Royaume des cieux, c'est l'Eglise militante sur la terre, & triomphante dans le ciel. Afin donc que nous soyons de cette Eglise, il faut nous rendre enfans; & par où enfans, demande saint Augustin? par la foi. En effet, poursuit ce saint Docteur, un enfant n'est différent d'un homme, que parce qu'il n'a encore aucun *Ibid.*

exercice de ſa raiſon, ou qu'il n'en a que très-peu d'uſage. Il croit, mais il ne raiſonne point; & c'eſt juſtement ce que la foi opère dans nous. Quand Dieu a une fois parlé, ou par lui-même directement, ou plus communément par ſon Egliſe, la foi nous défend de douter, d'examiner, d'uſer d'aucunes recherches; mais elle nous fait un commandement de croire. Ainſi elle nous réduit à une eſpéce d'enfance : & le moyen que nous nous y réduiſions nous-mêmes par une obéiſſance chrétienne, ſi nous ne ſommes vraiment humbles?

V. C'eſt encore en ce même ſens & ſelon cette même idée de la foi, que l'Apôtre ſaint Paul nous la dépeint comme une ſainte ſervitude, où nous tenons notre entendement lié, pour ainſi dire, & enchaîné. Que veut-il par-là nous faire entendre? Saint Chryſoſtôme l'explique d'une maniere très-ingénieuſe & très-littérale. Voyez, dit ce Pere, la condition & l'état d'un priſonnier : il n'eſt plus en pouvoir d'aller où bon lui ſemble, ni où il lui plaît; il ſe trouve reſerré dans un lieu obſcur & ténébreux, ſans qu'il lui ſoit permis de faire un pas pour en ſortir; & s'il fait le moindre effort pour ſe tirer de cette captivité, on le traite de rébelle. Telle eſt l'aſſujettiſſement de la foi; notre eſprit a une faculté naturelle de

se répandre sur toutes sortes d'objets, de s'élever à ce qui est au dessus de lui, d'aller rechercher les choses les plus cachées, de passer d'une connoissance à l'autre & de faire toujours de nouvelles découvertes. C'est là, si j'ose m'exprimer de la sorte, un de ses plus beaux appanages; c'est là qu'il met sa principale gloire, & c'est de quoi il est le plus jaloux. De vouloir le gêner là dessus; de vouloir le priver d'un droit qu'il se croit propre & qui flatte sa vanité, c'est étrangement le rabaisser & le dégrader. Voilà néanmoins ce que la foi entreprend. Elle lui interdit toute curiosité, toute liberté de discourir sur le fonds des vérités que Dieu nous révèle, & par-là elle le tient captif & sous le joug. Que l'humilité vienne à lui manquer, demeurera-t-il dans cette sujettion, & ne cherchera-t-il pas à s'affranchir d'un empire dont son orgueil est blessé?

VI. Il est certain, & l'expérience nous le fait bien voir, que c'est en cela que la soumission nous paroît plus difficile & moins supportable. Dans tout le reste nous nous assujettissons & nous nous captivons. Dans nos affaires, dans nos emplois, jusques dans nos divertissemens & dans nos inclinations même les plus fortes, nous nous faisons tous les jours violence. Mais s'agit il de nos sentimens, & des opinions particulieres dont

nous nous ſommes laiſſés prévenir ? nous ordonne-t-on de les dépoſer & de les renoncer par le ſeul reſpect d'une autorité ſupérieure ? c'eſt alors qu'il ſe forme en nous mille contradictions & mille révoltes d'eſprit ; & ces contradictions intérieures, ces révoltes ſont telles, que ſouvent ni la raiſon, ni le devoir, ni la crainte, ni l'eſpérance, ni la néceſſité, ni la force, ne ſont pas capables de les ſurmonter. D'où vient cette différence, & d'où arrive-t-il que nous ſoyons ſi dociles ſur toutes les autres choſes, & ſi peu ſur ce qui eſt oppoſé à nos idées & à nos préjugés ? C'eſt que la docilité & la condeſcendance ſur toutes les autres choſes ne porte point ordinairement avec ſoi un caractère d'humiliation, & qu'au contraire elle paſſe pour honnêteté, pour civilité, pour bonté : au lieu que de déſavouer ſes penſées & de les quitter, pour s'attacher à d'autres qu'on nous oblige de prendre, & pour s'y conformer, c'eſt reconnoître qu'on ſe trompoit, qu'on s'égaroit, qu'on n'étoit point aſſez éclairé ni aſſez bien inſtruit pour ſe conduire ſoi-même ; & voilà ce que notre préſomption ne peut ſoutenir, de quoi elle ne peut convenir, à quoi l'on a toutes les peines imaginables de la réſoudre & de la faire conſentir.

VII. Prenez garde, s'il vous plaît ; je dis

pour s'attacher à d'autres sentimens & à d'autres pensées, qu'on nous oblige de prendre. Car si c'est de soi-même qu'on vient à changer d'opinion, si c'est avec une pleine liberté de choisir celle qu'on veut, & qu'on retienne toujours sa premiere indépendance, il n'y a rien là qui choque notre orgueil, & c'est pourquoi notre esprit n'y répugne plus. On se fait même une gloire d'être revenu de son erreur, d'avoir mieux approfondi tel point qu'on n'avoit pas assez pénétré, d'avoir eu des vûes plus justes, & d'avoir enfin découvert la vérité. Mais encore une fois, il faut que tout cela soit de nous-mêmes, c'est-à-dire, que ce soit nous-mêmes qui jugions, nous-mêmes qui decidions, nous-mêmes qui nous détrompions. Si c'est un autre qui veut là-dessus nous diriger & nous entraîner dans son sentiment: sur-tout, si c'est une puissance même légitime, & à laquelle nous sommes subordonnés, qui exige de nous ce témoignage de dépendance & d'obéissance, ce sera assez pour nous obstiner plus que jamais dans nos préventions; & sans le secours d'une humilité sincère & religieuse, on ne peut guère se promettre de nous, que nous nous démettions de la possession, où nous nous croyons bien établis, de nous en rapporter à nous-mêmes, & d'être maîtres de nos jugemens.

VIII. Fausse & malheureuse possession, qui a fait dans les siécles passés, & qui fait encore de nos jours tant de libertins en matiere de créance. Ne croire que ce que l'on voit, ou que ce que l'on connoît par l'évidence naturelle; ne consulter là-dessus que soi-même; & ne déférer à nul autre que soi-même, voilà le premier principe de l'orgueil de l'homme. On veut comprendre les choses de Dieu avant que d'y ajouter foi; & Dieu nous dit par son Prophéte, Je veux que vous les croyiez avant que vous les compreniez. Pourquoi cela? c'est, remarque saint Augustin, que l'intelligence des choses de Dieu est un don de grace, qui doit être mérité par l'humilité de la foi, & qui est la récompense de la foi. Les prétendus esprits forts du monde voudroient que Dieu les gouvernât par la raison; & Dieu leur répond, Je veux que ce soit la foi qui vous gouverne, ou plutôt je veux moi-même vous gouverner par la foi. Toutes sortes de considérations l'y engagent, mais en particulier celle-ci: qu'étant d'aussi foibles & d'aussi petites créatures que nous le sommes, il n'est pas juste que nous soyons les juges & les arbitres de ce qui concerne ses adorables mystères & ses impénétrables conseils: que si c'étoit par la raison que nous fussions conduits, ce ne seroit point

préciſement à ſa divine parole que nous nous ſoumettrions, mais qu'avec cette raiſon qui nous ſerviroit de guide, nous jugerions de ſa parole même, & nous nous érigerions un tribunal au-deſſus de lui ; ce qui ſans doute ne nous appartient pas, ni ne nous peut jamais appartenir.

IX. Quoi donc, dit un ſage du monde, n'ai-je pas droit de demander la raiſon des choſes que Dieu me déclare, ou qu'on me déclare de ſa part & qu'on m'ordonne de croire ? Hé, qui vous auroit donné ce droit ? & pourquoi voudriez-vous vous l'attribuer à l'égard de Dieu & de l'Egliſe de Dieu, lorſque tous les jours & en mille ſujets, vous croyez de ſimples hommes, ſans caractère & ſans autorité, ſur leur ſeule parole ? Combien y a-t-il de choſes dans l'univers qui vous ſont inconnues, & dont néanmoins vous ne doutez pas, parce que vous vous en rapportez au témoignage des ſçavans ? Il eſt étrange, dit ſaint Hilaire, que nous ſoyons ſi humbles dans la profeſſion que nous faiſons de ne pas ſçavoir la plûpart des ſecrets de la nature, & qu'il n'y ait qu'à l'égard des myſtères de Dieu & des points de la religion que nous faſſions paroître une ignorance préſomptueuſe & pleine d'orgueil.

X. Nous ſçavons en quels abyſmes cette

dangereuse présomption & cet orgueil a précipité tant d'hérésiarques & leurs sectateurs; nous sçavons à quelles extrémités & à quels excès ils se sont portés. Ils ont mieux aimé abandonner la religion de leurs Peres, déchirer le sein de leur Mere qui est l'Eglise, être séparés de la communion de leurs Freres qui sont les fidéles, passer pour des anathêmes dans le monde, voir le trouble & la confusion qu'ils causoient, que de se relâcher d'un sentiment erroné & nouveau, dont ils étoient préoccupés. S'ils avoient pû dire une fois, Je me suis trompé, je me suis trop laissé remplir de mes pensées, & je ne devois pas m'y attacher avec tant d'opiniâtreté: s'ils avoient pû, dis-je, parler de la sorte, & agir ensuite conformément à cet aveu, combien de maux cette humble confession eût-elle arrêté? Dieu en eût tiré sa gloire, l'Eglise en eût été édifiée, la foi en eût triomphé, & eux-mêmes ils s'en seroient fait devant tout le peuple chrétien une couronne de mérite & d'honneur. Mais il eût fallu pour cela s'humilier & se soumettre; & l'esprit d'orgueil qui les dominoit, n'a pû supporter la moindre sujettion, ni la moindre humiliation. Il ne leur est donc plus resté, dit Vincent de Lérins, d'autre parti à prendre, que celui de l'apostasie & de l'infidélité.

XI. C'eſt celui qu'ont pris Luther & Calvin. Ils n'ont pû ſe réſoudre à reconnoître cette loi trop humiliante pour eux, de recevoir les révélations de Dieu par l'entremiſe des hommes; & afin de ſecouer ce joug, ils ont ſubſtitué à l'Egliſe un eſprit particulier, par qui ils prétendoient être inſtruits de tout, & ſans lequel ils ne vouloient rien croire. Au lieu que les Iſraëlites dans le déſert, demandoient à Moyſe que Dieu ne leur parlât point, mais que Moyſe ſon miniſtre & ſon interpréte leur parlât lui-même & lui ſeul : ceux-ci par une infidélité toute oppoſée, ont voulu que Dieu vînt leur parler, & ont proteſté qu'ils n'écouteroient nul autre que lui. Bien loin de faire l'Egliſe juge de leur foi, ils ſe ſont faits eux-mêmes les juges de la foi de l'Egliſe. Ils lui ont diſputé ſon pouvoir, ils ont blâmé ſa conduite, ils ont rejetté ſes arrêts & ſes définitions, ils ont cherché à la détruire, & employé tous leurs artifices & tous leurs efforts à l'exterminer.

XII. Ce n'eſt pas qu'ils n'aient d'abord affecté une certaine déférence & un certain reſpect pour ſes oracles. Tant qu'ils ont crû qu'il étoit de leur intérêt de ne ſe pas encore ſoulever ouvertement contre elle & d'y paroître toujours unis, ils lui ont fait les plus belles proteſtations d'un attachement

inviolable & d'une pleine soumission. Tant qu'ils ont espéré de la disposer en leur faveur, & de lui faire approuver, ou du moins tolérer leurs erreurs, ils l'ont en quelque sorte ménagée, & n'ont point refusé d'être cités devant elle pour y rendre compte de leur doctrine. Mais dès qu'éclairée du saint Esprit & ennemie du mensonge, elle a entrepris de censurer & de noter leurs dogmes corrompus, c'est alors que tout l'orgueil qu'ils cachoient dans le cœur, a éclaté. Elle a jugé, & ils se sont récriés contre les jugemens qu'elle portoit; elle les a menacés de ses anathêmes, & ils ont méprisé ses menaces; elle les a frappés, & ils ont laissé tomber sur eux ses foudres sans les craindre, ni en être nullement en peine. Voyez ce que fit Luther. Les Prélats de l'Eglise le condamnoient, & il les traitoit d'ignorans. Le chef de l'Eglise prononçoit contre lui, & il répondoit que c'étoit un juge mal informé. On assembloit un Concile où il avoit appellé, & où tout le corps de l'Eglise étoit réuni: mais parce que ce Concile n'entroit pas dans ses sentimens, il lui sembloit pitoyable; & lui seul, il se tenoit plus habile que tous les Pasteurs & que tous les Docteurs. Falloit-il donc pour le convaincre qu'un Ange vînt du ciel? Un Ange descendu du ciel ne con-

vaincroit pas un esprit opiniâtre & enflé d'orgueuil.

XIII. Ce qu'il y a de bisarre dans la conduite de ces hérétiques, c'est qu'en même tems qu'ils renonçoient à la vraie Eglise, & qu'ils la traitoient avec le dernier mépris, ils se faisoient un phantôme d'Eglise pour lequel ils marquoient de la vénération. Je dis un phantôme d'Eglise : car quel phantôme qu'une Eglise qui ne leur parloit point, qui ne les reprenoit point, qui ne les gênoit en rien, & qui leur laissoit la liberté de tout croire & de tout dire ? Quel phantôme qu'une Eglise invisible, qu'on ne connoissoit point, à qui par conséquent on ne pouvoit avoir recours, & qui demeuroit renfermée dans le cœur des prétendus fidéles, sans se produire au dehors ? Idées chimériques, où par un orgueil insupportable ils ont mieux aimé se retrancher, que d'admettre dans le monde chrétien une Eglise visible, qui les tînt sous sa domination, & qui fût la régle de leur foi.

XIV. Tel est le châtiment de Dieu. Il permet que les esprits vains & orgueilleux, en s'éloignant du centre de la vérité & de l'unité, s'égarent presque en autant d'erreurs qu'ils font de pas. Pour justifier une proposition sur laquelle on les presse, & qu'une gloire mal entendue les empêche de

rétracter, ils avancent une autre proposition aussi fausse & aussi insoutenable que la premiere. Pour soutenir cette seconde proposition, sur quoi l'on forme de nouvelles difficultés, ils en imaginent une troisiéme aussi mauvaise que les deux autres. Ainsi par un enchaînement d'erreurs, qui se trouvent liées nécessairement ensemble, ils s'engagent dans une espéce de labyrinthe où ils demeurent. On les y poursuit; mais à force de contester, de répliquer, de se défendre par toutes les subtilités & tous les subterfuges que l'esprit de mensonge leur suggère, ils viennent enfin à se persuader absolument qu'ils ont raison, que leurs adversaires n'ont rien de solide ni de convaincant à leur opposer, qu'ils ont bien sçû leur répondre, & qu'ils en ont remporté une entiere victoire. On les renverseroit mille fois, on les accableroit de preuves, on leur mettroit devant les yeux les témoignages les plus irréprochables, que jamais leur orgueil ne se rendroit. Dieu de sa part les abandonne à leur aveuglement & à leur endurcissement. Ils y vivent, & ils y meurent.

XV. En voilà, ce me semble, assez pour vous faire voir la nécessité d'une foi humble. Le grand moyen, & souvent même l'unique moyen de réduire une infinité d'esprits, ce n'est pas d'entrer en dispute ni

en raisonnement avec eux, mais ce seroit de leur inspirer plus d'humilité. Un dégré d'humilité qu'on leur feroit acquérir, seroit plus efficace que les plus longues & les plus sçavantes controverses. Quoi qu'il en soit, tâchez de l'avoir cette humilité de la foi; & si vous l'avez, conservez-la bien. Ne vous laissez point surprendre à une tentation si ordinaire, de se figurer qu'il est du bel esprit de parler des matieres de la religion, & de faire voir qu'on en a plus de connoissance que le commun des chrétiens. Jugez-vous vous-même, & demandez-vous de bonne foi à vous-même : Ai-je sujet de penser que je sois en état de donner là-dessus de justes décisions ? & où aurois-je puisé les lumieres pour cela nécessaires ? Ai-je bien approfondi les points sur lesquels je m'explique avec tant de chaleur ? & dans le parti que je prends, n'y a-t-il pas plus d'orgueil & de vanité, que de raison & de solidité ?

XVI. Souffrez que je vous déclare toute ma pensée, & que je déplore un abus qui croît tous les jours, & qui se répand partout : c'est l'extrême liberté que chacun se donne, de discourir comme il lui plaît, sur tout ce qui a rapport à la foi. Si saint Paul, qui a pris soin de nous marquer les caractères de notre foi, en avoit parlé comme d'une

foi subtile, d'une foi curieuse, d'une foi sçavante, d'une foi de dispute & de contention, alors nous aurions de quoi bénir Dieu & de quoi nous féliciter, puisque jamais la foi des chrétiens n'eut toutes ces qualités plus avantageusement qu'elle les a dans notre siécle. Mais quand je viens à considérer que ce grand Apôtre ne nous fait mention que d'une foi humble, d'une foi simple, d'une foi sans artifice, d'une foi qui n'a de raisonnement que pour apprendre à obéir, je tremble pour la foi d'une multitude infinie de personnes, qui portent néanmoins le nom de fidéles, & qui se disent enfans de l'Eglise. Jamais peut-être n'y eut-il plus de raffinemens, ni plus de contestations sur la foi, & jamais aussi n'y eut-il moins d'humilité dans la foi.

XVII. Ne perdons pas l'avantage que nous avons toujours eu jusques à présent sur les hérétiques. Ils nous ont égalés en tout le reste, & quelquefois même en certaines choses ils nous ont surpassés. Ils ont eû l'érudition & la science, ils ont eû la finesse & la pénétration de l'esprit, ils ont eû la grace & la politesse du langage, ils ont été charitables envers les pauvres, sévères dans leur morale, & plusieurs ont passé parmi eux pour des Saints : mais ce qu'ils n'ont jamais eû, c'est l'humilité de la foi. A cet

écueil, ils ont tous échoué. A cette pierre de touche, on a distingué l'or pur, du faux or. Avec toute leur science, ils se sont évanouis dans leurs pensées. Leur pénétration & leur finesse d'esprit n'a servi qu'à les rendre plus artificieux, qu'à leur fournir sans cesse de nouvelles lueurs pour éblouir les ames crédules à qui ils imposoient. Leur langage poli & affecté n'a été que déguisement ; leur morale sévère, qu'apparence fastueuse ; & leur sainteté, qu'hypocrisie. Je vous renvoie à leurs histoires : lisez-les, & vous y trouverez de quoi vérifier tout ce que je dis.

XVIII. Voulez-vous donc un bon préservatif contre tout ce qui pourroit endommager votre foi ? soyez humble dans votre foi même. Non, mon Dieu, devez-vous dire, ce n'est point à moi de m'ingérer en tant de questions qui sont au-dessus de moi. *J'ai Moyse & les Prophètes* : c'est-à-dire, Seigneur, que j'ai votre Eglise pour me conduire, & qu'elle me suffit. Je sçais où elle est, cette Eglise ; je sçais par quelle succession depuis saint Pierre, ou plutôt depuis Jesus-Christ, elle s'est perpétuée jusqu'à nous ; je sçais où nos Peres l'ont reconnue, où ils l'ont consultée, comment elle leur a parlé, & avec quel respect & quelle obéissance ils l'ont écoutée. Je m'en tiens *Luc.* c. 16.

là, & c'eſt aſſez pour moi. Quel repos intérieur & quelle paix de l'ame ne ſe procure-t-on point par une telle ſoumiſſion? C'eſt même alors que Dieu content de nous voir ſoumis & dociles, nous découvre plus clairement ſes vérités. Quoi qu'il en ſoit, je me ſouviens de l'avis que donnoit ſaint Jérôme à une Vierge dont il étoit le pere en Jeſus-Chriſt & le directeur. Penſez-y vous-même, & ſouvenez-vous-en, pour en faire l'application que vous croirez convenir. Voici les paroles de ce ſaint Docteur, par
Hieron. leſquelles je finis. *Attachez-vous à la foi du ſaint Pape Innocent, qui dans la chaire apoſtolique eſt le ſucceſſeur du bienheureux Anaſtaſe; & quelque ſpirituelle, quelque intelligente que vous puiſſiez être, regardez toute autre doctrine comme une doctrine étrangère, & rejettez-la.*

INSTRUCTION
SUR
LA PRUDENCE DU SALUT.

I. L'AFFAIRE du salut est d'une telle conséquence, qu'elle mérite toutes vos réflexions : & la sagesse chrétienne consiste à bien conduire cette grande affaire ; à ne la risquer jamais volontairement, pour quoi que ce soit, ni en quoi que ce soit ; à juger de toutes les autres affaires, à les mesurer & à les régler, selon le rapport qu'elles ont avec celle-ci ; à ne négliger enfin aucun moyen de la faire réussir, mais à y employer toujours, autant qu'il est possible, les plus propres, les plus assurés, les plus efficaces. Voilà ce que j'appelle la prudence du salut ; & si cette expression n'est pas tout-à-fait juste, ce que je veux vous faire entendre, n'en est ni moins vrai, ni

Cette Instruction regarde un homme du monde employé dans un ministère important.

moins important. Car je prétends vous faire ici reconnoître & déplorer votre aveuglement, & celui de tant d'autres, qui comme vous, ne vérifient que trop par leur conduite, ce que le Fils de Dieu nous dit dans l'Evangile de cette semaine : sçavoir, *Que les enfans du siécle sont plus sages à l'égard de leurs affaires temporelles, que ne le sont les enfans de lumiere*, à l'égard de leur salut éternel.

Evangile du 8. Dimanche après la Pentecôte. Luc. c. 16.

II. N'est-ce pas ce que la plûpart des chrétiens ont à se reprocher ? Mais ce qui doit encore bien plus vous confondre devant Dieu, c'est que vous comparant avec vous même, vous trouverez que vous avez en effet été jusques à ce jour mille fois plus habile, mille fois plus circonspect, mille fois plus prudent sur ce qui concernoit les affaires du monde, où vous envisagiez un intérêt périssable & tout humain, que vous ne l'avez été sur ce qui regardoit l'intérêt de votre ame & de votre éternité, qui de tous les intérêts est néanmoins pour vous le plus essentiel. Disons mieux : le sujet de votre confusion, c'est qu'ayant eu jusques à présent de la sagesse pour les affaires du monde, où vous avez presque toujours réussi, cette sagesse ne vous a manqué que dans l'affaire du salut. De sorte (pardonnez la liberté avec laquelle je vous parle : vous

ſçavez quel zéle m'anime, & je ſçais comment vous me faites l'honneur de recevoir tout ce qui vient de ma part) de ſorte que vous pourriez dire de vous, que vous êtes tout à la fois, & un ſage mondain, & un inſenſé chrétien. Comment vous juſtifierez-vous auprès du Seigneur ſur une ſi énorme contrariété ? & quand Dieu vous oppoſant à vous-même, vous demandera compte de votre vie, qu'aurez-vous à lui répondre ?

III. Il me ſemble que je vous traite encore trop doucement, & que n'ayant point eû la prudence du ſalut, je devrois conclure que vous avez été abſolument dépourvû de toute prudence, puiſque ſans la prudence du ſalut, il n'y a point proprement de vraie prudence. C'eſt un langage qui n'eſt que trop ordinaire, & que la corruption du ſiécle a rendu commun, quand on voit un homme qui s'avance dans le monde & qui conduit heureuſement à bout toutes ſes entrepriſes, mais qui du reſte vit dans une négligence entiere des devoirs du chriſtianiſme, & ſemble avoir abandonné l'affaire de ſon ſalut, de dire de lui, quoiqu'en plaignant ſon ſort : Il eſt vrai, cet homme a de l'eſprit, il a d'excellentes qualités, mais il n'a point de piété. Il eſt judicieux, éclairé, plein de bon ſens ; mais pour tout ce qui regarde les choſes de Dieu, il y eſt inſenſi-

ble. Hors ce seul point, c'est un homme d'une prudence consommée, c'est de toute sa compagnie la meilleure tête, c'est un génie rare. Voilà comment on parle, comment on en juge; & moi je prétends que de parler ainsi, c'est abuser des termes, & que d'en juger de la sorte, c'est pécher contre les premiers principes de la véritable sagesse. Je prétends que du moment qu'un homme, chrétien d'ailleurs, comme vous l'êtes, & comme vous faites profession de l'être, a quitté le soin de son salut, dès-là il n'a plus, à le bien prendre, ni conduite, ni jugement, ni force d'esprit, ni conseil. Voilà des expressions bien fortes; mais avec un peu de réflexion vous en verrez d'abord la vérité.

IV. En effet, y a-t-il du sens & de la conduite, à reconnoître, en qualité de chrétien, un bonheur éternel, qui est le salut; un bonheur pour lequel vous avez été créé, & que Dieu vous a marqué comme votre fin derniere, un bonheur au dessus de tout autre bien imaginable, ou qui seul est le souverain bien & l'assemblage de tous les biens: y a-t-il, dis-je, le moindre rayon de sagesse & de prudence, à croire par la foi ce Royaume céleste où Dieu vous appelle & cette infinie béatitude qu'il vous promet, & à ne l'envisager jamais en tout ce que vous

faites, à ne prendre aucunes mesures pour vous l'assûrer, à vivre tranquillement & habituellement dans un danger prochain d'en être exclus sans ressource ? Qu'est-ce que la prudence, selon tous les maîtres de la morale ? c'est l'ordre des moyens à la fin : c'est-à dire, que la prudence consiste à nous proposer une fin digne de nous, & à chercher ensuite les moyens les plus propres pour y parvenir. Or vous ne faites rien de cela dans la vie que vous menez, & dans le profond oubli de votre salut où vous avez déja passé la plus grande partie de vos années. Vous agissez donc au hasard, & agir ainsi est-ce être sage ?

V. Vous me direz que dans toutes vos démarches & dans tous les soins qui vous occupent, vous avez une fin : que c'est, par exemple, de vous enrichir, que c'est de vous élever & de vous aggrandir, que c'est d'établir dans le monde votre fortune, votre réputation, votre nom. Mais, prenez garde, je n'ai pas dit seulement que la prudence consistoit à nous proposer une fin : j'ai ajoûté, une fin digne de nous, une fin qui nous convienne, une fin qui puisse être notre fin & qui doive l'être. Or de devenir riche, de devenir grand, de vous distinguer dans le monde, ce ne peut être là votre fin, & ce ne doit point l'être, puis-

qu'il y en a une autre plus noble, quoique plus éloignée, où vous êtes destiné. Que diriez-vous d'un Prince, qui par le droit de sa naissance pourroit aspirer à la plus belle couronne, & qui sans se mettre en peine de l'acquérir, borneroit toutes ses prétentions à posséder un petit coin de terre, & se consumeroit pour cela de veilles & de travaux? Quoique dans ses travaux & dans tous les mouvemens qu'il se donneroit, il eût une fin, qui seroit la possession de ce misérable domaine; & quoique par sa vigilance & par son adresse il arrivât à cette fin & se procurât l'avantage qu'il souhaitoit, le compteriez-vous pour un homme sage? Loueriez-vous son habileté & son sçavoir-faire? & ne traiteriez-vous pas au contraire ses frivoles desseins & ses prétendus succès, de folies & d'extravagances? Appliquez cette figure à un chrétien, qui dans tout ce qu'il entreprend & dans tout ce qu'il exécute, n'a en vûe que la vie présente, sans penser à son salut: vous trouverez que le parallele n'est que trop juste.

VI. Ce n'est pas qu'il vous soit précisément défendu, ni qu'il soit absolument contre la prudence, d'avoir pour fin les biens présens, de veiller à vos affaires temporelles, de travailler à vous établir dans le monde, à vous y maintenir, & même à vous

y avancer, autant qu'il vous peut être convenable selon votre naissance & votre condition; d'avoir en vûe l'honneur de votre maison, la prospérité de votre famille, la fortune de vos enfans, l'exécution de vos projets. Tout cela n'a rien de soi-même qui soit contraire à la véritable sagesse, pourvû que vous fassiez bien la différence de deux sortes de fins, & que vous mettiez entre l'une & l'autre toute la subordination requise. Il y a une fin prochaine & particuliere, & il y a une fin derniere & générale. La fin prochaine & particuliere, c'est, si vous voulez, le gain de ce procès, l'acquisition de cette terre, l'entretien de cet héritage, le bon emploi de cet argent, tel dessein à bien conduire, telle place à obtenir, tel mariage à ménager, tel profit à faire, en un mot tout ce qu'on se propose par rapport à cette vie, & tout ce qui en partage les divers exercices. Mais la fin derniere & générale, c'est une autre vie que celle-ci, une vie éternelle, c'est le salut. Voilà ce que vous devez regarder, & ce que vous regardez comme un point essentiel de votre religion. Or n'est-il pas visible & incontestable, que la fin derniere & générale doit l'emporter sur toutes les fins prochaines & particulieres; & même que toutes ces fins particulieres & prochaines ne doivent être

considérées que comme des moyens d'atteindre à la fin générale qui est la fin derniere. La raison est, que toutes les fins particulieres n'ont qu'un tems, & même bien court, & qu'elles ne sont que passagères; au lieu que la fin derniere est le terme, qui ne passe point, & après lequel il n'y a plus rien à prétendre ni à desirer. D'où vous devez tirer cette grande régle dans le soin des affaires humaines, d'y faire toujours présider la prudence du salut, c'est-à-dire, d'y faire toujours entrer cette prudence du salut pour y examiner deux points d'une extrême importance, premiérement, s'il n'y a rien dans ces affaires humaines & dans la maniere dont vous y agissez, qui soit contraire au salut; secondement, en quoi & comment ces affaires humaines peuvent même servir au salut, & y être rapportées. En user autrement, c'est renverser l'ordre qu'il doit y avoir entre la fin prochaine & la fin derniere, entre la fin particuliere & la fin générale: par conséquent, c'est pécher contre la sagesse, & en détruire le principe fondamental.

VII. Donnons à ceci quelque éclaircissement, & appliquez-vous, je vous prie, à le bien comprendre. Tout y est d'une conséquence infinie. Je pose pour premiere maxime de la prudence du salut, de la faire entrer

entrer par-tout, mais particulierement dans toutes les affaires humaines, pour prendre garde à ne rien entreprendre, à ne rien rechercher, à ne vous engager dans rien qui puisse être nuisible au salut. Peut-être serez-vous surpris de la distinction que je fais, & que je vous porte à consulter la prudence du salut & à l'appeller sur-tout dans les affaires humaines, comme si elle y étoit plus nécessaire que dans les autres. Elle y est en effet d'une plus grande nécessité, & la preuve en est évidente. C'est que dans les affaires humaines il y a, à l'égard de la fin derniere & du salut, beaucoup plus de dangers à craindre & à éviter. Pour les affaires spirituelles, pour la priere, l'aumône, les œuvres de charité & de pénitence, pour toutes les dévotions & toutes les pratiques chrétiennes, quoiqu'on ait besoin de conseil, le besoin toutefois est moins pressant. Comme ce sont des œuvres saintes d'elles-mêmes, il y a moins de risque à courir, & par-là moins de précaution à y apporter. Mais où le salut est plus exposé & où il se trouve des écueils sans nombre par rapport à la conscience & à l'éternité, c'est dans les affaires du monde, dans les sociétés du monde, dans les engagemens du monde, dans les traités, les commerces, les emplois, les ministères du monde. C'est donc

là-même aussi qu'on doit avoir recours à la prudence du salut : de sorte que plus les affaires sont humaines, plus cette prudence y est nécessaire ; parce que plus les affaires sont humaines, plus elles participent à la corruption du monde, plus elles tiennent de cet esprit du monde qui est opposé à l'esprit de Dieu, plus elles sont sujettes aux désordres du monde, & qu'elles y conduisent plus directement. Désordres dont il n'est pas possible de se préserver sans un guide qui nous dirige, & qui nous montre les voies où nous pouvons marcher avec assûrance, & celles d'où nous devons nous éloigner. Or ce guide, c'est la prudence du salut.

VIII. A parler en général, de quelque nature que soient les affaires, cette prudence du salut y doit toujours être écoutée & mise en usage. Car il est constant, quelles que soient les affaires où nous nous employons, qu'il n'y en a aucune où nous devions agir en chrétiens, c'est-à-dire, en hommes qui croient un salut éternel, où ils doivent aspirer sans cesse, & qu'il ne leur est jamais permis de hasarder pour quelque chose que ce soit, & en quelque état & quelque condition qu'ils puissent être. De-là vous voyez aisément, qu'il n'y a donc point d'état & de condition, & en chaque

état & chaque condition, point d'occupations ni d'affaires, où la prudence évangélique, qui n'eſt autre que la prudence du ſalut, ne doive avoir lieu, pour régler toutes nos penſées, toutes nos vûes, tous nos ſentimens, toutes nos paroles, toutes nos actions, & pour n'y laiſſer rien gliſſer qui ſoit capable de préjudicier le moins du monde à l'affaire du ſalut. Auſſi cette qualité de chrétiens dont nous ſommes revêtus, n'eſt point limitée : mais comme elle eſt répandue dans tous les états, elle doit l'être dans toutes nos fonctions. Un juge doit juger en chrétien, un marchand doit négocier en chrétien, un artiſan doit travailler en chrétien. Ainſi des autres profeſſions, depuis les plus relevées & les plus diſtinguées juſques aux plus viles & aux plus obſcures. Tellement que ce ne ſont point deux choſes qu'on ſoit en pouvoir de ſéparer, le chrétien d'avec le négociant, le chrétien d'avec l'ouvrier & l'artiſan, le chrétien même d'avec l'officier de guerre, le chrétien d'avec le prince & le monarque ; parce que tout cela & tout autre état, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, doit être chriſtianiſé dans nos perſonnes. Quand donc l'un exerce ſa charge, que l'autre s'acquitte de ſa commiſſion ; quand l'un vend ou achéte, que l'autre s'applique à ſon ouvrage ; quand

l'officier ſert ſon prince dans le métier des armes, ou que le prince ſur le thrône gouverne ſes ſujets ; diſons abſolument en tout & quoi qu'on ait à faire, ce n'eſt point aſſez de mettre en œuvre cette prudence humaine dont nous pouvons être pourvûs, ni de ſuivre ce bon ſens naturel que Dieu peut nous avoir donné, ni de ſe conformer aux loix & aux coutumes du monde, ni de s'appuyer de l'autorité & des avis d'un ami, d'un parent, d'une famille ; ni de s'adreſſer aux maîtres de l'art & aux gens les plus verſés dans les affaires du ſiécle ; ni préciſément de ſe conduire, comme on parle, en homme de probité & d'honneur : autant en feroit un Païen, & toutes ces régles ne s'accordent pas toujours avec le chriſtianiſme ni avec le ſalut. Notre raiſon ſe laiſſe prévenir de mille faux principes & de mille erreurs ; les maximes du monde & ſes coutumes ſont ſouvent très-corrompues ; des amis, des parens s'aveuglent ſur nos intérêts, & la complaiſance en bien des rencontres, la chair & le ſang les engagent à nous flatter ; les maîtres de l'art & les plus habiles dans le maniment des affaires du ſiécle, ne conſiderent point les choſes, & ne les décident point par rapport à la conſcience ; cet honneur, cette probité mondaine dont on ſe pique, eſt communément plus ſpécieuſe que

réelle, & n'étant fondée que sur les sentimens de la nature, il y a une infinité de sujets où elle ne convient guère avec l'Evangile. La seule prudence de la foi, cette prudence surnaturelle & divine, peut nous fournir des lumieres pures, qui nous découvrent les routes du salut & les égaremens dont nous avons à nous garantir.

IX. Que fait cette prudence supérieure & toute céleste? Elle nous met à la main la balance du sanctuaire, ou plutôt elle attache continuellement nos regards sur la loi de Dieu, & ne nous laisse rien conclure, que nous ne nous soyons auparavant demandé à nous-mêmes: Mais cela se peut-il selon la religion que je professe: Mais cela est-il dans l'ordre de la charité? Mais n'y a-t-il point là de vengeance, de mauvaise foi, d'injustice? Le conseillerois-je à un autre, ou si quelqu'autre se comportoit de même envers moi, le trouverois-je bon? N'aurois-je point de peine à la mort de l'avoir fait? Si dans un moment il falloit paroître au jugement de Dieu, le voudrois-je faire; & en le faisant, ne craindrois-je point pour mon salut? Ces demandes & ces réflexions salutaires nous ouvrent les yeux, & nous font appercevoir bien des précipices, où nous allions nous jetter en aveugles, & où nous étions sur le point de tomber.

Car la prudence du salut nous répond sur tous ces articles, & nous donne de sûres & de justes décisions.

X. Souffrez que je me serve ici d'une comparaison, ou que je vous fasse part d'une pensée de saint Chrysostôme, que vous trouverez comme moi très-solide & très judicieuse. Voyez, dit-il, ce qui se passe dans les dietes générales & dans les assemblées des Etats. Aussi-tôt qu'elles sont convoquées, les princes voisins y envoient des ambassadeurs; les princes mêmes les plus éloignés & ceux qui semblent devoir moins s'y intéresser, y ont des agents & des députés, qu'ils chargent de leurs négociations, & du soin de les avertir de toutes les résolutions qui s'y prennent. Et quoique la diete se tienne souvent pour toute autre fin que pour ce qui les concerne, ils ne manquent pas toutefois d'y entretenir leurs intelligences, parce qu'il peut arriver que dans le cours des délibérations il naisse quelque incident qui les regarde & où leur intérêt soit mêlé. Voilà justement ce que Dieu fait à notre égard. C'est un grand monarque, lequel a par-tout des intérêts à maintenir. Dans toutes les affaires du monde qui se traitent, ces intérêts de Dieu sont en péril. Il y peut recevoir du dommage, & il y en reçoit tous les jours, son honneur peut y

être engagé, on y peut donner atteinte à ſes commandemens; & c'eſt pour cela, reprend ſaint Chryſoſtôme, qu'il veut avoir dans chacun de nous comme un agent & un ſolliciteur, qui ménage ſes droits & qui les défende. Mais qu'eſt-ce que cet agent? c'eſt la conſcience, c'eſt le don d'entendement & de conſeil pour diſcerner le bien & le mal, c'eſt la prudence du ſalut. Oui, c'eſt elle qui de la part de Dieu & au nom de Dieu intervient à tout ce que nous nous propoſons & à tout ce que nous délibérons, pour le ratifier ou pour s'y oppoſer, autant qu'il y va de la cauſe de Dieu & du ſalut de notre ame. C'eſt elle qui nous crie intérieurement & ſur mille points que le monde approuve : *Non licet*; ne le fais pas, Dieu le condamne : c'eſt ambition, c'eſt avarice, c'eſt envie, c'eſt animoſité, c'eſt déguiſement & ſupercherie, c'eſt une molle & criminelle ſenſualité. Dès que tu le feras, j'en appelle contre toi, & je te cite au tribunal du maître tout-puiſſant qui s'en tient offenſé. Je te le déclare, & je t'annonce par avance les ſuites malheureuſes du péché que tu commettras, qui ſont la perte de ton ſalut & une réprobation éternelle. Voilà comment elle nous parle dans le ſecret du cœur : d'autant plus à croire, qu'elle eſt plus fidéle, & qu'elle ne tend qu'à notre ſouverain bien. *Marth. c. 14.*

XI. Tout ceci doit vous détromper de deux grandes erreurs qui regnent dans la plûpart des esprits, & qu'il est bon de vous découvrir pour votre instruction. L'une est de certaines personnes accommodantes, qui font une espece de partage dans la vie des hommes, & s'imaginent avoir par-là trouvé l'art de concilier toutes choses : qui dans les affaires de Dieu & du salut, disent qu'il faut agir selon les maximes du salut & de la sagesse de Dieu ; mais que dans les affaires du monde il n'y a point d'autres régles à prendre que les maximes & les principes du monde. Erreur également injurieuse au domaine de Dieu, & pernicieuse au salut de l'homme. Toutes les affaires de Dieu & du salut ne sont pas les affaires du monde ; mais toutes les affaires du monde sont les affaires du salut & les affaires de Dieu : & puisqu'elles sont toutes les affaires de Dieu & les affaires du salut, je suis obligé de les ordonner toutes selon la prudence du salut & selon les vûes de Dieu. Dire le contraire, ce ne seroit pas moins qu'une impiété. Et pourquoi voudrions-nous que la prudence du salut n'entrât point dans les affaires du monde, puisque nous voulons bien que la prudence du monde entre dans les affaires de Dieu & du salut ? On veut qu'un homme, qu'une fem-

me, pratiquent la vertu d'une maniere conforme à leur état dans le monde; on veut que dans leur dévotion ils ayent égard aux engagemens, aux devoirs, aux bienséances du monde, & qu'ils réglent ainsi leur piété selon une certaine sagesse du monde. On le veut, & en cela l'on n'est pas tout-à-fait injuste, pourvû qu'on ne passe point les bornes: mais ne seroit-il pas étrange qu'en même tems on ne voulût pas admettre la prudence du salut dans la conduite & le réglement des affaires du monde? L'extrême difficulté est de sçavoir bien allier ensemble ces deux prudences, celle du salut & celle du monde. Un homme du siécle a besoin tout à la fois de l'une & de l'autre, étant obligé par sa condition de vivre dans le commerce du monde, & ayant d'ailleurs, comme chrétien, une religion, selon laquelle il doit être jugé de Dieu. La prudence du monde lui est nécessaire, pour accomplir une infinité d'obligations où le monde l'assujettit; & la prudence du salut lui est encore plus nécessaire, pour être en état de rendre compte à Dieu de la maniere dont il s'en sera acquitté. La peine encore une fois est de les unir toutes deux & de les bien assortir, de les tenir dans un juste tempérament, de ne les point confondre dans leur action, & d'observer dans l'usage qu'on en fait, tout ce que

demande la différence de leur nature, de leur objet, & de leur fin. Ceſt à quoi les Saints ſe ſont appliqués ſans relâche, & ce qui leur faiſoit chaque jour redoubler leur vigilance & leur attention ſur eux-mêmes.

XII. L'autre erreur qui ſuit de la premiere, conſiſte dans la fauſſe opinion de bien des gens, leſquels trouvent mauvais que les miniſtres établis de Dieu dans l'Egliſe pour être juges des conſciences & directeurs du ſalut des ames, prennent connoiſſance de pluſieurs affaires qui ont rapport au monde & qui ſont des affaires du monde. Pourquoi, dit-on, s'ingerent-ils en de telles recherches, & que n'en demeurent-ils à ce qui eſt de leur reſſort? Mais moi je prétends, qu'il n'y a aucune affaire du monde qui ne ſe réduiſe au tribunal des miniſtres de Jeſus-Chriſt, parce qu'il n'y en a aucune qui ne puiſſe avoir quelque liaiſon avec la conſcience & le ſalut. Un mari s'offenſe de ce que l'état de ſa maiſon & de ſa famille eſt connu d'un homme étranger, qu'une femme vertueuſe a choiſi pour ſon conducteur dans les voies de Dieu, & à qui elle confie ce qui ſe paſſe dans ſon domeſtique, afin d'apprendre comment elle doit s'y gouverner & y mettre ſon ſalut à couvert. Quel ſujet y a-t-il de s'en offenſer? Cet homme, tout étranger qu'il eſt,

n'eſt-il pas le lieutenant de Jeſus-Chriſt ? N'eſt-ce pas en cette qualité qu'il juge, & par conſéquent qu'il a droit de connoître de tout ? Il doit être ſage ; mais ſouvent une partie de ſa ſageſſe eſt d'entrer dans la diſcuſſion de ce qu'il y a de plus intérieur & de plus particulier dans un ménage. Il le doit faire avec diſcrétion ; mais enfin il le doit faire. S'il le fait en homme, je veux dire par une indigne curioſité, il ſera lui-même jugé de Dieu : mais s'il ne le fait point du tout, il trahira ſon miniſtère. Et à quoi ſe termineroit donc le ſacrement de la pénitence ? Pourquoi les lévres du Prêtre ſeroient-elles appellées dans l'Ecriture, le thréſor public & le dépôt de la ſcience du ſalut, s'il n'étoit permis de le conſulter ſur toutes ſortes d'affaires, dès qu'elles peuvent, ou nuire au ſalut, ou y contribuer ? Mais un directeur, dites-vous, un confeſſeur ne ſe doit mêler que de ce qui appartient à la direction & à la confeſſion. Cela eſt vrai : mais quelles ſont les matieres les plus ordinaires de la confeſſion pour les perſonnes du monde, ſinon les affaires du monde ? D'où naiſſent les doutes, les ſcrupules, les peines de conſcience dans une femme qui craint Dieu & qui veut ſe ſauver : n'eſt-ce pas de tout ce qui compoſe ſa vie la plus commune ? Si le directeur doit

ignorer tout cela, quels enseignemens pourra-t-il lui donner ? Comment pourra-t-il lui marquer ce qu'elle peut & ce qu'elle ne peut pas, ce qu'elle doit & ce qu'elle ne doit pas ? Si nous avions deux ames, comme le pensoient certains hérétiques, l'une pour les choses du monde, & l'autre pour les choses de Dieu, & qu'il n'y eût que celle-ci qui fût peccable, alors, je l'avoue, les choses du monde ne devroient plus être soumises, ni à la confession, ni à la direction : mais n'ayant qu'une même ame & pour le monde & pour Dieu, il est nécessaire que celui qui préside à sa conduite & à son jugement, soit informé de tout ce qu'elle est selon l'un & l'autre, parce qu'elle peut pécher selon l'un & l'autre, & se damner. J'insiste sur ce point dans la vûe de vous inspirer une pensée bien utile pour vous, & que je voudrois que vous missiez en pratique. Ce seroit dans la multitude d'affaires toutes mondaines dont vous êtes chargé, & qui se multiplient tous les jours, que vous eussiez quelque homme de Dieu, pour en conférer avec lui, & pour les examiner ensemble, non point par rapport à la politique du siécle, où vous n'êtes que trop expérimenté, mais par rapport à Dieu, à la conscience, au salut. Car toutes les mesures que vous prenez pour l'heureux suc-

tès de vos desseins, peuvent être admirablement bien concertées selon le monde, & très-mal selon Dieu. Et je vous confesserai ingénument que j'ai mille fois entendu vanter des actions de gens du monde & des traits de sagesse, qui me faisoient pitié, &, si je l'ose dire, horreur, quand je venois à en pénétrer le fonds & à en démêler les ressorts, parce que je n'y voyois ni bonne foi, ni droiture, ni équité, ni humanité, ni crainte de Dieu, ni religion. Je voudrois donc encore une fois que vous suivissiez le conseil que je prends la liberté de vous donner, & que vous fissiez choix de quelqu'un qui raisonnât avec vous sur quantité d'articles où l'innocence de l'ame peut être blessée; & qui sans être ni trop lâche, ni trop sévère, vous en déclarât ses sentimens. Eprouvez-le, cet homme de confiance, connoissez-le par vous même, faites-en le discernement entre mille: mais dès que Dieu vous l'aura adressé, & que vous vous y serez arrêté, ouvrez-lui votre cœur, soumettez à son examen toutes vos entreprises & toutes vos démarches, proposez-lui vos raisons, écoutez les siennes, pesez tout dans une juste balance, & ne vous obstinez point contre la vérité, du moment qu'il vous la fera appercevoir. En matiere de salut, c'est une souveraine pru-

dence de ne se point appuyer sur sa propre prudence.

XIII. La prudence du salut n'est pas encore toute renfermée dans cette premiere régle, de la faire entrer par-tout, pour voir s'il n'y a rien qui soit opposé au salut; mais une seconde maxime également importante, est de l'employer dans toutes vos affaires, & en particulier dans toutes les affaires humaines, pour les rendre même utiles au salut & profitables devant Dieu. Car ce qui doit être pour vous d'une grande consolation, & ce que vous ne pouvez trop vous imprimer dans l'esprit comme un principe fondamental de votre conduite, c'est que les affaires les plus humaines en elles-mêmes, peuvent être sanctifiées, & vous profiter pour le salut, autant que vous aurez soin de les y rapporter. Mais vous me demandez quel rapport elles peuvent avoir avec le salut. Vous concevez assez que des œuvres de piété, telles que sont l'oraison, la confession, la communion, les exercices de mortification, sont des œuvres salutaires, parce qu'elles ont immédiatement Dieu pour objet, & qu'elles tendent vers lui directement: mais il vous semble qu'au regard du salut, toutes les affaires du monde sont tout au plus des soins indifférens, & que c'est beaucoup si elles ne vous détournent pas de vo-

tre fin derniere, bien loin d'être capables de vous en approcher & de vous y élever. Voilà l'illusion dont se laissent ordinairement prévenir les chrétiens du siécle, & en quoi ils se trompent. Si vous êtes dans la même erreur, je puis vous en faire aisément revenir. Il y a différentes vocations; & toutes les vocations, si ce sont de vraies vocations, sont vocations de Dieu, puisque c'est à lui de nous placer tous comme il lui plaît, & d'arranger toutes choses selon son gré dans la société des hommes. Dieu veut que nous travaillions tous, & que nous agissions, mais les uns d'une façon, & les autres d'une autre; ceux-là dans le monde, ceux-ci dans l'état ecclésiastique, & plusieurs dans la profession religieuse. Cela posé, les affaires humaines, & même les plus humaines, sont donc de l'ordre de Dieu pour ceux qu'il y a destinés; étant de l'ordre de Dieu, elles sont donc de la volonté de Dieu; étant de la volonté de Dieu, elles sont donc agréables à Dieu, en tant qu'elles sont dépendantes de cette divine volonté, & qu'elles y sont unies par la pureté de notre intention; enfin, étant agréables à Dieu, elles sont donc méritoires devant Dieu, elles sont donc dignes des récompenses de Dieu, elles sont donc saintes alors, puisque Dieu n'agrée ni ne récom-

penſe dans l'éternité que ce qui eſt ſaint. Ainſi vous comprenez comment vous pouvez les référer à Dieu, en y reconnoiſſant la volonté de Dieu, & vous y appliquant par ce motif & en cette vûe.

XIV. Ce n'eſt pas tout. Dans le ſoin des affaires humaines, combien y a-t-il de fatigues à eſſuyer? Combien de chagrins à dévorer? Combien d'incidens fâcheux & de contretems, combien de traverſes à ſupporter? En combien de rencontres faut-il ſe faire violence, ſe gêner, ſe ſurmonter, prendre ſur ſoi? Tel dans un miniſtère tout profane en apparence, a néanmoins mille fois plus d'occaſions de pratiquer la patience, la douceur, la modération, la charité, la ſoumiſſion aux ordres du ciel, la mortification de ſes déſirs & la mortification même de ſes ſens, que n'en ont les religieux les plus auſtères. Ce n'eſt point là un paradoxe, & peut-être n'êtes-vous que trop inſtruit par vous-même de ce que je dis. Or tout cela, ce ſont des moyens de ſalut que vous avez dans les mains, & que vous fourniſſent les affaires dont vous êtes occupé; car tout cela dirigé, purifié, relevé par un motif ſurnaturel & chrétien, peut être au jugement de Dieu d'un très-grand prix. Combien d'autres par la même voie, non-ſeulement ſe ſont ſauvés, mais ſont par-

venus à la plus sublime sainteté ?

XV. Voilà quelle est la principale attention de la prudence du salut. Elle cherche à profiter de tout pour le salut, parce qu'elle sçait que toutes choses, hors le péché, peuvent servir au salut. Au lieu que les mondains, plongés & comme abysmés dans les affaires du monde, s'y emploient d'une maniere toute naturelle, & par-là laissent échapper des thrésors de graces & de mérites dont ils pourroient s'enrichir : un chrétien éclairé de la prudence évangélique, prend des idées supérieures, s'éleve au-dessus de la nature, ne perd point Dieu de vûe, & travaillant dans le tems & aux affaires du tems présent, porte tous ses regards vers l'éternité. De cette sorte, ce qui demeure inutile dans les mains des autres, lui vaut au centuple ; & dans sa condition, quelque éloignée qu'elle paroisse du Royaume de Dieu, il trouve abondamment de quoi l'acquérir, & de quoi s'y avancer. L'ambitieux fait consister toute sa sagesse à ne pas manquer une occasion de se pousser aux honneurs du monde ; le riche intéressé met toute la sienne à grossir ses revenus, & à amplifier ses domaines : mais ce parfait chrétien, tel que vous devez être, & que mon zéle pour vous me fait souhaiter avec ardeur que vous soyez, ne connoît

point d'autre sagesse, que d'aspirer par toutes les voies qui se présentent, à une gloire immortelle, d'amasser chaque jour des richesses qui ne périront jamais.

XVI. Je ne cesserai donc point, & par le devoir de ma profession, & par l'attachement très-respectueux que j'ai pour votre personne, de vous faire la même exhortation que faisoit un Prophète au peuple d'Israël : *Apprenez où est la prudence, où est le conseil, où est la force de l'entendement.* Je serois bien téméraire, si j'entreprenois de vous apprendre où est la prudence du monde : vous me feriez là-dessus des leçons, & ce seroit à moi de vous consulter comme un maître. Mais les plus grands maîtres dans la sagesse humaine & dans la science du monde, sont communément les moins habiles dans la science du salut. Or vous ne pouvez plus douter que cette science du salut ne soit néanmoins la véritable prudence. Ainsi j'ose vous redire : faites une étude sérieuse de cette solide & droite prudence. Mais où la trouverez-vous? Elle n'est guère connue dans les Cours des Princes ni dans les plus hauts rangs. & je me souviens sur cela d'un beau trait de l'Ecriture : il est remarquable. Le Roi prophète parlant du patriarche Joseph, dit que Pharaon lui donna un pouvoir absolu & une intendance géné-

Baruc. c. 2.

Ps. 104.

rale dans tout ſon empire ; & pourquoi l'éleva-t-il à ce rang d'honneur? Pluſieurs conſidérations l'y engagerent : mais entre les autres, ce fut afin que Joſeph donnât des régles de prudence aux Grands de ſa Cour, & qu'il enſeignât la ſageſſe à ſes miniſtres d'Etat. Le moyen que cela pût être, demande ſaint Chryſoſtôme ? A peine Joſeph avoit-il atteint l'âge de vingt-cinq ans : c'étoit un jeune homme ſans expérience des choſes du monde ; qui n'avoit eû juſques-là d'autre emploi, que de garder des troupeaux ; qui tiré par violence de la maiſon de ſon pere, s'étoit vû réduit à la condition d'eſclave ; qui tout récemment avoit été confiné dans une priſon, & ne faiſoit encore que d'en ſortir ; qui ſe trouvoit tout nouveau en Egypte, & n'en ſçavoit ni les mœurs, ni les coutumes. Au contraire, les miniſtres de Pharaon étoient des vieillards conſommés dans les affaires, & formés par un long uſage. Cependant il faut qu'ils deviennent les diſciples de Joſeph, & que ce ſoit lui qui les dreſſe & qui les inſtruiſe. Qu'eſt-ce que cela veut dire ? Il eſt aiſé, répond ſaint Chryſoſtôme, de découvrir ce myſtère. C'eſt que les Princes & les miniſtres de la Cour de Pharaon étoient des idolâtres, & n'avoient point encore adoré ni ſervi le vrai Dieu. C'étoient de grands hommes ſe-

Ut erudiret principes ejus, & ſenes ejus prudentiam doceret.

lon le monde, il eſt vrai : ils entendoient parfaitement l'art de gouverner les peuples, j'en conviens ; ils maintenoient dans tout ſon luſtre & faiſoient fleurir l'autorité royale, je le veux ; ils mettoient dans les finances & dans le commerce un ordre admirable, j'y conſens ; & qu'on leur attribue mille autres qualités, je ne conteſterai pas ſur une ſeule, & je les reconnoîtrai toutes. Mais que leur manquoit-il ? l'eſprit de religion, le culte de Dieu, la connoiſſance du ſalut & le zéle d'y parvenir. Sans cela toute leur prudence portoit à faux, & étoit auſſi vaine que les principes ſur leſquels ils l'établiſſoient. Il n'y avoit que Joſeph qui fût en état de les ramener de leurs voies égarées ; & plût au ciel qu'il y eût dans toutes les Cours des Rois de pareils Docteurs, & qu'on voulût les écouter !

XVII. Le déſordre qui perd tout, c'eſt qu'on n'écoute que la prudence du monde. Déſordre plus ordinaire dans la grandeur & l'éclat des premieres conditions ; mais du reſte, déſordre preſque univerſel. A bien juger des choſes, quelque apparence qu'on ait de religion, & quelque profeſſion qu'on en faſſe, on n'a point dans le fond d'autre prudence que celle du monde. Par une malheureuſe fatalité, à force de pratiquer le monde, on réduit à la ſeule prudence du

monde, les affaires mêmes où le salut est engagé. Dans toutes les délibérations, c'est presque toujours la prudence du monde qui décide; si la prudence du salut forme quelque difficulté, on la traite de scrupule & de foiblesse. Car voici jusqu'où va le désordre. Qu'un homme de bien & sage selon l'Evangile, témoigne de la répugnance à telle résolution qu'on prend, à tel moyen qu'on lui suggère, à tel avis qu'on lui donne, à tel avantage qu'on lui fait espérer; qu'il balance là-dessus par une raison de conscience, & qu'il craigne d'y exposer son salut, on en rit, on en plaisante, on le regarde comme un petit génie, & l'on conclut qu'il n'est bon à rien. S'il avoit à raisonner & à délibérer avec des païens & des infidéles, je ne m'étonnerois pas qu'on tournât ainsi en raillerie tous ses remords & toutes ses précautions : mais ce que je ne puis assez déplorer, c'est qu'il ait à soutenir les mêmes mépris parmi des chrétiens; & que des gens qui professent la même foi que lui, & qui prétendent au même salut soient surpris de lui entendre alléguer ce salut & cette foi contre les principes de la politique humaine & contre les manieres du monde. De-là vient que pour s'attacher régulierement dans le monde à la prudence du salut, on a besoin d'une grande fermeté

d'ame & d'un grand désintéressement.

XVIII. Je sçais que vous avez l'un & l'autre. Vous êtes ferme dans ce que vous avez une fois résolu ; & comme vous ne faites rien à quoi vous n'ayez mûrement pensé & où vos vûes ne soient très-désintéressées, les discours du public vous touchent peu, & ses jugemens ne sont guère capables de vous détourner de tout ce que vous croyez être de votre devoir. Mais cette fermeté inflexible au sujet des devoirs du monde, prenez garde qu'elle ne vous abandonne lorsqu'il s'agit du salut. Laissez parler ces esprits forts, à qui vous entendez dire quelquefois par dérision & en se réjoüissant, qu'un tel a peur de l'enfer, qu'il est dévot, qu'il a des visions. Attendez la fin : c'est la décision de tout. O que ces grands esprits, que ces ames si élevées au-dessus du vulgaire, que ces sages du siécle trouvent bien à rabbattre de cette sagesse dont ils se paroient & dont ils étoient si fiers, quand la mort arrive, & qu'elle les avertit qu'il faut passer dans un autre monde, où toute la prudence de celui-ci n'est de nulle valeur & n'est comptée pour rien ! Leur prudence mondaine leur a servi à se démêler habilement & honorablement de toutes les affaires qu'ils ont eû à traiter avec les hommes ; mais de quel usage leur sera-t-elle

pour se démêler heureusement & avantageusement de l'importante affaire qu'ils auront à traiter avec Dieu ? Il s'agira de lui rendre compte, il s'agira de justifier devant son tribunal toute la conduite de leur vie, il s'agira de recevoir de lui une sentence de salut ou de damnation. Il n'y aura point là d'intrigues à imaginer, de ressorts secrets à faire joüer, d'esprits à ménager. D'un seul rayon, la lumiere divine dissipera toutes ces fausses lueurs d'une raison bornée, & d'une sagesse qui les aveugloit & les égaroit, plutôt qu'elle ne les éclairoit & les conduisoit. A ce grand jour, à cette revélation, qui tout-à-coup leur découvrira toute leur folie passée & toute leur misère présente, que penseront ces Philosophes, ces intrépides, ces braves en fait de religion ? C'est ce que je voudrois, mais ce que je ne puis maintenant leur faire concevoir. Si même je me hazardois à vouloir leur en donner quelques idées, ils ne m'en croiroient pas. Quand donc le concevront-ils ? quand ils l'éprouveront. Mais quand ils l'éprouveront, y aura-t-il du remède, y aura-t-il pour eux quelque ressource ?

XIX. Ces réflexions sont terribles, & méritent assûrément qu'on s'y rende attentif. Peut-être me direz-vous, ce qu'on nous dit tous les jours, que la dissipation du monde & ses mouvemens effacent ces sortes de

penſées, & empêchent que la plûpart ne s'en occupent : mais, vous répondrai-je, c'eſt donc à dire que la diſſipation du monde & que ſes mouvemens renverſent l'eſprit à la plûpart des gens du monde. Car en vérité qu'appellez-vous renverſement d'eſprit, ſi ce n'en eſt pas un, de ſçavoir qu'on doit mourir, qu'après la mort tout ſera comme anéanti pour nous ſur la terre, qu'il ne nous reſtera qu'un ſeul bien à poſſéder, qui eſt le ſalut, que la poſſeſſion de ce bien unique & ſouverain dépendra du ſoin que nous aurons eû de le rechercher dans la vie & de nous y préparer, que la perte de ce bien infini nous expoſera à un malheur infini & nous y précipitera : que peut-on, dis-je, appeller égarement & même extravagance, ſi ce n'eſt d'être inſtruit de tout cela, & de le négliger, & de n'en être aucunement en peine, & de l'abandonner au haſard, & de n'y tourner jamais ſes vûes, & de n'examiner jamais ce qui en ſera & ce qui n'en ſera pas, comme ſi c'étoit une choſe à quoi l'on n'eût nul intérêt, ou qu'un intérêt très-léger ? N'eſt ce pas en cela que s'accomplit la parole de Dieu & cette menace qu'il nous fait par ſon Apôtre : *Je prendrai toute la ſageſſe des ſages, & je détruirai toute la prudence des prudens ?* Il permet que des hommes, d'ailleurs pleins de raiſon, & du meilleur

meilleur conseil en toutes les autres affaires, cessent d'être raisonnables & deviennent incapables de tout conseil dans l'affaire de leur salut.

XX. Vous ne serez pas de ce nombre, ainsi que je l'espère & que je le demande souvent à Dieu pour vous. Vous rentrerez en vous-même, & vous considérerez sérieusement tout ce que je viens de vous marquer. Vous serez toujours, comme vous l'avez été jusqu'à ce jour, sage pour les affaires publiques dont vous êtes chargé, sage pour les affaires domestiques de votre maison; mais vous le serez encore plus pour votre ame & pour l'affaire de votre salut. Vous me faites l'honneur de me mettre au rang de vos amis, & de m'en donner la qualité. Je la reçois avec tout le respect & toute la reconnoissance possible : mais il me seroit bien douloureux, qu'un homme que j'honore, en qui je remarque les plus beaux talens, & à qui je dois autant qu'à vous, s'oubliât lui-même dans son affaire capitale, lorsqu'il a tant de vigilance & de circonspection dans des affaires, ou qui ne le touchent en aucune sorte, ou qui ne sont pour lui que d'une très petite conséquence, en comparaison de celle qu'il laisse perdre. Mon ministère m'engage à m'employer au salut des ames. Je dois être sensible à

leur perte par le sentiment d'une charité commune, & fût-ce l'ame du dernier des hommes & même l'ame de mon plus mortel ennemi, je ne devrois rien épargner pour la sauver. Concluez de-là ce que me causeroit de regrets & de sensibilité, la perte d'une ame, qui par tant d'endroits & tant de raisons particulieres me doit être aussi chère que la vôtre. Je vous conjure donc par l'amitié, ou plutôt par la bonté que vous me témoignez en toutes rencontres, de me donner la consolation d'avoir travaillé efficacement à votre plus grand bien & à votre intérêt le plus précieux, qui est le salut. Vous avez sans cesse autour de vous une foule de gens, qui vous sollicitent pour d'autres graces qu'ils veulent obtenir : ce ne sont point là celles que je vous demande. Dispensez-les comme il vous plaira, & à qui il vous plaira : mais accordez-moi ce que je désire si ardemment, & sur quoi je ne craindrai point de vous presser jusqu'à l'importunité, sçavoir, que votre premier soin soit votre salut. Dans ces autres graces pour lesquelles on s'empresse tant auprès de vous, chacun ne pense qu'à soi-même & ne cherche que soi-même : mais dans la grace que je souhaite & que j'attends de votre religion, je ne pense qu'à vous, ni je ne cherche que vous.

INSTRUCTION
SUR
LE CHOIX
D'UN
ÉTAT DE VIE.

Cette Instruction regarde une jeune personne de qualité.

DANS l'âge où vous êtes, vous devez penser à faire choix d'un état de vie ; & rien n'eſt plus néceſſaire pour vous, que de bien connoître l'importance de ce choix & les régles qu'il y faut garder. Vous me demandez là-deſſus quelque inſtruction, & je ſatisfais volontiers à une demande auſſi raiſonnable que celle-là, & auſſi digne de votre piété & de votre ſageſſe.

I. Imprimez-vous bien dans l'eſprit cette grande maxime, qu'il n'y a rien dont le ſalut dépende davantage que de bien choiſir l'état où l'on doit vivre, parce qu'il eſt certain que preſque tous les péchés des hommes viennent de l'engagement de leur état. Combien Dieu voit-il de réprouvés dans

l'enfer, qui seroient maintenant des Saints, s'ils avoient embrassé, par exemple, l'état religieux? Et combien y a-t-il de Saints dans le ciel, qui seroient éternellement réprouvés, s'ils avoient vécu dans le monde? Voilà ce qui s'appelle le secret de la prédestination, lequel roule principalement sur le choix de l'état. Tâchez donc de bien comprendre cette vérité, afin de vous bien conduire dans une affaire si importante. Car que seroit-ce, si vous veniez à vous y tromper, & à prendre une autre voie, que celle où Dieu vous a préparé des graces pour faire votre salut?

II. Ce qu'il y a de plus essentiel dans le choix d'un état, est de n'y entrer jamais sans vocation, c'est-à-dire, sans y être appellé de Dieu. Car il ne vous appartient pas de disposer de vous-même, pour choisir selon votre gré, tel état qu'il vous plaira. Etant à Dieu comme nous y sommes, c'est à lui de nous parler selon les vûes & selon les desseins de sa providence; & si, au préjudice d'une obligation si sainte, nous nous engageons témérairement dans une condition où il ne nous appelle pas, dès-là il est en droit de nous y délaisser, & de ne nous plus accorder cette protection spéciale, dont il favorise les justes. Or quel malheur si cela vous arrivoit jamais, & si vous

pouviez un jour vous reprocher, que vous êtes dans un état où Dieu ne vous avoit pas destinée ! Quand vous seriez alors sur le premier thrône du monde, quand vous seriez Reine & Souveraine, vous devriez plaindre votre sort, & le regarder comme l'état le plus déplorable.

III. Cependant, voilà le désordre, & tout ensemble la misère des conditions du monde. On n'y entre que par intérêt, que par ambition, que par passion, que pour y chercher des établissemens de fortune. Jamais, ou presque jamais, on n'y envisage Dieu ; & la derniere chose à laquelle on pense, c'est d'examiner si l'état qu'on prend est de sa volonté, & si le salut y peut être en assurance. Cela ne se voit que trop. Par exemple, dans une alliance qu'on veut faire, & où deux jeunes personnes doivent s'engager par le lien du mariage, à quoi s'applique-t-on ? à considérer s'il y a de part & d'autre un bien convenable, s'il y a de la naissance & de la qualité, si l'entrée en telle famille fera honneur, si elle sera de quelque utilité selon le monde. Dès qu'on y trouve là-dessus tout ce qu'on prétend, on ne se met guère en peine de la vocation divine, ou plutôt on la suppose, comme si elle étoit infailliblement attachée à de pareils avantages.

IV. Ce n'eſt pas qu'il ſoit abſolument mauvais d'avoir égard à tout cela. Il y a une prudence humaine qui n'eſt point contraire à la ſageſſe évangélique, pourvû qu'elle lui ſoit ſubordonnée. Mais l'abus eſt de n'écouter que cette prudence du ſiécle, de ne ſe conduire que par les principes du ſiécle, de ne regarder les choſes que par rapport au ſiécle, & de ne s'y déterminer qu'autant que les conſidérations du ſiécle nous y portent. Car c'eſt faire à Dieu le même outrage & la même injuſtice, que feroit à ſon maître un ſerviteur, qui voudroit ſe rendre indépendant, ou qui n'agiroit que ſous les ordres & ſous l'autorité d'un autre.

V. De là vient qu'il y a très-peu de gens du monde, qui puiſſent raiſonnablement ſe flatter d'être dans l'état où Dieu les veut. Je ne prétends point vous faire entendre par là, que les divers états qui compoſent ce que nous appellons le monde, ne ſoient pas en général de la vocation de Dieu. C'eſt lui qui les a établis, lui qui les a partagés, lui qui par ſon infinie ſageſſe les a diſpoſés & arrangés. Or il ne les a pas établis, ni partagés, ni arrangés de la ſorte, pour vouloir qu'ils demeurent vuides & ſans ſujets qui les rempliſſent. D'où il faut néceſſairement conclure, qu'entre les hommes, il y en a, & un grand nombre, qu'il a fait naître

pour ces états & qu'il y a appellés. Tellement que ce seroit une erreur grossiere de croire, que d'être engagé dans le monde, ce fût être hors des voies de Dieu : comme si Dieu réprouvoit tous les états du monde, & qu'on n'en pût embrasser aucun avec une vocation légitime & sainte. Le monde, par l'opération du saint Esprit & de sa grace, a produit dans toutes les conditions de parfaits chrétiens, & fourni au ciel une multitude innombrable de bienheureux. Mais tout ceci supposé, la proposition que j'ai avancée & que je reprends, n'en est pas moins vraie, sçavoir qu'il y a très-peu de gens du monde qui puissent raisonnablement & prudemment s'assurer qu'ils soient dans l'état où Dieu les demandoit. Car pour avoir cette assurance raisonnable & prudente, il ne me suffit pas en général qu'il n'y ait point d'état dans le monde où je n'aie pû être appellé de Dieu : il faut de plus que je sçache en particulier & autant que j'en puis avoir de connoissance, que Dieu en effet dans sa prédestination éternelle m'avoit marqué tel état plutôt que tel autre. Je n'en puis être instruit, ou que par une révélation expresse de la part de Dieu, ce que certainement les personnes dont je parle, n'ont pas; ou que par les soins que j'ai pris, pour découvrir,

ſelon qu'il m'étoit poſſible, ce que Dieu vouloit de moi. Or il eſt évident que les gens du monde ne prennent communément pour cela nul ſoin, nul moyen. D'où il s'enſuit qu'ils n'ont donc nulle raiſon de juger, que l'état auquel ils ſe trouvent attachés, ſoit réellement celui que Dieu, dans ſes décrets adorables, leur avoit aſſigné. Car de ſe répondre que Dieu, malgré leur négligence, les aura conduits dans une affaire ſi périlleuſe; que ſans qu'ils ſe ſoient mis en peine d'apprendre ſes volontés, il aura bien voulu lui-même les leur inſpirer; qu'il ne les aura pas laiſſé là-deſſus dans l'ignorance, ni livrés à leur aveuglement, ce ſeroit une préſomption mille fois condamnée par la parole de Dieu même & par les ſacrés oracles de l'Ecriture. Ainſi ils n'ont rien de ſolide ſur quoi ils puiſſent appuyer leur confiance; & je dis de plus qu'ils ont au contraire tout ſujet de craindre l'accompliſſement des menaces du Seigneur, qui nous a ſi hautement & ſi ſouvent avertis, qu'il confondroit la fauſſe ſageſſe du monde, & qu'il l'abandonneroit à ſes vûes trompeuſes & à ſon ſens perverti.

VI. Vous voulez préſentement ſçavoir ce que vous devez faire pour connoître les vûes de Dieu ſur vous, & quelle eſt votre vocation. C'eſt ce que je vais vous expli-

quer, & ce que je comprends en trois articles, qui vous serviront de régles, & que je vous prie d'observer avec une entiere fidélité. Le premier est d'avoir recours à Dieu; le second, de vous adresser ensuite aux ministres de Dieu; & le troisiéme, de vous consulter vous-même. Tout ce qu'il y a de plus solide par rapport au choix de votre état, je dis à un bon choix, à un choix sage & chrétien, se trouve renfermé dans ces trois devoirs, dont voici la pratique.

VII. Comme Dieu ne s'explique immédiatement à nous que par ses inspirations intérieures, vous devez d'abord l'écouter dans le fond de votre cœur, & vous rendre attentive à cette voie secrete par laquelle il a coutume de parler à ses élûs. Mais afin de l'engager davantage à vous communiquer ses lumieres & à se déclarer, vous n'avez point de moyen plus efficace ni plus assuré, que la priere. Allez donc aussi souvent que vous le pourrez, vous prosterner devant lui, & lui dire comme Samuël: Parlez, Seigneur, & découvrez-moi vous même quel dessein vous avez formé sur ma personne; car me voilà prête à vous entendre, à vous obéir, & à exécuter toutes vos volontés. Quelque difficulté qui se présente en tout ce que vous me prescrirez, & quelque opposé qu'il soit à mes inclinations,

du moment que je comprendrai que c'eſt ce que vous voulez de moi, je ne balancerai pas ; & ſans différer, je me mettrai en devoir de l'accomplir. Telle eſt, mon Dieu, ma réſolution, & j'eſpère de votre grace que rien ne ſera capable de l'ébranler, ni de la changer. A cette priere vous pourrez encore ajouter celle de David : *Montrez-moi, Seigneur, le chemin où je dois marcher, parce que j'ai elevé vers vous mon ame.* Le Prophéte ſe ſert là d'une puiſſante raiſon pour toucher le cœur de Dieu, & il ne pouvoit plus ſûrement obtenir d'en être éclairé : *Parce que j'ai élevé vers vous mon ame.* En effet, ſi Dieu ne ſouhaite rien plus ardemment que de nous voir ſeconder ſa providence & embraſſer ſes voies, nous les laiſſera-t-il ignorer, & n'aura-t-il nul égard au déſir que nous lui marquons & à la droite intention que nous avons de les ſuivre ? Ce qui achevera enfin de l'intéreſſer en votre faveur & de le diſpoſer à vous accorder votre demande, ce ſera d'y joindre quelques dévotions particulieres & quelques bonnes œuvres, ſur-tout l'uſage de la communion, & même quelques pratiques de la pénitence chrétienne. Car voilà, ſelon ſaint Paul, les victimes & les ſacrifices par où l'on fléchit le Seigneur.

Pſ. 142.

VIII. Après vous être acquittée de ce

premier devoir envers Dieu, vous devez ensuite vous adresser aux ministres de Dieu. Ce sont nos guides, nos conducteurs, & ils ont été établis pour nous donner des conseils salutaires. C'est pour cela que Dieu les éclaire spécialement eux-mêmes ; & souvent il arrive que ce qu'il n'a pas voulu par lui-même nous révéler, c'est par leur bouche qu'il nous l'enseigne. Ainsi dans l'ancienne loi les Prophétes étoient-ils appellés *voyans*, & c'étoit à eux que Dieu envoyoit son peuple pour en recevoir toutes les décisions & tous les éclaircissemens nécessaires. Or par les ministres de Dieu, j'entends deux sortes de personnes. Premiérement, & dans le sens le plus ordinaire & le plus propre, ce sont les Prêtres du Seigneur, ce sont nos confesseurs & les directeurs de notre conscience. Ayez un directeur sage, un homme de Dieu, en qui vous preniez confiance, & à qui vous exposiez avec simplicité & avec candeur toutes vos vûes, toutes vos pensées, toutes les bonnes & mauvaises dispositions de votre ame. Proposez-lui vos doutes ; marquez-lui à quoi vous vous sentez attirée, ou à quoi vous avez de la répugnance. Ne lui dissimulez rien ; & quand vous croirez lui avoir dit toutes choses, priez-le qu'il vous examine encore lui-même, & répondez-lui avec

l'humilité d'un enfant. Sur-tout faites-lui voir qu'il peut vous parler avec une pleine liberté, & demandez-lui qu'il vous détermine préciſément au parti qu'il jugera le meilleur ſelon Dieu, & non point à celui qui pourroit vous être plus agréable ſelon la nature & ſelon le monde. Dès que vous agirez avec cette droiture & cette bonne foi, vous aurez tout ſujet de vous promettre que Dieu préſidera au jugement de ſon miniſtre, & que l'eſprit de vérité lui ſuggérera pour vous une déciſion juſte, & où vous pourrez vous en tenir. Mais en ſecond lieu, vous devez de plus compter parmi les miniſtres de Dieu, le pere & la mere dont vous avez reçû la vie. Les peres & les meres ſont après Dieu & ſelon l'ordre de Dieu, les premiers ſupérieurs de leurs enfans; & ce ſeroit une indépendance condamnable, plutôt qu'une liberté évangélique, de vouloir, dans le choix qu'on fait d'un état, ſe ſouſtraire abſolument à l'autorité paternelle. Il eſt vrai qu'on n'eſt pas toujours obligé de ſe conformer aux déſirs d'un pere & d'une mere, trop préoccupés de l'eſprit du monde, & qu'il y a des occaſions où l'on peut leur répondre ce que diſoient les Apôtres : *Eſt-il de la juſtice que nous vous obéiſſions préférablement à Dieu?* Mais au moins faut-il les écouter, peſer leurs raiſons, y

Act. c. 4.

déférer même lorsqu'on n'en a point de plus fortes à y opposer ; enfin, soit que l'on condescende à leurs volontés, ou que pour l'intérêt de son salut, on s'en écarte, leur donner toujours tous les témoignages d'une soumission filiale & du respect qu'on reconnoît leur devoir.

IX. Il vous reste de vous consulter, &, selon le mot de saint Paul, de vous éprouver vous-même. Car Dieu ne nous a donné le discernement & la raison, qu'afin que nous nous en servions dans toutes les affaires qui nous regardent, mais particuliérement en celles qui nous sont d'une aussi grande conséquence, que l'est le choix de notre état. Examinez donc sans vous flatter, quel est de tous les états de la vie, celui où vous pouvez plus glorifier Dieu, celui où vous pouvez faire le plus aisément votre salut, celui auquel vous êtes plus propre eû égard aux qualités de votre esprit & de votre cœur. Car il se peut faire qu'avec le naturel que Dieu vous a donné, vous vous perdrez où un autre se sauveroit, & qu'au contraire vous vous sauverez où un autre se perdroit. Quoi qu'il en soit, souvenez-vous toujours que toute votre délibération doit se rapporter au salut, comme à votre unique fin ; que vous ne devez juger d'un état, ni l'estimer plus que l'autre,

qu'autant qu'il pourra vous conduire plus sûrement au salut ; que tout ce que vous avez à considérer en vous-même, se réduit à la seule question que fit ce jeune homme
Luc. de l'Evangile à Jesus-Christ : *Que faut-il*
x. 10. *que je fasse pour obtenir la vie éternelle ?* Car voilà le grand principe que vous devez poser, & d'où vous devez tirer toutes vos conséquences : comme si vous raisonniez de la sorte : Je veux faire mon salut, & je le veux à quelque prix que ce soit. Ce n'est donc point là-dessus qu'il s'agit de délibérer, puisque je suis déja toute déterminée & que je le dois être. Mais pour me sauver, il y a plusieurs moyens, & un des plus puissans c'est la condition & l'état. Ainsi de tous les états qu'on me propose, ou qui se présentent à mon esprit, j'ai à voir devant Dieu quel est celui qui me paroîtra le plus avantageux pour arriver à mon terme, qui est toujours le salut. Si je n'avois en vûe que de m'élever dans le monde, que de briller dans le monde, que de mener une vie douce & agréable dans le monde, c'est ce que je trouverois en telle condition. Mais encore une fois tout cela n'est point ma fin, & par conséquent je ne dois avoir nul égard à tout cela. Ma fin, c'est de *parvenir à la vie éternelle*. Or je connois, ou je crois de bonne foi connoître, que je ne pourrai dans nul

état l'acquérir plus ſûrement que dans celui-ci : je conclus donc que c'eſt à celui-ci qu'il faut me fixer.

X. Quand vous aurez délibéré de cette maniere avec vous-même, ſi vous ne vous ſentez pas encore dans une parfaite détermination, voici deux régles dont vous devez vous ſervir, & qui ſont de ſaint Ignace dans le livre de ſes exercices. 1. Que voudrois-je conſeiller à une autre ſi elle étoit en ma place, & qu'elle me demandât mon avis : à une autre qui auroit les mêmes inclinations, ou les mêmes défauts que moi? Que lui répondrois-je, & à quel genre de vie la porterois je? Car quand il s'agit des autres, nous ſommes ordinairement bien plus déſintéreſſés, & par là même bien plus capables de prendre le bon parti. Or pourquoi n'aurois-je pas pour moi la même charité & le même zéle que j'aurois pour autrui? Si c'étoit une de mes amies qui délibérât, ne cherchant que ſon ſalut, je ſçais ce que je lui dirois : pourquoi ne me le dirai-je pas à moi-même? O mon Dieu, dégagez-moi de toutes ces illuſions de l'amour-propre, qui m'aveuglent, & qui m'empêchent de penſer auſſi ſainement ſur ce qui me touche, que ſur ce qui concerne le prochain. 2. Entre ces différens états, lequel voudrois-je avoir pris, lorſque je ſerai à

l'article de la mort. Car c'eſt alors que j'enviſagerai ſolidement les choſes, & que mes paſſions ni les préjugés du monde n'obſcurciront plus ma raiſon. Ce que je voudrois donc avoir fait à ce dernier moment, c'eſt ce que je dois faire aujourd'hui ; & voilà ſans doute la régle la moins trompeuſe & la plus infaillible que je puiſſe ſuivre. Si j'en uſe autrement, je dois m'attendre qu'un jour j'en aurai une vraie douleur. Or ne ſeroit-ce pas une extrême folie d'embraſſer un état, dont je prévois que j'aurai à me repentir ? O mon Dieu, je vous rends graces de la vûe que vous me donnez. Faites, Seigneur, que j'en profite comme du plus excellent moyen pour me déterminer chrétiennement. Oui, mon Dieu, c'eſt par-là que je veux décider avec vous de ma deſtinée. Je veux vivre dans l'état où je ſerai bien aiſe de mourir. Malheur à moi ſi je venois à m'engager dans une condition, qui ne me dût produire à la mort que des ſujet de crainte & que des regrets !

XI. Sans prétendre vous marquer formellement ma penſée ſur l'état qui vous peut le mieux convenir, je finis en vous diſant au regard de l'état religieux, ce que ſaint Paul diſoit aux premiers fidéles touchant le célibat. Ce paſſage eſt admirable, & plein de ſens & de religion. *Pour ce qui*

1. *Cor.* c. 7.

eſt de l'état des Vierges, écrivoit cet Apôtre aux Corinthiens, *je n'ai point là-deſſus de précepte du Seigneur à vous intimer : mais je ne fais que donner conſeil, comme ayant reçu du Seigneur la grace d'être fidéle. Je penſe donc qu'eû égard aux misères qui nous environnent, & aux dangers continuels où nous ſommes expoſés, c'eſt un état avantageux. Ce que je déſire*, pourſuivoit le même Docteur des Gentils, *c'eſt que vous n'ayez point de ſoins qui vous inquiétent. Or une femme dans l'état du mariage eſt occupée des choſes qui regardent le monde & du ſoin de plaire à ſon époux : au lieu qu'une vierge ne s'occupe que des choſes qui regardent le Seigneur, pour être ſainte de corps & d'eſprit.* Il vous ſera aiſé de faire l'application de ces paroles à la profeſſion religieuſe. Je ne vous en dis pas davantage. C'eſt au Seigneur à s'expliquer, & vous ſerez toujours bien partout où vous ſerez ſous ſa conduite & par ſa vocation.

INSTRUCTION SUR LA COMMUNION.

IL y a trois tems à distinguer par rapport à la communion : celui qui la précéde, celui de la communion même, & celui qui la suit. Selon cette différence, voici les différens avis que vous devez suivre, & qui vous serviront de régles pour un saint usage de la divine Eucharistie.

§. 1.

Avis pour le tems qui précéde la Communion.

I. Bien comprendre que la plus grande, la plus sainte, & la plus importante action de votre vie, c'est de communier ; & par conséquent, qu'il n'y en a aucune, où il soit plus dangereux pour vous d'agir par coutume & par habitude ; où vos négligences soient moins excusables, & où vous puissiez moins espérer de Dieu, qu'il ne

s'offenſe pas de vos froideurs & de vos relâchemens.

II. Bien concevoir, que le plus grand crime que vous puiſſiez commettre, c'eſt d'abuſer de ce qu'il y a de plus auguſte & de plus divin dans notre religion; de vous rendre coupable de la profanation du corps du Seigneur, & de vous faire un poiſon mortel de ce que Jeſus-Chriſt a établi pour être la nourriture ſpirituelle de votre ame.

III. Etre bien perſuadé que le plus eſſentiel de tous vos devoirs, en qualité de chrétien, eſt de vous mettre en état de communier dignement, & de travailler à purifier votre ame, afin qu'elle puiſſe ſervir de demeure à Jeſus-Chriſt : en vous diſant à vous-même, mais avec bien plus de raiſon que Salomon, *Il ne s'agit pas de préparer une demeure aux hommes, mais à Dieu, le Roi des Rois.*

IV. Bien méditer ces paroles de ſaint Paul : *Que l'homme s'éprouve donc ſoi-même, avant que de manger ce pain céleſte; car celui qui le mange indignement, mange ſa propre condamnation, parce qu'il ne fait pas le diſcernement qu'il doit faire du corps du Seigneur.* Accomplir, dis-je, mais ſincérement & de bonne foi, ce précepte de l'Apôtre : enſorte que toutes les fois que vous communiez, vous puiſſiez vous rendre témoi- 1. Cor. c. 11.

gnage que vous vous êtes éprouvé ; & que sans présumer, non plus que saint Paul, d'être justifié pour cela, votre conscience ne vous reproche rien qui vous puisse être un obstacle, du moins essentiel, à ce Sacrement : c'est-à dire, que vous ne la sentiez chargée d'aucun péché mortel ; car c'est en quoi le Concile de Trente fait principalement consister cette épreuve que vous devez faire de vous, avant que d'approcher de la communion.

V. Faire une confession aussi exacte, aussi fervente, & aussi parfaite pour communier, que vous la voudriez faire pour mourir ; étant bien convaincu qu'il ne faut pas une moindre pureté de cœur pour aller recevoir Jesus-Christ que pour paroître devant Dieu, & pour subir la rigueur de son jugement. Cette pensée seule suffiroit pour ne tomber jamais dans le désordre des communions sacriléges, & même, pour n'en faire jamais de tiédes, ni d'imparfaites, celles-ci servant bien souvent de disposition aux autres.

VI. Bien entendre que l'épreuve que chacun doit faire de soi-même avant que de communier, ne consiste pas seulement à confesser son péché, à s'en accuser, & à le détester ; mais à sortir de l'occasion où l'on pourroit être de le commettre, à en retran-

cher la cauſe, à en réparer le ſcandale : & que tandis que le ſcandale d'un péché dure, ou qu'on eſt dans l'occaſion de ce péché, ſans la vouloir quitter, on n'a pas encore ſatisfait à l'obligation indiſpenſable que ſaint Paul nous impoſe par cette régle : *Que l'homme s'éprouve.*

VII. Vous ſouvenir que comme la diſpoſition la plus naturelle, c'eſt-à-dire, la plus conforme, & aux inclinations de Jeſus-Chriſt, & à la dignité de ſon ſacrement, c'eſt la pureté : auſſi de tous les péchés qui ſe commettent dans le monde, n'y en a-t-il point, qui ait une oppoſition plus ſpéciale à la communion, & qui vous en rende plus indigne, que le péché d'impureté ; parce qu'en déshonorant votre chair, ils déshonore la chair de Jeſus-Chriſt même. L'avoir en abomination dans cette vûe, & faire ſouvent réflexion à ces paroles étonnantes de ſaint Ambroiſe, qu'il adreſſoit à Jeſus-Chriſt : *Quelle bonté, Seigneur, que pour ſauver l'homme, vous n'ayez pas eu horreur de vous incarner dans le ſein d'une Vierge !* Car ſi, toute pure qu'a été Marie, ſaint Ambroiſe n'a point crû lui faire tort de parler ainſi, qu'auroit-il dit d'un impudique, qui dans l'engagement & dans le déſordre de ſon péché, approche de la communion, laquelle n'eſt rien autre choſe, *Ambr.*

selon les Peres, qu'une extension ou une suite de l'incarnation.

VIII. N'attendre pas jusqu'au jour de la communion même pour vous y préparer; mais prendre pour cela un tems raisonnable, & y penser d'autant plutôt, que vos communions seroient plus éloignées les unes des autres. Sur-tout la veille d'un si saint jour, ou même deux ou trois jours auparavant, vous séparer de toutes les choses qui pourroient vous dissiper l'esprit, comme de certains divertissemens & de certaines conversations, dont l'inutilité & la vanité, sans parler du reste, sont plus opposées à la sainteté de l'action que vous devez faire.

IX. Employer les trois ou quatre jours qui précédent votre communion, à faire de saintes lectures, qui vous rempliſſent l'esprit & le cœur des sentimens dont vous devez être pénétré sur un si grand sujet. Le livre du Mémorial de Grenade sera très-propre pour cela. Y ajouter de bonnes œuvres, particulierement des aumônes, qui vous attirent les graces nécessaires pour communier saintement & utilement. Y joindre une petite revûe que vous ferez de votre conduite, pour reconnoître, si depuis votre communion vous avez été plus fidéle à Dieu, & si vous avez avancé dans la voie de votre salut; & marquer en particulier

les choſes où vous vous appercevrez qu'il y a eu en vous du relâchement : cela même étant la matiere des principaux actes intérieurs, qui doivent entrer dans la communion ſuivante.

X. Ménager, s'il eſt poſſible, quelques jours avant la communion, un entretien avec votre confeſſeur, afin qu'il vous aide par ſes conſeils à bien faire une action ſi ſainte ; rien n'étant plus capable de vous engager à remplir ſur ce point tous vos devoirs, que d'en conférer avec celui qui vous tient la place de Dieu, & en qui vous avez pris confiance. Cet avis eſt de la derniere conſéquence, particulierement aux perſonnes de la Cour, & à ceux qui vivent dans le commerce du grand monde.

§. 2.

Avis pour le tems même de la Communion.

I Conſidérer le jour de votre communion, comme un jour que vous devez entierement & uniquement conſacrer à Jeſus-Chriſt ; enſorte que vous accompliſſiez à la lettre le précepte du ſaint Eſprit, *Ne laiſſez rien échapper d'un jour ſans en profiter.* C'eſt-à-dire, qu'aucune partie d'un jour ſi heureux ſoit perdue pour vous, & que *Eccleſ. c. 14.*

tout ce que vous ferez ce jour-là, se rapporte à l'action principale dont vous devez être occupé, qui est la communion même ; vous levant, par exemple, dans cette pensée, *Voilà le jour que le Seigneur a fait pour moi ;* allant à l'Eglise dans ce sentiment, *Matth. c. 25.* *Voici l'Epoux qui vient, allons au devant de lui ;* mais par dessus tout ne faisant aucune action ni profane, ni frivole, qui puisse marquer un esprit lâche, & peu touché des choses de Dieu.

II. Assister à la Messe où vous devez communier, avec le même esprit, que vous auriez voulu assister avec les Apôtres, à la derniere céne, où Jesus-Christ les communia de sa propre main, puisqu'en effet ce qui se passa pour lors dans la personne des Apôtres, va se renouveller dans vous, & que par le ministère du Prêtre qui vous représente Jesus-Christ, vous allez être participant de la même grace, & recevoir le même honneur qu'eux. Pour cela, vous entretenir pendant la Messe, & jusqu'au tems de la communion, dans les affections, ou dans les pensées suivantes.

III. D'une vive foi de la présence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie ; faisant intérieurement la profession de cette foi, & disant avec l'aveugle-né de l'Evangile : *Joan. c. 9.* *Oui, Seigneur, je crois.* Je crois que c'est vous-même

vous-même que je vais recevoir dans ce sacrement, vous-même qui étant né pour moi dans une créche, avez voulu mourir pour moi sur la croix; & qui glorieux dans le ciel, ne laissez pas d'être caché sous ces espéces adorables. Je le crois, mon Dieu, & je m'en tiens plus assuré, que si je le voyois de mes yeux, parce que mes yeux me pourroient tromper, & que votre parole est infaillible. Quoique mes sens & ma raison me disent le contraire, je renonce à mes sens & à ma raison, pour me captiver sous l'obéissance de la foi; & s'il falloit souffrir mille morts pour la confession de cette vérité, aidé de votre grace, Seigneur, je les souffrirois plutôt que de démentir sur ce point ma créance & ma religion.

IV. D'une adoration respectueuse, qui est comme la suite naturelle de cet acte de foi. Car puisque c'est Jesus-Christ même que vous allez recevoir, il est juste que vous lui rendiez auparavant l'hommage que vous lui devez, comme à votre souverain & à votre Dieu; à l'exemple des premiers chrétiens, qui, selon le témoignage de S. Augustin, ne recevoient jamais la chair du Sauveur dans les sacrés mystères, sans l'avoir premiérement adorée. Ainsi, pendant que le Prêtre célébre, mais particuliè-

rement à l'élévation de l'hostie, vous répéterez souvent d'esprit & de cœur ces paroles de saint Thomas, *Mon Seigneur & mon Dieu :* adorant Jesus-Christ sur l'Autel, comme les Mages l'adorérent dans l'étable de Bethléem ; & lui protestant avec saint Bernard, que plus il a voulu se faire petit pour se donner à vous, plus vous voulez avoir de respect, de zéle & de vénération pour lui.

Joan. c. 20.

V. D'un profond anéantissement de vous-même, vous étonnant qu'un Dieu d'une si haute Majesté, daigne bien descendre du ciel pour vous visiter ; disant avec bien plus de sujet que la mere de saint Jean-Baptiste, lorsqu'elle reçût la visite de la sainte Vierge : *Et d'où me vient cet excès de bonheur*, que mon Seigneur & mon Dieu veuille venir à moi ? Ou comme le Centenier ; *Ah ! Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison.* Ou comme le saint homme Job : *Et qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour être élevé à une telle gloire ?* Et qui suis-je, moi pécheur, moi vet de terre, pour approcher d'un Dieu aussi saint que vous, pour être assis à votre table, pour y manger le pain des Anges, & pour y être nourri de votre chair divine ?

Luc. c. 1. Matth. c. 8. Job. c. 7.

VI. D'une humble confiance : car si Jesus-Christ se plaît, & se tient même hono-

ré, que l'on se confie en lui, c'est particuliérement dans ce mystère, où lui-même sans réserve se communique à nous. Or s'il se donne lui-même, dit admirablement saint Paul, comment ne nous donnera-t-il pas tout le reste ? Pourroit-il nous refuser quelque chose en même tems qu'il se livre à nous ? Vous devez donc considérer l'Eucharistie, comme le thrône de la miséricorde de Jesus-Christ, où vous avez droit de vous présenter, pour lui exposer vos miseres, vos foiblesses, vos aveuglemens, vos erreurs : sûr que vous devez être de lui, que par la vertu de ce sacrement, si vous n'y apportez point d'obstacle, il vous fortifiera, il vous éclairera, il appaisera la violence de vos passions, il vous délivrera de vos mauvaises habitudes ; d'emporté que vous étiez, il vous fera paroître modéré ; de tiéde, il vous rendra fervent ; de charnel & de mondain, il vous changera en homme spirituel & chrétien. Vous approcher, dis-je, de Jesus-Christ avec cette espérance, fondée sur sa puissance infinie, & sur son infinie bonté. Car n'êtes-vous pas, lui direz-vous, ô mon Dieu, le maître de mon cœur ? & quand mon cœur sera-t-il plus absolument dans votre disposition, que quand vous y serez entré par votre adorable sacrement ?

VII. D'une crainte filiale, dont il faut que cette confiance soit accompagnée, comme si vous disiez à Jesus-Christ : Mais ne serois-je point, ô mon Sauveur, assez malheureux pour avoir dans moi un péché secret, qui fût un empêchement à toutes les graces que vous me voulez faire ? Ne serois-je point un Judas, pour vous donner aujourd'hui le baiser de paix, & pour vous trahir demain ? Ne vous recevrois-je point comme lui dans l'état d'une conscience criminelle ? & au lieu de venir à moi, comme à un disciple fidéle, n'y venez-vous point avec horreur & avec indignation, comme à un ennemi caché ? Si cela étoit, ah ! je vous dirois comme saint Pierre : *Retirez-vous de moi, Seigneur*, parce que je suis un sacrilége & un impie. Mais la même confiance que j'ai en vous, me fait espérer, Seigneur, que vous m'avez remis mon péché, & qu'ensuite, tout indigne que je suis, vous ne me rejetterez pas de votre présence.

Luc. c. 5.

VIII. D'un désir ardent de recevoir Jesus-Christ : car l'une des dispositions les plus nécessaires pour bien communier, c'est de le désirer ; comme l'une des meilleures dispositions pour profiter d'une viande, c'est de la manger avec appétit. Vous témoignerez donc à notre Seigneur, non-seule-

ment le désir, mais, s'il est possible, l'impatience & l'empressement que vous avez de vous unir à lui dans ce sacrement, en lui disant comme les Patriarches de l'ancienne loi qui attendoient sa venue : *Venez, Seigneur, & ne tardez pas davantage.* Venez prendre possession de mon cœur; il est tout prêt, & il ne peut être rempli que de vous. Ou comme le Prophète Royal dans ce Psaume qui convient si bien à une ame chrétienne, au moment qu'elle approche de la communion : *De même que le cerf soupire avec ardeur après les sources des eaux, mon ame soupire après vous, mon Dieu.* Ps. 39. Ps. 41.

IX. D'une fervente contrition, qui achéve de sanctifier votre ame, & qui la mette dans ce dégré de pureté, où elle doit être pour devenir digne de Jesus-Christ; vous servant pour cela des paroles affectueuses de ce saint Roi pénitent : J'espère, Seigneur, que vous m'avez déja lavé par le sacrement de pénitence; mais *lavez-moi encore davantage, purifiez-moi de nouveau de toutes les souillures de mon péché*, afin que je sois en état de me présenter à vous. *Créez dans moi un cœur pur, & renouvellez jusqu'au fond de mes entrailles cet esprit de droiture & de justice*, sans lequel toute la dévotion dont je me sens touché en communiant, ne seroit que mensonge & illu- Ps. 50. Ibid.

sion. Comme le péché, ô mon Dieu, est l'unique chose qui puisse vous déplaire en moi, je le déteste & l'abhorre, parce qu'il vous déplaît. Quand il ne me rendroit point d'ailleurs sujet aux châtimens terribles & effroyables, dont votre justice le punit, & quand il ne mériteroit point l'enfer, il me suffit pour l'avoir en exécration, qu'il m'éloigne de vous, & qu'il m'empêche que vous ne vous unissiez à moi par le sacrement de votre corps.

X. D'un parfait amour : car si vous êtes obligé d'aimer Jesus-Christ de tout votre cœur, & de cet amour de préférence qui vous est commandé par la loi divine ; beaucoup plus devez-vous lui en donner des marques dans ce sacrement, qui est singuliérement & par excellence le sacrement de son amour & de sa charité envers les hommes. Il faut donc vous imaginer que dans le moment de la communion, Jesus-Christ vous demande comme à saint Pierre, *M'aimez-vous ?* & ensuite lui répondre avec la même ferveur que cet Apôtre, *Oui, Seigneur, vous sçavez que je vous aime.* Mais la protestation sincère que je vous fais aujourd'hui, est que je veux vous aimer d'un amour solide & effectif, qui ne consiste pas simplement dans les paroles, mais dans l'accompliſſement de mes devoirs, dans

Joan. c. 21. Ibid.

l'observation exacte de vos commandemens dans un attachement inviolable à votre loi, dans la crainte de vous offenser, dans la fuite de tout ce qui vous déplaît, dans un renoncement éternel aux fausses maximes du monde, & à tout ce qui est contraire au christianisme que je professe.

XI. D'une attention particuliere aux paroles du Prêtre, lorsqu'il vous présentera le corps de Jesus-Christ, & qu'il vous dira : *Que le corps de notre Seigneur Jesus-Christ garde votre ame jusques dans la vie éternelle.* Paroles qui doivent faire sur vous une vive impression, en vous faisant comprendre la fin pour laquelle vous communiez, qui est de persévérer dans la grace : c'est à-dire de ne pas communier simplement pour observer pendant quelques jours une certaine régularité de vie ; mais pour être constamment fidéle à Dieu, & vous maintenir dans l'état où vous a mis le sacrement de Jesus-Christ, en sorte qu'il soit maintenant pour vous un gage de la vie éternelle.

XII. D'une priere courte, mais affectueuse, que vous ferez à Jesus-Christ : le conjurant de suppléer par sa grace à tous vos défauts, & de mettre lui-même dans votre cœur les dispositions nécessaires pour le bien recevoir ; reconnoissant avec

humilité, que quoi que vous ayez fait pour cela, vous êtes toujours infiniment indigne de ce sacrement.

§. 3.

Avis pour le tems qui suit la Communion.

I. Sortir de la sainte Table avec un profond respect de la présence de Jesus-Christ, qui est au milieu de votre cœur, & dont il est vrai de dire dans ce moment-là, que la plénitude de sa divinité habite en vous corporellement. Être quelque tems dans le silence, comme saisi d'admiration des choses qui viennent de s'accomplir en vous; & vous considérant vous-même, comme le tabernacle vivant, où réside alors le Saint des Saints. Pensée admirablement propre pour vous tenir dans un parfait recueillement, & pour arrêter toutes les distractions de votre esprit, qui ne pourroient être alors que criminelles : comme si Jesus-Christ vous disoit, *Appliquez-vous à me contempler, & reconnoissez que je suis votre Dieu*, puisqu'en vertu de ce mystère vous en avez une expérience si sensible.

Ps. 45.

II. Goûter le bonheur & l'avantage que vous avez de posséder Jesus-Christ, qui est votre souverain, & qui par la communion

se fait le gage de votre béatitude, comme il en doit être l'objet pendant toute l'éternité ; vous appliquant ces paroles du Psaume, *Goutez & voyez combien le Seigneur est doux.* Il est glorieux dans le ciel, il est tout-puissant sur la terre, il est terrible dans les enfers ; mais il est doux dans ce sacrement, & la douceur dont il y remplit les ames justes, est le caractère de sa divine présence. Ah ! mon Dieu, lui direz-vous, que le goût des saintes délices que vous me faites maintenant sentir, m'ôte pour jamais le goût des douceurs criminelles & des plaisirs du monde, qui ne font qu'empoisonner mon cœur, & corrompre ma raison. Que cet avant-goût que vous me donnez de votre paradis, dans l'adorable Eucharistie, corrige en moi tous les goûts dépravés de mes passions, qui me font aimer ce que je devrois souverainement haïr, & qui me font préférer aussi bien que l'enfant prodigue, la nourriture des pourceaux, c'est-à-dire, ce qui contente ma sensualité, aux véritables biens que vous communiquez à ceux qui s'attachent à vous. Entrez dans le sentiment du saint vieillard Siméon, lorsque pour comble de ses désirs il vit Jesus-Christ entre ses bras : *C'est maintenant, Seigneur, que j'aurai la consolation de mourir en paix ;* puisque non-seulement mes

Ps. 33.

Luc. c. 2.

yeux vous ont vû, mais que mon ame vous poſſéde, & que ma chair même eſt pénétrée de vous, qui êtes la ſource de la vie.

III. Faire après la communion ce que *Pſ. 84.* David pratiquoit ſi ſaintement : *J'écouterai ce que le Seigneur dira au-dedans de moi.* Car c'eſt proprement alors qu'il eſt dans vous ; & ſi vous vous rendez attentif, il ne manquera pas de parler ſecrétement à votre cœur, pour vous dire bien des choſes auſquelles vous ne penſez pas, & que vous vous diſſimulez à vous-même, mais dont il vous ſera convenir. Par exemple, il vous reprochera certaines infidélités où vous tombez, certains déſordres dans leſquels vous vivez, certaines lâchetés que vous ne vous efforcez pas de vaincre. Il vous dira en quoi il veut que vous changiez de conduite, ce qu'il veut que vous lui ſacrifiiez, à quoi il veut que vous renonciez. En un mot, lui-même s'expliquant immédiatement à vous, & remuant tous les reſſorts de votre conſcience, il vous déclarera ſes volontés, mais d'une maniere dont il ſera impoſſible que vous ne ſoyez touché, auſſi-bien que convaincu. Dites-lui donc alors, comme Sa- *I. Reg. c. 3.* muël : *Parlez, Seigneur, parce que votre ſerviteur écoute.*

IV. Vous acquitter du principal devoir que Jeſus-Chriſt attend de vous après la

communion, qui eſt de lui témoigner votre reconnoiſſance pour le bienfait ineſtimable que vous venez de recevoir de lui. Car quelle ingratitude ne ſeroit-ce pas, ſi remplis de ſes dons & de lui-même, vous n'en aviez aucun ſentiment, & ne mériteriez-vous pas d'être regardé comme un monſtre de la nature, ſi un amour auſſi parfait que le ſien ne trouvoit dans votre ame aucun retour? *Ah! Seigneur*, devez-vous lui dire, *que ma main droite s'oublie elle-même, ſi je vous oublie jamais; & que ma langue demeure attachée à mon palais, ſi je ne me ſouviens éternellement de vous.* J'ai été un infidéle, j'ai été un lâche, j'ai été un prévaricateur, mais je ne veux pas être un ingrat: & puiſque le ſacrement de votre corps eſt une véritable Euchariſtie, c'eſt à-dire, un ſacrement d'action de graces, non-ſeulement je veux vous marquer par toute la ſuite de ma vie, combien je vous ſuis redevable de l'avoir reçu; mais je veux même qu'il me ſerve pour vous remercier de tous les autres biens que vous m'avez faits & que vous continuez à me faire. Car que vous rendrai-je, ô mon Dieu, pour avoir uſé envers moi de tant de miſéricordes; & par où puis-je reconnoître les obligations exceſſives que je vous ai, les graces dont vous m'avez comblé, les marques *Pſalm.* 136.

ſingulieres de protection par où vous m'avez diſtingué, ſinon en participant à ce calice myſtérieux de votre paſſion ? M'avez-vous enſeigné un autre moyen que celui-là pour répondre avec quelque ſorte d'égalité à votre charité infinie ? Si je ſuis aſſez heureux pour avoir communié en état de grace, ne puis-je pas me conſoler dans la penſée, que vous offrant vous-même à vous-même, puiſque vous êtes maintenant à moi, je ſatisfais pleinement à tout ce que je vous dois ?

V. Faire à Jeſus-Chriſt une oblation entiere de votre perſonne, lui proteſtant, qu'après l'avoir reçu dans la communion, vous ne voulez plus vivre que pour lui, afin de vérifier ſa parole : *Celui qui mange ma chair, vivra pour moi.* Que vous ne voulez plus avoir de penſées, former de deſſeins, exécuter d'entrepriſes, que dans l'ordre de la parfaite ſoumiſſion que vous lui devez. Que vous ne voulez plus employer votre ſanté, vos forces, les talens de votre eſprit, votre autorité, votre crédit, vos biens, enfin tout ce qui dépend de vous, que pour les intérêts de ſa gloire : lui aſſujettiſſant toutes les puiſſances de votre ame, en ſorte qu'il en ſoit le maître, & qu'il y regne abſolument ; & afin que cette oblation ne ſoit pas vaine, & d'une pure ſpéculation,

Joan. c. 6.

la réduisant en pratique par l'examen que vous ferez de vous-même. C'est-à-dire, que si vous étiez assez malheureux pour avoir quelque attache dans le monde, vous en fassiez le sacrifice à Jesus-Christ dans ce moment-là, en lui disant : Non, Seigneur, après la faveur singuliere dont vous venez de m'honorer, je ne souffrirai pas qu'il y ait rien dans moi qui puisse partager mon cœur entre vous & aucun être créé.

VI. Demander à Jesus-Christ, tandis qu'il est encore au milieu de vous, toutes les graces dont vous avez besoin ; le forçant par une aimable & sainte violence à vous les accorder, & lui disant, comme Jacob disoit à l'Ange : *Non, je ne vous laisserai point aller que vous ne m'ayez donné votre bénédiction.* Je ne vous demande point, Seigneur, lui ajouterez-vous, des graces temporelles, de la réputation, des honneurs, des prospérités, des richesses : tout cela ne serviroit peut-être qu'à me perdre. Je vous demande les graces de mon salut, un esprit humble, & un cœur chrétien. Je vous demande la haine du péché, une horreur éternelle de l'impiété & du libertinage, la crainte de vos jugemens, & par dessus tout votre saint amour. Je vous demande la force & la solidité de l'esprit qui m'est nécessaire pour me préserver de la

Genes. c. 32.

corruption du monde, pour ne me pas laisser emporter au torrent de la coutume, pour résister à la tentation & au scandale du mauvais exemple, pour me mettre au-dessus du respect humain, pour me défendre du poison de la flatterie, pour n'être pas esclave de l'ambition, pour ne point succomber à l'intérêt, pour éviter les piéges funestes que le démon de ma chair me tend de tous côtés; pour conserver au milieu des dangers auxquels ma condition m'expose, la liberté & la pureté de ma religion; enfin, pour pouvoir tout à la fois être ce que je suis & ce que votre providence m'a fait naître, & être chrétien. Voilà, mon Dieu, les graces qui me sont nécessaires. J'ai droit en tout tems de vous les demander: mais quand vous les demanderai-je avec plus de foi, & plus d'assurance de les obtenir, que maintenant que je vous possède, vous qui en êtes l'auteur?

VII. Former de saintes résolutions sur les points particuliers, où vous aurez reconnu que Dieu demande de vous quelque changement, & quelque réforme de vie: par exemple, sur le défaut le plus notable que vous avez à corriger, sur l'habitude la plus vicieuse que vous devez combattre, sur l'occasion la plus prochaine du péché dont vous voulez sortir. Et afin que ces ré-

ſolutions ſoient plus ſolides, les concevoir en préſence de Jeſus-Chriſt, qui dans le fond de votre cœur les ratifie & les accepte, comme ſi vous lui diſiez : Oui, Seigneur, c'eſt à vous-même que je m'engage, & je veux bien que vous vous éleviez contre moi, ſi les promeſſes que je vous fais, ne ſont ſincères & véritables. *J'ai juré, ô mon Dieu, de garder les ordonnances de votre divine loi.* *Pſ.* 118. J'ai juré d'être régulier & plus exact dans mes devoirs de chrétien, d'avoir plus de charité pour mon prochain, de retrancher en moi la liberté que je me donne de parler d'autrui, &c. J'en ai juré, & c'eſt vous-même que je prends à témoin de ce ſerment, afin que vous le confirmiez, & que votre ſacrement adorable que je viens de recevoir, en ſoit comme le ſceau, qu'il ne me ſoit jamais permis de violer, à moins de paſſer devant vous pour un parjure & pour un anathême.

VIII. Vous exciter à la perſévérance chrétienne, qui doit être l'un des principaux fruits de votre communion, en vous demandant à vous-même, comme ſaint Paul : *Qui eſt-ce qui pourra déſormais me ſéparer de Jeſus-Chriſt*, après m'être uni à lui ſi étroitement ? Puis, vous répondant avec les paroles du même Apôtre : *Non, je ſuis sûr que ni la mort, ni la vie, ni la* *Rom.* c. 8. *Ibid.*

prospérité, ni l'adversité, ni la grandeur, ni l'abbaissement, ni quelque autre créature que ce soit ne me séparera jamais de lui. Ce n'est point, mon Dieu, par un esprit de présomption que je parle ainsi; je connois ma misere & mon néant, & je sçais que si vous m'abandonniez à moi-même, je retomberois dans l'abysme de tous mes désordres. Mais, uni à vous comme je le suis par votre sacrement, j'ai droit de m'élever au-dessus de moi, & de me promettre, que tout inconstant & tout fragile que je puis être, je persévérerai dans votre amour & dans la possession de votre grace.

IX. Accomplir réellement dans la suite de votre vie ce que vous vous êtes proposé dans la communion, vous comportant de telle sorte, qu'après avoir communié, vous puissiez encore dire, comme saint Paul: *Je vis, mais non, ce n'est plus moi, c'est Jesus-Christ qui vit en moi:* vous souvenant que le plus grand de tous les scandales, selon le jugement même du monde, est de voir un chrétien qui communie, mais dont la conduite n'en est pas pour cela plus chrétienne ni plus édifiante. Il faut donc, puisque Jesus-Christ vit en vous par la communion, que ce soit lui qui désormais agisse en vous; c'est-à-dire, qui vous fasse penser, agir & parler, & qu'il

Galat. c. 2.

n'y ait rien dans toute votre conduite, qui ne soit digne de lui. Car si après la communion vous viviez comme auparavant, dans le désordre d'une vie lâche ou libertine; si vos pensées étoient aussi mondaines, vos paroles aussi dissolues, vos actions aussi déréglées, qu'elles étoient avant que vous eussiez communié : ce que Salvien disoit autrefois, se vérifieroit dans vous à la lettre, sçavoir que Jesus-Christ recevroit en vous de la confusion & de la honte; puisqu'il lui seroit honteux qu'une langue, par exemple, qui a été sanctifiée par le sacrement de son corps, proférât encore des paroles lascives & impures; qu'un cœur dont il a fait sa demeure, fût encore rempli de mauvais désirs.

X. Remarquer, &, s'il est possible, mettre par écrit après la communion, certains sentimens plus tendres & plus affectueux, dont vous avez été touché à la sainte Table : afin que s'il vous arrive ensuite de tomber dans la sécheresse, ou même dans le relâchement & dans la tiédeur, vous puissiez vous ranimer par le souvenir des choses qui ont fait alors impression sur votre esprit. Car vous profiterez ainsi de l'avis salutaire de David, conçû dans ces paroles du Psaume : *Les saintes pensées*, dont votre cœur a été rempli dans

la communion étant recueillies & conſervées, comme autant *de précieuſes reliques, vous feront un nouveau jour de fête*, autant de fois que vous y aurez recours & que vous les rappellerez.

TABLE
DES
EXHORTATIONS
ET
DES INSTRUCTIONS
CONTENUES DANS CE VOLUME,
AVEC
l'Abrégé de chaque Exhortation & de chaque Instruction.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article que l'on abrége ; & le second, la page où ce même article finit.

Exhortation sur les faux témoignages rendus contre Jesus-Christ. *Page* 3.

DIVISION. *Plusieurs rendoient de faux témoignages contre Jesus, & tous ces témoignages ne s'accordoient point.* Voila ce qui nous arrive à nous-mêmes en tant de médisances que

nous faisons du prochain. Désordre de la médisance en celui qui la fait, & qui souvent ne se rend pas moins coupable que ces faux accusateurs qui témoignent contre Jesus-Christ, 1. partie. Désordre de la médisance en celui qui l'écoute, & qui souvent n'est pas moins condamnable que Caïphe & que tout son conseil, qui prêtent si volontiers l'oreille aux accusations formées contre Jesus-Christ. 2. partie p. 3. 5.

I. PARTIE. Désordre de la médisance en celui qui la fait, & qui souvent ne se rend pas moins coupable, que ces faux accusateurs qui témoignent contre Jesus-Christ. Ces accusateurs du Fils de Dieu avancent contre lui mille impostures, & rien ne nous est plus ordinaire dans nos médisances, que d'y mêler des fausletés : car il n'y a guère de médisances où la vérité ne soit blessée en quelque maniere Si ce n'est pas toujours à l'égard du fond des choses, c'est au moins à l'égard des circonstances. p. 6. 11. Ces accusateurs du Fils de Dieu veulent le noircir dans l'esprit de ses Juges, & le faire condamner ; & l'injustice de la médisance est de s'attaquer à la réputation d'autrui, & de la détruire dans l'estime publique. Injustice d'autant plus griéve, qu'elle ravit au prochain, de tous les biens naturels, le plus précieux, le plus délicat, le plus difficile & à conserver & à réparer, qui est l'honneur. p. 11. 15. Ces accusateurs du Fils de Dieu n'agissoient que par passion, & le principe le plus commun de tant de médisances où l'on se porte, n'est ce pas une secrete passion qui nous anime ? C'est une vengeance outrée, une haine envenimée, une aveugle antipathie, une jalousie mortelle, un esprit d'intérêt, une humeur chagrine & critique, un zéle mal entendu, une envie démesurée de parler, une légéreté indiscréte & sans réflexion. p. 16. 22.

II. Partie. Désordre de la médisance en celui qui l'écoute, & qui souvent n'est pas moins condamnable que Caïphe & tout son conseil qui prêtent si volontiers l'oreille aux accusations formées contre Jesus-Christ. Ecouter volontairement la médisance & sans nécessité, c'est y participer, c'est la favoriser & la fomenter. Or participer à un péché, le favoriser & le fomenter, c'est sans contredit un péché. Si chacun faisoit son devoir à l'égard du médisant, & qu'on refusât de l'entendre, il seroit obligé de se taire. p. 22. 29. Voilà néanmoins de quoi on ne se fait nul scrupule. Content de n'être point auteur de la médisance, on compte pour rien de l'écouter. On l'écoute avec indifférence, on l'écoute avec complaisance, on l'écoute par un respect humain & une lâche condescendance, on l'écoute par une vaine curiosité, & ce qu'il y a de plus criminel, on l'écoute par une secrete malignité. p. 29. 36. Préservons-nous donc de la médisance comme du poison le plus mortel, soit pour celui qui la fait, soit pour celui qui l'écoute. Quels maux ne cause-t-elle pas ? Du reste, si elle nous attaque, imitons la patience de Jesus-Christ. p. 36. 39.

Exhortation sur le jugement du peuple contre Jesus-Christ en faveur de Barabbas. *Page* 40.

Division. *Pilate leur dit : Qui voulez-vous qu'on vous remette des deux ? Barabbas, dirent ils. Pilate leur répartit : Que ferai-je donc de Jesus qu'on appelle Christ ? Tous lui répondirent : Qu'il soit crucifié..... Que son sang retombe sur nous & sur nos enfans.* Image naturelle du péché & du pécheur qui le commet. Malice du péché, 1.

partie. Peine du péché, 2 partie. L'une & l'autre ne ſe trouvent ici que trop bien exprimées. p. 40. 42.

I. PARTIE. Malice du péché. Les Juifs renoncent Jeſus-Chriſt, & lui préfèrent Barabbas, malgré toutes les inſtances & toutes les remontrances de Pilate. p. 42. 46. Ainſi par le péché ſacrifions-nous à nos paſſions tous les intérêts de Dieu. Car qu'eſt-ce que le péché ? une préférence refuſée à Dieu, & donnée à la créature. On dit comme les Juifs : Otez-moi ce Dieu dont la loi m'importune, & laiſſez moi mon plaiſir, dont j'ai fait ma divinité. p. 46. 50. Et il ne faut point répondre qu'on n'y procéde pas communément avec tant de délibération, & qu'on ne fait point ces réflexions. Car 1. combien de pécheurs les font en effet, & péchent d'une volonté délibérée? 2. Si d'autres péchent avec moins d'attention, peuvent-ils tirer avantage de leur inadvertance & de leur légéreté dans un ſujet qui demandoit toute leur vigilance & toute leur précaution ? p. 50. 53. De tout ceci concluons que l'énormité du péché eſt auſſi grande par proportion, que Dieu eſt grand & au-deſſus de tout être créé. Pour la comprendre toute entiere, il faudroit être en état de comprendre ce que c'eſt que Dieu. p. 53. 55.

II. PARTIE. Peine du péché. En conſéquence du crime des Juifs, lorſqu'ils renoncerent Jeſus-Chriſt, & qu'ils lui préférerent Barabbas, le ſang de cet homme-Dieu eſt retombé ſur eux & ſur toute leur poſtérité p. 55. 57. De-là tous les maux dont cette malheureuſe nation a été affligée, & l'eſt encore. 1. Ruine temporelle. 2. Aveuglement ſpirituel. Réprobation éternelle. p. 58. 62. Voilà, dans une comparaiſon qui n'eſt que trop juſte, à quelles vengeances de la part du ciel & à quels châtimens le péché nous expoſe. Pour nous en préſerver, que nous reſte-t il ? contrition, réformation de vie, ſatisfaction. p. 62. 70.

Exhortation sur la Flagellation de Jesus-Christ. *Page* 71.

DIVISION. *Alors Pilate fit prendre Jesus, & le fit flageller.* Flagellation la plus honteuse & la plus douloureuse. Cette honte que voulut subir Jesus-Christ, nous apprendra à corriger les désordres d'une honte criminelle, qui souvent nous arrête dans le service de Dieu, & à nous prémunir contre le péché, de la honte salutaire que nous en devons concevoir, 1. partie. Et cette douleur qu'il a voulu ressentir dans tous les membres de son corps, nous animera à retrancher en nous les délicatesses de la chair, & à nous armer contre nous-mêmes des saintes rigueurs de la pénitence chrétienne, 2. partie, p. 71. 73.

I. PARTIE. Flagellation la plus honteuse. Quelle confusion pour un homme Dieu, de paroître devant les Juifs dans l'état où il parut! Qu'a-t-il prétendu par-là? corriger les désordres d'une mauvaise honte qui nous retient en mille rencontres où il s'agit des intérêts de Dieu, & nous enseigner l'usage que nous devons faire d'une honte raisonnable & utile, pour nous garantir du péché. p. 73. 76. En effet, d'où vient au Fils de Dieu cette confusion qui le jetta dans un si profond accablement? de nos péchés dont il étoit chargé. Mais nous par un sentiment tout contraire, nous n'avons nulle honte de commettre le mal, & nous en avons de pratiquer le bien. Deux dispositions les plus funestes. p. 76. 80. Pour les corriger, considerons toujours Jesus-Christ Point de frein plus puissant pour nous arrêter & nous retirer du péché, que cette pensée: Ce péché que je

commets ſans pudeur & ſans honte, a fait rougir mon Dieu. Point de meilleur ſoutien contre le reſpect humain & la honte de pratiquer le bien, que cette réflexion : Toute la honte de la flagellation de mon Sauveur n'a pû ralentir ſon zéle pour l'honneur de ſon Pere. p. 80. 88.

II. PARTIE. Flagellation la plus douloureuſe. Il fut livré à toute la barbarie d'une brutale ſoldateſque, qui le déchira de coups ; & c'eſt en cet état qu'il nous prêche la mortification de la chair. p. 88. 92. La chair de Jeſus-Chriſt étoit une chair innocente, au lieu que la nôtre eſt une chair criminelle. Combien donc mérite-t-elle plus d'être mortifiée, que celle de ce Dieu Sauveur ? Auſſi ſaint Paul recommandoit-il ſi ſouvent & ſi fortement aux premiers fidéles de mortifier leur chair. Et c'eſt dans cette mortification de la chair que tous les Saints ont fait conſiſter une partie de leur ſainteté. p. 92. 97. Mais nous raiſonnons, ou du moins nous agiſſons bien autrement. La maxime la plus commune & la plus établie dans toutes les conditions, eſt d'avoir ſoin de ſon corps, & de lui procurer toutes ſes aiſes. Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt qu'avec cela on prétend être pénitent, l'on prétend être dévôt, l'on prétend s'ériger en réformateur du relâchement des mœurs & de la doctrine. p. 97. 102.

Exhortation sur le couronnement de Jesus-Christ. *Page* 103.

DIVISION. *Alors les soldats du gouverneur ayant emmené Jesus dans le prétoire, rassemblerent autour de lui toute la cohorte; & après l'avoir dépouillé, ils le couvrirent d'un manteau de pourpre: puis faisant une couronne d'épines, ils la lui mirent sur la tête. Ils lui mirent aussi un roseau à la main droite.* Voila proprement le mystère de la Royauté de Jesus-Christ. Royauté de Jesus-Christ mépriſée & prophanée par les indignités qu'exercerent contre lui les soldats, 1. partie; mais en même tems Royauté reconnue & solidement vérifiée par une secrete disposition de la providence, qui se sert pour cela de l'insolence même des soldats & de leur impiété, 2. partie. p. 103. 105.

I. PARTIE. Royauté de Jesus-Christ mépriſée & prophanée par les indignités qu'exercerent contre lui les soldats. Par la plus sanglante dérision ils le revêtent d'une robbe de pourpre, ils lui donnent pour sceptre un roseau, ils lui mettent sur la tête une couronne d'épines, & en le saluant comme Roi des Juifs, ils lui crachent au visage, & le meurtrissent de soufflets. p. 105. 108. Or n'est-ce pas ainsi que nous le traitons nous-mêmes? Nous le couronnons, en le reconnoissant pour notre Roi: mais nous le couronnons d'épines; ce sont tant de désordres où nous nous abandonnons. p. 108. 113. De plus nous ne lui faisons porter pour sceptre qu'un roseau: comment cela? par nos inconstances & nos légéretés perpétuelles dans son service. p. 113. 116. Enfin nous le couvrons d'une misérable robbe de pourpre, c'est-à-

dire de nos péchés, plus rouges que l'écarlate, ſelon la figure du Prophéte, & qui le font rougir lui-même. Mais il aura ſon tems pour venger ſa Royauté flétrie & prophanée. De quelle frayeur ſerons-nous ſaiſis, quand à ſon jugement univerſel nous le verrons environné de gloire ? p. 116. 119.

II. PARTIE. Royauté de Jeſus-Chriſt reconnue & ſolidement vérifiée par une ſecrete diſpoſition de la providence, qui ſe ſert pour cela de l'inſolence même & de l'impiété des ſoldats. Les choſes mêmes par où ils croyoient le déshonorer, ont été les marques les plus naturelles de ſa ſouveraineté, & ont ſervi à nous en donner l'idée la plus juſte. Ils l'ont couronné d'épines ; or à qui cette couronne pouvoit-elle mieux convenir, qu'à celui qui doit être le Roi, ſur-tout des ames ſouffrantes ? p. 120. 124.

Ils lui ont donné pour ſceptre un roſeau. Rien ne pouvoit mieux repréſenter la nature de ſon pouvoir, qui n'a point éclaté par la force ni par la violence, mais par la foibleſſe même & par l'infirmité. Avec ce roſeau il a ſoumis toutes les puiſſances du monde. p. 124. 127. Ils l'ont couvert d'une robbe de pourpre. Etoit-il une couleur plus convenable à un Roi, qui devoit former ſon Royaume ſur la terre & l'amplifier par l'effuſion du ſang ? 127. 130. De-là concluons ce que nous ſommes, à qui nous ſommes, pourquoi nous y ſommes, & ce que nous devons enfin devenir ſelon le caractère que nous portons, & les ſacrés rapports que nous avons en qualité de chrétiens avec Jeſus-Chriſt. p. 130. 134.

Exhortation sur Jesus-Christ portant sa croix. *Page* 135.

DIVISION. *Alors ils prirent Jesus & l'emmenerent ; & Jesus chargé de sa croix, sortit pour aller au lieu appellé Calvaire.* Apprenons de l'exemple de Jesus-Christ comment nous devons nous-mêmes porter la croix, c'est à dire, toutes les souffrances dont nous sommes affligés dans la vie. Nécessité de porter la croix après Jesus-Christ, 1. partie. Facilité de porter la croix après Jesus-Christ, 2. partie. p. 135. 136.

I. PARTIE. Nécessité de porter la croix après Jesus-Christ. Il la porta depuis le Prétoire, jusqu'au calvaire, comme Isaac porta lui-même sur la montagne le bucher où il devoit être immolé. Or selon ce qu'il dit à ces femmes qui le suivoient, *si l'on traite ainsi le bois verd, que fera-t-on du bois sec ?* concluons que si Jesus-Christ notre modéle & notre médiateur a porté la croix, il n'y a donc nul homme qui ait droit de s'en exempter. Jesus-Christ ne l'a portée que parce qu'il l'a voulu ; mais nous, soit que nous le voulions, ou que nous ne le voulions pas, nous sommes condamnés par l'Arrêt de Dieu à la porter. Cependant nous pouvons nous la rendre volontaire en l'acceptant, & nous sommes bien à plaindre si nous ne la sanctifions pas au moins par notre soumission. p. 136. 144. Ce n'est point assez de porter la croix : il faut la porter après Jesus-Christ, & c'est pour nous le faire entendre, qu'il voulut que Simon le Cyrénéen la portât avec lui. Mais il y en a bien peu qui veuillent à ce prix suivre le Sauveur. On verse assez de larmes en con-

siderant sa passion ; mais il nous répond comme à ces femmes de Jerusalem : *Pleurez sur vous-mêmes.* Pleurez sur toutes vos sensualités. p. 144. 147. Trois sentimens là-dessus à prendre : 1. d'une vive douleur ; 2. d'une humble reconnoissance ; 3. d'une ferme résolution. p. 147. 152.

II PARTIE. Facilité de porter sa croix après Jesus-Christ. Car son exemple est si puissant qu'il doit nous applanir toutes les difficultés, comme l'exemple du chef fait oublier au soldat tous les périls. Sans cet exemple de Jesus-Christ souffrant, que n'ont pas souffert les justes de l'ancienne loi, & que n'ont-ils pas voulu souffrir ? Il n'y a qu'à lire le détail qu'en a fait saint Paul. Quelle seroit donc notre lâcheté, après un tel exemple, de fuir encore la croix ? p. 152. 158. D'autant plus que c'est la croix de Jesus-Christ que nous avons à porter, & non point précisément la nôtre : car il ne nous a pas dit, *Prenez votre joug*, mais *mon joug.* Si ce pauvre Cyrénéen qu'on força de porter la croix de cet homme-Dieu, eût sçû que c'étoit la croix de son Sauveur, avec quelle ardeur & quelle joie l'eût-il embrassée ? p. 158. 161. Ajoutez que cette croix de Jesus-Christ, nous ne la portons pas toute entiere, mais qu'il en porte la plus grande partie ; & que nous ne la portons pas seuls, mais qu'il la porte avec nous. Or soutenus de son secours & de celui de sa grace, que ne pouvons-nous pas, & qu'y a-t-il de si pesant qui ne nous devienne léger & doux ? p. 161. 167.

Exhortation sur le Crucifiement de Jesus-Christ. *Page* 168.

DIVISION. *Quand ils furent arrivés au lieu appellé Calvaire, on y crucifia Jesus.* C'est sur la croix & dans la personne de Jesus-Christ, que s'est accomplie cette parole du Prophéte, *La justice & la miséricorde ont fait ensemble une alliance étroite.* Jesus-Christ mourant sur la croix comme victime de la justice de Dieu, 1. partie. Jesus-Christ mourant sur la croix comme victime de la miséricorde de Dieu, 2. partie. p. 168. 170.

I. PARTIE. Jesus-Christ mourant sur la croix comme victime de la justice de Dieu. Après le péché de l'homme il falloit que la justice de Dieu fût satisfaite. Nul autre qu'un Dieu ne pouvoit satisfaire à un Dieu. Jesus-Christ vrai Dieu & vrai homme est donc venu, & s'est offert comme victime. Ce n'est pas pour ses péchés, mais pour les nôtres qu'il a satisfait. Car il s'en étoit chargé, & voilà pourquoi la justice divine le regarde au Calvaire comme un objet digne de ses vengeances. p. 170. 175. C'est donc cette redoutable justice, qui préside au dernier supplice de ce Fils de Dieu couvert des péchés de tous les hommes. C'est elle qui veut qu'on le dépouille encore une fois de ses habits, qu'on l'étende sur la croix, qu'il obéisse à d'infâmes bourreaux, qu'il soit placé au milieu de deux voleurs, qu'on le comble de nouveaux opprobres, que dans sa soif on ne lui donne à boire que du vinaigre & du fiel, enfin qu'il meure comme abandonné même de son Pere. p. 175. 179. De-là apprenons combien il est terrible de tomber dans les mains du Dieu vivant & de sa justice. Car s'il n'a pas épargné son pro-

pre Fils, que fera-t-il de nous & contre nous ? Nous devons ici reconnoître toute la puissance de cette suprême justice, toute sa sainteté, toute sa sévérité, toute sa droiture & son inflexible équité. p. 179. 184. Quelles vérités, & de quelle frayeur doivent-elles saisir un pécheur qui vit dans l'impénitence ! Mais sur-tout de quelle frayeur sera-t-il saisi à la mort, en considérant même le crucifix qu'on lui présentera pour sa consolation ! p. 184. 189.

II. PARTIE. Jesus-Christ mourant sur la croix comme victime de la miséricorde de Dieu. Il est vrai qu'il devoit souffrir & qu'il devoit mourir, mais comment le devoit-il ? dans cette supposition toute gratuite de sa part, sçavoir, qu'il voûlut sauver le monde : car il pouvoit ne le pas vouloir & nous abandonner. C'est donc par un effet de sa miséricorde qu'il a pris sur lui nos dettes, & qu'il s'est engagé à les acquitter en souffrant & en mourant. Solide Théologie de l'Apôtre saint Paul. p. 189 194. De là ne nous étonnons point des témoignages particuliers, ou plutôt des prodiges d'amour & de miséricorde qu'il fait paroître sur la croix. Il prie, & c'est une priere de miséricorde ; il promet, & c'est une promesse de miséricorde, il donne, & c'est un don de miséricorde : il témoigne sa soif, & cette soif qu'il souffre, quelque pressante qu'elle puisse être, n'est que l'image d'une soif mille fois encore plus ardente qui acheve de le consumer, & qui est un sentiment de miséricorde, p. 194. 202. Ainsi nous devons regarder la croix comme le siége de la grace & le trône de la miséricorde divine. Ayons-y souvent recours. Solide dévotion dans le christianisme, que la dévotion au crucifix. Où sera notre ressource à la mort, où sera notre consolation ? dans le crucifix. p. 202. 207.

Instruction pour le tems de l'Avent.
Page 211.

DANS ce saint tems l'Eglise honore l'Incarnation du Verbe. Nous ne pouvons donc mieux nous y occuper, que de la méditation de ce grand mystère, où le Verbe divin est venu sur la terre, 1. découvrir sensiblement aux hommes la gloire de Dieu; 2. combattre parmi les hommes & y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu; 3. allumer dans le cœur des hommes un zéle ardent pour la gloire de Dieu. p. 211. 212.

I. Comment Jesus-Christ vient découvrir sensiblement aux hommes la gloire de Dieu. Qu'est-ce que la gloire de Dieu? cette gloire de Dieu, telle que nous la devons maintenant entendre, ce sont ses perfections révélées & publiées au monde. Or n'est-ce pas ce que nous découvre sensiblement le Fils de Dieu dans son Incarnation? p. 212. 214 C'est là que paroît la miséricorde de Dieu, p. 214. 215. Sa sagesse, p. 215. 216. Sa puissance, 216. 217. Sa justice, p. 217. 219. Cependant n'est-il pas étrange que Dieu soit si peu connu dans le monde, ou qu'on y vive comme si l'on ne le connoissoit point? p. 219. 222.

II Comment Jesus-Christ vient combattre parmi les hommes, & y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu. Trois sortes d'ennemis : le démon, le péché, les biens de la terre, ou plutôt l'amour déréglé des biens de la terre, p. 222. 223. Il dépossède le démon de l'empire qu'il exerçoit sur la terre. Les Idoles des faux Dieux tombent, & les oracles se taisent. p. 223. 224. Il efface les péchés des hommes, & en qualité de victime il présente à Dieu le sacrifice de notre salut, p. 224.

226. Il attaque la cupidité & l'amour déreglé des biens de la terre en deux manieres. Dans les juſtes, il déracine de leur cœur cette convoitiſe. Dans les impies & les mondains, il la condamne au moins & la réprouve. p. 226. 229.

III. Comment Jeſus-Chriſt vient allumer dans le cœur des hommes un zéle ardent pour la gloire de Dieu. Premiérement, il nous donne la plus haute eſtime de cette gloire de Dieu. p. 229. 231. Secondement il nous fait trouver pour nous-mêmes un intérêt propre & eſſentiel dans cette gloire de Dieu, p. 231. Par où pouvons-nous glorifier Dieu? par les mêmes moyens que Jeſus-Chriſt l'a glorifié. Honorons les perfections de Dieu, & reconnoiſſons-les. Combattons nos paſſions, qui ſont autant de démons domeſtiques. Pleurons nos péchés; effaçons-les par la pénitence. Renonçons, au moins de cœur, à tous les biens du monde, p. 231. 234.

Inſtruction pour le Tems du Carême. *Page* 235.

LE tems du Carême eſt un tems de pénitence; p. 235. 236. La loi de la pénitence en général eſt une loi indiſpenſable, p. 236. 237. La pénitence du Carême ne conſiſte pas préciſément dans l'abſtinence ni dans le jeûne, mais dans l'eſprit d'une ſalutaire componction, p. 237. 240. Cet eſprit de pénitence doit nous porter à la mortification de nos paſſions & à un véritable changement de cœur, p. 240. 241. A cette pénitence il faut y joindre les œuvres extérieures, autant qu'elles nous peuvent convenir: mortification des ſens, exercices de charité, p. 242. 243. Sur-tout il faut pratiquer l'aumône, p. 243. 244. Retrancher les

plaisirs & les vaines joies du monde, p. 244. 245. Se tenir dans la retraite à l'exemple de Jesus-Christ, p. 245. 246. Assister à la parole divine, & vaquer à la lecture, p. 246. 247. Approcher des Sacremens, p. 247. 249. Enfin méditer souvent la passion & les souffrances du Fils de Dieu, p. 249. 250. Priere à Dieu pour le remercier de nous avoir encore accordé ce tems de miséricorde & d'expiation de nos péchés, p. 250. 252.

Instruction pour la seconde Fête de Pâques, sur les deux Disciples qui allerent à Emmaüs. *Page* 253.

JESUS-CHRIST s'entretenant avec ces deux disciples, raffermit leur foi, ranime leur espérance, & rallume enfin leur charité. D'où nous pouvons tirer pour nous-mêmes de très solides leçons, p. 253. 254.

I. Comment Jesus-Christ raffermit la foi des deux disciples. Ils commençoient à se scandaliser du mystère de la croix, & à douter qu'un homme mort si ignominieusement, fût le Messie. Mais il confond leur incrédulité par trois argumens invincibles. Car d'abord il leur montre que ce grand mystère d'un Dieu crucifié, avoit été prédit par tous les Prophétes, p. 254. 256. Ensuite il les fait souvenir que lui-même il leur avoit plusieurs fois parlé de son crucifiement & annoncé sa mort, p. 256. 257. Enfin il leur fait entendre & leur explique comment il étoit convenable & nécessaire que le Christ souffrît, p. 257. 258. Caractère des incrédules; ce qui altère leur foi, c'est cela même qui devroit l'augmenter. Demandons à Dieu le don de la foi, & conservons-le avec tout le soin possible, p. 258. 261.

II. Comment Jesus Christ ranime l'espérance des deux disciples. Ils commençoient à ne plus espérer, parce qu'il y avoit dans leur espérance deux erreurs que Jesus-Christ leur découvre ; l'une par rapport au fonds, & l'autre par rapport au tems, p. 261. 262. Erreur par rapport au fonds. Ils espéroient que Jesus-Christ rétabliroit le Royaume temporel d'Israël : mais ce n'étoit point là le Royaume qu'il leur avoit promis, puisqu'il leur avoit même expressément marqué que son Royaume n'étoit pas de ce monde. Ne tombons-nous pas dans une erreur toute semblable ? Nous n'espérons en Dieu, que dans la vûe des biens de cette vie, p. 262. 266. Erreur par rapport au tems. Le Fils de Dieu leur avoit dit qu'il ressusciteroit le troisiéme jour ; ce troisiéme jour n'étoit pas encore passé, & ils ne laissent pas de témoigner déja leur impatience & leur défiance. Ainsi nous espérons en Dieu ; mais pour peu qu'il différe à nous exaucer, nous nous décourageons & nous perdons toute confiance. Ne nous attend-il pas lui même en tant d'occasions ? Pourquoi ne l'attendrons-nous pas ? p. 266. 269.

III. Comment Jesus Christ rallume la charité des deux disciples. Leur amour s'étoit beaucoup refroidi ; mais il en rallume toute l'ardeur en trois manieres Par ses discours, p. 269. 271. Par la pratique des bonnes œuvres, p. 271. 273. Par l'usage de la divine Eucharistie, p. 273. 274. Or ce sont ces trois mêmes moyens dont nous devons nous servir pour renouveller en nous la ferveur de notre dévotion & de notre amour envers Dieu. Mais de quoi parlons-nous communément, & de quoi nous entretenons-nous ? Quelles bonnes œuvres pratiquons-nous ? Comment approchons-nous du Sacrement de Jesus-Christ & de sa sainte table ? p. 274. 280.

Instruction pour l'Octave du Très-saint Sacrement. *Page* 281.

Cette Octave est instituée pour réparer les outrages faits à Jesus-Christ dans l'adorable Eucharistie, considérée, soit comme Sacrement, soit comme sacrifice, p. 281. 284.

I. Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine Eucharistie considérée comme Sacrement. Ces outrages consistent sur-tout en tant de communions, ou sacriléges, ou lâches, tiédes, inutiles, que nous avons faites. Réparons-les dans la suite, & en particulier dans cette Octave, par de saintes communions, p. 284. 287. Approchons de la communion avec humilité & avec amour, avec crainte & avec confiance, avec un profond respect & un désir ardent de nous unir à Jesus-Christ. C'est dans le juste tempérament de ces mouvemens du cœur, contraires en apparence, mais d'un merveilleux accord, qu'est renfermée toute la perfection de la communion chrétienne. Pour commencer à en faire l'épreuve, faisons pendant cette Octave une amende honorable au Sauveur du monde, & allons à lui avec les mêmes sentimens de repentir que l'enfant prodigue alla à son pere, p. 287. 291.

II. Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine Eucharistie considérée comme sacrifice. Par rapport à ce divin sacrifice, que nous appellons le sacrifice de la Messe, on se rend coupable, soit en n'y assistant pas, soit en y assistant mal, p. 291. 295. Sur cela les promesses que nous devons faire à Jesus-Christ, & les résolutions où nous devons nous confirmer

durant l'Octave, se réduisent à quatre : sçavoir, d'assister désormais tous les jours au sacrifice de la Messe, p. 295. 297. D'y assister avec révérence, avec attention, avec dévotion, p. 297. 299. D'offrir le sacrifice avec le Prêtre toutes les fois que nous y assisterons, p. 299. 300. De communier spirituellement à chaque Messe, p. 300. 302.

Instruction pour l'Octave de l'Assomption de la Vierge. *Page* 303.

TRois fruits que nous devons retirer de cette Octave. 1. Apprendre à mourir de la mort des Saints. 2. Apprendre à discerner en quoi consiste & sur quoi est fondé le bonheur des Saints. 3. Apprendre quelle est la vraie dévotion envers Marie mere du Saint des Saints, p. 303. 304.

I. Comment l'exemple de Marie nous apprend à mourir de la mort des Saints Sa mort fut précieuse devant Dieu : premierement par la bonne vie qui l'avoit précédée, p. 304. 05. secondement, par la paix dont elle fut accompagnée. Paix établie sur l'exemption du péché & sur le détachement du monde, p 305. 307 Enfin par la disposition d'esprit & de cœur avec laquelle Marie la reçut. Voila comment tous les chrétiens pourroient & devroient mourir, p. 307. 308.

II. Comment Marie nous apprend sur quoi doit être fondé le bonheur des Saints Dieu en couronnant Marie dans le ciel, a prétendu couronner sur tout sa sainteté & ses bonnes œuvres. Leçon importante, qui doit tout à la fois nous instruire, nous confondre, nous consoler, p. 308. 313. Trois vertus principales que Dieu entre les autres, a singuliérement glorifiées dans

cette sainte Mere : sa pureté, son humilité, sa charité. C'est par les mêmes vertus & les mêmes mérites que nous obtiendrons la même gloire, p. 313. 316.

III. En quoi consiste la vraie dévotion envers Marie C'est d'abord à la prendre pour notre modéle, & à régler toute notre conduite sur la sienne, p. 316. 319. C'est de plus à la prendre pour notre protectrice, en nous adressant à elle dans nos besoins. Priere à la Vierge, p. 319. 323.

Instruction sur la Mort. *Page* 324.

LA pensée de se préparer à la mort, est une grace, p. 324. 325. Cette pensée de la mort doit produire d'abord en nous le détachement du monde, p. 325. 326. Ce détachement du monde ne peut être parfait, si nous n'y joignons le détachement de nous-mêmes, p. 326. 327. Ni l'un ni l'autre ne doit aller jusqu'à nous faire négliger les choses de la vie, & les soins temporels dont la providence nous a chargés, p. 327. 328. Nous devons encore tirer de la pensée de la mort une autre conséquence, qui est de nous hâter de faire le bien que Dieu demande de nous, p. 328. 329. Jesus-Christ ne nous a pas dit seulement, Préparez-vous quand la mort viendra : mais, Soyez prêts, p. 329. 330. La pensée de la mort est un remède contre la tiédeur dans les exercices de la religion, p. 330. 331. Enfin elle nous doit servir pour résoudre toutes les difficultés que nous pouvons avoir dans la conduite de notre vie, p. 331. 332.

Instruction sur la paix avec le Prochain. *Page* 333.

Cette matiere regarde sur-tout les Communautés réligieuses ; & elle se réduit à trois points, qui sont 1. l'importance de la paix avec le prochain, 2. les obstacles les plus ordinaires qui la troublent, 3. les moyens les plus propres à la maintenir, p. 333.

I. Importance de la paix avec le prochain. Jesus-Christ quitta ses disciples, la leur laissa comme le plus précieux héritage. Aussi ne peut-on sans cette paix travailler solidement à s'avancer dans les voies de Dieu, p. 333. 336. Dès que la paix n'est pas dans une Communauté, combien s'y commet-il de péchés ? p. 336. 337. De-là toute la discipline réguliere vient à se renverser, p. 337. 338. Mécontentemens, troubles, scandales qui passent au dehors, p. 338. 339. Tant de liens nous unissent ensemble : pourquoi nous divisons-nous ? p. 339 340.

II. Obstacles les plus ordinaires qui troublent la paix avec le prochain. Ce sont : la diversité des tempéramens & des humeurs, p 340 342. La diversité des intérêts & des prétentions, p. 342. 344. La diversité des opinions & des sentimens en matiere de doctrine p 344. 345 La diversité des directions & des conduites, p. 345. 346. Enfin les liaisons & les amitiés particulieres, p. 346. 348.

III. Moyens les plus propres à maintenir la paix avec le prochain. S'accoutumer de bonne heure à vaincre son humeur, p. 348. 349. Se désister volontairement de toutes ses prétentions dès qu'il y va de la paix, p. 349. 350. Ne s'attacher

point à son propre sens, p. 350. 351. Sacrifier même, s'il est nécessaire, sa propre raison, p. 351. 352. Préférer une sage & religieuse simplicité à une envie dangereuse & immodérée de sçavoir, p. 352. 353. Mais de tous, le plus efficace & le plus puissant, est la bonne & fréquente communion, puisque le Sacrement de nos Autels est le Sacrement de l'unité, p. 353. 355.

Instruction sur la Charité. *Page 356.*

DEux choses à considérer dans la charité; son précepte, & sa pratique.

I. Le précepte & l'obligation de la charité. C'est le commandement de Jesus-Christ p. 357. 358. C'est la marque spécifique & certaine des Chrétiens, p. 358. 359. C'est dans ce commandement que sont contenus tous les autres, p. 359. 360. Sans l'observation de ce précepte, toutes les autres œuvres sont inutiles, p. 360. 362. Sans la charité nous sommes dans un état de mort, c'est-à-dire, dans l'état du péché mortel, p. 362. 363. Sans la charité nous marchons dans les ténébres, p. 363. 364. Sans la charité nous sommes homicides de nous-mêmes, de la charité & du prochain, p. 364. 365 Rien au reste de plus exposé que la charité, non seulement dans le monde, mais dans la profession religieuse, p 365 366.

II. La pratique & les caractères de la charité. Saint Paul nous les a marqués, p. 366. 367. La charité est patiente p. 367. 368. Elle est pleine de bonté, p. 368 Elle n'est point jalouse, p. 369. 370. Elle n'agit point mal-à-propos, p. 370. 371. Elle ne s'enfle point, p. 371. 372. Elle n'est point ambitieuse, p. 372. 373. Elle ne cherche point ses intérêts, p. 373. 374. Elle ne s'emporte point,

p. 374. Elle ne penſe point de mal, 374. 375. Elle n'a point de joie de l'injuſtice, mais elle en a de la vérité, p. 375. 376. Elle endure tout, elle croit tout, elle eſpére tout, elle ſupporte tout, p. 376. 377. Elle ne ſera pas ſans récompenſe, & ſans une récompenſe éternelle, puiſqu'elle ne doit jamais finir, p. 378.

Inſtruction ſur l'Humilité de la Foi. *Page* 379.

SAns une ſolide humilité on ne peut conſerver une foi bien pure, p. 379. 380. Deux choſes à diſtinguer dans la foi : ce que nous croyons, & la maniere dons nous le croyons : or l'un & l'autre a une connexion eſſentielle avec l'humilité, p. 380. 381. Ce que nous croyons ſe réduit à des myſtères d'humilité : comment les croire ſans avoir quelques principes d'humilité dans le cœur? p. 381 383 La maniere dont nous le croyons, renferme les actes d humilité les plus excellens, par la ſoumiſſion de notre eſprit & de notre raiſon, p. 384. 385. C'eſt nous rendre ſemblables à des enfans, p. 385. 386. C'eſt nous réduire dans une eſpéce de ſervitude, p. 386. 387. Servitude ou ſoumiſſion très-difficile, parce qu'elle nous humilie, p. 387 389. Nous ſommes jaloux de nos propres penſées, mais ce n'eſt point par nos propres penſées que Dieu veut nous conduire, p. 390 391. Nous voulons que Dieu nous rende raiſon des choſes qu'il nous révéle : mais de quel droit le voulons-nous? p. 301. Préſomption & orgueil qui a précipité dans l'abyſme tant d'héréſiarques & leurs ſectateurs. Exemple de Luther & de Calvin. Au lieu de s humilier en ſe ſoumettant à l'Egliſe, ils ont voulu ſe faire Juges de l'Egliſe,

Ils l'ont rejettée, & lui ont substitué un phantôme d'Eglise, p. 391. 395 Châtiment de Dieu, qui permet que les orgueilleux tombent dans de plus grandes erreurs & qu'ils s'y obstinent, p. 395. 396. Le grand moyen de réduire une infinité d'esprits, n'est pas de disputer & de raisonner avec eux; mais ce seroit de leur inspirer plus d'humilité, p. 396. 397. On parle avec trop de liberté de tout ce qui a rapport à la foi, p. 397. 398. Conservons l'avantage que nous avons toujours eû sur les hérétiques, qui est l'humilité de la foi. Avis de saint Jérôme, p. 398. 400.

Instruction sur la Prudence du Salut. *Page* 401.

NEcessité de la prudence du salut, & en quoi elle consiste, p. 401. 402. On est souvent sage mondain, & insensé chrétien, p. 402. 403. Point de vraie prudence sans la prudence du salut, p. 403. 404. La vraie prudence doit se proposer une fin, & une fin digne de nous. Or point de fin digne de nous que le salut, p. 404. 406. On peut néanmoins avoir pour fin les biens de la vie présente; mais pour fin prochaine, & non point pour fin derniere, tellement que cette fin prochaine doit être rapportée à la fin derniere, qui est le salut, p. 406. 408. Ainsi la prudence du salut doit entrer dans toutes les affaires, même humaines, pour les régler selon Dieu & selon la conscience. Comparaison de saint Chrysostôme, p. 408. 415. De là vient la nécessité de sçavoir bien joindre ensemble la prudence du monde & la prudence du salut, p. 416. 418 De-là encore la nécessité d'un directeur sage & vertueux, avec qui l'on confère même des affaires temporelles où

l'on eſt engagé. p. 418. 422. La prudence du ſalut ne doit pas ſeulement entrer dans les affaires humaines pour en bannir le péché, mais pour les rendre utiles au ſalut même, & profitables devant Dieu : car elles le peuvent être, p. 422. 426. Telle eſt la ſcience du ſalut, qu'on ne connoît guère dans les cours des Princes. Joſeph l'enſeigna aux Miniſtres de Pharaon, p. 426. 428. Déſordres des gens du monde, qui ne ſuivent que la prudence du monde. Prétendus eſprits forts, combien ils ſeront confondus au jugement de Dieu, p 428 431. Ne point penſer à tout cela, c'eſt un renverſement d'eſprit, p. 431. 434.

Inſtruction ſur le choix d'un Etat de vie. *Page* 435.

COMBIEN le choix d'un état de vie eſt important pour le ſalut, p. 435. 436. Il ne faut point entrer dans un état ſans vocation, p. 436. 437. L'abus eſt qu'on n'y entre communément que par des vûes humaines, & qu'on ne conſulte que la prudence du ſiécle, p. 437. 438. De-là arrive qu'il y a très peu de gens qui puiſſent ſe flatter d'être dans l'état où Dieu les veut, p. 438. 440. Trois régles pour bien connoître la vocation de Dieu. Premierement, recourir à Dieu même par la priere, p. 440. 442. Secondement, conſulter les miniſtres de Dieu, qui ſont, 1. un directeur, 2. pere & mere, p. 442. 445. Troiſiémement, ſe conſulter & s'éprouver ſoi-même devant Dieu. Sur-tout examiner deux choſes : 1. ce que l'on conſeilleroit à un autre dans les mêmes conjonctures ; 2. ce qu'on voudroit avoir fait, ſi l'on étoit au moment de la mort, p. 445. 448. Avis de ſaint Paul touchant le célibat, p. 448. 449.

Instructions sur la Communion.
Page 450.

I. AVIS pour le tems qui précéde la communion, p. 450. 455.
II. Avis pour le tems même de la communion, p 455. 464.
III. Avis pour le tems qui suit la communion, p. 464. 474.

FIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France et de Navarre; A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, salut. Notre bien amé Claude Rigaud, Directeur de notre Imprimerie Royale du Louvre, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit imprimer & donner au Public *les Sermons du Pere Bourdaloüe pour l'Avent & le Carême, les Mystères, les Panégyriques, les Dominicales, les Exhortations & la Retraite spirituelle*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaire. A ces Causes, voulant favorablement traiter ledit Sieur Exposant & reconnoître son zéle, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, d'imprimer ou faire imprimer lesdits Sermons ci-dessus spécifiés, en tels Volumes, forme, marge, caractère, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de quinze années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Sermons ci-dessus expliqués, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétex-

te que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction étrangère ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Sieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion deſdits Livres ci-deſſus énoncés ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglement de la Librairie; & qu'avant que de l'expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui aura ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DAGUESSEAU; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DAGUESSEAU, le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit ſieur Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés

& féaux Conſeillers & Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le 13. jour du mois de Février, l'an de grace 1721. & de notre Regne le 6. *Signé*, par le Roi en ſon Conſeil. CARPOT. *Et ſcellé au grand Sceau de cire jaune.*

Et à côté eſt écrit : *Regiſtré ſur le Regiſtre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 698. numero 755. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil au 13. Août 1703. A Paris le 15. Février 1721.*

Signé, DELAULNE, *Syndic.*